
CORRESPONDANTS - CORRESPONDENTS

Iris BERLAZKY, Historian in Charge of the Holocaust Oral History Training Workshop, Hebrew University, Jerusalem - Israel ; **Sidney BOLKOSKY**, Professor of History, University of Michigan-Dearborn - College of Arts, Sciences and Letters, Dearborn - U.S.A. ; **Paula J. DRAPER**, Ph. D. (History), Independent Scholar, Toronto - Canada ; **Hubert GALLE**, Maître de Conférences, Université Libre de Bruxelles - Belgique ; **Carla GIACOMOZZI**, Stadtarchivarin der Stadtgemeinde Bozen - Italien ; **Henry GREENSPAN**, Consulting Psychologist and Lecturer in Social Science, Residential College - University of Michigan, Ann Arbor - U.S.A. ; **Judith HASSAN**, Director of Services for Holocaust survivors, refugees and their family based at Shalvata - Therapy Centre of Jewish Care, Founder of the Holocaust Survival Centre, London - UK ; **Massimo IANETTA**, Cinéaste, Collaborateur associé, Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique ; **Giuseppe PALEARI**, Hauptbibliothekar der Stadtbibliothek der Gemeinde Nova Milanese - Italien ; **Roger SIMON**, Professor, Department of Curriculum Teaching and Learning - Ontario Institute for Studies in Education - University of Toronto - Canada ; **Stephen SMITH**, Director, Beth Shalom Holocaust Memorial Centre, Nottinghamshire - UK ; **Nina TOUSSAINT**, Cinéaste, Collaboratrice associée, Fondation Auschwitz - Belgique ; **Alexander VON PLATO**, Geschäftsführender Direktor des Institut für Geschichte und Biographie der FernUniversität Hagen - Deutschland ; **Jacques WALTER**, Professeur, Centre de Recherche sur les Médias - Université de Metz - France.

SECRÉTARIAT DE RÉDACTION - EDITORIAL OFFICE

Josette ZARKA (France) ; **Yannis THANASSEKOS** (Belgique) ; **Anne VAN LANDSCHOOT** (Belgique) ; **Carine BRACKE** (Secrétariat Fondation Auschwitz - Belgique).

VENTES ET ABONNEMENTS - SUBSCRIPTIONS AND SINGLE COPIES

Editions du Centre d'Etudes et de Documentation
Fondation Auschwitz, 65 rue des Tanneurs, 1000 Bruxelles - Belgique
Tél. : (02) 512 79 98 Fax : (02) 512 58 84
e-mail : auschwitz.foundation@skynet.be

Abonnement annuel (2 numéros) - Annual rates (2 issues) :
Frais de port inclus / including postage
Europe : 30, 49 ☐ - Autres/Others : 1340FB (US \$34)

Ce numéro a été coordonné et réalisé par Madame Anne Van Landschoot, Collaboratrice scientifique à la Fondation Auschwitz, Mesdames Carine Bracke et Nadine Praet, Assistantes techniques et administratives - *This number have been realized and coordinated by Mrs. Anne Van Landschoot, Scientific Assistant at the Auschwitz Foundation, Mrs. Carine Bracke and Mrs. Nadine Praet, Technical and Administrative Assistants.*

Les articles publiés dans le Cahier International sur le témoignage audiovisuel n'engagent que la responsabilité des auteurs - *The articles published in the International Journal on audio-visual Testimony are under the responsibility of the authors.*

ISSN = 0772-652X

© Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz
Bruxelles 1999

ACTES DE LA / *PROCEEDINGS OF*

Troisième Rencontre Internationale

sur le témoignage audiovisuel
des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis

Third International Meeting

on the audiovisual Testimony of Survivors from Nazi Concentration
and Extermination Camps

organisée sous l'Egide de / Under the Aegis of :

UNESCO

Ministre-Présidente du Gouvernement de la Communauté Française de Belgique

Ministre de la Politique Scientifique du Gouvernement Fédéral de Belgique

Goethe-Institut Brüssel

Centre Simon Wiesenthal - Bureau européen

Union des Comités Internationaux des Camps de Concentration Nazis

Comité International d'Auschwitz

Comité International de Buchenwald-Dora

Comité International de Dachau

Comité International de Mauthausen

Comité International de Natzweiler-Struthof

Comité International de Neuengamme

Comité International de Ravensbrück

Comité International de Sachsenhausen

Avec l'Aide de / With the support of :

Fonds National de la Recherche Scientifique

Ministère de l'Education, de la Recherche et de la Formation de la Communauté

Française - Direction Générale de l'Enseignement secondaire

Ministère de la Culture et de l'Education Permanente de la Communauté Française

Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne

Commissariat Général aux Relations Internationales

de la Communauté Française de Belgique

Ministère des Finances - Loterie Nationale

Banque Nationale de Belgique

Banque Bruxelles Lambert

BRUXELLES, 11 - 12 - 13 JUIN/JUNE 1998

Sommaire - Contents

Allocutions d'ouverture - Opening Speeches

Madame Laurette ONKELINX (p. 11)
Ministre-Présidente du Gouvernement de la Communauté Française de Belgique,
représentée par Monsieur Simon BOUAZZA

Monsieur Yvan YLIEFF (p. 13)
Ministre de la Politique Scientifique du Gouvernement Fédéral de Belgique

Monsieur Serguei LAZAREV (p. 15)
Chef de l'Unité pour la Paix et la Tolérance à l'UNESCO

Baron Paul HALTER (p. 17)
Président de la Fondation Auschwitz

Présentation des travaux - Presentation of the issue

YANNIS THANASSEKOS
Du recueil des témoignages à leur mise en œuvre
Rigueur scientifique et exigences éthiques (p. 21)

ANNE VAN LANDSCHOOT (p. 27)

Jeudi 11 juin 1998 - Thursday 11 th June 1998

Exposé des rapports quantitatif et qualitatif sur les témoignages réalisés depuis la
Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale (mai 1996)

*Quantitative and qualitative Reports about the Testimonies realized since the Second
International Audiovisual Meeting (may 1996)*

JOANNE RUDOF

What next ?

Preserving recorded Testimonies for the Future 31

MANETTE MARTIN-CHAUFFIER

Septante témoignages

Bilans et réflexions 37

MICHEL ROSENFELDT

Développement quantitatif

et qualitatif de notre programme audiovisuel depuis 1996 43

ANITA TARSI

On the Israeli Project

The Eyewitness, the Interviewer and the Historian 49

IZIDORO BLIKSTEIN

Analyse sémiotique et linguistique des témoignages de survivants juifs non-allemands, résidents au Brésil

Etude comparative entre les survivants allemands et non-allemands 53

CATHY GELBIN

Concluding Remarks on Potsdam's «Archive of Memory» 59

NATHAN BEYRAK

The Holocaust as seen through the Eyes of Bystanders

and Collaborators 65

ANNE VAN LANDSCHOOT

D'un témoignage à l'autre :

quelles démarches pour quelles réalisations ? 69

DISCUSSION GÉNÉRALE

General Discussion 75

Vendredi 12 juin 1998 - Friday 12 th June 1998

Matinée du Samedi 13 juin 1998 - Morning

of Saturday 13 th June 1998

Recherches scientifiques et pédagogiques en cours.

Propositions sur les orientations à donner aux recherches à venir

Scientific and pedagogical research carried out at the moment.

Propositions for the orientations of future research

JACQUES WALTER

Pour une périodisation des témoignages de survivants à la télévision ... 91

ROGER SIMON

«What Happens When We Press Play ?»

Future Research on the Substance

and Use of Holocaust Audiovisual Testimony 103

JOANNE RUDOF

Present Research and Future Challenges 113

LILIANA PICCIOTTO FARGION	
Expériences et réflexions sur le témoignage audiovisuel en Italie	119
ALBERTA STRAGE	
Opportunities Lost and Found a Review of the British Experience	127
HÉLÈNE WALLENBORN	
Le témoignage audiovisuel et le paradigme en histoire	131
IRIS BERLATZKY	
Characteristic Features of Child-Survivors Testimonies as They appear in their Narration	139
JOSETTE ZARKA	
Analyse comparative des réactions à la «pollution mortifère» La mort dans l'âme	147
ANITA TARSI	
Integration of Oral Testimony in a planned Curricula Two examples	157
JOANNE RUDOF	
Beyond Research : Education and Popular Culture	161
CARLA GIACOMOZZI	
GIUSEPPE PALEARI	
Un sujet d'éducation : les camps Les expériences de deux municipalités italiennes	165
GEOFFREY HARTMAN	
Survivors Videotestimony Challenges and Limits	169
DENISE VERNAY	
«Mémoires de la déportation» Un Cédérom sur la déportation partie de France	173
JOSETTE ZARKA	
Pollution humaine : promiscuité et proximité.	177
IZIDORO BLIKSTEIN	
La crédibilité des témoignages des survivants et le négationnisme au Brésil : le cas des publications de la «Revisão Editoria»	185
RÉGINE WAINTRATER	
Enjeux et dangers de l'entreprise testimoniale	191

DISCUSSION GÉNÉRALE
General Discussion199

Après-midi du Samedi 13 juin 1998
Afternoon of Saturday 13 th June 1998

Coordination des travaux et discussions sur le Cahier International.
Propositions rédactionnelles et diffusion
Coordination of the work and discussions about the International Journal.
Propositions concerning the edition and the distribution

YANNIS THANASSEKOS
Historisation et rapport existentiel à l'événement
Le *Cahier International* comme «milieu de mémoire» 221

ALBERTA STRAGE
Future Possibilities for the *International Journal* 225

MANETTE MARTIN-CHAUFFIER
Quelques thèmes de recherche ouverts
par la juxtaposition des divers témoignages de rescapés 227

IZIDORO BLIKSTEIN
The thematic Prospectives and the Role of *Cahier International*
for the Development of interdisciplinary Studies of the Testimonies
of Nazi concentration and extermination Camps Survivors 231

DISCUSSION GÉNÉRALE
General Discussion 233

Allocutions d'ouverture
Opening Speeches



Séance d'ouverture. De gauche à droite/From the left to the right: Monsieur Serguei Lazarev, Chef de l'Unité pour la Paix et la Tolérance à l'UNESCO, Monsieur Simon Bouazza, Représentant Madame la Ministre-Présidente Laurette Onkelinx, Monsieur A. Willy Szafran, Président de séance, Monsieur Yvan Ylief, Ministre de la Politique Scientifique, Baron Paul Halter, Président de la Fondation Auschwitz.



Séance d'ouverture. De gauche à droite/From the left to the right: Monsieur Yvan Ylief, Ministre de la Politique Scientifique, le Baron Paul Halter, Président de la Fondation Auschwitz.

SIMON BOUAZZA
REPRÉSENTANT DE MADAME LAURETTE ONKELINX,
Ministre-Présidente du Gouvernement de la
Communauté Française de Belgique

Monsieur le Ministre
de la Politique scientifique,
Monsieur le Président,
Messieurs les Ambassadeurs,
Monsieur le Directeur,
Mesdames, Messieurs en vos rangs
et qualités,

Permettez-moi tout d'abord d'excuser l'absence de Madame Laurette Onkelinx, Ministre-Présidente du Gouvernement de la Communauté française de Belgique, retenue par des engagements de dernière minute auxquels elle n'a pu se soustraire.

Croyez bien qu'elle aurait souhaité être à vos côtés ce matin.

Ceci dit, Madame la Ministre-Présidente m'a demandé de prononcer ces quelques mots en son nom.

Certains d'entre vous ont peut-être déjà pris connaissance du vote du décret Suyckerbuyck intervenu hier au Parlement de la Communauté flamande.

Je tiens, devant cette assemblée, à souligner toute la stupéfaction ressentie par Madame la Ministre-Présidente à ce propos et à vous indiquer qu'elle ne manquera pas de prendre toutes les dispositions légales visant à l'annulation de ce décret contesté.

Ce triste épisode nous rappelle l'importance du témoignage, thème de cette Troisième Rencontre Internationale organisée par la Fondation Auschwitz.

Témoigner d'hier pour aujourd'hui, acte symbolique dont on éprouve d'autant plus la nécessité que la bête immonde rôde encore et toujours.

Témoigner, c'est opérer une recherche de sens sur l'indicible.

Témoigner, c'est accepter d'être nourri d'expériences qui ne sont pas les nôtres, de ressentir des émotions, d'appréhender des réalités qui échappent au sens commun dans la mesure où ce vécu est précisément hors du commun.

Témoigner, c'est bâtir un pont où l'échange sera possible, où une parole ordonnée pourra être construite, où les fissures de l'âme pourront pudiquement se dévoiler, en attestant ces propos de Jorge Semprun :

«Nous étions en train de nous demander comment il faudra raconter pour qu'on nous comprenne.

C'est une bonne question ; une des bonnes questions. Le vrai problème n'est pas de raconter, quelles qu'en soient les difficultés. C'est d'écouter... Voudra-t-on écouter nos histoires, même si elles sont bien racontées ?

Cela veut dire quoi, 'bien racontées' ? s'indigne quelqu'un. Il faut dire les choses comme elles sont, sans artifices !

C'est une affirmation péremptoire qui semble approuvée par la majorité des futurs rapatriés présents. Des futurs narrateurs possibles.

Alors je me pointe, pour dire ce qui me paraît une évidence. Raconter bien ça veut dire : de façon à être entendu. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art ! Mais cette évidence ne semble pas convaincante, à entendre les protestations qu'elle suscite. J'essaie de préciser ma pensée. La vérité que nous avons à dire - si tant est que nous en avons envie, nombreux sont ceux qui ne l'auront jamais ! - n'est pas aisément crédible... Elle est même inimaginable... comment raconter une vérité peu crédible, comment susciter l'imagination de l'inimagi-

nable, si ce n'est en élaborant, en travaillant la réalité, en la mettant en perspective ? Avec un peu d'artifice, donc.

J'imagine qu'il y aura quantité de témoignages... Ils vaudront ce que vaudra le regard du témoin, son acuité, sa perspicacité... Et puis il y aura des documents... Plus tard, les historiens recueilleront, rassembleront, analyseront les uns et les autres : ils en feront des ouvrages savants... Tout y sera dit, consigné... Tout y sera vrai... sauf qu'il manquera l'essentielle vérité, à laquelle aucune reconstruction historique ne pourra jamais atteindre, pour parfaite et omnicompréhensive qu'elle soit...

L'autre genre de compréhension, la vérité essentielle de l'expérience, n'est pas transmissible...»

Témoigner comme moyen non pas d'allonger la vie, mais de l'enrichir, de bâtir même si c'est de manière parfois fragile, comme le rappelle le suicide plus de 40 ans après la Libération de Primo Levi, une trêve, «la trêve» pour reprendre un autre ouvrage de l'auteur de *Si c'est un homme*, la trêve où l'on peut enfin reconstruire une société, où l'idée même de lendemain est possible, une société plus juste, plus fraternelle.

Le devoir de mémoire nous interdit certes tout abandon mais il nous invite aussi à réfléchir à l'absurde de la mort, en ce qu'elle nous permet de donner un sens à notre vie et à fonder notre liberté.

Par rapport au fascisme d'hier et d'aujourd'hui, c'est au dernier homme, c'est-à-dire à chacun de nous, d'affirmer jusqu'à la dernière seconde «je ne capitule pas».

Je vous remercie pour votre attention et vous souhaite, au nom de Madame la Ministre-Présidente, un excellent travail.

YVAN YLIEFF

*Ministre de la Politique Scientifique
du Gouvernement fédéral*

Madame la Ministre-Présidente,
Monsieur le Président
de la Fondation Auschwitz,
Mesdames et Messieurs,

Permettez-moi tout d'abord de vous remercier de votre invitation à assister à l'ouverture de cette Troisième Rencontre Internationale de la Fondation Auschwitz et de me réjouir qu'elle se déroule pour la seconde fois à Bruxelles.

J'y vois la preuve de notre attachement commun au douloureux, mais indispensable combat que vous menez et que nous soutenons pleinement.

Votre action grandissante et diversifiée pour la lutte contre l'horreur et le crime, la honte et l'oubli, se doit d'être honorée, d'autant plus que cette année, elle s'est encore ampli-

fiée avec l'édition d'un *Cahier International* sur le témoignage audiovisuel.

Il est évident que dans notre société en pleine évolution technologique, les écrits ne suffisent plus, à eux seuls, à la diffusion massive des preuves que vous recueillez sur l'atrocité et la barbarie nazie et fasciste.

La recherche scientifique peut, et pourra plus encore demain, offrir des moyens nouveaux qui nous aideront à dénoncer les thèses odieuses et quelques soi-disant historiens atteints, semble-t-il, du virus néofasciste et désireux de créer un scandale propice à la promotion de leurs productions et à une douteuse notoriété qu'ils n'auraient su connaître autrement que par leurs discours blasphématoires. Votre initiative permettra assurément aux étudiants et aux citoyens

abusés de comprendre l'affreuse réalité des faits.

Des signaux prometteurs se sont déjà allumés : je pense à la repentance de la République française, par les voix de son Président et de son Premier Ministre, sur le régime de Vichy. Il en est d'autres, notamment les enquêtes sur le vol des biens des Juifs assassinés ou déportés. Le chemin est cependant encore long pour arriver à une condamnation unanime et sans réserve des crimes et des atrocités perpétrés au nom de la race, de la religion ou du sol.

La démocratie court donc, aujourd'hui encore, de graves périls.

Des partis néo-nazis et d'extrême droite, souvent voisins de nous, ou même chez nous, voient croître leur clientèle de manière inquiétante.

Un chef de parti dont je ne veux prononcer le nom, n'a-t-il pas, et à plusieurs reprises, déclaré que la tragédie des camps de concentration et d'extermination n'était qu'un « détail de l'histoire ».

Malgré ces propos monstrueux, cet homme est toujours en liberté et continue à faire des émules.

Le négativisme et le révisionnisme sont donc encore bien présents, quoiqu'en pensent certains.

De nouvelles dérives sont en outre à craindre si la Justice continue, au nom de la liberté d'opinion, à faire preuve de laxisme à l'égard des tenants de ces thèses.

Par ailleurs, des comportements troubles resurgissent de manière de plus en plus répétée.

Je pense aux dérives nationalistes, racistes et xénophobes qui conduisent finalement aux actions génocidaires, aux thèses de « purification ethnique » et aux agressions territoriales.

Il y a réellement risque aujourd'hui que l'Histoire se répète.

C'est pourquoi, l'action de votre Fondation reste indispensable, tant sur le plan du devoir de mémoire que sur ceux de l'éducation civique et de la défense de nos régimes démocratiques.

Votre action, comme celle du Centre d'Etudes et de Documentation Guerre et Sociétés contemporaines (CEGES) que je suis fier de pouvoir compter parmi les établissements scientifiques placés sous ma responsabilité, est donc plus que jamais indispensable.

D'autres initiatives, je pense notamment à l'inauguration, hier matin, d'une salle « Résistance et Déportation » au sein du Musée royal de l'Armée et de l'Histoire militaire sont des moyens nécessaires pour entretenir la mémoire des citoyens, jeunes et moins jeunes.

Je vous souhaite donc plein succès pour cette Troisième Rencontre Internationale et un courage encore plus fort que celui dont vous avez donné la preuve par le passé. Je vous salue avec l'espoir que nous partageons, j'en suis convaincu, de ne jamais revoir le passé déteindre sur l'avenir de liberté, de justice et de solidarité que nous voulons construire pour les jeunes générations.

SERGUEI LAZAREV

Chef de l'Unité pour la Paix et la Tolérance
UNESCO

Monsieur le Ministre,
Monsieur le Président,
Excellences,
Mesdames et Messieurs,

Laissez-moi tout d'abord vous dire la fierté et le plaisir que j'éprouve à représenter l'UNESCO à cette Troisième Rencontre Internationale sur «l'enregistrement audiovisuel des témoignages des rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis», organisée par votre Fondation, sous le patronage de l'UNESCO et celui de nombreux organismes politiques, internationaux et privés.

Plus de cinquante ans se sont écoulés depuis la Seconde Guerre mondiale qui a causé plusieurs dizaines de millions de pertes humaines, a provoqué des souffrances

inouïes et a eu des conséquences désastreuses pour l'humanité. Cette guerre a été le cadre d'une tragédie sans précédent : une entreprise systématique d'extermination totale du peuple juif, ce que l'on appelle la Shoah, en hébreu : la catastrophe. La mémoire en reste vive et préoccupe en particulier tous ceux qui travaillent à une culture de la paix pour aujourd'hui et pour demain.

«Les guerres prenant naissance dans l'esprit des hommes, c'est dans l'esprit des hommes que doivent être élevées les défenses de paix». Cette idée partagée par les représentants des puissances alliées a permis la création de l'UNESCO et constitue son objectif prioritaire. Depuis sa création, il y a plus de cinquante ans - elle est née en 1945, mais son Acte constitutif n'est entré en vigueur qu'en 1946 - notre Organisation se

propose de contribuer au maintien de la paix et de la sécurité par les moyens de l'éducation, de la science, de la culture et de la communication, afin d'assurer le respect universel de la justice, des droits de l'homme et des libertés fondamentales pour tous, sans distinction de race, de sexe, de langue ou de religion.

Au cours de l'histoire, l'incompréhension mutuelle des peuples a été toujours à l'origine des différends entre les nations qui se sont souvent transformés en guerre. Notre Organisation s'attache donc à favoriser entre les nations la compréhension mutuelle, le dialogue, la tolérance et la connaissance de l'autre et, à cette fin, veille à «faciliter la libre circulation des idées, par le mot et par l'image», comme le précise son Acte constitutif.

Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, préserver les générations futures du fléau de la guerre est la mission essentielle fixée par la Charte des Nations Unies. Aujourd'hui, avec la fin de la guerre froide, on attend de l'Organisation des Nations Unies qu'elle déploie une dynamique et des moyens neufs au service de sa mission fondamentale. Pour remplir celle-ci, il ne s'agit pas seulement de changer les structures et manifestations institutionnelles de la guerre, de désarmer, il faut aussi changer les systèmes de valeurs, les attitudes, les comportements pour construire, au quotidien, une culture de la paix. Il faut changer de logique.

Cette transition d'une culture de la guerre et de la violence vers la culture de paix a été retenue comme objectif prioritaire par la Conférence générale de l'UNESCO en 1995 : Année des Nations Unies pour la tolérance. L'UNESCO a également proposé que l'an 2000 soit l'Année internationale de la culture de la paix, initiative qui a reçu le soutien de l'Assemblée générale des Nations Unies.

La création d'un avenir solide fondé sur la culture de paix pour les générations à venir

dépend des décisions et des mesures prises aujourd'hui. Il incombe aux générations présentes de veiller à ce que les besoins et intérêts des générations futures soient pleinement sauvegardés.

Ce devoir de responsabilité des générations présentes consiste autant à préserver l'environnement de la planète qu'à assurer la perpétuation de l'humanité, à protéger le génome humain qu'à sauvegarder la biodiversité.

C'est en ayant cela à l'esprit que les Etats membres de l'UNESCO ont récemment adopté une Déclaration sur les responsabilités des générations présentes envers les générations futures.

La construction d'un avenir solide pour les générations futures n'est possible qu'avec la mémoire.

Le temps passe, les témoins et les victimes des crimes nazis s'en vont. Mais la mémoire doit rester et être transmise aux jeunes d'aujourd'hui et de demain. Ils ont le droit mais également le devoir de savoir ce qui s'est passé il y a plus de cinquante ans ici même en Europe afin que cela ne se reproduise plus ni ici ni ailleurs.

Témoins et victimes disparaissent, mais la pellicule, la bande magnétique restent. Les technologies du 20^e siècle permettent d'enregistrer les images et les paroles et de les transmettre dans leur intégralité aux générations futures. C'est une tâche éducative d'une importance capitale. Qui dira les vérités sur les camps sinon ceux qui y ont survécu ? Qui pourra décrire avec plus de véracité les souffrance et les supplices sinon ceux qui les ont subis ?

Les technologies audiovisuelles et vidéo modernes, l'Internet donnent la possibilité de porter le message de mémoire et de vérité aux générations futures, et l'UNESCO vous encourage à suivre ce chemin.

BARON PAUL HALTER

Président de la Fondation Auschwitz

Madame la Ministre,
Monsieur le Ministre,
Monsieur le Représentant
de l'UNESCO,
Messieurs les Représentants
des Corps diplomatiques,
Mesdames et Messieurs,
Chers Amis,

Je tiens à remercier tous ceux qui nous ont aidé à organiser et à tenir cette Troisième Rencontre Internationale consacrée à l'enregistrement audiovisuel des témoignages des rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis.

Vous vous souviendrez que les deux précédentes Rencontres ont été coorganisées en 1994 et 1996 avec nos amis de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation (Paris). Les actes de ces deux Rencontres ont été publiés en leurs temps¹.

Cette continuité dans le travail mérite d'être soulignée. Grâce aux appuis bienveillants que nous accordent les institutions belges, européennes et internationales, nous sommes parvenus avec la petite équipe dont nous disposons - petite mais ô combien efficace ! - à mettre sur pied un véritable réseau international des équipes qui se consacrent

¹ Maurice CLING et Yannis THANASSEKOS (sous dir.), *Ces Visages qui nous parlent/These faces talk to us*, Actes de la Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles-Paris, 1994 ; Yannis THANASSEKOS et Anne VAN LANDSCHOOT (sous dir.), *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual testimony*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale, Bruxelles-Paris, 1996.

à ce travail extraordinaire d'enregistrement des témoignages des rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis.

Vous, les représentants de ces différentes équipes, vous êtes les premiers à apprécier l'utilité et la portée de ce type de Rencontres. Et je présume aussi que vous êtes les premiers à apprécier les efforts de notre Fondation pour les réaliser dans les meilleures conditions tant du point de vue de la qualité du programme que du point de vue de l'organisation pratique.

Quant à nous, anciens déportés, notre satisfaction de vous voir réunis autour de notre vécu et de notre mémoire, est à la mesure de nos attentes qui sont énormes. Nos rangs s'éclaircissent d'année en année et nous sommes toujours dans l'angoisse du sort que réservera la postérité à l'héritage, au tragique héritage dont nous sommes les porteurs. Cela ne va pas chez nous sans inquiétude. Que deviendra notre témoignage dans les mains des spécialistes que vous êtes ? Dès lors que nous sommes toujours là, nous survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, nous avons comme mission non seulement de vous livrer notre témoignage et notre mémoire, mais aussi de garantir l'éthique qui doit présider à la récolte et au traitement scientifique et pédagogique des matériaux que vous récoltez. Nous espérons que cette éthique sera aussi la vôtre demain

quand nous ne serons plus là. Soyez rassurés... je ne parle pas ici d'une mission de surveillance et de contrôle que nous voudrions exercer sur vos travaux maintenant que nous sommes encore là. Je parle de notre volonté de vous faire partager à jamais les valeurs positives qui sont les nôtres et qui sont issues de cette expérience extrême et tragique parmi toutes. Il n'y a pas de science sans conscience, a-t-on dit, et c'est vrai. Ici, la conscience est celle des responsabilités qui nous incombent, individuellement et collectivement, dans la transmission de cette connaissance, ô combien complexe, issue de l'expérience historique la plus tragique du siècle.

Je tiens à remercier ici toute l'équipe de la Fondation : Anne Van Landschoot, Nadine Praet, Carine Bracke, Yasmine Calliau, Michel Rosenfeldt, Daniel Weyssow, Martin Schimrick, Christophe Pausch, ainsi que son Directeur, Yannis Thanassekos, qui comme d'habitude nous ont préparé un programme de qualité et bien chargé.

Je ne peux donc plus que vous souhaiter du bon travail pour ces trois jours et sans tarder, je passe la parole à Yannis Thanassekos et à Anne Van Landschoot qui vont nous présenter les thématiques de nos assises.

Présentation des travaux
Presentation of the issue



Séance d'ouverture. De gauche à droite/From the left to the right: Monsieur Robert Steiner, Premier Collaborateur de l'Ambassadeur de Suisse, Monsieur Francesco Corrias, Ambassadeur d'Italie, Monsieur David Olvin, Ambassadeur de Grande-Bretagne, Monsieur Hofstätter, Ambassadeur d'Allemagne.



Vue partielle de l'assemblée/The gathering.

YANNIS THANASSEKOS

Directeur de la Fondation Auschwitz

Du recueil des témoignages à leur mise en œuvre. Rigueur scientifique et exigences éthiques

En septembre 1994, nous tenions à Paris, en collaboration avec la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, la première Rencontre internationale consacrée au témoignage audiovisuel des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis. L'entreprise était, je l'avoue après coup, périlleuse et aux aléas multiples. Dans ce domaine, nous le savons, les enjeux de la mémoire sont tels qu'on pouvait s'attendre aux réactions les plus diverses : du scepticisme généralisé à la protection jalouse des données, des craintes d'instrumentalisation aux soupçons de colonisation, de la rétention documentaire à la préservation des autonomies et des positions laborieusement conquises. Comme dans tant d'autres domaines, ici aussi, dans le domaine mémoriel, concurrences et émulations, rivalités et

stimulations, s'entrecroisent inlassablement. Le tout premier objectif poursuivi était donc, tout simplement, de faire connaissance, de nous connaître et nous reconnaître mutuellement comme autant de partenaires d'un vaste projet, d'un projet commun certes quant à ses intentions et motivations, mais nécessairement pluriel quant à ses présupposés, sa méthodologie et ses tonalités. Jusqu'alors, le cloisonnement des différentes initiatives était, pour ainsi dire, une nécessité. Il a rendu possible notre formation à un type d'enquête relativement nouveau de même qu'il a permis l'enracinement de ces nouvelles pratiques dans des «milieux de mémoire» spécifiques et variés. A la longue toutefois, ce même cloisonnement a constitué une entrave majeure pour l'élargissement des horizons de la recherche et un

obstacle pour la diffusion et l'échange de nos expériences. Sous ce rapport il n'est pas étonnant que la première Rencontre de 1994 fut essentiellement consacrée aux aspects quantitatifs, évaluatifs et illustratifs de notre travail. Mais, par delà ce premier aspect, cette première Rencontre nous a donné l'occasion aussi de voir - telle fut en tout cas ma perception toute personnelle - la façon dont les diverses cultures nationales et locales orientaient et déterminaient les contenus et les formes de nos projets audiovisuels - et j'entends par culture aussi bien les traditions nationales et locales que l'environnement institutionnel, social, politique et idéologique dans lequel nous opérons. Cette diversité constitue incontestablement une source de richesse mais aussi un facteur qui amplifie à l'extrême la complexité des matériaux audiovisuels récoltés.

En mai 1996 nous tenions notre deuxième Rencontre internationale sur ce même thème. Nous nous situons désormais sur un terrain suffisamment connu. Les aspects quantitatifs et illustratifs qui avaient prévalu lors de la première Rencontre ont cédé la place à des communications particulièrement enrichissantes sur les aspects qualitatifs et méthodologiques de notre travail. Cette réflexion de fond sur la problématique théorique et méthodologique du témoignage audiovisuel posé comme source documentaire, a scellé, me semble-t-il, une nouvelle étape dans le processus de récolte, d'archivage et de consultation des matériaux recueillis. Plus encore : compte tenu de la maturation des divers projets, cette deuxième Rencontre nous a convaincus qu'il était désormais souhaitable et possible de jeter les bases de la constitution

d'un véritable réseau international regroupant les différentes équipes investies dans cette extraordinaire et fascinante aventure. Je vous rappelle que cette deuxième Rencontre se clôtura par une sorte de Résolution confiant à la Fondation Auschwitz de Bruxelles la tâche difficile d'explorer les possibilités d'une telle réalisation notamment à travers la mise sur pied d'un Bureau international de coordination et l'édition d'un *Cahier international* entièrement consacré à l'étude du témoignage audiovisuel.

La tenue de cette troisième Rencontre et la parution, il y a à peine quelques jours, du premier numéro du *Cahier international*, démontrent à suffisance me semble-t-il, que la Fondation Auschwitz a essayé, dans la mesure de ses possibilités, de satisfaire au mieux le souhait, si ce n'est le mandat, qui lui avait été confié il y a deux ans. Et je tiens ici à remercier tous ceux qui nous ont aidés dans la réalisation de ce double objectif¹.

Il serait superflu, je pense, d'insister sur l'utilité d'un tel réseau et sur l'importance d'un tel *Cahier* qui permettraient, j'en suis persuadé, non seulement la circulation d'une information désormais organisée mais aussi la création d'un espace d'argumentation et de réflexion collective largement interdisciplinaire.

Il est à noter que la tenue de cette troisième Rencontre ainsi que la sortie du premier numéro de notre *Cahier* se situent à un moment crucial ou, pour être plus précis, à l'interface de deux périodes : celle vers la fin de laquelle nous nous acheminons inexorablement, à savoir la période de la récolte des données issues de la mémoire vivante, et celle qui s'ouvre désormais devant nous, à

¹ la Commission des Communautés européennes ; le Ministère de l'Éducation, de la Recherche et de la Formation de la Communauté française, Direction Générale de l'Enseignement secondaire ; le Fonds National de la Recherche Scientifique ; le Ministère de la Culture et de l'Éducation Permanente de la Communauté française ; le Commissariat Général aux Relations Internationales de la Communauté française ; l'Ambassade de la République Fédérale d'Allemagne ; le Ministère des Finances - Loterie Nationale ; la Banque Nationale de Belgique ; la Banque Bruxelles Lambert.

savoir la période durant laquelle nous incombera l'immense responsabilité de mettre en oeuvre tant du point de vue scientifique que pédagogique la grande masse des matériaux audiovisuels recueillis. Tel est du reste l'objectif essentiel de cette Rencontre : réfléchir ensemble sur la nature des tâches que cette nouvelle période nous assigne, réfléchir ensemble sur les grandes orientations du travail qui reste à faire afin de donner une vie nouvelle, une vie active dans la durée, à cet impressionnant stock de mémoire vivante mis à notre disposition. Tel est aussi l'objectif de notre *Cahier* qui est appelé à devenir le support collectif de cette entreprise d'envergure. C'est pourquoi, le programme de ces trois jours de discussion n'a pas été établi comme cela se passe habituellement, à savoir à partir d'une problématique préalablement définie par les organisateurs. Nous avons suivi une toute autre démarche. En fait, nous nous sommes limités à vous faire parvenir un cadre très général dans lequel vous étiez sollicités à inscrire vos propres problématiques issues de vos expériences, pratiques et préoccupations spécifiques. Nous n'avons fait que reprendre ces propositions en essayant de les organiser aussi rationnellement que possible dans le temps qui nous est imparti. Nous avons suivi exactement la même démarche pour la préparation et la publication du *Cahier international*. Ainsi que vous avez pu le constater, nous avons publié à la fin de ce premier volume l'impressionnante liste des pistes et des thèmes de recherche que vous nous avez fait parvenir, pistes et thèmes qui seront présentés et explorés tout au long de cette aventure éditorialiste.

En parcourant notre programme et la table des matières du *Cahier*, on est tout d'abord frappé par l'ampleur et la grande diversité des pistes et des thèmes de recherche proposés. Je dirais même que cette ampleur et cette diversité sont telles que le risque d'une cer-

taine dispersion n'est pas à exclure. Profitant de cette troisième Rencontre, il serait peut-être utile d'essayer sinon de nous donner quelques priorités du moins de nous pencher sur la possibilité d'une hiérarchisation des perspectives de recherche ou, si vous préférez, sur un possible programme de recherches et de publications coordonnées. La masse des matériaux audiovisuels récoltés est énorme et nous sommes, tout compte fait, peu nombreux à nous y atteler. On pourrait par exemple imaginer la possibilité de faire travailler sur une même piste de recherche plusieurs équipes, chacune travaillant sur ses propres matériaux. Une telle démarche permettrait en effet non seulement des confrontations méthodologiques utiles mais aussi des études comparatives qui pourraient s'avérer d'un grand apport dans la compréhension des phénomènes étudiés.

Pour terminer j'aimerais faire deux observations. La première concerne la nature des pistes et des thèmes de recherche proposés. En les parcourant aussi bien au niveau du programme de cette Rencontre qu'au niveau du *Cahier*, je ne peux m'empêcher de formuler une première remarque : alors que les approches psychologiques, littéraires, biographiques, sociologiques, communicationnelles, ethnologiques et sémantiques y sont massivement représentées, celle de l'histoire - en tant que discipline - brille vraiment par son absence. On dirait que la remarquable interdisciplinarité à laquelle nous oblige la nature même des documents et matériaux récoltés s'arrête net aux frontières de la discipline historique. C'est là je pense un constat et un problème qui mériterait réflexion. Certes, nous sommes ici en présence d'un vieux problème méthodologique et épistémologique mais dont les termes sont, je pense, depuis longtemps élucidés et largement dépassés. Depuis longtemps, rien ne s'oppose plus,

méthodologiquement parlant - sauf sans doute de vieux réflexes positivistes et institutionnels - à exploiter ce type de matériaux dits «volontaires» d'un point de vue proprement historique. Pourtant, notre programme en témoigne à suffisance, peu d'entre nous se montrent sensibles à un tel enjeu, un enjeu majeur pourtant pour l'avenir de notre documentation audiovisuelle. Je pense qu'il serait plus que nécessaire d'inclure aussi, dans le cadre des recherches que nous allons programmer, des historiens de métier afin de démontrer concrètement, c'est-à-dire empiriquement, la légitimité et la validité des documents audiovisuels comme source historique incontournable si l'on veut vraiment accéder à une compréhension élargie des crimes et génocides nazis. Je ne fais que poser un problème et ouvrir une question.

Cette considération me permet de passer à ma deuxième observation avant de laisser la parole à ma collègue Anne Van Landschoot. Elle concerne une double question, méthodologique et déontologique, double question qui ne manquera pas d'être notre compagne tout au long du travail qui nous attend. L'évolution plus que tourmentée des rapports entre histoire et mémoire nous a appris, surtout ces dernières années, qu'il nous faut à tout prix éviter de nous enfermer dans le piège mortel d'une fausse alternative : celle qui nous imposerait en quelque sorte de choisir entre rigueur scientifique et fidélité à la mémoire. Or nous savons qu'une certaine historiographie, notamment en France, n'a pu échapper à ce piège. L'affaire Aubrac et le Procès Papon, illustrent, parmi de nombreux autres incidents, non seulement un malaise croissant au sein de la communauté historique et chez les témoins, mais aussi l'ouverture d'une nouvelle étape des tensions, des crispations et des conflits renouvelés entre mémoire et histoire. Il y a une vingtaine d'années la difficulté d'assumer

cette tragédie collective au cœur du XXe siècle, a eu pour conséquence l'irruption massive de la mémoire sur l'avant-scène publique. Plus qu'un phénomène objectif, la mémoire s'est vue attribuée le statut d'une valeur suprême à l'aube de laquelle on devrait appréhender, comprendre et juger les effroyables trous noirs de notre passé proche. On assista alors à un extraordinaire mouvement de «mémorialisation de l'histoire». Accusant le coup, l'histoire s'est mise, depuis lors, au travail et, rattrapant le retard pris, elle opéra des avancées non négligeables dans la plupart des domaines que la hardiesse de la mémoire avait puissamment contribué à mettre à nu. Aujourd'hui, plusieurs indices l'attestent, c'est le retour quelque peu vengeur de l'histoire sur des terrains où la mémoire se croyait encore détentrice et garante de la vérité. Aussi, un mouvement inverse se dessine, celui d'une historisation accélérée de la mémoire. De nombreux historiens n'hésitent plus à exprimer à voix haute ce qu'ils pensaient sans doute depuis longtemps à voix basse, à savoir qu'ils n'accepteraient plus désormais de se sentir «sous haute surveillance» dans l'exercice même de leur discipline. Ils réclament séance tenante la fin du règne de la mémoire et le passage prompt à celui de l'histoire. Bref, après le temps de la mémoire et de la commémoration, voilà venu, enfin, le temps salutaire de l'histoire. Ce n'est certes pas un repli frioleux au carré du vieux positivisme - bien qu'un tel retour ne soit pas tout à fait exclu - mais c'est sûrement un retour défensif au socle protecteur de la rigueur historique sensée faire face à ce qu'on qualifie de plus en plus comme étant les «abus» et les «mystifications» de la mémoire. J'ai parlé tout à l'heure de la nouvelle période qui s'ouvre devant nous, celle qui nous impose des tâches nouvelles du point de vue de la mise en oeuvre scientifique et pédagogique des documents audiovisuels récoltés. Or, cette nouvelle période est, pour les historiens,

celle précisément du passage de la mémoire à l'histoire, c'est-à-dire, celle d'un dépassement progressif de la mémoire au profit d'une historisation en profondeur des phénomènes qui nous préoccupent. Nous sommes, avec retardement, au centre du débat qu'avait déclenché, il y a plus de dix ans maintenant, le plaidoyer *Pour une historisation du IIIe Reich* de l'historien allemand Martin Broszat. Du point de vue de la discipline historique, ce fut l'historien Saul Friedländer qui s'était alors chargé de donner la réplique. Aujourd'hui, c'est à nous, héritiers de la mémoire, à qui revient l'obligation de donner la réplique mais, cette fois-ci, du point de vue de la mémoire. Les pistes et les thèmes de recherche tels qu'ils se profilent à travers nos Rencontres et les contributions du *Cahier*, démontrent à suffisance me semble-t-il, que la mémoire peut parfaitement s'émanciper du traquenard que lui tendent la gesticulation rituelle et les instrumentalisation identitaires pour accéder au statut d'un objet d'étude à part entière susceptible d'être traité avec toute la rigueur qu'exige la démarche scientifique et ce, dans un grand nombre de disciplines. En tout état de cause, il est nécessaire de rappeler, je pense, aussi bien aux historiens qu'aux spécialistes d'autres disciplines qui voudraient bien se pencher sur nos questions, que les garde-fous habituels de la rigueur scientifique n'ont jamais été suffisants pour nous immuniser contre toutes sortes de dérives, parfois les plus inattendues. Maintes controverses historiographiques l'attestent à suffisance.

Sous ce rapport, nous devons être particulièrement attentifs à une question qui préoccupe grandement nombre de survivants relativement à notre travail. En effet, très souvent, ceux-ci s'inquiètent de «l'avenir» du document-témoignage qu'ils nous ont confié dans une relation, il est vrai, fortement marquée d'intersubjectivité. Certains d'entre

eux ont la désagréable impression que nous les érigeons en «objets» d'étude et que nous disséquons leurs «dépositions» selon des méthodes et des règles largement extérieures à leurs intentions premières. C'est là une objection qui doit retenir toute notre attention, tant du point de vue de la forme que du contenu même de notre démarche. Il est vrai en effet que, lorsque les résultats de ce type d'enquêtes entrent dans le circuit de la discussion et de la diffusion scientifiques, ils requièrent par là une certaine autonomie dont l'exercice est susceptible, dans bien des cas, de heurter la sensibilité des acteurs-témoins. L'analyse et l'interprétation de leurs témoignages risquent ainsi de leur apparaître comme un «corps» étranger, artificiellement greffé à leurs préoccupations et attentes. C'est un problème majeur qui doit faire l'objet d'une discussion suivie avec les rescapés eux-mêmes pour éviter tout malentendu et toute ambiguïté. La *vérité* comme *partage* constitue, nous semble-t-il, le pivot même de la relation qui préside à la réalisation de nos entretiens audiovisuels. Il faut qu'on puisse honorer ce «contrat de vérité» jusqu'aux limites extrêmes de nos analyses et interprétations. Nous touchons ici à des problèmes de déontologie et d'éthique scientifiques qui doivent baliser avec rigueur les chemins complexes de notre entreprise. Car, si nous ne parvenons pas à établir solidement un juste équilibre entre les exigences de la rigueur scientifique et celles de l'éthique, il y aura lieu de craindre le pire dans les deux sphères : retraumatiser le survivant en lui faisant revivre la dépossession subie par l'expérience concentrationnaire d'une part et, de l'autre, côté chercheur, inhiber ses légitimes intérêts heuristiques en culpabilisant toute tentative d'interprétation. Cette remarque doit être prise d'autant plus en considération que nous nous situons au seuil d'une importante mutation du contexte interprétatif, mutation prévisible et souhaitable du reste. En effet, les chercheurs qui se sont aventu-

rés jusqu'ici dans le délicat et difficile travail d'analyse et d'interprétation des témoignages audiovisuels étaient, en règle générale, ceux-là mêmes qui avaient été activement et directement impliqués dans le processus de production du témoignage lui-même. Bien que leur travail n'était nullement exempt de la double tension que je viens d'évoquer, ils étaient néanmoins mieux «équipés» pour l'affronter dans la mesure précisément où ils étaient, en tant qu'interviewers, des co-producteurs du récit et donc du sens. Or, dans la période qui s'ouvre devant nous, ce contexte interprétatif est appelé à changer. En effet, ceux qui, dans les prochaines années, vont entreprendre des recherches systématiques sur les documents audiovisuels accumulés seront, dans leur majorité, des chercheurs extérieurs au processus testimonial et par conséquent extérieurs au processus de production du récit en tant que sens. Dans l'une de ses lettres à Martin Broszat, Saul Friedländer évoque cette inquiétude relative à l'attitude qu'adoptera dans quelques années le groupe d'âge de chercheurs dont la relation existentielle avec l'événement sera fortement émuée, voire inexistante : «Ce qui est déterminant, c'est l'attitude adoptée à l'égard de la même période par les groupes d'âge qui suivent le nôtre [...]. Les historiens que comportent ces groupes franchissent-ils la ligne qui sépare une perspective déterminée existentiellement et un point de vue scientifique détaché ?»². Certes, selon Friedländer, ce n'est

point le cas pour beaucoup d'entre eux aujourd'hui, mais il y aurait lieu d'être moins optimiste pour l'avenir et ceci «non pas sous l'empire d'un désir conscient de rejeter l'horreur du passé, mais parce que l'esprit humain, selon une inclination qui n'a rien à voir avec les circonstances nationales, préfère s'arrêter à ce qui est normal plutôt qu'à ce qui est anormal, à ce qui est compréhensible plutôt qu'à ce qui est opaque, à ce qui est comparable plutôt qu'à ce qui défie toute comparaison, à ce qui est supportable plutôt qu'à ce qui est intolérable»³. Je pense à sa suite que ce nouveau contexte interprétatif sera peut-être gros en promesses mais aussi plein d'écueils. Relativement à ce qui nous préoccupe - à savoir le travail sur les témoignages, notamment audiovisuels - il va de soi que côté «inhibitions interprétatives», cette génération de chercheurs sera sans doute mieux placée que nous pour scruter les traces de la mémoire mais le bénéfice de cette «distanciation» peut devenir aussi source de dérives, voire d'abus. Et le plus effroyable des abus serait celui qui confirmerait, *post mortem*, la peur et les angoisses de tous ceux qui nous ont si généreusement confié leur parole, à savoir savoir celles d'une postérité capable, y compris parée de ses habits scientifiques, de leur infliger une deuxième mort.

² M. BROSZAT/S. FRIEDLÄNDER, «De l'historisation du national-socialisme. Echange de lettres», Lettre du 31.12.87, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 24, avril-septembre 1990, p. 80.

³ *ibid.*, pp. 85-86.

ANNE VAN LANDSCHOOT

*Collaboratrice scientifique
à la Fondation Auschwitz*

Comme vous l'aurez constaté à la lecture du programme de cette Troisième Rencontre Internationale, les travaux qui seront présentés ici s'articuleront autour de trois thématiques principales : la première portera sur l'évolution quantitative et qualitative des témoignages réalisés depuis notre Deuxième Rencontre en 1996 ; la deuxième s'attachera à nous présenter les résultats des recherches entreprises sur ces témoignages ainsi que les orientations à donner aux recherches à venir qui y seront consacrées ; la troisième thématique développera les divers aspects de la coordination de nos travaux au niveau international, au moyen notamment du *Cahier International* sur le témoignage audiovisuel.

Comme Yannis Thanassekos nous l'a déjà suggéré lors de son présent exposé, le point central de cette Rencontre se situe, nous semble-t-il, dans l'élaboration d'une réflexion commune sur les orientations à donner aux recherches à venir sur le témoignage audiovisuel des rescapés. Une part importante de

cette Troisième Rencontre sera donc consacrée à la mise en commun de nos propositions et réflexions sur les recherches scientifiques et pédagogiques qui ont été menées et celles qui sont en cours de réalisation ou qui sont encore à l'état de projet.

Mais si une telle orientation semble effectivement s'imposer aux travaux qui se dérouleront durant ces trois jours, notre Rencontre développera d'autres aspects de notre travail sur les témoignages qui ne peuvent, pensons-nous, échapper aux réflexions qui seront menées ici. Il s'agit tout d'abord de la mise en commun de nos réalisations en matière de recueil, d'archivage et de diffusion des témoignages : combien d'enregistrements ont été réalisés jusqu'ici ? Quels sont les problèmes méthodologiques rencontrés quant à la réalisation de ces enregistrements, leur conservation, leur accessibilité ? ... Il s'agit ensuite de notre échange de vues et de suggestions sur la coordination de nos travaux au niveau international : que penser de l'édition du *Cahier International* ?

Comment concevoir la programmation des prochains numéros ? Comment envisager une collaboration plus concrète de nos équipes au niveau international ?

Certes, ces questions ont déjà fait l'objet de maintes discussions lors des deux précédentes Rencontres et peut-être semblera-t-il dérisoire, voire inutile, de revenir sur des questions dont nous savons que la résolution pose problème. Comment, en effet, traiter de la conservation des enregistrements réalisés sans répéter inlassablement les mêmes questions de coûts financiers et de longévité technique, indépendants finalement de notre volonté ? Comment envisager la coordination de nos travaux sans éviter d'être confrontés aux problèmes récurrents de méthodologies distinctes, d'objectifs divergents, ... qui, même s'ils font toute la richesse de nos Rencontres, cristallisent parfois nos discussions ?

Il nous a cependant paru opportun et important de s'attarder à nouveau à ces questions, de suivre l'évolution qu'elles ont connue depuis nos deux précédentes Rencontres, non pas tant pour qu'elles trouvent ici enfin une solution - ce qui serait probablement illusoire - mais pour qu'elles (re)surgissent, s'expriment, se posent, sous la forme d'un nouveau partage de nos expériences. Car c'est sans doute par l'expression même des problèmes que nous rencontrons dans notre travail, la répétition de leur formulation, leur (re)mise en questions et leur mise en commun - indépendamment des solutions qui pourraient y être apportées - que nous gardons conscience que ce que nous produisons lorsque nous réalisons des témoignages n'est ni chose acquise ni cause gagnée : en formulant les problèmes qui sont liés à l'enregistrement et au traitement de ces témoignages, en les répétant, nous

affirmons finalement notre tâtonnement dans ce domaine. Comment définir le travail que nous avons effectué jusqu'ici sans, par exemple, émettre quelque doute à l'égard du devenir matériel des témoignages réalisés ? Comment qualifier notre travail alors même que nous sommes pour la plupart en proie à maintes hésitations lorsqu'il s'agit de déterminer, entre autres, la juste place de nos interviewers dans les nos enregistrements ? Comment prétendre à une coordination internationale efficace de nos travaux alors que certaines équipes cherchent encore à structurer leur propre travail et à lui donner cohérence ?

C'est à croire que cette série d'hésitations, d'errements et de piétinements fait partie intégrante de notre travail... Et si la grande richesse des enregistrements que nous réalisons se situe incontestablement dans la fixation des récits des expériences de la criminalité nazie par ceux qui l'ont vécue, ces témoignages peuvent également représenter pour nous un instrument de travail extraordinaire dans la mesure où ils fixent précisément nos propres incertitudes via la vidéo. Outre le récit de vie du rescapé qui se livre à son interlocuteur et au spectateur, l'enregistrement vidéo permet en effet également de préserver nos attitudes vis-à-vis du témoin, les relations que nous entretenons avec celui-ci, les mouvements de la caméra qui se cherche, nos objectifs et démarches méthodologiques, ... tout ce qui finalement construit, avec le récit du rescapé, le témoignage¹. Aussi sommes-nous sans cesse confrontés à l'évolution de notre travail, ce qui constitue, je pense, un privilège méthodologique extraordinaire que nous nous devons d'exploiter.

¹ Voir notamment James YOUNG, «Les témoignages audiovisuels de l'Holocauste : Rendre à l'histoire les visages de la mémoire», *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis*, n°1, Bruxelles, juin 1998, pp. 83-102.

Séance du Jeudi 11 juin 1998
Session of Thursday, June 11th, 1998

Exposé des rapports quantitatif
et qualitatif sur les témoignages
réalisés depuis la Deuxième
Rencontre Audiovisuelle
Internationale (mai 1996)

*Quantitative and qualitative
Reports about the Testimonies
realized since the Second
International Audiovisual
Meeting (may 1996)*

Président :
Professeur Dr. A. Willy SZAFRAN
Service de Psychiatrie - A.Z. - Vrije Universiteit Brussel



De gauche à droite/*From the left to the right*: Monsieur Daniel Wildman, Historien et observateur suisse, Madame Cathy Gelbin, Dr. M.A. (Moses Mendelssohn Zentrum).



De gauche à droite/*From the left to the right*: Madame Josette Zarka, Professeur Emérite de psychologie (Université de Paris X), Madame Joanne Rudof, Archiviste (Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies).

JOANNE RUDOF

Archivist

Fortunoff Video Archive for Holocaust

Testimonies

Yale University - U.S.A.

What next ? Preserving recorded Testimonies for the Future

The Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies began recording the video testimonies of survivors, rescuers, liberators, partisans, resisters, bystanders, refugees and escapees from Nazism and those in hiding in 1979. We have amassed a collection of almost 4,000 witness accounts, approximately 10,000 hours. Of those, 341 have been recorded by Yale or accessioned into our collection since May 1996, the date we last reported to this gathering. I have to point out to this group, as I did in May of 1996, that we are now or have been formally affiliated with thirty-seven organizations in North America, South America, Europe and Israel. Additionally, in partnership with the United States Holocaust Memorial Museum we have had taping projects in Israel and eastern Europe.

At the present, few of our affiliates are still actively taping. We continue to record testimonies at Yale, though on a greatly reduced level than we did two years ago, which is simply a function of diminishing demand. We record the testimonies of any witness who contacts us, as we have in the past. We do not have an outreach program of any kind : witnesses contact us or are referred to us. At present we are recording less than one fourth the number of testimonies a year than we had been prior to 1996.

The affiliate projects which are still actively taping are the following : the Milan Simecka Foundation in Bratislava, Slovakia ; Fondation Auschwitz in Brussels ; on a minimal basis, Moses Mendelssohn Zentrum in Berlin ; Ramapo College in Mahwah, New Jersey ; Stockton State University in

New Jersey ; and the Holocaust Resource Center of the North Shore, Peabody, Massachusetts. Since May 1996 we have continued our taping project in partnership with the United States Holocaust Memorial Museum in Israel, coordinated by Nathan Beyrak who will report details of that work to you. The 341 testimonies accessioned in the past two years are from Slovakia, Yugoslavia, the Czech Republic, Germany, Israel, Ramapo College, Chicago, Brussels, and France.

I think it is important to recap some of our other major projects to provide a sense of the scope of our collection. We have accessioned just under 600 testimonies recorded by the Museum of Jewish Heritage-A Memorial to the Holocaust, our affiliate project in New York City. While they are no longer actively videotaping, I am pleased to inform you that the central parts of the exhibits in the recently opened museum are testimony excerpts. Other major taping projects include 107 testimonies from the British Video Archive for Holocaust Testimonies ; 136 from the Témoignages pour Mémoire our antenne in Paris ; 51 from the Moses Mendelssohn Zentrum in Berlin ; 42 from the Milan Simecka Foundation in Bratislava ; 90 from Vancouver, British Columbia, Canada ; 143 from Baltimore ; 113 from Ramapo ; 22 from Argentina ; 13 recorded in Bolivia ; and hundreds more from our many other affiliated projects. We have been recording in Israel since 1980. 75 testimonies were recorded in the early 1980's with Beth Hatefusoth ; 203 which we have processed (there are many more) recorded in partnership with the United States Holocaust Memorial Museum. As part of the same partnership, we have recorded 25 testimonies in Poland, 32 in Belarus, and 42 in Ukraine.

The communitarian aspect of our affiliate projects has been a cornerstone of our work from the very beginning. All of our affiliate

projects keep a copy of the testimonies they record for local use. Some examples are the availability of the testimonies recorded in London in the National Sound Archives, those in Paris in the National Archives, in Berlin in the Wansee House Museum, in Baltimore in the Meyerhoff Library of the Baltimore Hebrew University, and so on. I visited our affiliate project in Bratislava this past February to attend a book publication party. This event was unexpectedly, incredibly meaningful to me. One of the project's interviewers, Peter Salner, wrote a book based on the testimonies which was published by a major academic press in Slovakia. The party was attended by many survivors, both those whose testimonies had been recorded and those who had chosen not to participate, as well as most of the interviewers, the foundation staff and university faculty who were colleagues of those involved in the project. There were several hundred people as well as the television and press reporters. I cannot begin to tell you how important this event was, particularly for the survivors. I witnessed how the testimony project and the resulting book legitimated and validated their experiences. I was so moved by their thanks, when I believe we can never thank them enough for what they have shared with us. This local effect will probably not be measured or recorded outside of that room, outside of the personal sense of those survivors, in a former Soviet bloc country, finally receiving some recognition, both collective and individual of what they had experienced. I was both embarrassed and humbled by their gratitude, and very proud of having, in a very small way, participated in this project.

I will not repeat here the information I provided two years ago concerning our methodology, since it is available in the published form of that conference. What I do want to report may seem only tangentially related to

today's topic. However, if we do not discuss it, there will be no testimonies about which to report in future years. I want to first disqualify myself as a technical expert, although I am going to speak to you about a technical topic.

I also want to thank Chris Burns, the Video Archive manager, for compiling and writing some of the information contained herein. I am not here as a doomsayer, but I do want you each to go home reasonably worried and concerned about the long term viability of your collections, at least worried enough to begin informing yourselves from the preservation literature and/or to consult with preservation experts.

We knew many years ago that videotape is an ephemeral medium. This is not a secret, but it is not often discussed. However, it is recognized within the community of archivists and technicians concerned with longevity. In the United States, the National Archive's Commission on Preservation and Access and many professional groups such as the Association of Moving Image Archivists, the Society of American Archivists and others have been seriously discussing and writing about videotape preservation for well over twenty years. Even the popular press occasionally sounds a warning. I have seen articles in the *New York Times*¹ and even our own local press².

When we began recording witness testimonies, no one seemed concerned about preservation. Everyone was too excited about the new technology which allowed the inception of such projects. When I came to the Video Archive at Yale some fourteen years ago, they were taking the standard precaution of duplicating every testimony. As a historian, I had not thought about preservation issues before. Attendance at

professional meetings such as the Society of American Archivists, professional literature, and routine contact with Yale librarians who were dealing with preservation issues everyday, quickly provided me with an understanding and caused me to become alarmed. My crash education brought me the realization that our offices were a terrible place for videotapes - room air conditioners, uncontrolled heat during the winter, open windows, lack of humidity control, carpeting, wooden shelving - all of which are listed as undesirable elements for videotape storage. It was not a total disaster since all of the masters were in temperature and humidity controlled vaults; however, the duplicates and VHS use copies were all in the Video Archive offices. We quickly moved all of our duplicating masters to another vault area, significantly prolonging their longevity.

When we began recording in 1979, U-Matic or 3/4" videotape was the industry standard, the workhorse of the industry with the largest machine population. More than seventy-five per cent of our collection was recorded on this format. By the early 1990's, it was becoming clear that this was soon going to be obsolete. It is vital to understand that even if the recorded materials are in outstanding condition, if there are no machines on which to play them, all is lost. As the playback equipment becomes increasingly unavailable, technicians no longer know how to deal with it, and repair of the machines becomes difficult, if not impossible, since replacement parts are no longer available from manufacturers. It is neither realistic nor cost effective for every archive to stockpile enough obsolete machines for both playback use and to bastardize for repair parts. The newer formats, Betacam SP in particular, were being embraced by more and more commercial television stations.

¹ Laurence M. FISCHER, «Memories Linger but the Tapes Fade», *New York Times*, November 28, 1993, p. F 9.

² Wallace IMMEN, «Jury still out on life of videotapes», *New Haven Register*, December 18, 1993, p. 32.

This much improved format was significantly more expensive than the older U-Matic. By the mid-nineties, the price had come down to a reasonable level. Yale bought Betacam SP recording equipment in 1995, and has used it for all of our testimonies recorded since that time. This, however, is not «the» answer, since we know it too will become obsolete in time.

What is of great concern is the incredible and rapid proliferation of new and improved formats. While U-Matic was standard for about fifteen years, experts estimate the newer technologies will only be standard for about five years. What next ? DVD - Digital video disc ? D2 ? D3 ? Digital Beta ? And what will be the impact of : HDTV - high definition television ? We simply do not know. What preservation experts do know is that right now, there is no one solution, no panacea, no magic pill. And woe to those who claim that digitization is the solution. Video producers and manufacturers are concerned with the here and now, not with longevity. The very small community of archivists and preservationists have little power in the marketplace compared to the vast number of consumers, so there is little or no new product development concerned with preservation. The professional literature is filled with disaster stories and warnings about digital technology at the present time. There is no industry standard. There is no one product that has enough of a machine population. Seldom is this topic even discussed outside of the very small community of archivists or preservationists.

I was recently encouraged to see an article in *Business Week*, «Data Storage : From Digits to Dust»³. I encourage you to read the entire piece, just to begin your education. The

article notes the headlong, world wide rush to digitize everything but warns that «up to 20% of the information carefully collected on Jet Propulsion Laboratory computers during NASA's 1976 Viking mission to Mars has been lost.» POW, MIA records and casualty counts from the Viet Nam war on Defense Department Computers, and almost 3,000 computer files of student records at Pennsylvania States University «[...] are no longer accessible because of missing or outmoded software»⁴.

The article goes on to point out the three issues which I have begun to discuss here today : physical deterioration ; technical obsolescence ; and the lack of industry standards. I find it ironic that one of the new technologies mentioned in the article is the permanent storage of historical documents by converting them from digital back to analog recording formats. An equally important and complex issue when dealing with digitizing video is that of compression.

I do want to mention the physical environment in which the tapes are stored. The *Business Week* piece I previously mentioned notes «under less-than-optimal storage conditions, digital tapes and disks, including CD-ROMS and optical drives, might deteriorate about as fast as newsprint - in 5 to 10 years. [...] Experts are beginning to realize that stray magnetic fields, oxidation, humidity and material decay can quickly erase the information stored on them»⁵. I am very pleased to report to you that we have begun our preparations to move all of our masters, our restoration masters, and our original duplicates to a new Yale shelving facility. As I mentioned previously, these are presently stored in temperature and humidity controlled vaults - about 68 degrees Fahrenheit

³ Marcia STEPANEK, «Data Storage : From Digits to Dust», *Business Week*, April 20, 1998, p. 128.

⁴ Ibid.

⁵ Ibid.

and 50% humidity. The new facility will be much closer to optimum conditions : 50 degrees Fahrenheit, 35 per cent humidity, with particulate air filtration. We are presently bar coding all of our cassettes and cassette cases to prepare for the move to this new facility.

All of this is only the tip of the iceberg, in terms of preservation issues, but it is an iceberg about which we all must become expert, or, to use a metaphor from this year's popular American movies, our priceless historical collections will end up like the «Titanic». We at Yale have just completed the first phase of a major preservation project. We have restored and reformatted more than 1,000 cassettes during the last six months, all of those testimonies which we recorded from 1979 through 1987. We have also begun to do the same for some of the testimonies recorded by our affiliate projects. It is a costly process, both in terms of dollars and cents and staff time.

I emphasize the importance of the restoration aspect of the process. It would be totally inadequate to simply try to copy the tapes onto Betacam SP. Duplication is a strategy of mass production : transferring all the tapes to a new format as quickly as possible to try to make the copies look as good as possible by today's standards. Restoration is the approach of an art conservationist : examining each tape, cleaning it, duplicating it so it will look and sound the way it did when originally recorded. We have contracted with a restoration company which carefully assesses the condition of every cassette, cleans the masters using non-invasive processes, configures the playback decks to provide optimal outcome, and electronically improves the signal without altering the original look and sound. As essential element of their work is that they document every step of the process in a condition report for every cassette which provides us

with essential data for future preservation planning. The intended result is to provide Betacam SP copies which look as much as possible like the originals rather than like a current recording. Altering the appearance of an archival master destroys or obfuscates important information about the circumstances of the original recording. Copies made for video productions, documentaries, CD-ROM or other uses can always use appropriate enhancements, while the original historical record is maintained intact. We are convinced that enhancement technologies will improve with time and there is no reason to commit our master tapes to current technologies in an era when the options are changing so rapidly. Restoration is a cautious approach guided by a conservative philosophy. We believe it is the only appropriate way to safeguard the significant value of our collection.

My message today is a challenge. What we all have done already is extraordinary. Many of us have been recording survivors and witness accounts of the Holocaust for almost twenty years. However, we would be remiss if we do not go on to assure that this work will not disappear due to less than ideal storage conditions or technical obsolescence. We committed ourselves to video in 1979. It would be irresponsible not to preserve that aspect of our work. Transcripts of the videos are a totally inadequate answer. They do not preserve the faces, the body language, the tone of voice, the hesitations, the silences, all of which entirely change the meaning of the mere words captured in a transcript. While these words do contain important information, the intimacy, the sense of getting to know someone, the personal encounter are vital components of the video testimonies which can never be captured in the written format. Those of us who have seen the impact of the testimonies on researchers, on students, on general

audiences well realize that we have the potential to powerfully influence many generations to come, but only if we meet this preservation challenge. Preservation is not «sexy». It is hard work and it costs a great deal of money. We found that donors were more than willing to help fund our preservation project when the grave consequences of not doing this work was explained. We at Yale's Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies have taken this chal-

lenge seriously. However, we cannot do it alone ; we need the help of everyone else who is doing this work. I urge you to take this responsibility seriously now, because if you wait, it may be too late.

MANETTE MARTIN-CHAUFFIER

Présidente de la Commission Audiovisuelle

*Fondation pour la Mémoire de la Déportation -
France*

Septante témoignages Bilans et réflexions

Pour commencer, il convient de rappeler le principe même de la vidéothèque «Mémoire Vivante» que la Fondation pour la Mémoire de la Déportation a adopté en 1992.

Son ambition première était d'aborder dans sa diversité le plus grand nombre possible des aspects de la Déportation partie de France : déportation de persécution avec un but, la solution finale, et déportation de répression qui visait surtout les résistants.

Depuis la fin de la guerre, le nombre des déportés partis de France a fait l'objet d'affirmations très fantaisistes et il a paru indispensable de faire des recherches sérieuses. On n'aura jamais qu'une approximation car les Allemands ont tout fait pour détruire les preuves de leur forfait. Cependant, à force de recherches, on peut désormais cerner la question.

Parmi les déportés on peut distinguer :

(d'après le Comité d'Histoire de la Deuxième guerre mondiale) :

- ceux qui ont été pris dans une rafle, arrêtés sans motif environ 9.000
- ceux qui ont été arrêtés pour des raisons politiques (*dont des communistes*) environ 8.000
- les juifs non résistants, déportés parce qu'ils étaient juifs environ 76.000
(dont 50.000 étrangers)
- les détenus de droit commun environ 1.000
- les Résistants parmi lesquels également des juifs et des communistes environ 42.000
- pour des raisons indéterminées environ 5.000

On considère actuellement deux grandes catégories de déportés :

- les juifs de France non résistants, arrêtés parce qu'ils étaient juifs dont seulement 2.500 environ sont revenus (*déportés de persécution*) environ 76.000
- les autres, sans distinction des raisons qui les ont fait arrêter dont environ 35.000 sont revenus (*déportés de répression*) environ 65.000

Deux grandes catégories qui comportent en réalité bien des « mémoires » : nationales, étrangères, patriotiques, résistantes, juives, antifascistes, d'otages, etc.

Répondre avec seulement le témoignage des survivants d'aujourd'hui est en réalité une vraie gageure : je crois qu'il faut bien observer que les déportés étaient issus de tous les milieux, qu'ils représentaient tous les âges, qu'ils appartenait à des catégories très différentes, que leurs motivations étaient très diversifiées, et que par ailleurs, cinquante ans après, *nous n'avons comme choix que ceux qui avaient 20 ans à l'époque*. En prenant en compte également que les rescapés des camps de concentration sont souvent ceux qui ont bénéficié du privilège d'être employés dans des services intérieurs au camp : cuisine, infirmerie, bureaux, entretien des locaux, plomberie, électricité, etc. et que ceux qui partaient travailler dans les kommandos extérieurs étaient plus exposés, c'est parmi eux que la mortalité a été la plus forte.

Notre première ambition confrontée à un indispensable réalisme a donc été forcément réduite et nous avons décidé de recueillir au moins cent témoignages avec l'exigence absolue de diversifier le plus possible les cas

retenus et de consacrer à cette vidéothèque de vrais moyens *financiers et professionnels*.

Pour la compléter et recueillir le plus grand nombre possible de témoignages qui ne pouvaient être retenus dans le projet lourd « mémoire vivante », fut décidée la réalisation d'une simple et légère audiothèque.

Lancée par Maurice Cling et réalisée d'une manière totalement décentralisée par les associations territoriales de déportés sur tout le territoire français, cette audiothèque a déjà retenu quarante-neuf témoignages sonores.

Mais revenons à la vidéothèque.

Chaque témoignage filmé est un récit personnel tourné en continuité, réalisé de la manière la plus simple et selon le principe de la non-directivité, de manière à laisser au témoin la plus grande liberté d'expression. Le témoin qui est toujours filmé chez lui, dans son cadre personnel, est prié avant l'entretien de ne rapporter que des faits qu'il a vécus lui-même, les souvenirs qui lui sont propres. Il parle comme il se souvient. Il a en face de lui non pas un historien ou un journaliste tenté de poser des questions pour obtenir les réponses qu'il connaît, mais un bon professionnel de l'audiovisuel qui se doit d'intervenir aussi peu que possible dans la conduite de l'entretien. De nombreux plans fixes. Tous les effets évités.

Le cadre est chronologique.

Il a été décidé de suivre chaque destin individuel dans sa globalité. La partie antérieure à la déportation - enfance, milieu familial et social, convictions, études, vie active - est partie intégrante de chaque itinéraire. La déportation reste évidemment le cœur du propos : arrestation, internement, trajet, arrivée en camp, vie quotidienne, transferts divers, marches de la mort, libération. Mais le retour, l'après-déportation ne sont pas négligés non plus. La part dévolue, à chacune

de ces séquences reste évidemment à la libre appréciation du témoin.

Il ne s'agit en aucun cas de faire une émission de télévision, mais plutôt de recueillir des *archives brutes* enregistrées selon le temps choisi par le témoin : en général de six à huit heures recueillies sur deux ou trois jours de tournage.

Les rushes - c'est-à-dire les enregistrements bruts - sont conservés dans leur intégralité et seront éventuellement accessibles aux chercheurs qui voudraient à un certain moment vérifier sur le matériel complet et intact telle ou telle réaction du témoin.

Pour rendre les témoignages plus aisément lisibles, un léger toilettage est effectué sur la copie et sur la copie seulement : il s'agit tout au plus de supprimer les temps morts non signifiants, les redites, les hésitations, les fins de bobines et les interventions du réalisateur si cela est possible. Supprimer aussi, quand le témoin le demande, certains éléments de son témoignage qu'il ne souhaite pas rendre immédiatement accessible, ce qui se produit quelquefois.

[116 noms]

La Fondation relayée par tous ses correspondants - Fédérations, Associations, Amicales - a distribué dans la France entière un questionnaire détaillé à remplir par chaque déporté, volontaire pour témoigner.

Au mois d'août 1993, près de 4.500 fiches étaient de retour - à ramener à cent noms.

Entre temps, une commission de la vidéothèque avait été mise en place. Elle rassemblait à côté de quatre historiens de l'Institut d'Histoire du Temps Présent (I.H.T.P), cinq déportés dont plusieurs connus pour leurs travaux sur la déportation.

C'est au groupe des historiens que revint le premier travail de réduction. Après une discussion serrée avec les déportés sur les cri-

tères à retenir, des 4.500 noms qui avaient été occultés, on en arriva à 256 *fiches*.

Le groupe des cinq déportés fut alors chargé d'aboutir à une réduction drastique : de 256 fiches passer à 120 noms (pour tenir compte du fait que notre vidéothèque se réalisant sur plusieurs années, il fallait malheureusement prévoir des maladies et des décès) ce qui, en fait, laissait le choix d'un déporté sur deux.

A une première liste de 53 noms qui fut d'abord retenue par la *commission unanime*, fut ajoutée une seconde liste de 67 noms, discutée, elle, fiche par fiche : il s'agissait d'assurer un certain équilibre entre tous les paramètres retenus : sexe, profession, date et lieu d'arrestation, organisation d'appartenance, circonstances d'arrestation (rafle, dénonciation, otage, droit commun, objeteur, homosexuel), internement, camp principal, kommando, otage, type de déportation (N.N, juif résistant, tzigane, expériences particulières, chambre à gaz, plusieurs camps, prison, médecin, résistance dans le camp), etc.

Maurice Cling, l'un des déportés, pensait que la proportion d'étudiants et de collégiens était trop importante.

Le général Rogerie, autre déporté, insistait lui sur la mobilisation importante de la jeunesse et faisait observer :

- que sur les 600.000 jeunes qui ont été envoyés au STO, un certain nombre parmi eux ont terminé leur séjour dans les camps de concentration,
- que 30.000 jeunes environ sont passés en Espagne pour rejoindre l'Afrique du Nord parmi lesquels près de 2.000 ont été arrêtés et déportés,
- que d'autres étaient dans le maquis,

Et qu'il n'y avait pas à s'étonner d'avoir une proportion importante d'étudiants ou de collégiens, catégorie de Français idéalistes et sans contraintes familiales.

Ce sont précisément ces jeunes qui restent encore vivants en raison de leur âge à l'époque.

On en resta à 67 noms mais qui furent légèrement modifiés avec les motivations suivantes :

- Diminuer le pourcentage des cadres, des professions libérales et des étudiants.
- Diminuer le nombre de policiers ou de gendarmes.
- Diminuer le nombre de religieux.
- Choisir des professions particulières ou inattendues : une femme de ménage, un sabotier.
- Augmenter ou introduire des professions importantes : mineurs, cheminots, paysans.
- Augmenter les isolés par rapport aux mouvements organisés.
- Augmenter le nombre de femmes juives par rapport aux hommes juifs.
- Augmenter la proportion des hommes résistants par rapport aux femmes résistantes.
- Augmenter le nombre des étrangers résistants, espagnols en particulier.
- Augmenter le nombre de femmes juives étrangères par rapport aux juifs français.

Le 13 juin 1996 enfin, les 116 noms de la vidéothèque sont définitivement arrêtés, les 4.386 fiches restantes étant mises à la disposition de l'audiothèque.

Cette liste de 116 noms comprend :

- 89 hommes et 27 femmes
- 76 résistants, 21 résistantes
- 11 juifs et 7 juives
- 2 otages, 2 prisonniers de guerre, 2 «politiques»

Les professions au moment des arrestations sont extrêmement diverses :

- 31 main-d'oeuvre qualifiée (dont les étudiants et les collégiens)
- 18 ouvriers
- 2 professeurs
- 6 résistants clandestins
- 11 techniciens et cadres
- 7 employés de bureau
- 6 commerçants, artisans, professions libérales
- 9 médecins, infirmières, étudiants en médecine
- 3 pasteurs ou prêtres
- 2 paysans
- 2 gendarmes
- 3 militaires
- 1 pointeur à bord, 1 commissaire-chef, 1 inspecteur de police judiciaire, 1 forestier, 1 sabotier, 1 culottier, 1 femme de ménage
- 3 cheminots
- 2 mineurs.

Les engagements de départ sont extrêmement divers : Front National, parti communiste, jeunesses communistes, F.T.P.F., MOI, B.C.R.A., Mouvements Combat, Libération-Nord, Libération Sud, Défense de la France, Armée Secrète, auxquels s'ajoutent une quarantaine de réseaux divers.

Tous les camps importants sont présents avec une représentation particulière pour Buchenwald, Auschwitz, Mauthausen, Sachsenhausen, Ravensbrück, Dora, Neuengamme, Bergen-Belsen.

80 kommandos sont évoqués.

130 lieux d'internement sont cités dont Fresnes (32 déportés), Compiègne (44), Drancy (12), Romainville (13), la Santé (5), le Fort du HA (5), la prison de Bayonne (4), la prison de Rennes (2), Montluc (6), la prison du Cherche-Midi (5), Loos-les-Lille (4), Angers (3), Lubeck (3), Schirmek (3),

Clermont-Ferrand (4), Saint-Michel à Toulouse (3), la Centrale d'Eysses (2) et beaucoup d'autres encore.

[67 tournages terminés]

Aujourd'hui 67 témoignages sont terminés. Il est prévu d'en réaliser 13 supplémentaires en '98 et 20 en '99.

Le travail, en fait, est assez considérable : deux ou plutôt trois jours de tournage avec une caméra TRICCD Bétacam pour enregistrer chez le déporté son témoignage et après, un travail de post-production extrêmement important. Il est indispensable en effet, pour rendre consultables ces témoignages filmés et tournés en longueur et dont la durée varie de 6 à 10 heures d'établir un document écrit que nous appelons le «conducteur» qui répertorie une à une toutes les deux ou trois minutes les étapes du récit. Ce qui rend aisée sa consultation et prépare son entrée dans une banque de données grâce au time-code porté sur les masters en Beta S.P. et sur les cassettes de travail V.H.S.

Document d'accompagnement nécessaire également : une fiche critique établie par les historiens qui relèvent les points historiques ou erronés du témoignage, fiche écrite annexée au conducteur.

La moyenne de chaque interview est de six heures. L'une d'entre elles, celle d'une trop vieille dame s'est révélée inutilisable. La plus longue fait treize heures. La plus courte, celle d'une jeune lycéenne déportée à 13 ans et qui n'a jamais parlé de sa déportation à Auschwitz, ni à sa famille, ni à ses amis, ni dans son travail, deux heures et demi, d'une intensité rarement égalée.

Nos deux plus anciens témoins sont nés en 1899, la plus jeune en 1932, déportée avec sa mère et ses deux plus jeunes frères à Ravensbrück d'où elle a rapporté tout un répertoire de plaintes allemandes que les kapos lui ont apprises.

Les historiens qui ont pris connaissance des premiers témoignages distinguent le *témoin-objet* et le témoin sujet qui peut être aussi *grand témoin*.

Le «témoin objet», d'après eux, n'a pas profondément conscience d'être lui-même sujet d'histoire. Il s'identifie fortement aux groupes dont il fait partie. Il en parle volontiers en s'effaçant derrière l'ensemble qu'il constitue. Il oscille entre le «on» qui l'intègre au groupe et le «ils» qui l'en détache. Il raconte plus la vie de son groupe que la sienne précisément. Tendance qui se confirmera souvent en déportation quand il fait allusion à des épisodes vécus au camp qui l'ont marqués sans le concerner directement.

Le «témoin-sujet» parle en son nom et de son expérience personnelle. Il témoigne de sa résistance, de sa déportation et ne se place pas comme représentant de son groupe ou de son block. Sa tendance à ne pas généraliser et sa volonté pédagogique s'expriment à plusieurs niveaux. En cherchant à dégager un enseignement de son expérience il se place en tant que sujet d'histoire

Il y a encore le «grand-témoin» qui a l'habitude de s'exprimer et de retracer sa vie, en particulier son rôle dans la résistance (exemples : Claude Bourdet, Stéphane Hessel, entre autres). Souvent sollicité, il a déjà livré plusieurs témoignages, a souvent écrit un livre de souvenirs, il sait pourquoi on l'interroge et ne doute pas de l'intérêt de son témoignage. Il a conscience d'être un acteur de l'Histoire.

* * *

Chaque témoin cède à titre exclusif et pour le monde entier, sans limitation de durée, le droit de reproduction et de représentation de son témoignage. Il cède également tous les droits d'utilisation secondaire *pour tous modes d'exploitation* et tous supports connus ou inconnus au jour du témoignage. Mais toutes ces cessions ne valent qu'à la seule

condition que l'exploitation de ces droits soit effectuée par la seule Fondation ou sous sa responsabilité et dans le respect de ses statuts.

La Fondation laisse évidemment au témoin toute latitude pour continuer à témoigner dans toutes les circonstances qu'il accepte.

En ce qui concerne la conservation des originaux, la Fondation n'a pas encore déterminé l'organisme qui en sera chargé (La Bibliothèque Nationale ou plutôt l'Institut National de l'Audiovisuel) ni dans quelles conditions et avec quelles garanties.

En revanche la Fondation est en train de créer une banque de données qui sera opérationnelle en fin d'année 1998 et qui sera l'épine dorsale de tous les travaux réalisés ou à venir car elle en permettra non seulement l'archivage et le classement, mais surtout l'exploitation de tous les fonds de documents et d'archives, de quelque support que ce soit, à des fins de pédagogie et de communication.

Le thesaurus que nous sommes en train de tester avec les documents écrits est la clé de tout. Par le jeu d'un ensemble hiérarchisé de mots clés, les personnes accréditées auront accès à la banque de données sur un serveur protégé, et le grand public pourra consulter un certain nombre d'informations dite de vulgarisation, sur notre site Internet.

Le thesaurus permettra donc d'archiver et de classer, puis d'exploiter, l'ensemble des témoignages recueillis, à l'aide de mots clés contenus dans chacun des conducteurs qui accompagne chaque témoignage recueilli.

[Le danger]

Reste l'importante et brutale question de l'avenir de l'image dans la société virtuelle qui est désormais la nôtre.

Aujourd'hui la réalité se virtualise de plus en plus facilement.

On peut cloner n'importe qui et les effets montrés au cinéma nous donnent l'idée exacte de ce qui peut arriver. Il est possible de tromper les autres, de les désinformer, de les leurrer. Images moitié vraies, moitié fausses. Avec comme fin : la corruption du réel. Ces trucages sont aujourd'hui très coûteux encore mais pour combien de temps ?

Le danger c'est que l'image qui jusqu'ici délivrait un certificat d'authenticité risque très vite de ne plus faire foi. D'autant plus qu'elle sera facile à détourner, à dévoyer et que dans l'histoire qui nous intéresse, nous connaissons bien ceux qui souhaiteraient en raconter une autre...

Albert Einstein, dès les années cinquante, annonçait une deuxième bombe : après l'atomique, l'informatique.

Il s'agirait pour que nos témoignages perdurent et continuent d'être crédibles de trouver une dissuasion...

Laquelle ?

MICHEL ROSENFELDT
Collaborateur scientifique
Fondation Auschwitz - Belgique

Développement quantitatif et qualitatif de notre programme audiovisuel depuis 1996

1. Analyse quantitative du développement de notre programme audiovisuel

Depuis la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale de mai 1996, nous avons réalisé 38 interviews supplémentaires totalisant 235 heures d'enregistrement. La durée moyenne de ces témoignages est de 6H30'. A titre de comparaison, le nombre d'interviews que nous avons réalisées entre la Première Rencontre Audiovisuelle Internationale de septembre 1994 et la deuxième de mai 1996 est de 60, totalisant 311 heures d'enregistrement. Ce qui donne, pour les vingt mois qui séparent ces deux colloques, une durée moyenne de 5H03'. Pour compléter ces données, je vous donne

également les chiffres globaux : le nombre total de témoignages réalisés depuis le début de notre programme audiovisuel est de 142, totalisant 705 heures d'enregistrement. Ce qui donne une durée moyenne globale de 4H59'.

Si on compare le travail réalisé entre le premier et le deuxième colloque avec celui réalisé depuis la Deuxième Rencontre Internationale, je constate un ralentissement dans la productivité de notre travail audiovisuel accompagné par un net rallongement de la durée moyenne de nos interviews. C'est cette évolution quantitative de notre travail audiovisuel que je veux maintenant analyser.

Le fait que nous faisons moins d'interviews mais dont la durée moyenne s'allonge, est dû

à la méthode des récits de vie que nous avons adoptée. Monsieur Thanassekos et moi-même avons déjà traité cet aspect de l'allongement de la durée de nos interviews lors de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale¹. Les témoins parlent de plus en plus de leur vie avant et après la guerre. La diminution du nombre d'interviews est une conséquence du vieillissement des témoins sollicités. Ce vieillissement nous pose un réel problème pour la poursuite de notre programme. De moins en moins de rescapés sont capables de se déplacer par eux-mêmes pour se rendre dans le studio de tournage. L'expédient qui consiste à assurer nous-mêmes les déplacements du témoin en voiture ou de demander soit à un membre de sa famille, soit à un ami plus valide que lui, de l'accompagner lors de son interview ne suffit plus à résoudre ce problème du déplacement des rescapés. En effet, en plus du facteur de vieillissement du témoin, il y a aussi le facteur de sa santé qui en général n'est pas brillante, et également le fait que grâce au succès de notre programme audiovisuel, nous sollicitons de plus en plus de témoins qui vivent non plus en majorité à Bruxelles, mais surtout dans les autres grandes villes de Belgique. Obliger un témoin vieux et malade à se déplacer d'Arlon ou de Liège, par exemple, pour se faire interviewer toute une journée à Bruxelles, ce qui est déjà en soi fatigant pour lui, et, en plus, lui demander de revenir plusieurs fois pour terminer son témoignage auquel on doit consacrer en général plusieurs jours n'est plus possible. Un autre facteur renforce encore cette situation : la fatigue et les limites du témoin. Il n'est plus possible d'interviewer pendant six ou sept heures d'affilée une personne âgée et souffrante. Tous ces facteurs

se renforcent les uns les autres pour aboutir à une impasse. Chaque interview réalisée et terminée devient par conséquent une véritable prouesse pour le témoin comme pour nous-mêmes.

Ne pouvant plus continuer à nous heurter à tous ces blocages préjudiciables à la poursuite de notre travail, nous avons décidé de réagir en prenant les dispositions nécessaires afin de commencer dès ce mois-ci des interviews au domicile du témoin. Cette solution est idéale à plus d'un titre. On évite d'une part tous les problèmes de déplacement du témoin, et, d'autre part, le rescapé étant plus à son aise chez lui, sa fatigue et ses limites interfèrent moins rapidement sur la qualité de son témoignage. N'étant plus limité par le temps et sachant mieux tenir compte de la fatigue et des limites du témoin, nos récits de vie pourront se développer sans entraves. (Et, pour terminer l'analyse des conséquences positives que procurent la réalisation des interviews au domicile du témoin, il est important d'ajouter que la fréquence de nos interviews ne sera plus tributaire uniquement des disponibilités du studio du Centre Audio-Visuel de l'Université Libre de Bruxelles, lequel a ses propres activités professionnelles.) Dès lors, nous pourrons à partir de ce mois-ci, nous consacrer du lundi au vendredi et du matin au soir à nos enregistrements audiovisuels. Les possibilités qui s'ouvrent ainsi sont multiples et grâce à celles-ci nous pourrons enfin réaliser dans un délai rapproché les 45 interviews qui sont en attente et dont les dossiers s'accumulent sur mon bureau. Cela me rassure d'autant plus que j'évalue le nombre total d'interviews potentielles qui resteraient encore à réaliser - en tenant compte de toutes les catégories

¹ Voir Yannis THANASSEKOS, «Du témoignage au récit de vie» in *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual testimony*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles, 1996, pp. 51-56 ; Michel ROSENFELDT, «Exposé des rapports quantitatifs et qualitatifs sur les interviews réalisées depuis la Première Rencontre Internationale», in *ibid.*, pp. 55-56.

de déportés - à approximativement 300, ce qui représenterait, si je prends comme base de calcul la durée moyenne totale de nos 142 interviews qui est de 4H59', 1.500 heures d'enregistrement. A ce nombre de 300, il faut encore ajouter les rescapés que nous ne connaissons pas encore et dont nous aurons au fur et à mesure les coordonnées par l'intermédiaire des 45 témoins qu'il nous reste encore à interviewer.

2. Analyse qualitative du développement de notre programme audiovisuel

Depuis la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale, un certain nombre de changements qualitatifs importants ont modifié fortement le déroulement de nos interviews audiovisuelles et les rapports intervieweurs-témoins. Je répertorie ci-dessous l'ensemble de ces modifications.

a) Changements relatifs à la prise du premier contact avec le témoin

Auparavant la méthodologie que nous suivions lors du premier contact que nous établissions avec le témoin sollicité à se faire interviewer consistait avant tout contact téléphonique à lui envoyer par courrier notre proposition d'interview accompagnée de la fiche biographique que le rescapé - je l'ai déjà rappelé ci-dessus - doit remplir et nous renvoyer. Or, j'ai constaté que cette méthode est inefficace. Seuls 30 % des témoins réagissaient positivement à notre proposition d'interview et remplissaient leur fiche biographique. Dans un deuxième temps, me rendant compte du nombre élevé d'absences de réactions, j'ai téléphoné à plusieurs parmi celles et ceux qui ne nous avaient pas répondu et suite à l'entretien que j'ai eu avec eux, je me suis rendu compte que souvent notre lettre arrivait à un mauvais moment, soit

pour des raisons d'indisposition psychologique du témoin, soit en raison de son absence au moment de la réception de notre courrier. J'en ai conclu qu'une relation de confiance doit d'abord s'instaurer avec le témoin avant de lui demander de consacrer du temps à remplir ce document dont plusieurs rubriques sont assez délicates de par leur contenu émotionnel. Actuellement, je n'envoie notre proposition d'interview et la fiche biographique qu'après un contact téléphonique plus ou moins long ou même après une visite.

Ce sont surtout les objectifs pédagogiques qui sont à la base de tout notre projet audiovisuel qui persuadent le témoin d'accepter de se faire interviewer. Je mets donc en avant le succès de toutes les activités pédagogiques dont la Fondation Auschwitz est l'initiatrice auprès des jeunes dans les écoles et qui visent à les mettre en garde contre toutes les formes de totalitarisme. Cette explication est très importante car souvent les témoins ne comprennent pas pourquoi nous désirons les interviewer alors que nous avons déjà réalisé plus d'une centaine d'interviews. Souvent ils pensent que tout a déjà été dit sur ce sujet et que leur témoignage est superflu. Il se rendent pourtant très vite à l'argument qui consiste à leur dire que chaque témoignage est unique et que c'est cette unicité qui donne toute sa richesse à ces récits de vie. A quoi peut-on attribuer ce réflexe de leur part ? Résistance à témoigner ou besoin d'une reconnaissance quant à la spécificité de leur vécu ?

b) Changements relatifs au déroulement de nos interviews audiovisuelles

Le vieillissement des témoins que nous interviewons a induit beaucoup de changements aussi bien dans le déroulement de nos interviews audiovisuelles que dans les rapports intervieweurs-témoins. En effet, une

personne très âgée dont la santé en général décline ne réagit pas psychologiquement de la même façon dans ses relations aux autres et, a fortiori, dans le cadre d'une interview audiovisuelle. Ce facteur «vieillesse» interfère de deux manières : d'une part au niveau de la mémoire du rescapé qui, avec l'âge, ne peut que s'estomper, et, d'autre part, au niveau du soutien moral et psychologique que les intervieweurs sont amenés à devoir fournir au témoin tout au long de son interview. En fait, c'est de la capacité d'élaboration du traumatisme du rescapé dont il est question ici. Il est possible, en effet, que cette capacité diminue avec l'âge du témoin. Ceci est éventuellement la cause de l'éparpillement des souvenirs et du manque de cohérence et de structuration du témoignage que nous recueillons et a pour conséquence d'augmenter le nombre de questions et d'interventions des intervieweurs vis-à-vis du témoin.

Le vieillissement des témoins interfère aussi dans le contenu même de leur témoignage. J'ai remarqué en indexant les interviews que plus le rescapé est âgé, plus il désire intervenir sur les sujets que nous développons avant la fin de l'interview, à savoir les raisons qui expliquent pourquoi le rescapé a accepté que son récit soit enregistré aujourd'hui alors qu'il a refusé de témoigner jusqu'à présent, et le message que le témoin veut léguer à ses enfants et aux générations futures. C'est comme si l'avancement dans l'âge réactivait chez le témoin toutes ces questions et qu'il ressentait tout d'un coup l'urgence qu'il y avait à y répondre avant qu'il ne soit trop tard.

c) L'après-interview

Le vieillissement du témoin agit aussi sur sa volonté de maintenir avec la Fondation Auschwitz des contacts chaleureux. J'ai plusieurs fois été invité chez des témoins que j'avais interviewé, et parfois même, j'ai dû

soutenir la veuve suite au décès de son mari. C'est comme si, en quelque sorte, la Fondation Auschwitz devenait pour eux une deuxième famille avec laquelle ils désirent partager leurs joies et leurs peines. Ces liens intenses sont un juste retour des choses pour une Fondation qui a été créée grâce à l'initiative de rescapés membres de l'Amicale des Ex-Prisonniers Politiques d'Auschwitz-Birkenau, Camps et Prisons de Silésie. Ce désir de garder des contacts se traduit aussi par l'intérêt que portent les témoins à toutes nos activités pédagogiques et leur volonté d'y participer.

3. Présentation de la grille d'indexation

Je profite de cette occasion pour vous présenter quelques pages de notre nouvelle grille d'indexation dont j'ai expliqué dans ma communication parue dans le *Cahier International* (n°1) les modifications que j'ai estimé nécessaire d'y apporter². Cette illustration vous rendra certainement la lecture de ma contribution au *Cahier* plus facile. En effet, pour une raison de manque de place, la nouvelle grille qui compte 44 pages et 89 sections relatives aux thèmes que nous développons dans le cadre de nos interviews, n'a pas pu figurer dans le *Cahier*. L'objectif de cette grille d'indexation est de faciliter, grâce au time-code - que l'indexeur doit inscrire dans des rectangles situés vis-à-vis des thèmes et rubriques concernés - l'accès de nos archives audiovisuelles aux personnes qui réalisent un travail scientifique sur la vie concentrationnaire. Malheureusement, je ne peux pas vous faire un compte-rendu détaillé de l'utilisation pratique de cette nouvelle grille du fait que je n'ai pas encore indexé suffisamment d'interviews avec cette dernière. En ce qui concerne notre ancienne grille d'indexation, nous avons déjà indexé à l'aide de

celle-ci 50 interviews correspondant à 187 heures d'enregistrement pour un total de 705 heures. Pour les raisons de ce faible rendement, je vous renvoie à ma communication du *Cabier international*. Notre objectif dans l'immédiat est l'informatisation des données figurant dans les 89 sections de notre nouvelle grille d'indexation afin d'élaborer un thesaurus qui permettra de réaliser

des recherches informatiques transversales. C'est grâce à cette dernière étape informatique que toutes les précieuses informations récoltées par l'indexation de nos interviews seront facilement accessibles et exploitables auprès d'un public spécialisé. Comme vous pouvez le constater, ce n'est pas le travail qui manque à la Fondation Auschwitz.

² Michel ROSENFELDT, «Indexation des interviews audiovisuelles. Compte-rendu du travail réalisé depuis la Deuxième Rencontre Audiovisuelle Internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis» in *Cabier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis*, n° 1, Bruxelles, 1998, pp. 65-75.

ANITA TARSI

Research Supervisor

Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies

Israeli Project,

Director of the Educational Center

«Beit Theresienstadt» - Israel

On the Israeli Project The Eyewitness, the Interviewer and the Historian

I will refer to the Israeli Project between June 1996 and June 1998. We made a special effort to find eyewitnesses that stayed a long time in Auschwitz - Birkenau. We had partial success. I'd like to refer to one testimony that we had made with Jndrich Gonzi, born 1925. At home, before he was deported, Gonzi studied to be an assistant at a dental clinic. He was deported to Auschwitz I from Slovakia with his father in the spring of 1942. They worked together at the same commando until his father was killed by the Nazis. Gonzi became very sick and was hospitalized in block 21 at Auschwitz I. One of the Jewish doctors that knew Gonzi's family from home decided to help him, got food for him, got medicines for him and kept him out of sight while the selections were on. After Gonzi had recu-

perated, the doctor helped him to get a job in the laboratory that was situated in the cellar of block 10, the well known block where the Nazi doctors performed their medical experiments on men and women. Gonzi was seen by the doctors and the nurses working with the victims as part of the staff, and whose perception helped to collect a lot of information about what was done in the different rooms and floors of the block.

Gonzi spoke about the kind of medicine performed at the camp infirmary. We have learned from that interview that operations were made without using sterile tools or disinfectants materials. Those operations were made at the block 21 as first aid to prisoners of the camp. Those that had some status got medicines like Ichtio, Pelidor, Zinc, Prontosil that were kept for special

people. The prominent prisoners got dental care, between them were Slovakian girls that were «altrheftlinge».

He told us about experiments on medicines that were organized by drug producing companies like Bayer. Those that were taking part in the experiments were saved from selections and they got better food. Block 28 was the «emergency room» of the camp. At this block each sick person got a card where the name was written and some of the data about his sickness and treatment was recorded. At this block was also a diet kitchen where it was possible to get white bread and porridge. All this was given only to the prominent. In this block they kept a working x-ray.

Block 20 was the one where the sick with infectious diseases were kept and block 19 where the recuperating were assembled.

It was also a psychiatric department and at the same block was a room for the nurse. At the block 21, the chirurgic department, they performed castration operations on homosexual Jews.

Block 24 was a brothel. This served the kapos and the prominent. The women in it were from Germany, Poland, Holland and Slovakia, among them were also Jewish girls.

At the block 10 was a Microbiology laboratory. Gonzi was asked to create breeding cultures in order to make the microbes develop in it. Gonzi had to learn how to do that from books. It was possible to get books through the German Hospital situated outside the camp, but close to it. Gonzi worked at block 10 but he continued to live in block 21. A floor for gynecology experiments was in block 10, where an x-ray machine was used for them. One Nazi doctor (Prof. Clauberg) operated, the other one (Dr. Schumann) used roentgen. Dr. Samuel,

a Jewish prisoner doctor was Dr. Klauberg's assistant.

A lot of Jewish girls from Slovakia worked in block 10. The victims picked for the experiments at that time, were 300 or 400 young girls, 18 years old - sometimes less than 18 - not yet mothers, all of them physically fit to get pregnant. They were girls from Greece, Belgium, France, Poland.

After a while Gonzi was transferred to a different laboratory out of the camp. This laboratory is known by the name Raysco and was called Hygiene Institute. In this place the Germans made experiments with plants and the cultivation of microbes. After a while Gonzi got an infection and was taken to block 20. He never came back to work in Raysco. Gonzi went through medical experiments himself and was put in block 20, the Hospital block where the «wanted» Jews were treated. Immediately after he got better, the Jewish doctors took him as a nurse to work with them. The staff of block 20 was the one that organized the call-roll, a fact that helped Gonzi to survive. In 1944 Polish and German were evacuated from Auschwitz I. The Jews that were close to the staff had an opportunity to get «better Jobs», a status of «a protected victim». He entered into the corrupted world of the Nazis. In order to get food Gonzi stole and brought drugs to a SS man addicted to morfium.

Towards the end of 1944, as a consequence of the loss of the medical cards (they were burned), Gonzi decided to change his identity and to get a false non Jewish name. At the time he was evacuated from Auschwitz I to Ebensee Camp he used the name Jndrich Kluka, student of Medical School. At Ebensee he worked at the hospital until his liberation.

I can go on and tell about 97 other testimonies of survivors that were interviewed in our project during the last two years, and

from each of them we can learn a lot of new history and social facts. Lack of time requests to have a different analysis of the testimonies and I'll try to do it from three different aspects. The first will deal with the eyewitness's profile, the second from the point of view of the interviewer, and the third from the historian's look.

The Eyewitness Profile

As a rule, we interview eyewitnesses that were never interviewed before by any other Videotaped Oral History Project. It is well known that today many survivors were or are going to be interviewed by Spielberg Project or by Yad Vashem Oral History Project. This fact leaves us with a very peculiar profile of the ones that weren't reached by those Projects or if they were reached they refuse doing that for different reasons¹. Sometimes it is not enough for a survivor to get an invitation to come and give testimony. Sometimes survivors need more time to decide if they really want to do it. This is a process that we are willing to go through with the survivor if necessary. It happens that only after two years from the day we made the first connection the survivor decides to say yes.

I'll try now to draw a profile of the survivors of those two last years. A group of them are men and women that for many years were hiding from others the fact that they were survivors. Most of them are young, were small children at the time of the war and they develop a strong 'sabra' identity. They speak Hebrew without an accent, they studied in Israeli schools, went to the army and married partners that did not go through the holocaust experiences. Now, when they are getting to 65-70 they feel an urge to get in touch with their past and the

need to tell to their children about how it was to live with their families before the war and what kind of survival experiences they had.

We interviewed a woman that was a small girl during the war. She was born in Belzize, Poland in 1933. She was alone for two years at the camps (Krasnick, Budzin, Budzin II and Majdanek) and she was liberated towards the end of 1944. She made aliah and was raised as a child in a kibbutz that got children from Aliat Hanoar. She had a clear memory of the events and it took her two years to decide that she is ready to come. Although she told her story or part of it to her sons and husband, she kept it from all the others. During those years we were in touch with her every two or three months until the day she called and said I'm ready to do it.

Others are survivors that felt as outsiders from the main organizations that keep the memory of the holocaust. One of the reasons for that disconnection is their former associations with left wing movements anti-Zionist parties. In many ways they continue keeping the ideology, they feel skeptic towards the largest organizations and feel better to agree and be interviewed by a smaller and professional staff of a smaller Oral History Project. Most of them never tell their story (not in audio or writing), most of them shared their holocaust experiences with their families.

The Interviewer

With time we develop to be better project. First, we are better interviewers than we were. We are a small team of no more than 5 interviewers, we had developed our own ways to work together, sometimes we interview two together, sometimes only one, all according to the testimony, the needs of

¹ In our project we get names of survivors out of research and by the 'snow ball' method.

having an expert on some historical issues or others.

We became more sophisticated and mature to go deeper into questions that we did not dare to ask. Those questions are related to issues of identity changes during the holocaust and its influence on the personal perception of the individual itself and others and relationships between the victims themselves and between the victims and the perpetrators.

We are less afraid on becoming embarrassed, on being aware that it can happen that during the testimonies an interviewer may discover new facts that are not written in a historical or social research. The need to understand and to clarify situations becomes stronger than the fear to fail with a non-appropriate question. That makes the process of communication between the survivor and the interviewer more accurate and proper.

As interviewers we understand better the survivor's body language and give to them more freedom to express it. Rarely, a survivor sits on his chair in front of the camera and avoids looking at the interviewer. For most of the time of his testimony he speaks to himself, to the books or the plants around the room and tells a very sincere and touching personal story, he gets to the interviewer only once in a while. Back in time, ten years ago or so, it was possible - for the fact that we videotaped the interview - that the eyewitness would be asked to talk to the interviewer as in a common conversation between two persons and while he tells his story he will look at the interviewer. Now, we'll find in such strong expression of body language of avoiding a direct look an important component of the testimony.

The Historian

Interviewing survivors leads to the awareness issues that appear only vaguely in other kind of documentation. After many years of interviewing we got very interested in issues like «Changing identities process and its influence on the perception of the survivor himself and others», «Value system changes», «The meaning of leaving *the family house* for the child and adolescent survivor». Or «The disintegration of the Jewish families as a result of the events» and «How families dealt with those events according to the survivor's point of view».

We believe that we don't put enough interest on the time immediately after liberation, and it's necessary to go deeper into that in order to understand better the healing process and the reconstruction of normal life.

Those are the issues that we found in every testimony in a vague way. It seems that the eyewitness's bring them up and wait to see if we are really ready to hear what they are ready to tell.

If we'll succeed to get from the oral history testimonies more material about those issues, it will be possible to suggest them for new research. Researchers may use this documentation in order to get a new insight into the holocaust events and its influence on the Jewish identity and on the reconstruction of Jewish life after the war.

IZIDORO BLIKSTEIN

Directeur de Recherches sémiotiques et linguistiques sur le témoignage audiovisuel

Centro de Estudos Judaicos

*Associação Universitaria de Cultura Judaica,
São Paulo - Brésil*

Analyse sémiotique et linguistique des témoignages de survivants juifs non-allemands, résidents au Brésil.

Étude comparative entre les survivants allemands et non-allemands

Nous avons signalé, à l'occasion de la IIème Rencontre Audiovisuelle Internationale tenue à Bruxelles en 1996, que :

«Parmi les plusieurs et excellents résultats des fructueux débats sur les travaux présentés lors de la 1ère Rencontre Internationale (septembre 1994), nous avons tenu compte d'une question qui nous a paru fondamentale, à savoir : le besoin d'un contrôle - basé sur des principes théoriques et méthodologiques - de l'immensité et de la variété des données qu'on peut extraire des témoignages. En effet, nous savons bien qu'il ne suffit pas de placer une caméra devant le témoin et de le laisser parler : tout en respectant le témoignage dans son intégralité, il nous a paru pertinent que les enregistrements

soient faits à partir d'un point de vue déterminé, autrement nous risquerions, comme Monsieur Y. Thanassekos et Monsieur M. Cling nous en avaient déjà averti, [...] d'aboutir à la formation d'une masse impressionnante de données fugitives, dispersées, inorganisées, vulnérables aux aléas des circonstances, cloisonnées dans chaque équipe qui les produit et, par conséquent, difficilement consultables [...] (Préface à *Ces Visages qui nous parlent*, Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz, n° spécial 47-48, Avril-Septembre, 1995). Notre équipe de recherches sur la Shoah, au Centre d'Études Juives à l'Université de São Paulo, s'est dès lors proposée de développer des projets thématiques, en prenant en

considération quatre points de vue fondamentaux pour l'analyse sémiotique : a) le pays d'origine du survivant ; b) le répertoire du survivant ; c) le contexte social, politique, économique et culturel qui environnait le survivant ; d) comment le survivant percevait les événements dans ce contexte. Ces découpages nous semblent indispensables pour autant qu'il existe, évidemment, des différences profondes de répertoire, de contexte et de perception entre un juif allemand, un juif polonais, un juif hongrois, un juif roumain et ainsi de suite»¹.

1. Rapport quantitatif

Dans la première partie du projet (de 1994 à 1996), nous avons interviewé quinze survivants juifs allemands, résidents au Brésil. Dans la seconde étape, de 1996 à 1998, nous avons interviewé quinze survivants juifs de Bessarabie (Roumanie), résidents au Brésil. La grande majorité de ces survivants habitaient dans les petits villages (*shtetl*, en yiddish), typiques du décor social, politique, économique et culturel de la diaspora juive en Europe. Il est évident que les conditions de citoyenneté des juifs bessarabiens étaient totalement différentes de celles des juifs allemands, comme nous le verrons d'ailleurs dans l'évaluation qualitative.

Voici quelques données quantitatives :

1.1. Parmi les interviewés, onze sont des rescapés qui n'ont pas été dans les camps de concentration ou d'extermination

et quatre sont des survivants d'Auschwitz-Birkenau.

1.2. Nombre d'interviewés par ville d'origine² :

- Secureni (4.216 habitants) - 5
- Britchevo (3.662 habitants) - 3
- Britchon (5.354 habitants) - 2
- Bravicea (413 habitants) - 1
- Liublin (274 habitants) - 1
- Vertigen (1.834 habitants) - 1
- Zgurita (2.541 habitants) - 1
- Capresti (1.615 habitants) - 1

1.3. Distribution des interviewés par profession, en Bessarabie et au Brésil :

En Bessarabie :

- Sans profession - 4
- Petit fermier - 4
- Commerçant - 3
- Tailleur - 2
- Cordonnier - 1
- Employé 1

Au Brésil :

- Commerçant - 6
- Industriel - 4
- Administrateur - 1
- Commis voyageur - 1
- Comptable - 1
- Secrétaire - 1
- Sans profession - 1

(voir le tableau ci-après)

¹ I. BLIKSTEIN, «Les témoignages des survivants juifs allemands résidents au Brésil», in *Du Témoignage audiovisuel*, Ed. Fondation Auschwitz et la Fondation pour la Mémoire de la Déportation, Bruxelles-Paris, 1996, pp. 93-94.

² M. GILBERT, *Atlas of the Holocaust*, Steimatsky, Jerusalem, 1982.

NOM	ARRIVÉE AU BRÉSIL		AGE ACTUEL	SITUATION DE FAMILLE		PROFESSION		VILLE D'ORIGINE
	AGE	ANNÉE		À L'ARRIVÉE	AUJOURD'HUI	EN BESSARABIE	AU BRÉSIL	
Hersch ZWEIMANN (resc.)	28	1948	78	Marié	Marié	Tailleur	Commerçant	Secureni
Moche GELMAN (resc.)	30	1935	93	Fiancé	Veuf	Cordonnier	Commerçant	Britchon
Boris KILINSKY (resc.)	30	1936	92	Marié	Veuf	————	Administrateur	Secureni
Jankiel GEDANKEN (surv.)	29	1936	91	Célibataire	Veuf	————	Commis voyageur	Britchevo
Volodia KLEIMAN (resc.)	29	1936	91	Célibataire	Veuf	Petit fermier	Commerçant	Britchevo
Froiman SCHWARCZ (surv.)	27	1936	89	Célibataire	Marié	Commerçant	Commerçant	Secureni
Chaim PARNIS (surv.)	20	1936	82	Marié	Veuf	Petit fermier	Industriel	Braveea
Srui KODRANSKY (resc.)	20	1940	78	Célibataire	Veuf	Employé d'un magasin	Comptable	Secureni
Berta TENEMBOJIM (resc.)	28	1948	78	Mariée	Veuve	————	————	Liublin
Itchock ZUKEINIK (resc.)	25	1939	84	Célibataire	Marié	Commerçant	Industriel	Britchon
David SISTNIK (resc.)	19	1940	77	Célibataire	Veuf	Tailleur	Industriel	Britchevo
Abram BLUVOL (resc.)	15	1939	74	Célibataire	Marié	Petit fermier	Commerçant	Secureni
Anna COIFMAN (surv.)	35	1947	86	Mariée	Veuve	————	Secrétaire	Vertigen
Schimiel BLAVES (resc.)	22	1941	79	Célibataire	Marié	Commerçant	Industriel	Zgurita
Leib CHNAIDERMAN (surv.)	22	1945	75	Marié	Marié	Petit fermier (agriculture)	Commerçant	Capresti

2. Evaluation qualitative

L'analyse linguistique et sémiotique des survivants bessarabiens nous dévoile un univers bien différent du contexte où vivaient les juifs allemands. Il faut remarquer tout d'abord que la Bessarabie est l'icône même de l'instabilité, de la précarité, de la fragilité des conditions de vie des juifs. Cette province appartenait à la Russie dès 1812, mais à partir de 1918 elle est tombée sous la domination de la Roumanie. Dans les deux pays, la politique de tolérance envers les juifs pouvait changer d'un moment à l'autre et l'antisémitisme - voilé ou explicite - se traduisait par des pogroms, des expulsions des territoires dans lesquels les juifs avaient été confinés, des actes de violence, des persécutions, des discriminations géographiques, sociales et professionnelles.

La Bessarabie a été une proie facile pour les nazis : le terrain était déjà fertilisé par l'antisémitisme russe et roumain. A la différence donc des survivants allemands, les bessarabiens nous révèlent un univers marqué par la pauvreté et la peur (qui nous font penser à certains tableaux de Chagall - comme *La Guerre* - ou aux contes de I. Bashevis Singer). Les témoignages des survivants bessarabiens nous indiquent :

2.1. Discrimination sociale et professionnelle :

Les juifs étaient confinés dans des territoires délimités et vivaient dans des villages (*shtetl*) qui avaient entre 200 à 5.000 habitants environ. Ils devaient se restreindre aux petits métiers (petit fermier, cordonnier, tailleur, commerçant, etc.) et il leur était interdit de pratiquer le commerce dans les villes chrétiennes, sans un permis des autorités russes ou roumaines :

- «Mon père vendait clandestinement de la farine de blé chez les chrétiens. Il a été arrêté et mis en prison par la police roumaine. Il a été maltraité, ils l'ont humilié... c'était une honte pour nous...» (Anna Coifman).

2.2. Situation marginale et ambiguë :

- «Moi... je suis juif quoi ! Je ne suis ni russe ni roumain... moi... je parle trois langues : le russe, le roumain et le yiddish... je me considère citoyen roumain... j'étais à l'armée roumaine... on parlait le yiddish et le roumain chez nous, parce que nous étions des roumains juifs...» (Moche Gelman).

2.3. Perception embrouillée ou manque de perception de l'arrivée du nazisme :

- «C'était comme un cauchemar... je ne savais plus où j'étais... les Allemands nous emmenaient hors du *shtetl*... je pensais que ça serait bien pour nous... j'avais peur des russes... des roumains... des pogroms...» (David Sistnik).

2.4. Barrières linguistiques et psychologiques pour communiquer l'expérience concentrationnaire :

- «J'étais très malade, j'avais soif, j'avais peur... j'étais dans un couloir... ils gueulaient *par ici ! par là !*, ma tête tournait... enfin c'était très dur... et pourquoi tout cela ? Dites-moi pourquoi ? Nous étions très pauvres, on ne dérangeait personne... d'abord les Russes, puis les Roumains et puis... je vous en prie, je ne veux plus parler de ça... un jour, vous voyez, un jour j'étais en train de... non ! Non ! Vous savez... toutes les nuits dans la baraque j'avais des douleurs, j'avais des cauchemars, je pensais que j'allais mourir... oh, c'était très dur, vous savez... oh, enfin, je ne veux plus parler de toute cette saleté...» (Volodia Kleiman).

2.5. Absence de citoyenneté :

- «... c'était terrible... dans le wagon, on ne pouvait pas s'asseoir, se coucher... j'avais soif, j'avais faim, j'avais mal à la tête, mal à l'estomac, j'avais du mal par-

tout dans le corps... dans le wagon ça sentait très mauvais... très mauvais... on ne valait rien, nous n'avions pas de droits, nous étions très pauvres... je ne comprends rien... tout le monde a une maison, un pays, une religion... tandis que nous... on nous pousse, on nous bouscule, on nous frappe, on hurle avec nous... comme si nous n'étions personne...» (Anna Coifman).

2.6. Adaptation au Brésil et oublié :

- «Au début c'était difficile... je ne parlais pas la langue, le portugais... mais dès le début j'ai beaucoup aimé les Brésiliens... je n'avais pas d'argent, mais mon cousin m'a aidé... c'était facile de gagner de l'argent au Brésil... je me sentais libre... je pouvais aller un peu partout, personne ne me demandait des papiers... j'avais une carriole et je vendais des vêtements, des draps à crédit, j'étais '*clientèlitschky*' (nom yiddish-brésilien pour désigner le marchand ambulant au Brésil)... j'ai gagné beaucoup d'argent, vous savez... grâce à Dieu je peux dire que je suis riche... j'ai une industrie de vêtements... je ne crois pas que j'ai pu vivre à Britchon... c'était un cauchemar... ça n'a pas existé... je crois que les Roumains était pire que les nazis... je ne veux plus savoir... Les Russes étaient plus antisémites que les

nazis... je n'y reviendrais jamais... je me rappelle une nuit... ma mère pleurait beaucoup... mon père n'était pas rentré chez nous... je préfère oublier tout cela... Je me considère brésilien, je suis brésilien... Britchon, oh, vous savez... !» (Itchock Zukeinik).

3. Remarques finales

Les signes et les indices de ces témoignages nous indiquent des différences frappantes entre le discours des juifs bessarabiens et celui des juifs allemands. Une analyse sémiotique et linguistique nous permet alors de constater les différences de répertoire du point de vue socioculturel et économique et, particulièrement, les différences de perception du - *apparemment* - même événement : le nazisme.

Cette constatation nous mène à l'ébauche d'une «thèse», d'après laquelle on pourrait peut-être dire qu'il n'y a pas un seul et même Holocauste (ou Shoah) : en fait, il y aurait plusieurs et différents holocaustes, selon les différentes perceptions culturelles des communautés qui ont dû subir les atrocités pratiquées par le nazisme. Nous poursuivons donc nos analyses sémiotiques et linguistiques des témoignages des survivants «brésiliens» de plusieurs communautés juives en Europe, en essayant d'effacer le stéréotype d'un holocauste unique qui pourrait habiter l'imaginaire des gens à l'heure actuelle.

CATHY GELBIN

Dr. M.A.

Moses Mendelssohn Zentrum für europäisch-jüdische Studien

Universität Potsdam - Deutschland

Concluding Remarks on Potsdam's «Archive of Memory»

The Project «Archive of Memory», carried out at the Moses Mendelssohn Zentrum at the University of Potsdam from 1995 to 1997, recorded altogether 79 testimonies by survivors of the Shoah. Most of these interviews were taped during the first two years of our work, while the focus during the third year (1997) lay mainly on the analysis and pedagogical transmission of the videographic source materials. In 1996, 38 interviews were carried out; in 1997, however, due to the research focus during that year, only four more interviews were recorded. The average length of these interviews was 210 minutes, i.e. 8820 minutes of videotaping were generated.

During the third and last year of the Potsdam project, researchers working for this project prepared three major publica-

tions that are to appear shortly. Two complementary volumes including theoretical analysis of biographical interviews and their interpretation as well as the project catalogue form the major bulk of this work. The first volume will appear under the title *Archive of Memory - Interviews with Survivors of the Shoah. Videographic Personal Narratives and their Interpretations* and introduce 14 articles by authors from the academic fields of literary and biographical studies, history, political science, psychology/psychoanalysis and others. These essays strive to contribute toward a deeper understanding of German regional history, namely in the regions of Berlin and Brandenburg from which most of interviewees originated or live today, as a representative microcosm of the wider questions

surrounding Jewish survival and continued existence in Germany. In the following, I will expand on some important topics addressed in this book.

The first part of the volume points to the various interdisciplinary approaches to survivor testimonies, the second part then includes analysis of specific narratives by considering the temporal gap between the experience of persecution and survival more than 50 years ago, and the present narration of these events. Biographical survivor narratives combine the three levels of the events themselves, which objectively occurred in the past, with survivors' subjective experience of these events at the time of their occurrence and their interpretation by survivors in the present narration in extremely complex ways. According to sociologist and biographical researcher Gabriele Rosenthal, biographical narratives are divided into those actual experiences in the past and their subjective perception by the individual; the narration itself represents a construction and reinterpretation of these subjective experience from the present perspective¹.

Due to the complex relationship between the actual events, their individual perception and their narration, survivor testimonies cannot simply function as one-to-one mirrors of the unfolding of historical events as it is commonly understood². Biographical narratives rather point to individual modes of understanding those historical events, while at the same time transcending individual life stories. As Gabriele Rosenthal

contends, biographical interviews occur at the juncture of biography and society, since they reflect the socially available patterns of understanding historical and personal experiences both while these events occur and while they are retrospectively narrated. Individual patterns of understanding biographical experience, as well as the belated construction and reinterpretation of this experience in the testimony is thus socially based and therefore allows for wider conclusions.

The socially constructed nature of survivor testimonies becomes apparent when comparing narratives by survivors who lived in former East and West Germany after 1945 and continue to live in the respective regions. The participation of witnesses from East and West Germany in our project allows for an interesting analysis of the historically different understandings of the Shoah in both German states between 1945 and 1989 and their impact on narrative structures in survivor testimonies. Those survivors living in East Germany after 1945 formed approximately one third of our interviewees. The great majority of this particular group originated from assimilated families and had identified primarily as German, not Jewish, even prior to the Shoah. Many of them returned from the concentration camps or from emigration to the eastern part of Germany for decidedly political reasons.

As literary scholar Lawrence Langer has remarked, each testimony is unique in its variety of narrative and interpretative patterns³. At the same time, many testimonies

¹ Gabriele ROSENTHAL, *Erlebte und erzählte Lebensgeschichte. Gestalt und Struktur biographischer Selbstbeschreibungen*, Campus, Frankfurt a.M., 1995.

² See also Shoshana FELMAN and Dori LAUB, *Testimony. Crisis of Witnessing in Literature, Psychoanalysis, and History*, Routledge, New York, 1992; James E. YOUNG, *Writing and Rewriting the Holocaust. Narrative and the Consequences of Interpretation*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1988.

³ See Lawrence LANGER, «Preliminary Reflections on the Videotaped Interviews at the Yale Archive for Holocaust Testimonies», quoted in James E. YOUNG, *Writing and Rewriting the Holocaust*. See also Lawrence LANGER, *Holocaust Testimonies. The Ruins of Memory*, Yale University Press, New Haven, 1991.

by survivors living in East Germany after 1945 display a number of striking similarities in comparison to the West German counterparts, which most likely result from the much stronger identifications of those East German survivors with their German (socialist) state. James E. Young, too, has observed comparative narrative structures among witnesses partaking in similar political beliefs; according to Young, these affinities do necessarily result from a shared experience of persecution, as for example a concentration-camp interment at the same time and place, but rather from the fact that those narrators drew on the same political tradition and its patterns of interpretation.

Many narratives by survivors living in East Germany after 1945 seem prone to political argumentation, thus tending to efface the personal experience of persecution and the emotions connected with it. In other words, the emotional quality of these narratives frequently seems different from interviews with other survivors. At the same time, the narrative pattern of political argumentation, which lends from already established modes of public discourse, may represent a structure to even speak about the essentially unspeakable events of persecution, loss and survival. Such modes of narration may thus enable survivors to recontextualize their experience within a larger discourse of social and historical meaning, and allow them to reconnect with those rational modes of understanding the world which tended to collapse in the seemingly irrational and unpredictable camp experience. This reading of the function of political modes of narration is supported by the surprisingly large number of interviewees from former East Germany, which by far exceeded their share in the general German-Jewish population.

Another important focus of our research was the large participation of former child

survivors, as well as those interviewees of «mixed» Jewish and non-Jewish ancestry in our project. 50 years after the Shoah, those who survived the Shoah as children now form the majority of survivors still alive and physically able to speak about their experiences. In recent years, the particular issues of child survivors have become a major focus of investigation in the fields of literary, historical and social studies, as well as psychology and psychoanalysis. For the purpose of this presentation, I will therefore turn to the question of survivors from «mixed» Jewish and non-Jewish families, whose specific plight was neglected frequently by researchers. The Nazis discriminated German citizens of Jewish and Christian lineage as «Jewish mongrels» [«Jüdische Mischlinge»]. This group was collectively spared from annihilation, even while its forced sterilization was planned by the infamous Wannsee Conference in 1942, and restricted socially, i.e. in terms of education, occupation and marriage opportunities, by countless laws and regulations. In late 1944, most «Mischlinge» were interned in forced-labor camps in Germany. One striking feature of this group, however, is its lack of a collective experience as existed in the case of those defined as «Jews». «Mischlinge», as the Nazis termed them, were separated by a number of aspects, such as generation and gender. For many of those who were adults in 1933, the Nazis' seizure of power represented a radical disruption of their hitherto complete social integration. They had already grown up in assimilated families, in accordance with sociologists' contention that intermarriage already constitutes a marker of assimilation; they were baptized in one of the Christian faiths and often had no religious or cultural ties to Judaism, and sometimes no longer even a knowledge of their Jewish descent. In contrast, children from intermarriage families who experienced their formative years under

National Socialism were faced with complete ostracism. They were not able to achieve the education and social status which older «Mischlinge» already had and, in the case of social status, were sometimes able to keep throughout the Nazi period. In addition, the more unstable personal identities of children led them to accept a variety of partially competing models of identity, such as racial, religious and nationalistic ones⁴; i.e. children tended to internalize racist and thus self-destructive constructs of identity more than adults, and in addition were confronted more severely with incoherent notions of identity.

Narratives by former «Mischlinge» in part also differ strongly according to gender. I will return to the question of gender at another point. In the case of «Mischlinge», gender-specific experiences can result from the conscription of many men into the German Army until 1940, even though they were not allowed to rise through the ranks. As a case study in our book demonstrates, the temporary and partial participation of male «Mischlinge» in German warfare could result in an identification with the perpetrators, thus rendering the relationship of these witness to the Nazi state and their victimization by it extremely ambivalent. However, these ambivalences, too, are part of the history of persecution. As one of the first oral-history projects dealing with the Shoah, we explicitly included former victims of Jewish and non-Jewish lineage and were therefore able to interview many individuals belonging to this group which largely had kept silent so far. For them, the stigma

of «miscegenation» and with it the shame of «racial» and sometimes political ambivalence had not only shaped their lives during the Nazi period, but continued into the postwar period with its absolute binary constructions of German perpetrators and Jewish victims. As one of the first oral-history projects addressing the Shoah, we explicitly included the histories of former «Mischlinge» and were thus able to record a large number of respective narratives.

As a last point, I would like to mention an edition of videographic testimonies prepared for educational purposes. The visual component of these narratives, as well as their chilling emotional impact, render them especially beneficial for working with them in a pedagogical context. In 1998, an edition of six exemplary tapes addressing topics such as internment at Auschwitz, as well as survival in hiding and in emigration, were produced for use in schools, universities etc. The video edition comes with a booklet containing suggestions for the employment of the audio-visual materials in the classroom. We are certain that teachers will include the videographic media into their work with students, thus helping to transmit the voices of survivors to the Third Generation.

One of the questions that arose again and again during our analysis of videographic survivor testimonies pertained to the possible existence of gender-specific memories of the Shoah - a topic I would like to suggest for further research. These questions were sparked, among other sources, by the 1986 book by literary scholar Marlene Heineman,

⁴ Franklin A. OBERLAENDER, *The Identity Problem of Christian Germans of Jewish Ancestry During and After the Nazi Period and the Developmental Consequences for their Children: An Empirical Social-Psychological Study Based on Reconstructed Case Studies*, Universität Berlin, 1993.

⁵ Marlene E. HEINEMANN, *Gender and Destiny. Women Writers and the Holocaust*, Greenwood Press, New York, 1986.

⁶ See Joan RINGELHEIM, «Verschleppung, Tod und Überleben», in Theresa WOBBE (ed.), *Nach Osten. Verdeckte Spuren nationalsozialistischer Verbrechen*, Verlag Neue Kritik, Frankfurt a.M., 1992.

Gender and Destiny. Women Writers and the Holocaust, which examined gender-specific patterns in autobiographies by female and male survivors of Nazi concentration camps⁵. Objectively speaking, differences among the experiences women and men during the Shoah may result from the strict separation of genders in the camps. More specifically, women arriving at Auschwitz pregnant or as guardians of young children were immediately sent to their deaths in the gas chambers. Joan Ringelheim sees a gender-specific aspect of persecution altogether in the reproductive function of women, in this case Jewish women, since they potentially gave birth to the next generation and were thus particularly targeted for annihilation⁶. Ringelheim's examination of preserved lists of mass deportations and shootings, as well as of demographic data of men and women in Displaced-Persons' Camps after the war, further allows for the conclusion that less Jewish women than men were able to survive the Shoah.

According to literary scholar Marlene Heinemann, however, gender-specific differences not only mark the actual experiences of female and male survivors, but also the very narrative tropes employed by them.

Heineman finds that women tend to emphasize the importance of friendship and solidarity among camp inmates more than comparative autobiographical narratives by male survivors. According to the author, i.e. Heineman, these differences result from the traditional role of women as mothers and mediators in familial relationships. However, Heineman's investigation of survivor autobiographies does not clarify whether these differences among men and women regarding social contacts in fact existed in the camps, or whether they represent idealized constructs of femininity in society which resurface in survivors' retrospective recounting of their experience. After all, solidarity among inmates also plays a major role in narratives by politicized survivors, including both women and men. Due to some gender-specific differences in the nature of persecution as outlined above, an examination of questions of gender in the narratives themselves certainly seems essential to me, yet to my knowledge there exists no in-depth and satisfying analysis of this matter to date. I would therefore like to alert other researchers' attention to this topic for further consideration.

NATHAN BEYRAK

Director Words & Images

The Jerusalem Literary Project - Israel

The Holocaust as seen through the Eyes of Bystanders and Collaborators

Since the end of 1996 I'm involved in a new oral history project initiated by Dr. Joan Ringelheim, the Director of the Department of Oral History at the U.S. Holocaust Memorial Museum in Washington.

This new project, performed in several European countries, is aimed at collecting testimonies from non-Jews who witnessed the Holocaust. In the Czech Republic we recorded testimonies of Romanies ; in Poland we are interested in interviewing Polish eye-witnesses, such as former prisoners of concentration and extermination camps, people who lived in close proximity to those camps, as well as Poles who collaborated with the Germans, and, if possible, Poles who murdered Jews during or after the war. In Lithuania, we are recording eye-witnesses to the pogroms during the first days of the war, in which Jews were mur-

dered by Lithuanians before the arrival of the Germans ; eye-witnesses to the murder of the Jews by the Germans aided by Lithuanians ; and, if possible, Lithuanians who took part in the mass murder of the Jews. Recently we have also started research in France, in order to locate collaborators and try to obtain their testimonies.

The Romany suffering in the Holocaust has rarely gotten the attention it deserved ; in addition, from my acquaintance with their situation while working on this project, I know that these people are still suffering severe discrimination, even to this day, and it's important that their condition be given as much publicity as possible.

The documentation of Romany survivors in the Czech Republic, both in Bohemia and in Moravia, was conducted on two separate

taping trips, in March and in June, 1997. 24 survivors were interviewed about their Holocaust experience in the concentration camps of Lety in Bohemia, Hodonin in Moravia and Auschwitz-Birkenau and other camps in Poland and in Germany.

There were two main obstacles which made this into probably the most difficult oral history project I conducted.

The first obstacle was a sociological, or perhaps a political one, stemming from the social condition of these people.

The second was a professional problem of interviewing methods, and it, too, stemmed in part from the social problem, but also from the nature of the mainly non-literal culture of our interviewees.

First, about the sociological aspect : From what I learned of the Romanies on my trips, they are mostly a community living on the fringe of society, at the bottom of the country's economic ladder. Most are unemployed and uneducated and some are illiterate (one of our interviewees was unable to sign her name). And, what is possibly gravest of all, certainly from their own viewpoint - the skinheads represent a genuine threat in a society where shrill nationalistic elements, bent on driving them away, are present even in Parliament. Many of them try, therefore, to conceal their Romany origins ; they make no secret of the fact that the atmosphere of constant fear they live in is in many ways reminiscent of the period immediately prior to the Holocaust. «When you finish this work, you will have the lists again», one of the witnesses told us, referring to the lists of names by which the Romanies were rounded up for the camps almost sixty years ago.

For all these reasons, they have negative motivation for testifying or generally cooperating with strangers, and anyone who is not a Romany is a stranger to most of them. Because of this general suspicion towards

strangers and the understandable sensitivity - for we were dealing with people who not only underwent a traumatic experience 55 years ago, but whose subsequent lives were and are traumatic - we had to have on our staff people of Romany origin, otherwise the chances of obtaining an interview would be very slim : for these people, talking about their Holocaust experience means actually to point a finger against Czech society : what happened in Lety and Hodonin during the war is still regarded as taboo subject in Czech public opinion, as these camps were run by Czech people, not by Germans.

So, dealing with a community of survivors altogether lacking in motivation to testify on their fate in the Holocaust, I was advised not to establish prior contact with them. Advance notice would lead them to consult their relatives and these later, particularly the survivors' children, would talk them into refusing. For they are either scared to be identified as Romanies, if their neighbors are unaware of the fact ; or they do not want their parents to talk of crimes committed by Czechs during the war, lest they be accused of slander (as the quasi-official line, all through the years, had been that «It Were the Germans Who Did It»). The danger is very real as reactions to such «slander» could range from abuse and physical violence, to dismissals from work, etc. «It's a pity they didn't finish you off with the gas in Auschwitz» neighbors said to one of our witnesses.

I can further illustrate this difficulty by some of the things that happened on our taping trip. Several witnesses, for instance, agreed to testify on condition that the interview would not be shown on Czech television. One of them said that she was terrified of the skinheads. After about an hour of taping, her daughter arrived and told the witness she should not testify because it

could harm her health and she was risking an attack by the skinheads ; the witness asked for the interview to be terminated. Another one agreed to testify posing an additional restriction : she could only be taped with her back to the camera, so that her face would not be recognized.

Now let me say something about the second problem, that of the talking culture of this community. As you know, Romany culture has no writings, no books, no written history, and this non-literal tendency, naturally, also influences these witnesses' way of speech, which is sketchy, jumpy, and there is a need to ask many clarifying questions, as they use only very general expressions, give no details, and a very confused chronology. The problem was that, as we used an interviewer of Romany origin, she was used to this way of talking and accepted it. For instance, whenever the witness summed up something important in a single sentence, skipping all details («We stood in the Appeal for three days» or «We walked for a week», etc.) the interviewer accepted it and did not ask for details, as another interviewer might have done.

Yet another difficulty lay in the fact that when the issues were Lety or Hodonin, the Romany interviewer had sufficient background information to know what to ask (although there was a tendency, precisely because of the familiarity with the sequence of events in certain historical places, for telling the witness what had happened there to him or her, rather than letting the story come from the witness him - or herself). But then, when other places, such as Auschwitz, came up, the interviewer lacked the historical knowledge, and being inexperienced with this type of interview hindered her from helping witnesses to tell a more complete and significant story.

In order to improve the interviewing quality I recruited two nice old Jewish ladies

living in Prague, Holocaust survivors as well, who have been doing oral history documentation in Czechoslovakia for many years with Jewish survivors. We still had to have with us a Romany escort, and we kept the Romany interviewer, who was knowledgeable about Lety and Hodonin camps, specifically relevant to the Romany Holocaust, which the Jewish Ladies knew very little about.

Thus an unusual interviewing method was developed, different from all previous projects in which I took part : one of the two Jewish interviewers opens the interview, while the Romany one sits at her side, listening and taking notes. When the first feels that she has exhausted the conversation and is no longer getting significant information from the witness, the Romany interviewer replaces her and asks some further questions. In this way we attempted to overcome the reticence of the witnesses and their tendency to tell only a curtailed story, almost entirely lacking in detail, as well as to cover properly all the camps the survivor passed through during the war. This resulted in interviews which generally tend to be on the shorter side, and, as the interviewers were forced to ask many questions, they are also rather fragmentary and sometimes sound more like an «interrogation» : long questions and brief answers.

Another hard to resolve issue was that of witnesses' reports which seemed to be biased on certain points. One Witness, for example, said that, in addition to the Czechs, there were German guards in the camp. But all the guards are known to have been Czech and it was they who tortured the prisoners. The «addition» of German guards may have been meant to get the witness out of the difficulty of appearing to accuse Czech society of collaboration, or worse. By the same token, another witness said he had not come across any beatings in the camp. But Lety

was apparently a small camp, with no more than two thousand prisoners at a time, and we know of many, very frequent, beatings ; it is hard to believe that he had been ignorant of them. Maybe he, too, preferred not to appear as an accuser. Life in the camp was «reasonable», according to his testimony ; notwithstanding the fact that, according to his own account, he lost both his father and his daughter there.

In spite of all these difficulties, though, we achieved our main goal. We do have now an oral history documentation about the fate of the Romanies of the Czech Republic during the Holocaust, first of all in the two concentration camps Lety, in Bohemia, and Hodonin in Moravia, and also in Birkenau and other camps where they were sent to later on. We gained information about the way those two camps were run, the brutal treatment and punishments, starvation, the death of children, diseases of the prisoners, the special way of life in camps mixed with man, women and children - a usual phenomena in the German Nazi camp system, except for one other case, the family camp of Jews from Terezin in Birkenau - and other details such as the Romanies who were brought from Germany to serve as Kapos, and more. It is indeed eye-opening to learn that at the same time that the Czech state was under German occupation, Czech people cooperated with the Germans to oppress the Romanies.

On a personal note, this project was the most difficult of all those I carried out, also because of the feeling that here I am, enquiring about what happened to people more than fifty years ago, while as far as most of them are concerned, it is their present circumstances which should be the prime topic of interest and concern. What interest can there be in an old lady's wartime testimony when she is now living in desolation and in constant fear of racist violence, and had

spent the entire last snowy winter unable to heat her apartment ? In the interviews the witnesses' current situations are addressed, and it is not hard to understand why - apart from all the other difficulties I have described - they have little interest in talking about the distant past. For them, the hard times are still far from over.

Finally, I'd like to say a few words about a different kind of oral history project I'm involved in : «Words and Images - The Jerusalem Literary Project». In it, we invite leading Jewish writers from around the world, not necessarily Holocaust survivors, to Jerusalem, for a whole day in-depth videotaped interview about their life and work.

But, as it happens, many of best creative Jewish writers in the world today are survivors of the Holocaust. In those cases, the Words & Images Association cooperates with the Fortunoff Video Archive, headed by Prof. Geoffrey Hartman. The Words and Images team has recently recorded two additional interviews with two great writers who are also Holocaust survivors : Imre Kertesz from Hungary and Ivan Klima from the Czech Republic. Mr. Kertesz, in my opinion, has succeeded more than anyone else in rendering the experience of being a Muselman in a concentration camp ; Mr. Klima has told us in his fiction what it was like being a child in Teresienstadt. These two interviews, lasting more than seven hours each, were added to our existing collection of interviews with the late Julian Strykowski, and with Aharon Appelfeld, Ida Fink, George Konrad, and I hope we will soon tape an interview with Norman Manea. So I think that it is already becoming an important collection which is unique in its field.

ANNE VAN LANDSCHOOT

*Collaboratrice scientifique**Fondation Auschwitz - Belgique*

D'un témoignage à l'autre : quelles démarches pour quelles réalisations ?

Il y a tout juste deux ans, lors de notre précédente Rencontre, Yannis Thanassekos formulait ici même cinq remarques quant à l'évolution qualitative des interviews réalisées par notre Fondation depuis la première Rencontre Internationale. Parmi ces remarques, on relevait :

- un allongement général de la durée de nos enregistrements ;
- une certaine «déscription» des relations «témoins-interviewers» ;
- une évolution significative des témoignages que nous enregistrons vers des récits de vie ;
- un allongement du questionnaire de nos interviewers¹.

A ces remarques, s'ajoutait une observation de Frédéric Fichet, monteur, collaborateur à notre Fondation, qui faisait très

justement remarquer qu'alors que nos interviewers semblaient se rapprocher du témoin «comme pour mieux recueillir une parole qui se voulait intime», le dispositif technique de nos enregistrements connaissait un changement significatif : l'opérateur caméra qui, lors des premiers entretiens, occupait une place centrale par son positionnement face au témoin et sa mobilité, se voyait désormais réduit à un rôle d'observateur, inerte et distant, filmant le témoin «en profil perdu, le cadre fixe, comme s'il s'agissait d'une caméra de surveillance»².

Deux ans plus tard, ces remarques n'ont rien perdu de leur perspicacité ni de leur actualité. Au contraire, alors qu'elles étaient formulées à l'époque comme autant d'observations nées de l'analyse après coup de notre méthodologie, on peut dire aujourd'hui qu'elles constituent, en quelque sorte,

¹ Yannis THANASSEKOS, «Du témoignage au récit de vie» in *Du témoignage audiovisuel/From the audiovisual Testimony*, Actes de la Deuxième Rencontre Audiovisuelle sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles-Paris, 1996, pp. 52-54.

² Frédéric FICHEFET in *ibid.*, p. 58.

l'axe central de notre façon de faire en matière d'enregistrement des témoignages de rescapés.

En effet, les enregistrements que nous réalisons actuellement et qui, depuis 1996, sont d'une durée moyenne d'environ six heures trente (trois heures environ entre 1992, année de commencement de notre programme, et 1994, année de notre première Rencontre ; cinq heures environ entre 1994 et notre deuxième Rencontre en 1996), sont représentatifs d'une remarquable évolution, au niveau d'abord des relations entre nos interviewers et les témoins, qui semblent avoir pris l'orientation d'un véritable échange plutôt que d'une distribution questionnaire/récit (ou enquêteur-auditeur/locuteur) ; du point de vue ensuite de la substance du témoignage qui, outre le récit des atrocités de la criminalité nazie par la déportation, l'incarcération, l'extermination, ... - ce qui continue, certes, d'être le point central de nos enregistrements - s'attache également à rendre compte de la vie quotidienne sous l'Occupation, des conditions de travail avant et après la guerre, des circonstances de l'immigration juive, ... ; au niveau enfin de la technique de nos enregistrements dans la mesure où l'opérateur caméra semble désormais agir uniquement sur le plan de la fixation du témoignage, plutôt que de jouer un rôle, comme auparavant, dans la mise en relation de nos interviewers avec le témoin.

Cherchant à mieux saisir les critères de notre méthodologie et à capter ce que nous avons produit depuis six ans en réalisant des témoignages de la sorte, j'ai tenté de décrypter ce que nous apprenions ces enregistrements de l'évolution de notre travail en la matière. Mon attention s'est surtout portée sur les actants des différents témoignages, les témoins bien sûr, mais aussi les interviewers, techniciens et spectateurs, qui tous ont été confrontés à maints changements

de statut depuis le début de notre programme.

Voici, exposé brièvement, ce que, je pense, la captation de ces témoignages m'ont appris de l'évolution du rôle de ces actants, au niveau d'abord des relations entre les témoins et nos interviewers ; à celui ensuite des rapports qu'entretiennent ceux-ci avec le dispositif technique de nos enregistrements et avec le spectateur :

1. Locuteurs/enquêteurs-auditeurs : vers une relation d'interlocuteurs

Nombre d'entre-nous ont souvent éprouvé, je crois, certaines difficultés à définir précisément la fonction de nos interviewers dans la création des témoignages que nous enregistrons. On parle tantôt d'«enquêteurs», d'«auditeurs», ou, pour faire simple, neutre, et en quelque sorte contourner le problème, d'«interviewers».

La grande difficulté d'une telle définition réside, me semble-t-il, dans la variabilité même de la fonction d'«interviewer». Au niveau d'abord de la méthodologie des différentes institutions : chaque équipe fonctionne selon des critères bien spécifiques et se fait son idée, aussi vague soit-elle parfois, de ce que doit être un témoignage, donc aussi un «interviewer». Au niveau ensuite des mécanismes internes au témoignage : les relations entre les actants du témoignage, et donc aussi avec les «interviewers», se font et se défont en fonction - et c'est inévitable - de la personnalité de chacun, des divers vécus et expériences, ... bref, d'une série de facteurs qui font la spontanéité des rapports induits par le témoignage, mais nous empêchent aussi de définir clairement le rôle à donner au préalable à nos «interviewers».

Il n'empêche qu'il nous est tout à fait possible d'observer quelle est la place de ces

«interviewers» dans le témoignage, comment ils contribuent à le créer, comment nos doutes et nos inhibitions peuvent aider à l'enrichir ou à le freiner dans sa réalisation, comment les témoins ont donné (ou n'ont pas donné) une fonction à ces «interviewers».

Les premiers enregistrements que notre Fondation a réalisés faisaient apparaître un certain malaise quant aux relations entre témoins et «interviewers». De part et d'autre, on sentait le test, l'interrogation vis-à-vis de celui qui se trouvait *en face*. Dans le témoignage de Paul R., par exemple, qui fut enregistré en juin 1992 (notre premier enregistrement fut réalisé le 20 mars 1992), le témoin, rescapé d'Auschwitz, ne cesse d'interpeller la personne qui l'«interview» pour savoir si celle-ci est satisfaite ou non de son récit :

«C'est intéressant ce que je raconte ?»

«Est-ce que c'est assez ce que je raconte ?»

«Est-ce que je dois raconter cela ?»

«Vous voulez encore savoir quelque chose d'Auschwitz ?»³.

L'interviewer, quant à lui, sollicite constamment Paul R. pour qu'il précise telle ou telle chose, qu'il synthétise ses propos, comme s'il craignait que le témoin ne se livre *pas assez*.

Si un tel malaise se ressent de façon plutôt constante à l'observation des enregistrements réalisés dans les premières années de notre travail, et particulièrement jusqu'aux années 1995-1996, il doit, je pense, être recherché au niveau des doutes respectifs que chacun des témoins et des «interviewers» entretenait par rapport à l'autre - et plus précisément par rapport à la fonction que *cet autre* devait remplir (même si cela vaut surtout, je pense, pour le témoin vis-à-

vis de l'«interviewer») - mais aussi par rapport à sa propre place dans le témoignage. L'attitude de nos «interviewers» est très significative à cet égard : dans les premiers enregistrements, on paraît sans cesse osciller entre une fonction d'enquêteur qui, par son questionnement, doit parvenir à faire jaillir un témoignage aussi complet et compréhensible que possible, et une fonction d'auditeur qui, par son écoute, doit parvenir à faire jaillir du locuteur un témoignage aussi personnel que possible. Toujours dans le témoignage de Paul R., par exemple, l'interviewer adopte une position d'écoute jusqu'à ce qu'il interrompe subitement cette écoute et le récit pour revenir à ce qui a été dit et le synthétiser par «donc...». Tout de suite après, sans que le témoin ait pu reprendre le fil de son récit, l'interviewer poursuit : «Et de cela, vous avez des souvenirs ?», ce qui semble déconcerter fortement Paul R.

Pourtant, au fil des enregistrements et particulièrement à partir des années 1995-1996, on sent progressivement la mise en confiance. Du fait de facteurs, certes, très difficiles à cerner et parmi lesquels on doit certainement compter l'approfondissement de l'expérience de nos «interviewers»⁴ (au 1er janvier 1996, notre Fondation avait réalisé 97 témoignages), ceux-ci semblent abandonner les tensions du début en même temps qu'ils paraissent délaissier les obligations de leur fonction d'enquêteur et/ou d'auditeur au profit d'un plus grand investissement dans la relation qui les lie au témoin. Bien sûr, on pose encore des questions mais le témoin en pose aussi. Samuel A., par exemple, dont le témoignage fut réalisé en juin et novembre 1997 (au 1er juin 1997, notre Fondation comptabilisait 123 enregistrements) :

³ Archives de la Fondation Auschwitz - Fonds des Archives d'histoire orale, YA/FA/0012.

⁴ Pour une première mise en questions de ces facteurs, voir Yannis THANASSEKOS, *Op. cit.*, pp. 52-53.

«Vous connaissez cela ?»

«Vous savez comprendre cela ?»

«Vous connaissez les [il cite un nom de famille] ? C'est une famille très connue à Bruxelles. Vous les connaissez ? Non... vous ne les connaissez pas»⁵.

On écoute toujours le récit du témoin, mais on n'hésite pas à lui faire part d'une incompréhension («Mais comment avez-vous fait cela ? Je ne comprends pas bien») ou d'une appréciation («Cela a dû vous faire mal» ; «Je suppose que cela aussi, cela doit être dur»⁶).

Une des meilleures illustrations de l'approfondissement des relations «témoins-interviewers» jusqu'à une relative intimité, réside, à mes yeux, dans cette phrase de Samuel A. à la personne qui l'«interviewe» :

«Je ne me sens jamais seul. Quand je suis avec vous, je ne me sens pas seul non plus, hein ?»

Les pressions vis-à-vis de la réalisation, surtout technique, du témoignage paraissent s'estomper, elles aussi, de façon progressive à partir des années 1995-1996, conjointement bien sûr à la maîtrise de plus en plus importante du dispositif technique de nos enregistrements : les tensions qui pouvaient apparaître auparavant, par exemple, à la vue de la fin d'une cassette vidéo alors que le témoignage devait impérativement se poursuivre sans qu'on ait à interrompre le témoin de façon trop brutale, laissent dorénavant place à une sorte de dialogue entre le témoin et l'«interviewer» :

Samuel A. : «La cassette est finie ?»

Notre «interviewer» : «Non, il reste encore cinq minutes».

Samuel A. : «Allez, oui... bon, c'est la fin ?»

Notre «interviewer» : «Non, non. Normalement [et l'interviewer reprend ici son rôle d'enquêteur] je dois aussi vous poser des questions sur [...]».

Il semble que depuis six ans maintenant que nous réalisons des témoignages audiovisuels, un véritable échange s'est construit entre les témoins et nos «interviewers», une sorte de partage dans le récit qui fait penser à l'élaboration d'une conversation par deux interlocuteurs qui sont, certes, mis en situation par l'enregistrement même du témoignage, mais qui se livrent tous deux d'une façon relativement «spontanée».

2. Redistribution des rôles de l'opérateur caméra et du spectateur : un mouvement significatif du communicateur

Depuis le début de notre programme d'enregistrement des témoignages de rescapés en 1992, le dispositif technique de nos interviews a connu quelques changements majeurs pour l'évolution de notre travail. Parmi ces changements, le rôle de l'opérateur caméra, amené à fixer le témoignage, a fait, nous semble-t-il, l'objet d'une redistribution remarquable :

«Durant les premières interviews, la caméra et le cadreur étaient des personnages actants de l'entretien. Il y avait un souci de la chose filmée. Les cadres s'alternaient en fonction de l'intensité du discours, parfois de manière incohérente, sensible, accidentelle mais toujours présente. La caméra était située en face du témoin,

⁵ Archives Fondation Auschwitz - Fonds des Archives d'histoire orale, YA/FA/0133.

⁶ Ibid.

⁷ Frédéric FICHEFET, Op. cit., p. 58.

⁸ Yannis THANASSEKOS, Op. cit., p. 53.

entre les deux interviewers. Et puis doucement le dispositif a glissé. Les interviewers se sont rapprochés du témoin comme pour mieux recueillir une parole qui se voulait intime. La caméra, par contre, s'est éloignée se voulant sans doute discrète. Elle filme désormais le témoin en profil perdu, le cadre fixe, comme s'il s'agissait d'une caméra de surveillance. La méthodologie du dispositif s'est donc considérablement rigidifiée. On a balayé tout signifiant de l'image comme si le problème méthodologique se trouvait là⁷.

Plutôt que de traiter ici de «balayage des signifiants de l'image», je parlerai de «redistribution» de ceux-ci car si l'opérateur caméra, par sa mise en inertie et sa mise à distance, semble s'être éloigné des interlocuteurs «témoins-interviewers» ainsi que des relations qu'ils entretiennent, il occupe toujours une place centrale dans l'enregistrement, signifiant encore par sa présence même la fixation du témoignage ainsi que la mise en relation avec le spectateur (pas de caméra sans spectateur ; pas de spectateur sans caméra).

Comment cependant nier que l'action même de l'opérateur caméra dans la création du témoignage s'est considérablement amoindrie, surtout depuis les années 1995-1996, pour se confiner finalement dans la représentation du spectateur et de l'acte de la fixation du récit ? Et comment dès lors qualifier le statut qu'occupait précédemment cet opérateur pour que l'on puisse parler ici de restriction et de redistribution de son action et de sa fonction ?

Sans doute ce statut doit-il être cherché dans la mise en relation de nos «interviewers» et des témoins «interviewés», dans la mesure où c'est précisément lorsque ceux-ci ont semblé se rapprocher davantage pour former une certaine intimité que la caméra s'est éloignée. La redéfinition de la place de la caméra dans la création du témoignage paraît

donc être en lien direct avec cette «sorte de décripation des relations témoins-interviewers» dont parlait Yannis Thanassekos en 1996⁸.

Sans revenir ici sur les facteurs d'une telle «décripation», je pense qu'au début de notre travail, et plus particulièrement des années 1992 à 1995-1996, l'opérateur caméra occupait un double statut : celui d'abord, comme aujourd'hui, de fixer le témoignage pour le mettre en relation avec le spectateur ; celui ensuite, qui paraît ne plus avoir cours actuellement, d'intervenir dans la relation «témoins-interviewers» comme une sorte de *communicateur* entre le locuteur et l'enquêteur-auditeur.

En effet, si les rapports entre nos «interviewers» et les témoins faisaient apparaître, comme je l'ai déjà dit, un certain malaise au début de nos enregistrements, quant à la réalisation du témoignage lui-même mais aussi quant à la définition des rôles «témoin» et «interviewer», l'opérateur caméra, par sa mobilité et son positionnement face au témoin, sembla constituer une présence nécessaire pour instaurer des liens, manifestement trop fragiles par eux-mêmes, entre le locuteur et l'enquêteur-auditeur. Dès lors que ceux-ci posèrent les bases d'une relation plus sensible, que chacun parut trouver sa place dans le témoignage et s'affirmer comme interlocuteur, dès que la relation «témoin-interviewer» arriva, dans un certain sens, à maturation sous la forme du dialogue, le communicateur-caméra sembla devenir superflu, voire gênant - j'y reviendrai - sans aucun autre apport à cette relation que celui de représenter le lien avec la technique et le spectateur. Ainsi l'appel à la caméra à l'intérieur de la communication entre l'«interviewer» et le témoin, via des plans rapprochés etc., se raréfia pour finalement disparaître, au détriment d'ailleurs parfois de la bonne communication avec le spectateur : au début de nos enregistrements, appel était

fait, par exemple, systématiquement à la caméra pour opérer un plan rapproché du matricule tatoué sur le bras du témoin lorsqu'il s'agissait d'aborder la question de son arrivée à Auschwitz. Depuis 1996, la réalisation de ce plan ne semble plus être éprouvée comme une nécessité. Ceci peut être perçu comme révélateur de la libération des rapports «témoins-interviewers», dans la mesure où ceux-ci paraissent désormais ne plus avoir besoin d'un communicateur-caméra pour aborder certaines questions qui pouvaient peut-être leur sembler délicates précédemment. Mais cela peut également être représentatif de l'altération d'une telle libération sur notre travail, au sens où, dans ce cas-ci par exemple, la décrispation des rapports a pour conséquence de négliger la compréhension des événements par le spectateur.

On peut, en effet, s'interroger sur les conséquences de la décrispation des relations «témoins-interviewers» ainsi que de leur libération par rapport à l'enregistrement, à la caméra et donc finalement au spectateur, sur le témoignage lui-même et sa compréhension. Cela revient à poser la question de la (re)définition du statut du spectateur et de ses relations avec l'enregistrement : comment le regard du spectateur est-il perçu actuellement (ou plutôt depuis le tournant qu'a connu notre travail dans les années 1995-1996) par les interlocuteurs «témoins-interviewers» ? Quels sont aujourd'hui les critères de compréhension du témoignage ?

On a vu qu'en même temps que s'affirmait, par sa décrispation, la relation «témoin-interviewer», l'opérateur caméra qui semblait constituer auparavant un communicateur indispensable à l'établissement de cette relation, devint comme superflu à cette relation, voire gênant. Il est, en effet, remarquable de constater comment, plutôt que d'intégrer le spectateur à la relation qui lie les interlocuteurs, en s'affranchissant du communica-

teur, on s'est en quelque sorte libéré du spectateur lui-même, comme si celui-ci ne pouvait finalement que tenir le rôle d'un communicateur via la caméra. D'où son incursion parfois gênante dans le témoignage : lors de l'enregistrement, par exemple, du témoignage de Samuel A. en 1997, celui-ci interpelle son interlocuteur à un moment du récit pour lui signifier que la présence de la caméra (et donc le regard du spectateur) le gêne dans la poursuite de son témoignage :

«Cela, je vous le raconterai à part. Pas besoin ... [il montre la caméra], je ne suis pas un héros»

«Cela, j'aimerais que vous coupiez. Cela n'intéresse personne. Je ne suis pas un héros».

Réponse de notre «interviewer» : «On ne peut pas couper».

Samuel A. de répondre : «Alors ne parlons pas de cela, je vous le raconterai plus tard».

Sans doute assistons-nous ici, depuis 1996 environ, à un nouveau tournant dans notre travail : alors que nous avions préalablement dû faire face à une certaine rigidité des rapports «témoins-interviewers», la décrispation de ces rapports, qui s'est opérée conjointement à l'éloignement de la caméra, en aurait finalement créée une autre : celle des relations avec le spectateur. Aussi devons-nous sans doute à l'avenir nous atteler à mieux situer la place de ce spectateur et son rôle dans la création du témoignage. Tâche difficile, certes, étant donné que l'évolution des rapports qu'induisent nos enregistrements nous échappe la plupart du temps : les relations s'y font et s'y défont le plus souvent de façon «spontanée», en dehors de la conscience que nous pouvons avoir de notre travail à l'instant même où nous le réalisons.

DISCUSSION*

Note de l'éditeur :

Il nous a été évidemment impossible de reproduire dans leur intégralité la totalité des interventions qui ont eu lieu lors des discussions générales. Cependant, toutes les précautions ont été prises pour que les quelques découpes et remaniements formels que nous avons dû opérer pour des raisons pratiques (notamment pour la distribution des interventions selon les thèmes abordés) ne soient pas de nature à modifier fondamentalement le sens des propos tenus. En tout état de cause, nous ne pouvons demander qu'indulgence. Il nous a fallu faire des choix et faire vite.

Note of the Editor :

It has been impossible to reproduce all the contributions to the general discussions in their integrity. Nevertheless, we attempted to realize some necessary cuts and modifications (especially the distribution of interventions according to the topics mentioned) without altering the sense of the remarks. We ask for your indulgence for the choices that had to be made in a very short time.

Méthodologie, dispositif et accessibilité du témoignage audiovisuel

Methodology, mechanism and accessibility of audiovisual testimonies

Baron Paul Halter, *rescapé, Président de la Fondation Auschwitz (Belgique)* : Je voudrais poser une question générale, surtout à Monsieur Blikstein. Je crois me souvenir qu'il avait dit lors d'une précédente

Rencontre que les témoignages qu'il pratiquait se faisaient en audio et pas en audiovisuel. A-t-il maintenant changé son système ?

Izidoro Blikstein : Nous avons commencé à enregistrer sur support audiovisuel à partir de 1992-1993. Nous faisons une retranscription de l'interview sur laquelle nous essayons d'indiquer les pauses, les intonations, ... par un code que nous avons créé, en essayant de montrer les hésitations dans le discours, les répétitions, etc. Nous avons donc, à côté de l'enregistrement audiovisuel, la transcription des paroles des survivants.

* La retranscription des interventions en anglais, leur mise en forme et leur correction ont été réalisées par S. Lewis et Stephan Sturm (Gedenkdienst, Autriche). Qu'ils en soient vivement remerciés / *The retranscribing of the english accounts, their formatting and their correction has been carried out by S. Lewis and Stephan Sturm (Gedenkdienst, Austria). Our heartfelt thanks to them.*

Baron Paul Halter : Madame Tarsi et Madame Gelbin, vous basez-vous, vous aussi, sur des interviews audiovisuelles ou simplement audio ? La technique est, en effet, tout à fait différente.

Par ailleurs, est-ce que lors de ces prises de témoignages, il y a une transcription de ces témoignages qui complète soit le témoignage audiovisuel, soit le témoignage audio ?

Anita Tarsi : We use videotape always, only videotape, no audio, and we try to interview with two people in front of the survivor. It happens mostly that one of the interviewers is taking notes while the interview is on. We send the tapes to the archives and we, ourselves, don't make any move on the interviews after we have completed them. It doesn't matter how we get the names of the people we decide to interview, but we first have a phone conversation. We send letters explaining the method of the interview, and also an example of a contract that we make with a survivor. Later on we have a second phone conversation with a more in-depth discussion about the way we are going to do the interview, and if it's needed we meet the survivor. In most cases the meeting is not needed. We get from the survivor in the second call an explanation of his fate. We know exactly the places he was, when he was born, where he was born, and we prepare ourselves according to that for the interview. If it is a special interview like that we had with a witness who worked in the medical environment, we invited a special interviewer, who is a microbiologist, a professor, and he helped us to interview him in the right way.

Cathy Gelbin : We also did video interviews. It was interesting for me to hear Joanne Rudof talk about the transition to Betacam taping, because we started interviewing in 1995, and we're working very closely with Yale and started with Betacam right away, so we started at the right point.

I'm glad we did that. So we have Betacam originals. The actual originals go to a film archive, the German National Film Archive, where they are stored at a certain temperature and all the things Joanne talked about before. A Betacam copy of the original goes to Yale and is stored there at the archive. A Super VHS copy goes to the German Memorial Museum at the Haus der Wannsee-Konferenz, where the annihilation of European Jewry was planned in 1942, and a VHS copy stays at the Moses Mendelssohn Zentrum for educational purposes. We are not a public museum. We cannot offer facilities to researchers who want to work with these tapes, which is why all the public work is done at the Haus der Wannsee-Konferenz, because they have an archive there and a library, and they have facilities for researchers who want to work with these tapes. We don't edit the tapes. The copies and the originals go unedited with all the silences and everything. We find that very important, not to edit the tapes. We do have some edited versions for educational reasons. We've taught several university courses on those testimonies, and since some of them are six or eight hours long, you obviously have to edit them. We also produced a version, a video edition of six tapes, for educational purposes. They're each thirty minutes long. So those are edited versions, but everyone can go to the memorial at Haus der Wannsee-Konferenz and look at the unedited versions, they're publicly accessible.

Baron Paul Halter : J'ai été fort surpris tout à l'heure par l'intervention de Madame Tarsi qui nous disait qu'elle devait s'y reprendre à quatre ou cinq fois auprès d'une personne avant qu'elle ne se laisse interviewer. Est-ce que c'est une règle générale ou ce sont là des cas particuliers ?

Anita Tarsi : I'll give you examples, then it will be easier. We had one person, one

lady, she was a child, a lonely child in Majdanek. She was seven years old, and she was kept in Majdanek with others. For one year we were speaking with her. Once in a while we were coming back to her and telling her «Come and make the interview». She did not say no completely, but she said «no time». And we came back to her. It happens to us now more than it happened before, but it's not with all the people, it's mostly with a small amount of them.

Yannis Thanassekos : Je souhaiterais poser deux questions à Madame Tarsi. Premièrement, vous avez dit avoir commencé une série d'interviews qui portent sur des témoignages «hors institution», si je puis dire, «hors monde associatif». Ce qui m'intéresse, c'est de savoir si vous avez fait des études comparatives entre ces différentes interviews celles réalisées dans un cadre associatif ou institutionnel et les autres. Existe-t-il des différences au point de vue de l'organisation de la mémoire ?

Deuxièmement, profitant de ce type d'interviews «hors monde associatif», vous avez dit avoir mis l'accent sur les aspects identitaires, la formation de l'identité et la réflexion de soi. Est-ce que vous pouvez nous dire quelques mots sur les différences que vous avez pu observer entre des interviews où c'est bien l'élément identitaire qui prédomine dans la structuration du témoignage et des interviews où ce même élément identitaire serait présent dans la construction mémorielle ? (...)

Anita Tarsi : (...) You asked questions about people feeling better making their interviews in our project than in any other institution. We did not make any research that we can base that on. We only have the experience of meeting the survivors and them telling us that they feel better. I think they said things like «What do you expect from us ?» When you go to an institution, it's more clear, at least in their eyes, that maybe

they are expected to answer some expectations. If it is an association that deals with the underground or rebellion, some people feel that they must answer the expectations of those institutions. Sometimes institutions send historians who are making research on special themes. They come to the survivors and from the beginning they tell them «We are interested not in all your life, in all the experience, but in some pieces of it»; while our project says to the survivor «You come here to tell the story, your story. You are the one to lead the interview, and you have all the time in the world to tell your story. We are not going to stop you, we are not going to tell you not to tell. Everything is important, every detail is important». Actually, they don't «buy» what we say. They check. They always ask «Do you think, do you believe this is really important ? Who is going to hear what we say ? Who will be wanting to hear all these details ?» And I think that we make sure that they understand how important are those details, how they make the history of the Holocaust - that it's possible to get close to it until you almost understand it. Then I think it's worth making comparisons between interviews that are made through institutions with the interviews that we do.

(...) Now about identity. I think identity problems are always there in all our interviews, but it's different if you bring it up. Also, the survivor and the interviewer are aware of it, and they want to make an issue of it. It's important to bring it up and to say «This is something that happened to you, and that is important, almost like the events you went through». To give the survivor the honour to have his inner life put at the same level as the historical events. And I believe it's one of the main goals that we can approach through the interviews. If we only want to know about events, we don't

need so much the interviews. What we need out of it is about the cultural life, the emotional life, and also - this is maybe a little bit too psychological, but I believe that history today is much more inter-disciplinary than it was, and we have to use the tool to understand exactly what it was for a human being to live through the Holocaust, and how much his identity and his perception of himself changed, and how that influenced him in making a new life after it - if there is a life at all.

Yannis Thanassekos : (...) Je voudrais revenir sur cette différence qui existerait entre les témoignages des survivants qui se rendent dans les institutions pour livrer leur témoignage - où il y a apparemment une attente qui organise la mémoire du témoin - et ceux qui témoignent dans des «lieux» où il n'y aurait apparemment pas une telle attente. Or, je vois mal un témoin qui se prêterait, à un titre ou à un autre, à témoigner si il ne le faisait pas pour répondre à quelque attente que ce soit. Je ne pense pas qu'un témoignage puisse être accueilli, par n'importe qui d'ailleurs, individu, institution ou association, sans que le témoin qui pose cet acte n'espère répondre à une attente - diffuse ou institutionnalisée. Il n'y a de témoignage possible que lorsque qu'il y a, dans le chef du témoin, un horizon d'attente et donc d'écoute.

Anita Tarsi : I agree with you that when a person comes to tell his story he has expectations. Maybe it's true that we too have expectations, but I believe we put less pressure on him, because it's much wider. We do expect him to tell us the story, and this is already a huge expectation - to tell us what he went through, and to be clear, to be open, to tell, is a huge expectation. But we don't have a value expectation. We don't ask him to be a certain person or to relate to his story from the point of view of a special theory. I don't know if I am clear enough, but there is a difference if I expect the sur-

vivor to be someone that was very active in surviving or passive in surviving, or that was nice to somebody or was bad to somebody. But if I tell him «Whatever you were, it's OK with me ; only tell me your story» now there are expectations from his side. He wants a commemorative document. He wants to have it for his family, for his children. Also in those things he has expectations for himself, to do it the best way he can, and also to bring the best perception of himself. I know that this is already very complicated, and if I said that there are not expectations, I take it back. I'm sorry. It wasn't true (...).

Maris Lipstadt, rescapée : Une petite question à Anne Van Landschoot : dans ta communication, tu as parlé de spectateurs lors des interviews. Qui sont-ils ?

Anne Van Landschoot : Dans les constatations et les observations que j'ai livrées, je parlais d'un spectateur potentiel, celui qui demain visionnera le témoignage. J'ai situé les actants du témoignage, le niveau du témoin, celui de l'interviewer et celui de l'opérateur caméra qui joue, lui aussi, un rôle dans l'interview et qui a aussi des interférences sur les relations témoin/interviewer ainsi que sur le regard du spectateur. Parce qu'il me semble que si on enregistre ces témoignages sur vidéo, c'est au moins pour qu'ils soient regardés ! Maintenant, par qui ? C'est une question très importante. Jusqu'à présent, à la Fondation Auschwitz, ce sont des chercheurs qui sont venus visionner les interviews et qui, pour ce faire, ont dû obtenir l'autorisation nécessaire selon des règles habituelles pour la consultation de telles archives.

Roger Simon : Mrs. Van Landschoot, I was quite interested to listen to your language and to hear you refer to the interviewer as the «listener», and the camera as the «spectator», which interests me greatly because I'm interested in how the people who watch

and see the videos will be positioned, what role they will play, whether they will be spectators or listeners. I think you identified a very important and difficult problem. Given the fact that you have sets of tapes that have been shot from different camera vantage points, I was wondering whether you've started any kind of work trying to understand how different people who watch and see videos might view them differently depending on the camera angle that's been shot, in relation to the whole problem of what does it mean to watch and see these interviews (...).

Iris Berlazky : My previous colleagues already said two points that I wanted to say. First about the body language, about this Samuel A. that you, Anne, talked about. I think that the interview is first a creation between the interviewee and the interviewer, and the spectator is minor unless he doesn't understand what they created. So they should be aware that what they won't understand, he won't understand. But another thing - silence is part of the dialogue, and the body language is part of the dialogue. So never under-estimate like this Samuel who you said «I'm not a hero, I'm not important» you never know who'll be interested in this in the future.

Anne Van Landschoot : Pour répondre à Monsieur Simon qui a abordé justement la question des réactions des spectateurs vis-à-vis des témoignages. Actuellement on n'a véritablement reçu aucun écho à ce niveau car les chercheurs qui sont venus visionner des témoignages à notre Fondation l'ont fait dans le but d'analyser les événements du vécu des témoins plutôt que leur mise en récit via l'audiovisuel.

Je suis tout à fait d'accord avec vous, Madame Berlazky, lorsque vous dites que les silences et même la remarque de Samuel A. qui dit «Je ne vous en parlerai pas» fait partie du dialogue. J'ai cité ce cas pour mon-

trer qu'apparemment et de nouveau, ce sont des constatations qui ne doivent pas rester au stade de simples constatations mais doivent être travaillées. Il faut qu'on voit ce qu'on fait vis-à-vis de cette évolution. J'ai juste voulu relever le fait qu'au fur et à mesure des années, témoins et interviewers se sont véritablement rapprochés alors que la caméra s'est éloignée. Celle-ci peut représenter le regard du spectateur qui se trouve derrière et c'est gênant. Mais de nouveau je pose la question du spectateur comme une potentialité parce qu'on n'a pas encore eu d'écho de la part des spectateurs. Il faudrait d'abord fixer qui sont exactement ces spectateurs... C'est là une question qui, il me semble, doit être franchement posée lors de Rencontres comme celle-ci.

Jacques Walter : Moi, je voudrais revenir sur la composante finalement iconique des témoignages. Effectivement, des Rencontres comme celle-ci sont consacrées aux témoignages audiovisuels et on a quand même une articulation de ce qui est visible et de ce qui est «dicible». Ce qui me semble intéressant, ce sont les interrogations qu'on peut avoir non pas tant sur le «dicible» que sur le visible. Je m'explique. Dans la communication de Madame Martin-Chauffier, il était clair qu'il y avait une sorte de peur qui était manifestée à l'égard de la manipulation de l'image, peur tout à fait justifiée. Et puis parallèlement, Monsieur Beyrak se faisait l'écho de la peur que pouvaient avoir certains témoins de se trouver à la télévision et d'être victimes par exemple de skinheads. Il y a donc inquiétude. D'autre part, dans ce que dit Monsieur Blikstein, lorsqu'on établit des protocoles d'observations, une part importante de ces observations concerne plutôt ce qui est verbal. On va noter des hésitations, des incohérences et l'image n'est guère présente. Troisième chose enfin et c'est Anne Van Landschoot qui en a parlé : il y a une sorte d'éviction du spectateur ins-

titutionnel dont on prévoit qu'il sera un jour face à un film dans les changements de dispositifs observés en l'espace de quelques années. Ce sont ces flottements à l'égard de l'image que j'ai envie d'interroger sans avoir d'ailleurs de solution. Cela se traduit au moins par trois questions : est-ce qu'on peut envisager l'image comme autre chose qu'une preuve ? C'est-à-dire, est-ce que finalement filmer des témoignages de façon audiovisuelle c'est se dire : « J'utilise l'image parce que voyant le témoin, il y a là une garantie pour moi qu'il dise la vérité » ? Il n'est pas sûr que l'*image* soit systématiquement synonyme de vérité, on le sait bien. Deuxième question à l'égard des institutions qui filment : y a-t-il des consignes ou des mutations dans les consignes de filmage des « corps » ? Car finalement, une interview, un entretien, c'est bien entendu la parole mais aussi un corps filmé. Quel est donc le rapport au corps qu'on établit ? Et troisième question qui dérive des deux précédentes : est-ce qu'il y a dans certaines institutions un travail d'exploitation conscient et raisonné de la part iconique contenue dans les témoignages audiovisuels ?

Yannis Thanassekos : Effectivement, si l'on considère l'image comme garantie d'une vérité quelconque, je crois que nous faisons fausse route. Il y a d'autres axes et notamment celui de la véracité qui est un autre concept qui concerne à la fois le verbal et l'intra-verbal, le récit et l'image. Pour ce qui est du comique, à ma connaissance, ce serait une piste de recherche extraordinaire. Je ne sais pas si certaines personnes ont entrepris de telles recherches mais en tout cas, il est vrai qu'il y a des situations extrêmement riches en matière d'ironie et de comique à l'intérieur des témoignages.

Izidoro Blikstein : Je pense, Monsieur Walter, que vous avez pleinement raison quand vous dites que « l'icône » ne fut pas tellement l'objet de commentaires, du moins

dans mon exposé. J'ai fait des commentaires indirects, par exemple au moment où la survivante Coifman racontait que son père avait été arrêté et mis en prison. Elle pleurait naturellement et la caméra enregistrait ses réactions corporelles. Mais je dois dire que nous avons dans notre groupe de recherches à São Paulo des chercheurs qui essaient d'étudier le témoignage du point de vue de la sémiotique non-verbale. Dans ces cas-là, encore une fois, la caméra joue un rôle fondamental. Comment est-ce qu'on travaille avec la caméra ? Il y a ce metteur en scène brésilien disparu qui a dit que la morale et l'éthique dans un film, c'est une question de travelling et de close-up. Et je dois dire que les mouvements de caméra sont toujours des mouvements sémiotiques et significatifs. Les deux ou trois opérateurs de la caméra qui travaillent avec moi sont préparés à différents close-up, par exemple les gestes des mains, l'expression du visage, etc. En réalité, nous savons bien que l'acte et la parole se divisent par le discours lui-même accompagné de l'expression non-verbale qui constitue deux chapitres très importants de la sémiotique : la cinétique et la proxémique qui traitent des mouvements corporels, gestes, expressions du visage, etc. Il suffit de citer en exemple un survivant qui, quand il a dit qu'il ne pouvait plus parler de l'expérience concentrationnaire, n'avait pas de contact visuel avec l'interviewer et se grattait beaucoup par exemple. Ce sont des manifestations du corps qui accompagnent le discours. Et parfois, le non-verbal est beaucoup plus important que le verbal. Il suffit d'un geste. Parfois la caméra prend un close-up de la famille qui est près du témoin. Je cite un cas où l'épouse et le fils sont restés près du père parce qu'ils prétendaient qu'il avait la santé fragile. La caméra prenait parfois des close-up de la famille et on voyait par exemple que le fils avait un regard un peu indifférent vis-à-vis du témoignage de son père.

D'autre part, il faut que je donne un éclaircissement. Monsieur Szafran a très bien parlé de la durée des interviews. Il y a des cas où le témoin veut parler un peu plus mais où la famille l'en empêche parce qu'il a la santé fragile. C'est la famille qui dit cela, pas lui (...).

Yannis Thanassekos : J'ai une question pour Madame Gelbin : où sont conservés les enregistrements bruts de vos interviews au point de vue institutionnel ? Chez vous ou dans une autre institution fédérale ou étatique ? Qui détient le pouvoir de dérogation au point de vue de la consultation de ces archives dans votre institution ?

Cathy Gelbin : The original Betacam recording that was made during the interview is stored at the German National Film Archive. Nobody there has access to these tapes ; this is simply a measure for preservation, because we don't have the means to preserve tapes at the right kind of temperature and all the things that increase the lifetime of a tape like this. So the German National Film Archive keeps these originals of our tapes, but does not give anyone access to them unless we give them permission to do so. So anyone who wants to use these originals for a film, for example, would have to ask the Moses Mendelssohn Zentrum for permission to do so. So the copy there, or the original, is not for public use. It's only for preservation.

A Betacam copy of the original which is in terms of quality very close to the original goes to Yale and is kept there. We also make copies for public use in Germany, because we feel that it is very important to have a place in Germany, which is the land of the perpetrators and bystanders as we all know. People there need to be confronted with this and need to have the possibility to look at these videos. So the public use in Germany is granted through the museum Haus der Wannsee-Konferenz, which is probably as close to a Holocaust museum as it gets in

Germany at this point. They have VHS copies of the tapes. I have to say that some of the people we interviewed said that they did not want any copies of their interviews to be available to a German audience. So these tapes are not publicly accessible at the Haus der Wannsee-Konferenz ; they're only publicly accessible in Yale. But these are only maybe two or three interviews that we've done, particularly of younger people. We did some second generation interviews, and I think two or three people we interviewed who were born after the war and who are second generation, did not want their interview to be publicly accessible. Also, one interview by a survivor who's a psychotherapist and still works as a psychotherapist - she didn't want that either, because she didn't want clients of hers, for example, to be able to see a tape.

I should say something about the public accessibility of the tapes at the Haus der Wannsee Konferenz. Everyone is able to watch the tapes there, but we monitor who watches them. Anyone who comes there has to present an ID, and the library at Haus der Wannsee-Konferenz fills out a card which they keep. So we keep a record of everyone who uses those tapes, just to make sure that there's some public control over who uses them, just in case they get misused, abused in some way, that we have a way of tracing just who works with the tapes. It's some means of public control, as much as we can do at this point. The survivors we interview know that there's no absolute way to protect their testimonies from abuse. People who want to make sure that this doesn't happen will not speak in public, will not give a public testimony, a visual testimony which is stored at an archive where there is public accessibility. The people we interview know that the purpose of this project is to make testimonies publicly accessible, so they also realise that there is a certain risk ;

but we try to control the risk, as I said, by keeping records of who has access to these testimonies.

A VHS copy of the testimonies is also kept in our institution, but it's not publicly accessible because we don't have the means. We don't have a library or someone who can always take care of this collection and take care of people who want to use it. The copies we keep at Mendelssohn Zentrum are for educational purposes. Some of the people who work for the project, like myself or one of my colleagues, teach courses in the Jewish Studies Programme at Potsdam. Sometimes we teach courses particularly on testimonies and ways of approaching them, and sometimes we also use testimonies for certain classes. For example, for a history class you could use some of the testimonies or parts of them.

A. Willy Szafran, *Président de séance* : Madame Martin-Chauffier, si j'ai bien compris votre communication de ce matin, vous envisageriez de confier des archives à l'Etat. Je dois avouer que j'ai des difficultés à comprendre qu'une institution créée par la société civile veuille s'en remettre à l'Etat, fût-il encore actuellement démocratique... Qui vous assure que dans cinq ans, en France, le Front National ne fera pas partie d'un gouvernement de coalition et qui peut vous assurer que le Ministre de tutelle de votre institution ou des archives que vous avez confiées à l'Etat, ne sera pas membre de ce parti ?

Manette Martin-Chauffier : Ce matin, j'ai pris soin de bien vous dire que la responsabilité des contrats que nous passons avec chaque témoin était extrêmement précise sur un point : seule la Fondation pour la Mémoire de la Déportation a le droit d'utilisation des documents auxquels ces témoignages aboutissent. Si nous envisageons de confier la conservation à l'INA ou aux Archives Nationales, objectivement, je

n'imagine pas que ces institutions seraient victimes d'un régime que je ne vois d'ailleurs pas arriver réellement en France maintenant. Il n'en reste pas moins que je vous ai dit aussi que nous étions en train d'étudier les modalités et les contrats que nous passerions avec eux. L'INA a l'obligation du dépôt légal, c'est-à-dire que l'INA ne sera jamais propriétaire des documents que nous lui confions et il sera sûrement prévu une clause selon laquelle nous pourrions enlever ces documents quand nous le voudrions. Je ne sais pas comment cette clause sera rédigée. Il est en tout cas évident que nous ne confions pas à l'INA la propriété de ces documents mais simplement leur entretien et le renouvellement éventuel des supports, etc. L'Etat a délégué à l'INA cette responsabilité et objectivement, je ne vois pas en France quelqu'un d'autre qui pourrait nous offrir de telles garanties.

Sabine Zeitoun, *Directrice du Centre d'Histoire de la Résistance et de la Déportation, Lyon (France)* : N'êtes-vous pas tenus en France de faire aussi un dépôt légal auprès de la Bibliothèque Nationale ?

Manette Martin-Chauffier : Il y a une chose que je ne vous ai pas dite. C'est que le système de la Fondation en France implique une tutelle de l'Etat, c'est-à-dire que dans notre conseil d'administration sont représentés : le Ministère de l'Intérieur, celui des Anciens Combattants et le Ministère de l'Education Nationale. Donc, si vous voulez, il nous est reconnu une véritable indépendance mais il n'en reste pas moins que l'Etat est présent. D'ailleurs il me faut vous dire aussi que l'Etat nous a énormément aidé à constituer cette vidéothèque. Pour répondre très précisément à la question de Madame Zeitoun : d'après la loi, si je l'interprète bien et j'ai été à l'INA durant des années, je pense que la vidéo relève plutôt du dépôt légal de l'INA que du dépôt légal des Archives nationales. Cette question n'a pas

encore été posée à notre conseil d'administration alors que je vous répète que l'on a cette tutelle qui est là, présente à chacune des réunions de notre conseil d'administration. C'est pour cela qu'il faut que nous étudions la question avec des juristes pour ne pas nous trouver dans une drôle de situation. Mais les contrats que nous faisons nous protègent beaucoup.

Hélène Wallenborn : Je voudrais vous demander une précision, Madame Martin-Chauffier. Vous avez dit ce matin, qu'après les interviews, il y avait un historien qui faisait une fiche critique pour déterminer ce qui était erroné. J'aurais voulu savoir sur quelle base on déterminait ce qui est erroné. Pourriez-vous me donner des exemples ?

Manette Martin-Chauffier : Pour le moment, ces fiches sont très très simples et ce n'est pas un vrai travail d'historien. Il s'agit simplement de repérer dans le témoignage les erreurs flagrantes car dans presque tous les témoignages, il y a des erreurs qui sont évidentes : des erreurs de date, etc. Cette petite fiche est annexée au témoignage pour que ceux qui en prennent connaissance rectifient tout de suite les erreurs évidentes. Parler de fiche critique, vous voyez c'est assez superficiel.

Quelques thématiques de recherche à partir des témoignages

Some topics of studies based on audiovisual testimonies

Yannis Thanassekos : (...) Je voudrais vous poser une question, Madame Tarsi, sur le problème de la famille qui est un des pivots de vos recherches : est-ce que vous avez observé dans ces problèmes de famille des cas

où justement des adolescents ont dû assumer, en raison de la détresse des parents, des rôles et des fonctions incombant précisément aux parents ?

Anita Tarsi : (...) One thing I may say is about changing roles. From the interviews and other documentation, I believe that behind every child and every adolescent there is a grown-up that influences his steps. Also, while we see the children and the adolescents making great courageous moves, very hard ones for their age, they make them because there is a grown-up behind them. It's true for the smugglers in the Warsaw Ghetto ; without the organisation of the family, all the family, it wouldn't be possible. It had to be a mother or a brother or a father that was waiting for the children inside the ghetto and taught them how to do things. Even when the child stayed alone already, no grown-ups around him, there is always that saying by a survivor that comes back to me «But my grandmother, or my father, said : 'You are the only one that will survive from the family.'» And I'm sure you all have this saying by survivors, and this is when there is nobody left, this is what they said. And this is from my point of view what makes me sometimes so moved.

Yannis Thanassekos : (...) J'avais en vue une autre question par rapport à la famille : lors d'interviews que j'ai réalisées moi-même ou lors d'interviews réalisées par mes collaborateurs, j'ai pu constater qu'il y avait eu un certain nombre de problèmes très importants pour des adolescents, et même pour des enfants en bas âge, qui, du fait de la destruction de l'autorité paternelle pour de multiples raisons, soit avant la déportation, soit dans le camp, ont dû, brusquement, quitter l'adolescence et se comporter comme des adultes, assurant souvent la protection de toute la famille. J'ai vu plusieurs interviews où lorsque le père a poussé la famille, pour diverses raisons compréhensibles, à s'ins-

crire au registre des Juifs, plusieurs enfants ont été révoltés par rapport à cette situation et cela a créé un conflit interne à la famille. J'aurais voulu savoir si dans les interviews réalisées par Madame Tarsi, il y a des éléments précisément de cet ordre car je pense qu'on pourrait trouver traces de ces problèmes vécus dans la vie d'après, notamment du point de vue de l'organisation des relations familiales ultérieures (...).

Anita Tarsi : (...) I believe that conflict is the world. First of all, family life goes on, and motivations to fight or to be in conflict, teenagers with parents, are something normal. The Holocaust really did not stop that. Teenagers had conflicts and for some, under that situation, sometimes they were worse, sometimes they were less. It's something that we also have to research before we say much more than that, but we heard about fathers having a very difficult time, and teenagers having a difficult time with their parents. We know that there are many teenagers that actually fled from their houses. They went to live with teenagers of their own age, or they went to the partisans, or they went whatever place they could so as not to be so helpless in front of the deterioration of their own families.

Witold Muszynski, Bookseller : Mrs. Tarsi, have you ever tried to interview Jewish people who were deported in Russian camps ? They were not extermination camps, but the conditions were no better than the German camps.

Anita Tarsi : We did make some interviews with people that were at the beginning in Poland who fled towards Russia at the beginning of the war and, during the time before the Germans came into the East were caught and taken inside Russia. They went through all the time of the war in those camps. We did, I think, two or three interviews. Our project is mainly about the Nazi time and the people that suffered and were

victims of the Nazis, and all that happened to them because of it. We don't have the mandate to interview people who suffer for many other things. It's for others to make those interviews. If we had the money, I think it would be possible to make endless interviews about how people suffered in different camps under different governments (...).

Marie Lipstadt : Madame Tarsi, vous avez parlé du destin de quelques enfants nés entre 1927 et 1938, transportés de Dachau à Birkenau et qui n'ont pas été sélectionnés à la rampe. Est-ce que vous connaissez la raison pour laquelle ces enfants n'ont pas été sélectionnés ? D'après ma propre expérience, en dessous de 15-16 ans, on était envoyé tout de suite à la chambre à gaz.

Anita Tarsi : We also were astonished when we heard the story of the children coming to Birkenau in 1944 and getting into the camp without a selection. But we know that it happened, and that's it. We don't know why. The explanations are not good enough ; maybe it was completely a coincidence, that there was nobody there waiting for them. They were special transports. They weren't big ones. They were maybe at the time the people from Hungary came. It's impossible to have a sharp answer about it, but we know that towards the end of July, the beginning of August, there were two groups that came that way, one from Majdanek and the other one from Dachau. Both of them got into the camp, and part or both of them went to Camp A, if I remember well. They stayed there for two or three or four weeks, and then they were taken to selections and part of the children that came were sent to the gas chambers.

Salomon Rubinstein, rescapé : Je voudrais appuyer vos interventions, Madame Tarsi, quand vous dites qu'il y a eu des enfants juifs qui ont échappé aux sélections. C'est exact. J'ai connu à Monowitz, Auschwitz III,

un kommando où il y avait 25-30 enfants de moins de 12 ans. On appelait ce kommando la *Mauer-Schule*. Il était dirigé par un détenu, prisonnier politique allemand, un communiste qui était le kapo de ce kommando. Deuxième fait que j'ai connu : en 1945 à mon retour de captivité, j'ai été mis ici en Belgique en présence de cinq enfants qui avaient survécu aux camps de concentration. Je ne sais ce qu'ils sont devenus... Je ne sais pas si la Fondation Auschwitz est au courant. J'ai été mis en présence de cinq enfants revenus d'Auschwitz...

La subjectivité du témoignage et sa transmission

Subjectivity and transmission of testimonies

Massimo Iannetta, *cinéaste* : Monsieur Blikstein, vous avez dit très brièvement dans les conclusions de votre communication qu'il y avait un Holocauste par témoin, qu'il ne fallait pas en rester à un Holocauste général. J'aimerais que vous nous en disiez un peu plus sur ce sentiment et comment vous en êtes venu à cette conclusion.

Izidoro Blikstein : Cette conclusion est polémique, je le reconnais, et elle provient de cette étude comparative qui nous montre qu'il faut vraiment examiner avec attention les différentes réactions des gens selon leur culture, leur niveau social et économique, leur région ou pays d'origine, parce qu'il y a différentes perceptions des mêmes événements. On se souvient de l'expression anglaise : «La vérité est dans l'œil de l'observateur». Citons, par exemple, le cas d'un témoignage dans lequel le témoin n'emploie pas le

mot «nazi» : il parle toujours des Allemands comme s'ils étaient les bienfaiteurs qui l'avaient sorti du village pour trouver peut-être une meilleure situation. Dans ce témoignage, il n'y a pas de perception claire du nazisme.

Il est très dangereux de penser à l'Holocauste, à la Shoah ou au génocide d'une façon un peu stéréotypée comme cela arrive d'ailleurs souvent dans des films populaires avec une sorte de manichéisme. Il faut vraiment éviter les stéréotypes et essayer de comprendre dans chaque répertoire, chaque culture, chaque région, ... comment les événements du génocide, de la persécution, ont été perçus. J'ai l'impression que cela est très important pour que l'on s'approche un peu plus de la vérité concentrationnaire. L'interviewer doit «balayer» son imagination et laisser le témoin parler. Il y a toujours des stéréotypes qui peuvent camoufler sa perception ou son analyse.

A. Willy Szafran : Quand vous dites que chaque survivant a «son» Holocauste, au niveau du vécu, c'est la reconnaissance de la subjectivité de chacun. Mais il en est de même au niveau de la création artistique dans quelque domaine que ce soit. Actuellement, de plus en plus, on voit des ouvrages littéraires, des films, d'autres oeuvres artistiques, réalisés par des créateurs qui n'ont pas connu la Shoah et qui la rendent sous une forme esthétique dont il faut savoir si elle est réellement le résultat d'une création originale ou pas. Finalement, ils ne font que rendre ce qu'ils ont intégré dans leur imaginaire, à titre subjectif. Je suppose qu'il faut également pouvoir accepter cet aspect-là de la création artistique parce que cette production artistique, qui se fait de plus en plus importante ces toutes dernières années, va devenir, à mon avis, prédominante (...).

Izidoro Blikstein : (...) Il me semble que nous nous trouvons là devant l'éternel dilemme de l'objectivité face à la subjectivité. En

réalité, si on pense par exemple aux thèses révisionnistes et négationnistes, il serait très important que le témoignage soit réaliste, vrai et objectif. Je dirais même qu'on aurait envie de faire un «déblayage» du témoignage pour laisser seulement les aspects les plus objectifs. Mais il s'agit là d'une illusion et ce, pour de multiples raisons : l'écart, la distance dans le temps et dans l'espace entre le témoin et le cadre du camp de concentration, ... soit pour d'autres raisons d'ordre psychologique ou psychanalytique, du fait qu'on se trouve devant un témoignage qui n'est pas nécessairement linéaire et qui peut présenter des redondances, des lapsus ou d'autres problèmes liés particulièrement à la mémoire. D'autre part, le témoin se trouve aujourd'hui environné par toute une masse d'informations par la littérature, le cinéma, la télévision et les médias d'une façon générale, qui présentent justement une sorte de «stéréotypisation» de la Seconde Guerre mondiale et même du génocide et des camps de concentration. Il me semble très difficile d'échapper à la subjectivité. C'est pour cela que je pourrais faire référence à la communication de Madame Van Landschoot concernant l'interférence de l'interviewer. Il me semble que celui-ci doit se comporter comme un auditeur et la caméra doit capter le témoignage avec une certaine distance parce qu'il faut respecter cette intégralité et même cette subjectivité. Vous avez très bien dit, Monsieur Szafran, qu'il y a un rapprochement avec la création artistique. Je suis tout à fait d'accord. Et c'est pour cela que je crois que Primo Levi est aussi un mémorialiste de l'Holocauste avec l'avantage de pouvoir utiliser son style littéraire. J'ai écrit un petit article sur la sémiotique de l'univers concentrationnaire dans l'œuvre de Primo Levi qui est publié dans le *Cahier International* (n° 1). J'ai essayé de démontrer que la vérité extérieure est fondamentale mais la vérité intérieure - pas toujours logique - est celle qui m'intéresse du point de

vue de la sémiotique. Quand Primo Levi raconte par exemple qu'en arrivant à Auschwitz, les fonctionnaires du camp ont mélangé toutes les paires de chaussures et qu'il était donc impossible de retrouver sa propre paire, je pense que, pour lui, cela représentait la violence et l'humiliation. Pour d'autres, perdre une paire de chaussures pouvait ne pas signifier grand chose. Je ne veux pas tomber dans une subjectivité relative. Je cherche cette vérité intérieure qui réside dans chaque survivant. Il faut donc co-vivre avec la subjectivité comme l'analyste observe les discours de son patient. Il faut regarder et écouter les survivants.

Yannis Thanassekos : Il va de soi, bien sûr, que la subjectivité constitue la voie essentielle pour restituer la complexité du vécu. Seulement je me pose la question suivante : si en effet la captation de la subjectivité ne parvient pas à se transformer en une connaissance objectivable, alors la transmission de cette expérience me semble problématique. Si c'est uniquement à travers l'échange intersubjectif que s'effectue la transmission de cette expérience - à la fois comme connaissance et comme leçon - alors je crois que nous arrivons aux limites propres à toute transmission à caractère initiatique. Or la connaissance qui procède d'un acte initiatique est toujours une connaissance exclusive. Constituer la connaissance issue de l'expérience concentrationnaire dans un tel cadre initiatique équivaldrait à lui ôter son véritable sens en tant précisément que connaissance partageable. Et une connaissance ne devient partageable que dans la mesure où elle atteint certains degrés d'objectivation. Puis il y a aussi le problème des artistes, des peintres, des poètes, ... qui n'ont pas vécu l'événement et qui effectivement, à travers leur création, à travers leur propre imaginaire, à travers la façon dont eux-mêmes ont perçu cette expérience, tentent de la recréer. Incontestablement, cela fait partie aussi de la

transmission. Seulement, il y a problème : nous avons organisé en décembre 1997 un Colloque international où nous avons invité toute une série d'artistes pour nous exposer à travers leurs oeuvres plastiques et picturales, la façon dont cette nouvelle génération d'artistes est imprégnée par ces événements et comment ils essayent de les restituer à travers leurs oeuvres*. La discussion fut très intéressante, précisément dans la mesure où notre époque pose problème, un problème majeur, je pense, du point de vue de nos représentations en général, esthétiques en particulier. Je veux parler ici de l'esthétique que, faute de mieux, on appelle «post-moderne». Si effectivement

les formes de l'imaginaire artistique constituent l'une des voies à travers lesquelles se réalise la transmission de cette expérience, je pense qu'il nous faut dans le même temps rester attentif à la façon dont l'imaginaire collectif décode, reprend et intègre le message que véhicule l'esthétique subjectif du créateur. Je pense, par exemple, à certaines créations dites conceptuelles ou à certains films de fiction.

* *N.d.E.* : Voir Daniel WEYSSOW et Yannis THANASSEKOS (sous dir.), *La mémoire d'Auschwitz dans l'Art contemporain*, Actes du Colloque International, Bruxelles, 11-13 décembre 1997, *Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° spécial 60, Bruxelles, juillet-septembre 1998.

Séances des Vendredi 12 juin et matinée du samedi 13 juin 1998
Sessions of Friday, June 12th, 1998 and Morning of Saturday, 13 th

Recherches scientifiques et
pédagogiques en cours.
Propositions sur les orientations
à donner aux recherches à venir

*Scientific and pedagogical
research carried out at the
moment.*

*Propositions for the orientations
of future research*

Présidents :

Vendredi matin - *Friday Morning* :

Professeur Georges SYLIN,

Directeur du Centre Audiovisuel de l'Université Libre de Bruxelles

Vendredi après-midi - *Friday Afternoon* :

Monsieur Hubert GALLE,

Maître de Conférences à l'Université Libre de Bruxelles

Samedi - *Saturday* :

Professeur Jean-Jacques HEIRWEGH,

*Doyen de la Faculté des Sciences Sociales, Politiques et Economiques
de l'Université Libre de Bruxelles*



De gauche à droite/*From the left to the right*: Madame Anita Tarsi, Research Supervisor (Israeli Project), Madame Joan Ringelheim, Director of the Division of Education and Oral History (United States Holocaust Memorial Museum).



De gauche à droite/*From the left to the right*: Madame Anita Tarsi, Research Supervisor (Israeli Project), Monsieur Geoffrey Hartman, Adviser and Project Director (Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies).

JACQUES WALTER

Professeur

Centre de Recherche sur les Médias

Université de Metz - France

Pour une périodisation des témoignages de survivants à la télévision

Les études des enregistrements audiovisuels de témoignages de survivants portent généralement sur ceux réalisés par des institutions spécialisées. Or, cette contribution concerne les témoignages produits par la télévision française. Pourquoi ? C'est une banalité de dire qu'en quelques décennies la télévision est devenue un moyen essentiel d'information et de culture de nos contemporains, ainsi qu'un élément constitutif de la mémoire sociale. Il suffit de se reporter à des chiffres sur le taux d'équipement des ménages : 1 % en 1954, 51,7 % en 1967, 94,5 % en 1990¹. De plus, les chaînes se sont multipliées, les programmes se sont diversifiés, les pratiques de consommation se sont modifiées. Aussi le titre initial de la communication, «Les témoignages de survivants à la télévision. Questions de méthode», s'est-il avéré trop ambitieux, tant est délicate l'exploration de sources télévisuelles. Certes,

le magnétoscope du chercheur est précieux pour capter des documents au fil des jours, mais il présente des limites pour constituer un corpus d'émissions anciennes. Heureusement, l'accès aux archives est rendu possible grâce à l'Institut national de l'audiovisuel (INA) et à la loi de juin 1992 instaurant le dépôt légal de l'audiovisuel. Il n'en demeure pas moins que le traitement télévisuel des camps de concentration et d'extermination nazis, pas plus que celui des témoignages de survivants, n'ont fait l'objet d'études systématiques. En conséquence, je tracerai les linéaments d'un programme de recherche sur la base de mes essais sur la médiatisation de la Shoah, étant entendu qu'ils bénéficient de travaux fondamentaux sur la télévision, le témoignage et l'extermination.

Ce programme est sous-tendu par une réflexion sur les constructions mémorielles. A

¹ Jérôme BOURDON, *Haute fidélité. Pouvoir et télévision, 1935-1994*, Ed. du Seuil, Paris, 1994.

cet égard, un bref détour par l'oeuvre de Maurice Halbwachs² s'avère précieux. Celle-ci permet notamment de souligner que semblables constructions passent par une «localisation sociale formant la remémoration des souvenirs» et par une «réciprocité des perspectives constituant les interactions sociales», ce qui correspond à deux processus en interrelation : la «mémoire de l'expérience» qui reconstruit le passé et la «mémoire dans l'expérience» qui présente un aspect opératoire dans l'ajustement des formes mémorielles³. Il est donc possible d'observer des phénomènes de continuité et de discontinuité, dont la description s'organise à partir de «matérialités» que sont l'espace, le temps et le langage⁴. Voilà des paramètres à prendre en compte lorsque l'on veut analyser des témoignages. Plusieurs auteurs ont insisté,

par exemple, sur les variables nationales ou transnationales⁵, sur les tensions entre passé et futur dans les usages de la mémoire⁶, sur la variété des formes langagières des témoignages⁷. Au fond, tous insistent sur l'existence de ce que l'on pourrait appeler des régimes mémoriels et testimoniaux, qui varient au cours des ans. C'est pour ces raisons qu'est privilégiée l'entrée temporelle et que la communication s'intitule en définitive : «Pour une périodisation des régimes de témoignages de survivants à la télévision».

A la télévision, ces régimes se distribuent sur une période de cinquante ans, en fonction d'une dynamique polymorphe. En reprenant une distinction classique, sur un versant quantitatif, on peut certainement repérer des périodes de pics, tout comme des périodes de basses eaux. Sur un versant davantage qua-

² Maurice HALBWACHS, *Les cadres sociaux de la mémoire*, Ed. Albin Michel, Paris, 1994 [1ère éd. : 1925].

³ Paul SABOURIN, «Perspective sur la mémoire sociale de Maurice Halbwachs», *Sociologie et société*, n° XXIX-2, Montréal, 1997, aut., pp. 139-161.

⁴ Frédéric GRAO et Nicole RAMOGNINO, «Les matérialités sociales et leurs observations. Les leçons de méthode de M. Halbwachs», *Sociologie et société*, n° XXIX-2, Montréal, 1997, aut., pp. 103-119.

⁵ Nicolas WEILL et Annette WIEVIORKA, «La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien», *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, 1994, pp. 163-191 ; Jacques WALTER, «Les Archives de l'histoire audiovisuelle des survivants de la Shoah. Entre institution et industrie, une mémoire mosaïque en devenir», in Jean-Pierre BERTIN-MAGHIT et Béatrice FLEURY-VILATTE (sous dir.), *Cinéma, télévision et histoire*, Ed. de l'EHESS, Paris (à paraître).

⁶ Tzvetan TODOROV, *Les abus de la mémoire*, Ed. Arléa, S.l., 1995.

⁷ Michael POLLAK et Nathalie HEINICH, «Le témoignage», *Archives de la Recherche en Sciences Sociales*, n° 62-63, Paris, 1986, pp. 3-29 ; Nathalie HEINICH, «Le témoignage, entre autobiographie et roman : la place de la fiction dans les récits de déportation», *Mots. Les Langages du politique*, n° 56, Paris.

⁸ Dominique MEHL, *La télévision de l'intimité*, Ed. du Seuil, Paris, 1996.

⁹ Par exemple, des survivants étaient invités à *Bas les masques* («J'ai subi l'humiliation», 10/05/95, France 2) ou à plusieurs éditions de *La Marche du siècle* («Justice, histoire, mémoire», 08/09/93, France 3 ; «La libération des camps de concentration», 18/01/95, France 3).

¹⁰ Umberto ECO, *La guerre du faux*, Ed. Grasset, Paris, 1985 [1ère éd. italienne : 1983] ; Francesco CASETTI et Roger ODIN, «De la paléo- à la néo-télévision. Approche socio-pragmatique», *Communications*, n° 51, Paris, 1990, pp. 9-26.

¹¹ Jean-François DIANA et Guillaume SOULEZ (dir.), *Télévision, transformation, théorie. Retours possibles sur la néo-télévision*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1999, à paraître.

¹² Noël NEL, «Pour une histoire multidimensionnelle de la télévision», in Jean-François DIANA et Guillaume SOULEZ (dir.), Op. cit.

litatif, si différents régimes coexistent, des dominantes peuvent s'affirmer à certains moments. Mais comment périodiser ? Comment repérer ces dominantes ? Pour répondre à ces questions impliquant des choix théoriques et méthodologiques, plusieurs critères doivent être retenus : d'une part, l'évolution des émissions historiques et des dispositifs à la télévision ; d'autre part, l'évolution des mémoires et de l'historiographie du génocide. Ces éléments définissent un contexte à prendre en compte pour l'analyse d'un corpus, dont la délimitation n'est cependant pas sans poser des difficultés.

1. L'histoire de la télévision, l'histoire à la télévision

Pour peu que l'on regarde la télévision et que l'on soit attentif à ce qui concerne la Shoah, on ne peut qu'être frappé par l'abondance de ce thème, que ce soit dans des journaux télévisés, des émissions ou des soirées spéciales, auxquels souvent des témoins participent, quand ils n'en sont pas les principaux protagonistes. Afin d'expliquer ce phénomène, plusieurs options sont possibles : l'une consiste à prendre en compte l'histoire du média parce que, pour nombre d'observateurs, la forte présence de témoins caractériserait une forme moderne de télévision, quelque soit le sujet. Une autre consiste à rechercher des explications dans l'engouement du média pour l'histoire, moins récent qu'il y paraît ; cette plongée dans le passé révèle le poids de facteurs politiques dans la programmation historique et testimoniale. Néanmoins, les deux options rendent nécessaire une histoire des dispositifs télévisuels.

Abondance des témoignages et néo-télévision

La profusion récente des témoignages est donc importante, au point qu'elle autorise à parler d'une «télévision de l'intimité»⁸ met-

tant en scène une forme moderne de compassion⁹. On peut faire l'hypothèse que ce processus provient de ce que d'aucuns nomment la «néo-télévision». En effet, chez les spécialistes du média, la périodisation a donné lieu à des débats théoriques marquants, à partir du milieu des années quatre-vingt. Pour l'essentiel, la discussion, dont les bases ont d'abord été posées dans le champ journalistique, s'est développée autour des thèses d'Umberto Eco et de Francesco Casetti et Roger Odin¹⁰. Schématiquement, on serait passé d'un modèle fondé sur le primat du contrat et de l'éducatif (paléo-télévision) à un autre fondé sur celui du contact et de la convivialité (néo-télévision). Cette distinction amène facilement à penser que les témoignages sont plus fréquents dans la seconde période (les années 1980 et suivantes), en raison de la multiplication des *talk shows*, des émissions de conversation. Mais, dans la logique supposée de la néo-télévision, est-ce que tous les survivants y témoignent de leur seule souffrance ? ou d'eux-mêmes, et non de ce qui est advenu à autrui ? L'examen de ces émissions montre que ce n'est pas la règle. Une telle perspective appelle alors des nuances. Comme l'a notamment mis en relief un colloque du Centre de Recherche sur les Médias de l'Université de Metz¹¹, de nombreuses études - tout en reconnaissant la portée heuristique de ces propositions - visent à signifier que l'évolution du média est plus complexe qu'il y paraît. Ainsi, s'accorde-t-on volontiers à reconnaître que l'histoire de la télévision serait multidimensionnelle (dimension institutionnelle, politique, programmatique, technique, économique, etc.) et qu'elle serait analysable en termes de mutations de strates¹². Cependant, en l'état de nos connaissances et compte tenu de l'objet qui nous occupe, l'objectif n'est pas de livrer une généalogie de ces mutations. En revanche, sous un angle plus restreint - celui des études sur la place de l'histoire à la

télévision - il est possible de mesurer l'impact de ces différentes strates sur l'apparition des témoignages ; de plus, ces études ont le mérite d'aller au-delà des rationalisations produites par notre mémoire limitée de téléspectateur ordinaire.

Rareté des témoignages et programmation historique

Situer la production des témoignages à la lumière de la programmation historique oblige à prendre une certaine hauteur de vue. Certes, on estime que, depuis une vingtaine d'années, l'histoire occupe une place plus grande à la télévision, ce qui expliquerait une plus grande mise en visibilité des témoins. Pour autant, il ne faudrait pas se laisser abuser. Comme le remarque Jean-Noël Jeanneney¹³, «c'est affaire d'accentuation, non de rupture.» Se faisant l'écho de recherches récentes, celui-ci démontre que la préoccupation historique est une constante dans ce média, en raison de trois ressorts principaux présents dès les origines. Mais surtout, de mon point de vue, leur mise en évidence permet de comprendre les raisons de la faible amplitude des témoignages à l'écran jusqu'aux années soixante-dix. Quels sont donc ces ressorts ? D'abord, une volonté de faire jouer au média une fonction culturelle ; ceci s'est traduit dans les années soixante par une propension à enseigner

l'histoire, propension à laquelle participent des responsables politiques gaullistes et des réalisateurs proches du Parti communiste ; les uns et les autres pouvant se référer à un passé résistant au détriment de l'évocation de la Shoah. Ensuite, une ambition consistant à privilégier ce qui fortifie la nation ; c'est-à-dire que, à l'instar des pratiques de la III^{ème} République, on insiste sur les facteurs d'unification et l'on écarte ceux qui favorisent la division du pays, comme le rôle de l'Etat français de Vichy dans la déportation. Enfin, les responsables de la télévision ont rapidement pris conscience et tiré les leçons de l'existence d'un public important et fidèle aux programmes à vocation historique ; mais la rareté des témoignages serait-elle due à l'étroitesse du segment intéressé par l'extermination ? En fait, s'il y a une indéniable appétence pour Clio, les témoignages de survivants seraient donc rares, durant une assez longue période, pour des raisons politiques (*lato sensu*), liées aussi au fait que la télévision dépendait étroitement de l'Etat. Cette explication semble confirmée par l'analyse des émissions relatives à la Seconde Guerre mondiale, dont, peu à peu, la mémoire de l'extermination va en quelque sorte s'autonomiser.

Ainsi, à partir d'un corpus duquel sont exclus les journaux télévisés (ce qui n'est pas indifférent, comme je l'expliquerai par la

¹³ Jean-Noël JEANNENEY, «Comment l'histoire a conquis la télévision», *L'Histoire*, n° 220, avr. 1998, Paris, p. 120.

¹⁴ Isabelle VEYRAT-MASSON, «Entre mémoire et histoire. La Seconde Guerre mondiale à la télévision», *Hermès*, n° 8-9, Paris, 1990, pp. 151-169.

¹⁵ Ibid.

¹⁶ Parmi les éditions consacrées au génocide et à la déportation : «Le *Journal* d'Anne Frank» (1969), «Les camps de concentration» (1970), «Le Ghetto se suicide» (1973), «Plus jamais ça : la déportation» (1975), «Les enfants juifs de la France occupée» (1975), «Vie et mort dans les camps nazis» (1979).

¹⁷ Jacques WALTER, «Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants. 'Vie et mort dans les camps nazis'», *Cahier International. Etudes sur le témoignage audiovisuel des victimes des crimes et génocides nazis*, n° 1, Ed. du Centre d'Etudes et de Documentation - Fondation Auschwitz, Bruxelles, juin 1998, pp. 153-170 ; Isabelle VEYRAT-MASSON, «Le néo de la paléo-télévision. L'exemple des *Dossiers de l'écran*», in Jean-François DIANA et Guillaume SOULEZ (dir.), Op. cit.

¹⁸ Ibid.

suite), Isabelle Veyrat-Masson¹⁴ relève-t-elle que, entre 1953 et 1978, 358 émissions ont été dédiées au conflit, ce qui représente 11 % des émissions historiques. Pour les genres, les documentaires à base d'archives sont bien représentés et, au tournant des années soixante, les fictions, qui parfois peuvent s'apparenter à une forme de témoignage, gagnent du terrain. Toutefois, dans la logique du deuxième ressort, les fictions ont plutôt tendance à visibiliser la participation des Français à la Résistance. Et Vichy ou le génocide restent effectivement dans les coulisses. Sous réserve de vérifications avec les nouveaux outils offerts par l'INA, de 1953 à 1976, seulement six émissions auraient été consacrées explicitement à ce dernier¹⁵. Plus précisément, il apparaît que l'évocation du génocide et de la déportation ait été favorisée par *Les Dossiers de l'écran*, dont la diffusion s'est étalée de 1967 à 1991¹⁶. Cette émission à succès, s'intéressant à l'ensemble des problèmes sociaux, repose sur le principe du recours à des témoins et à des spécialistes débattant après un film ou un téléfilm, en tenant compte de questions posées par le public. Non seulement, le rôle de celui-ci relativise le clivage entre paléo- et néo-télévision, mais des études menées sur l'émission¹⁷ invitent encore à s'interroger sur le statut des agents mettant en place des dispositifs singuliers.

Vers une histoire des dispositifs

Toujours à suivre Isabelle Veyrat-Masson, on peut distinguer plusieurs périodes : celle où prédominent les réalisateurs (jusqu'en 1965), celle où les journalistes sont actifs (à partir de 1965), celle où les historiens de métier investissent plus massivement le média (fin des années 1970). Il ne faudrait donc pas négliger que ces mondes professionnels engagés dans la production historique et testimoniale sont hétérogènes, et que cette dernière peut s'inscrire dans des logiques différentes les unes des autres. En particulier quand il

s'agit de mettre au point le dispositif d'une émission, c'est-à-dire un agencement de personnes, d'objets (studio, caméras, ...), de techniques (débat, interviews, montage, ...), orienté par une volonté - plus ou moins explicitée - mais aussi par des interactions entre agents. Et ceci est d'autant plus important que le dispositif contribue à orienter les témoignages, à modeler l'identité médiatique des survivants. Je donnerai un exemple à partir d'une étude de cas. Elle concerne l'une des éditions les plus fameuses des *Dossiers de l'écran* («Vie et mort dans les camps nazis»), qui a eu lieu en 1979, à l'occasion de la diffusion du dernier épisode de la série *Holocauste*.

Dans une analyse de cette émission¹⁸, j'ai pu montrer que les identités médiatiques des survivants dépendaient - entre autres facteurs - du rôle des journalistes-animateurs (il n'y avait pas d'historien ès qualités sur le plateau). Plus globalement, l'étude du dispositif a permis de comprendre comment on arrivait à une configuration testimoniale où s'enchevêtraient trois identités : une identité experte quand les survivants jugeaient de la représentation télévisuelle de ce qu'ils ont été, une identité historique quand ils fournissaient des explications à ceux qui n'ont pas vécu ce qu'ils ont vécu, une identité victimaire quand ils tentaient de rapporter - non sans difficultés - leur propre expérience. Il conviendrait évidemment de confronter ces résultats à ceux provenant de l'analyse des autres éditions des *Dossiers* sur un thème voisin, ou à ceux de l'analyse d'autres types d'émissions à la même période, ce qui soulève des questions de méthode (cf. troisième partie). Bref, que l'on soit confronté à une période de rareté ou d'abondance testimoniale, pour approfondir la mise en visibilité et dicibilité des témoignages, une histoire et une analyse des dispositifs me semblent indispensables, sachant

que ceux-ci sont tributaires d'autres facteurs, comme je vais l'exposer ci-après.

2. Mémoires et historiographie du génocide

La présence et la nature des témoignages à l'écran dépendent des fluctuations des formes de mémoire du génocide et de la déportation dans la sphère publique française et internationale, mais aussi de l'évolution de l'historiographie. Dans ces cas, il est question de périodisation, et celle-ci n'est pas sans problèmes. En effet, depuis quelques années, des chercheurs se sont penchés sur cette question, surtout par rapport à la Shoah ; ils proposent des réponses qui ne sont pas nécessairement convergentes, mais elles permettent quand même de poser des balises pour saisir les variations des régimes testimoniaux, en lien avec les dispositifs télévisuels.

Les formes de mémoire : logiques d'investissement et d'identification

En ce qui concerne les formes de mémoire, pour Nicolas Weill et Annette Wieviorka¹⁹, une première période s'étend de la Seconde Guerre mondiale au procès Eichmann en 1961. Les auteurs remarquent que, durant ce laps de temps, une part importante de la mémoire est consignée par écrit, tant l'écou-

te du récit des survivants est problématique. Il s'agit d'une raison supplémentaire à celles données *supra* pour expliquer la discrétion de la télévision, qui est de toute façon dans son « enfance » ; une investigation du côté des émissions littéraires serait d'ailleurs utile²⁰. Avec le procès Eichmann s'ouvre une deuxième période qui donne la parole aux témoins et favorise plus une identification collective aux victimes qu'aux combattants des ghettos et aux résistants. En France, ce procès, dont l'étude précise de la médiatisation reste à faire, permet de commencer à sortir le souvenir du génocide du cercle des petits groupes de rescapés. Depuis, la Shoah a pris place de façon quasi permanente dans l'espace public, notamment dans sa composante audiovisuelle (télévision, films, vidéo). Bien entendu, des distinctions plus fines sont proposées.

Certaines fournissent des indications pour comprendre l'investissement testimonial sous la pression d'événements. Par exemple, la Guerre des Six-Jours (1967) réactive une dimension génocidaire et mobilise la communauté juive et des porte-parole sur ce point (certains survivants deviendront des « habitués » des médias) ; à partir de 1978, les thèses négationnistes s'affirment au grand jour et provoquent des témoignages militants ; en outre, plusieurs « affaires » judiciaires conduisent les victimes à témoigner à

¹⁹ Nicolas WEILL et Annette WIEVIORKA, « La construction de la mémoire de la Shoah : les cas français et israélien », *Les Cahiers de la Shoah*, n° 1, 1994, pp. 163-191.

²⁰ Une interrogation de la banque de données de l'INA, en croisant « camp de concentration », « témoin » et « interview », indique une édition de *Lecture pour tous* en 1954, que je n'ai cependant pas visionnée (Anna Langfus y est interviewée à propos de *Le sel et le souffre*) ; il s'agit d'ailleurs de la référence la plus ancienne du corpus.

²¹ Voir par exemple *Portrait d'un homme simple* (26/01/95, Arte), analysé par Anne CROLL, « Auschwitz à la télévision : stéréotypes ou métaphore ? », *Mots. Les Langages du politique*, n° 56, Paris, 1998 ; ou, pour un déporté non juif, *Envoyé spécial* « Matricule 186 140 » (03/10/96, France 2).

²² Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide. Entre la mémoire et l'oubli*, Ed. Plon, Paris, 1992.

²³ Léon POLIAKOV, *Le bréviaire de la haine. Le IIIème Reich et les juifs*, Ed. Calmann-Lévy, Paris, 1951.

²⁴ François BEDARIDA, « Shoah : la singularité du mal », *L'Histoire*, n° 220, avr. 1998, Paris, p. 62.

²⁵ Jacques WALTER, « La liste de Schindler au miroir de la presse », *Mots. Les Langages du politique*, n° 56, Paris, 1998.

des procès et à la télévision (e.g. procès Barbie, Touvier, Papon). Les témoignages télévisuels sont donc fréquemment inscrits dans des polémiques sur le rôle de Vichy, et des associations - mues par le devoir de mémoire - jouent un rôle de plus en plus déterminant dans leur production. Le média est perçu comme un instrument de promotion et de défense d'une cause ; il convient alors de prendre en compte les logiques d'investissement de celui-ci par des groupes d'intérêt (au sens où l'entendent les politistes), ce qui relativise le rôle d'initiative des professionnels de la télévision.

Les auteurs signalent aussi que, progressivement, on passe d'une identification à un groupe (de résistants ou de victimes) à une identification de plus en plus individualisée. Ce mouvement concerne la médiation culturelle (e.g. visite d'un musée en suivant le parcours d'un enfant déporté), tout comme la médiatisation : des documentaires ou des émissions sont centrés sur un personnage, qui certes témoigne pour ceux qui ne sont plus là, mais témoigne surtout de lui-même, en tant qu'ancien déporté et aussi en tant que survivant²¹. Au passage, on remarquera que c'est à la suite du téléfilm *Holocauste* que l'Université de Yale s'est engagée dans la collecte de témoignages vidéo, ou que, lors de sa télédiffusion (27/04/97, TF 1), *La liste de Schindler* a été accompagnée d'un court métrage sur la fondation créée par Spielberg. Cette tendance à la personnalisation, excédant la néo-télévision, est peut-être à mettre en rapport avec la renaissance de la biographie, le développement de la «micro-histoire» et, en tout cas, elle invite à mesurer l'impact des évolutions historiographiques.

Les débats historiographiques : l'affaire des professionnels, mais aussi des témoins

L'interaction entre les activités testimoniales et l'histoire s'est opérée très tôt, mais sa visi-

bilité était faible. Faut-il rappeler que le travail de collecte de données était déjà engagé durant la guerre²² ? ou que l'étude du génocide a pénétré lentement le champ de la recherche française et que, s'il existait des travaux remarquables de pionniers²³, les contributions anglo-saxonnes ont mis du temps à trouver droit de cité en France ? Ceci étant, à partir des années soixante-dix, les recherches se sont multipliées avec des options très contrastées, au point que l'on est confronté, comme le dit François Bédarida²⁴, à une «tornade historiographique». Il serait excessif d'affirmer que cette tornade souffle à la télévision ; en revanche, il n'est pas incongru d'estimer que ses composants peuvent influencer tant ceux qui organisent la production de témoignages que les survivants qui sont amenés à témoigner. Et ce à des degrés divers.

Relativement aux producteurs, j'ai signalé que des historiens de métier étaient à l'origine ou servaient de conseillers pour certaines émissions dans lesquelles des témoins étaient présents ; par habitus disciplinaire, ils peuvent se référer implicitement ou explicitement à tel ou tel courant pour bâtir leur projet (e.g. *Contre l'oubli*, 1995, auquel Annette Wieviorka a participé). De leur côté, des journalistes de télévision sont également sensibles à ces débats, d'autant que ceux-ci sont assez souvent médiatisés dans la presse écrite et qu'il y a une circulation de l'information entre les médias : il suffit de se reporter à des «événements» comme la sortie ou la diffusion télévisuelle de *Shoah* ou de *La liste de Schindler* qui ont occasionné, dans la presse, des interviews d'historiens-experts²⁵. Il peut également y avoir collaboration entre médias : *Le Point* et France 3 ont coproduit une *Marche du siècle* sur les Justes en 1994, émission à laquelle Raul Hilberg était convié.

En ce qui concerne les témoins, certains sont au fait de ces débats historiographiques pour différentes raisons dépendant de leur place dans l'espace social de la survivance.

Les uns cumulent les statuts et peuvent y intervenir directement en tant qu'historiens. D'autres militent au sein d'associations jouant un rôle dans la construction de la mémoire, dont on sait qu'elle n'est pas monolithique, ce qui les amène à privilégier ou à réfuter des approches (e.g. unicité ou non de la Shoah). Enfin, cet intérêt pour l'histoire n'est pas absent chez ceux que l'on peut appeler, sans nuance péjorative, les témoins «ordinaires» (i.e. ceux qui n'ont pas un «nom» dans l'espace public) : un intervieweur d'une institution recueillant des témoignages audiovisuels expliquait que des survivants prêts à témoigner avaient souvent des livres sur l'extermination, ou lisaient des articles sur le sujet. De fait, le survivant acceptant de passer à la télévision - au moins dans les émissions de conversation - ne serait-il pas souvent «équipé» d'un bagage «savant» qui oriente son témoignage ? Dans ces conditions, ce qui devient intéressant pour comprendre l'évolution des régimes testimoniaux, c'est moins le débat historique en tant que tel, que la façon dont il peut alimenter une «vulgate». Le

témoignage est alors considéré sous l'angle d'un discours et d'une pratique à la frontière des mondes profanes et savants, avec des phénomènes de tension, de couture ou de coupure à l'égard de certaines propositions.

Le témoignage à la frontière de plusieurs mondes

Je donnerai quelques exemples de thèmes - en prise avec des travaux historiques - sur lesquels des témoins sont sollicités dans des débats ou des entretiens durant les vingt dernières années. Fondé sur un échantillon restreint de documents, ce relevé n'a qu'une valeur indicative. Néanmoins, sans prendre de grands risques, je distinguerai quatre thématiques récurrentes pour lesquelles des analyses «savantes» peuvent servir de «matrice argumentative»²⁶, thématiques qui correspondent à un «ordre de souvenir» à l'égard de l'extermination²⁷. En premier lieu, les témoins sont souvent conduits à donner des explications au génocide : schématiquement, les analyses se distribuent entre deux modèles principaux, celui des intentionnalistes et celui des fonctionna-

²⁶ Ibid.

²⁷ Pierre SORLIN, «Une mémoire sans souvenir», *Hors Cadre*, n° 9, Paris, 1991, p. 35.

²⁸ Raul HILBERG, *La destruction des Juifs d'Europe*, Ed. Fayard, Paris, 1988 [1ère éd. américaine : 1985].

²⁹ Walter LAQUEUR, *Le terrifiant secret. La «solution finale» et l'information étouffée*, Ed. Gallimard, Paris, 1981 [1ère éd. américaine : 1980].

³⁰ David S. WYMAN, *L'abandon des Juifs. Les Américains et la solution finale*, Ed. Flammarion, Paris, 1987 [1ère éd. américaine : 1984].

³¹ Tom SEGEV, *Le septième million. Les Israéliens et le génocide*, Ed. Liana Levi, Paris, 1993 [1ère éd. israélienne : 1991].

³² Yves TERNON, *L'Etat criminel. Les génocides au XXème siècle*, Ed. du Seuil, Paris, 1995.

³³ Jean-Michel CHAUMONT, *La concurrence des victimes. Génocide, identité, reconnaissance*, Ed. La Découverte, Paris, 1997.

³⁴ Jacques WALTER, «Une réflexivité sans histoire ? A propos de l'interview de Maurice Papon dans 'Le Monde de Léa'», *Champs Visuels*, n° 8, févr. 1998, Paris, pp. 110-122.

³⁵ Bruno BETTELHEIM, *Survivre*, Ed. R. Laffont, Paris, 1979 [1ère éd. américaine : 1952].

³⁶ Michael POLLAK, *L'expérience concentrationnaire. Essai sur le maintien de l'identité sociale*, Ed. Métailié, Paris, 1990.

³⁷ Annette WIEVIORKA, *Déportation et génocide*, op. cit.

³⁸ Damien MANNARINO, «La mémoire déportée», *Revue d'histoire de la Shoah. Le Monde juif*, n° 162, jan.-avr. 1998, Paris, pp. 12-42.

listes ; leurs partisans respectifs se sont affrontés durant les années 1970 et 1980. En deuxième lieu, les témoins peuvent rendre compte du processus d'extermination : sur ce point, par exemple, le travail de Raul Hilberg²⁸ apparaît comme une référence et sert de point d'appui à des émissions. En troisième lieu, les témoins ont parfois à se prononcer sur des attitudes ; ainsi, à partir des années 1970, les Alliés sont-ils sur la sellette : on découvre que ceux-ci ont tu un «terifiant secret»²⁹ ou que les Juifs ont été abandonnés³⁰ ; on questionne aussi l'attitude des Juifs face à la déportation, que ce soit à propos de l'organisation de la Résistance spécifiquement juive, de la participation à d'autres mouvements, de l'action des conseils juifs ou du *Yishuv*³¹. En dernier lieu, se pose la question, très controversée, de l'unicité du génocide : on connaît les multiples contributions à ce débat d'Elie Wiesel, dans le cadre d'une approche «transcendentale», mais aussi les mises au point sur l'«Etat criminel»³² ou sur la «concurrence des victimes»³³.

Tout bien considéré, les travaux de ce type contribuent à leur manière à façonner l'agenda médiatique, dont celui de la télévision, selon des *tempi* variés. Ils permettent aussi des rationalisations *ex post* aux agents du dispositif testimonial et entrent en ligne de compte dans la formation de communautés interprétatives³⁴. Toutefois, si je dis que ces travaux contribuent à façonner, c'est qu'il y en a d'autres dont l'impact est loin d'être négligeable dans ce processus. Parmi les sciences de l'homme, la psychanalyse a pu amener à centrer l'attention sur l'expérience concentrationnaire telle qu'elle a été vécue par les survivants³⁵, tout comme la sociologie³⁶. Du reste, sur ce point, les témoignages audiovisuels semblent plus le fait d'organismes spécialisés que de la télévision. Aussi, l'ensemble des processus évoqués jusqu'ici nécessite-t-il des vérifications empiriques à

partir d'un corpus étendu, comme on l'a fait pour des témoignages écrits.

3. La constitution et l'analyse d'un corpus télévisuel

Je ne veux certes pas m'engager dans un programme comparatif - intéressant du reste, comme il ressort de plusieurs communications à ce colloque -, mais je souhaite simplement suggérer des pistes à partir de quelques études sur la documentation testimoniale écrite. En effet, la confrontation entre les deux types de supports permet de prendre la mesure de certaines difficultés à se repérer dans le flot éditorial télévisuel, malgré les avancées technologiques de l'INA. Toutefois, ces avancées permettent d'innover dans la mise au point de méthodes de travail productives, en particulier pour les journaux télévisés. Et ces méthodes sont transférables à l'analyse des séquences comportant des témoignages.

Sources écrites et périodisation

L'étude des témoignages écrits bénéficie d'une réelle antériorité et peut s'appuyer sur un corpus dont la constitution ne pose plus guère de problèmes, si ce n'est ceux inhérents à la construction de tout objet. Les sources sont répertoriées et il existe des centres de documentation spécialisés (e.g. le Centre de documentation juive contemporaine). Ainsi, Annette Wieviorka³⁷ a-t-elle fourni un catalogue raisonné. Récemment, Damien Mannarino³⁸ a prolongé ce travail en accentuant l'analyse quantitative des témoignages de déportés, publiés en langue française de 1944 à 1993. L'exploitation de son corpus lui permet de dégager des tendances qualitatives qu'il serait peut-être judicieux de corréler avec un corpus télévisuel. A titre indicatif, voici des données

qui pourraient servir de référence pour les confronter aux résultats d'une investigation menée à partir des archives de la télévision. L'auteur isole une première période, celle du retour (1944-1950) qui comporte 2/5 des ouvrages, dont ceux de Robert Antelme, David Rousset ou Eugen Kogon ; durant cette période, le camp-type est Buchenwald. Puis une deuxième période, celle du refoulement (1951-1980), soit 1/3 des titres, marquée par une dimension plus littéraire (avec les textes de Charlotte Delbo, Jorge Semprun ou Elie Wiesel) et une plus grande visibilité d'Auschwitz. Enfin, à partir de 1981, s'ouvre la période du réveil avec une floraison de livres de souvenirs, période où il se confirme que Auschwitz fonctionne comme «synecdoque» de la déportation et du génocide³⁹. Ce travail met donc en évidence un glissement des représentations et de leurs modalités (plus subtil que celui que je résume ici) grâce à l'étude de la totalité (supposée) des livres parus. Pareille entreprise est-elle possible pour la télévision ? Avant de répondre, on peut évidemment contester le bien-fondé de cette option à substrat quantitatif : François Jost⁴⁰ a présenté des raisons qui militent en ce sens et qui le conduisent à privilégier l'énonciation comme indicateur de période. Nonobstant cette discussion théorique, si l'on admet qu'un chercheur veuille vérifier la validité d'une telle périodisation ou mener une investigation diachronique sur un aspect particulier des témoignages télévisés, il lui faudra résoudre

des questions relatives à la constitution de son corpus et au recours aux archives. C'est pourquoi, je voudrais proposer quelques réflexions sur la collecte et l'exploitation d'une série de documents.

Accès aux sources télévisuelles et prudence à l'égard de l'exhaustivité

Je l'ai indiqué d'entrée de jeu, l'étude de la télévision progresse grâce à l'INA et à la loi du 20 juin 1992 qui attribue aux productions de la radio et de la télévision le statut d'archives, au moins pour celles des chaînes hertziennes. En outre, un décret d'application stipule que sont concernés non seulement les supports, mais aussi les «documents d'accompagnement» (conducteurs d'émission, dossiers de presse, matériel promotionnel, etc.). Ces dispositions du dépôt légal ouvrent donc un territoire de recherche prometteur. De fait, l'exploitation des archives est facilitée par des équipements informatiques permettant d'accéder à des bases de données. Ceci étant, demeure la question des archives antérieures à la loi qui sont exploitables, mais avec des outils dont le degré de précision est très variable d'une période à l'autre. Quoi qu'il en soit, comme le remarquent justement Agnès Chauveau et Cécile Méadel⁴¹, ces bases sont davantage pensées dans la perspective d'un usage par les professionnels de l'audiovisuel que dans celle de la recherche scientifique. Ainsi les mots clés ne sont-ils pas standardisés et le

³⁹ Ibid., p. 39.

⁴⁰ François JOST, «Énonciation et histoire de la télévision», in Jean-François DIANA et Guillaume SOULEZ (dir.), op. cit.

⁴¹ Agnès CHAUXEAU et Cécile MEADEL, «Nouvelles archives, nouvelles méthodes», *Vingtième Siècle. Revue d'histoire*, avr.-juin 1998, Paris, pp. 154-156.

⁴² Patrick CHARAUDEAU, Guy LOCHARD et Jean-Claude SOULAGES, «La construction thématique du conflit en Ex-Yougoslavie par les journaux télévisés français (1990-1994)», *Mots. Les Langages du politique*, n° 47, juin 1996, Paris, pp. 89-108.

⁴³ Jacques WALTER, «Dispositifs télévisuels et identités médiatiques des survivants. 'Vie et mort dans les camps nazis'», op. cit.

recours à certains descripteurs n'est pas sans poser des problèmes : chercher à l'aide du mot «holocauste» génère un corpus différent de celui constitué en recourant au mot «shoah» ; de même pour les mots «interviews» et «témoignages». D'où la nécessité de croiser des mots clés, avec les aléas que cela comporte. Ces simples expériences d'utilisateur des archives de l'INA montrent qu'il faut se méfier de l'illusion technique et de celle de la prétendue exhaustivité d'un corpus. Cette limite et quelques autres n'invalident cependant en rien une démarche de nature quantitative : elles invitent à la prudence et à une réflexion sur les déterminants socio-historiques des outils d'investigation produits par les documentalistes et sur leur mode d'utilisation par les chercheurs. Elles appellent aussi à la création de méthodes de travail *ad hoc*, en particulier lorsque l'on entend s'attaquer non seulement aux émissions spécialisées, mais aussi aux grands rendez-vous de l'espace public télévisuel que sont les journaux. Il s'agit là d'un changement important dans la nature du corpus classiquement utilisé dans les études sur l'histoire à la télévision. Sans préjuger des résultats de recherches sur la réception, cette composante des programmes joue certainement un rôle décisif dans l'élaboration de la mémoire des camps. Et lorsque ceux-ci sont à l'ordre du jour, des témoins peuvent apparaître à l'écran.

Les domaines scéniques du témoignage

A cet égard, le travail réalisé par des membres du Centre d'Analyse du Discours⁴² sur la construction thématique du conflit en ex-Yougoslavie par les journaux télévisés français constitue une base méthodologique féconde. Ce travail, ancré dans une approche quantitative (le corpus comporte cinq années consécutives des journaux de deux chaînes), vise notamment à analyser comment les médias produisent

une thématique en tant que savoir à propos d'événements, et comment ils contribuent par là même à la formation d'un espace public sur une question. Toutefois, si pour l'ex-Yougoslavie le macro-thème est l'objet d'étude, il n'en va pas de même avec les témoignages de survivants : ils ne constituent pas une rubrique journalistique en tant que telle, mais ils sont greffés à une situation perçue comme un événement. Par ailleurs, les auteurs insistent sur l'existence de sous-thèmes qu'ils nomment des «domaines scéniques». Cette notion est bien adaptée à l'étude des régimes d'apparition des témoins dans les journaux. En effet, la délimitation de ces domaines se fait sans *a priori* et correspond à un rôle d'action ou de parole, tributaire de la «qualité» des agents. C'est donc l'«actancialisation» qui s'avère déterminante.

Sous condition de la pertinence d'une période de référence retenue sur la base des études menées par des historiens (*cf.* les difficultés évoquées *supra*), il est certainement possible d'isoler les régimes d'apparition des témoins dans des scènes spécifiques (ayant néanmoins des rapports les unes avec les autres), telles les scènes judiciaires (procès Eichmann, Barbie, Touvier, Papon, etc.), les scènes commémoratives (anniversaires de la «libération» des camps, journée de la déportation, etc.), les scènes politiques, qu'elles soient nationales (Le Pen et les chambres à gaz comme détail de la Seconde Guerre mondiale, déclaration du même sur l'inégalité des races, etc.) ou internationales (conflit au Proche-Orient, attentats, etc.), les scènes médiatiques (diffusion de *Shoah* à la télévision, sortie de films ou de documentaires sur l'extermination ou la déportation). On pourrait ainsi arriver à cerner des configurations identitaires dominantes à certains moments⁴³ et vérifier si les témoignages (paroles et images) dans les informations télévisées fonctionnent, ou non,

en référence à des *topoi* sur les camps⁴⁴, à un régime stéréotypique, érigeant par exemple Auschwitz en symbole de tous les camps, qui s'opposerait à un régime métaphorique davantage prégnant dans des films documentaires⁴⁵. Il serait encore loisible de comparer les positions spectatorielles à l'oeuvre dans les scènes judiciaires à celles d'émissions dédiées au même thème⁴⁶.

Conclusion

L'articulation des approches diachroniques et synchroniques, quantitatives et qualitatives devrait donc s'avérer fructueuse pour dégager différents régimes de témoignages. Manifestement, un tel travail nécessitera de la patience et de multiples ajustements théoriques et méthodologiques. De fait, plusieurs facteurs sont présents simultanément dans les séquences testimoniales, et leur dynamique ne manquera pas d'être éclaircie par le résultat de recherches en cours. En outre, l'exploration des archives remettra peut-être en cause des idées reçues sur la télévision ou des *a priori* provenant de l'expérience du téléspectateur aux souvenirs forcément sélectifs. Qui plus est, avec le développement de ce qu'il est convenu d'appeler les nouvelles technologies de l'information et de la communication et l'interactivité, l'opérateur télévisuel conduira éventuellement à d'autres usages (à l'ins-

tar des CD-Rom qui autorisent des parcours individualisés, si ce n'est aléatoires, dans des programmes⁴⁷. C'est d'ailleurs pour ces raisons que je me suis gardé de proposer une définition préalable du témoignage télévisuel. Je préfère une démarche de type constructiviste, attentive aussi bien aux mutations multidimensionnelles du média qu'à celles du champ de la survivance, de l'historiographie et de la mémoire sociale. Bref, il s'agit d'éviter l'écueil du médiacentrisme. Si l'étude des témoignages à la télévision - considérés comme une *terra incognita* - pose de nombreux problèmes, cette contribution ne prétend pas fournir le trousseau de clefs pour les résoudre. Du reste, je rejoins volontiers François Bédarida⁴⁸, qui, à propos de la Shoah, estime que «dans [la] quête de clefs d'intelligibilité, la lumière doit provenir d'une confrontation entre toutes les sciences de l'homme : l'histoire, mais aussi la sociologie, la psychologie, la psychanalyse, la science politique, l'anthropologie, le droit, la médecine, sans oublier la philosophie et la théologie.» Autant de disciplines certainement nécessaires pour penser la construction médiatique du passé, le rôle des médias dans l'avènement de l'Événement, ou leur rétroaction sur notre futur.

⁴⁴ Eric PEDON et Jacques WALTER, «Les variations du regard sur les 'camps de concentration' en Bosnie. Analyse des usages de la photographie dans un échantillon de journaux français», *Mots. Les Langages du politique*, n° 47, juin 1996, Paris, pp. 23-45.

⁴⁵ Anne CROLL, «Auschwitz à la télévision : stéréotypes ou métaphore ?», op. cit.

⁴⁶ e.g. sur le procès Barbie, voir Jean-François DIANA, «Le procès télévisé : émergence d'un dispositif original. Le cas du procès Barbie», in Jacques WALTER (dir.), *Télévision, justice et régulation*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1998.

⁴⁷ voir Jacques WALTER, «Archives historiques, mise en mémoire et dispositifs virtuels. Les *Histoires du Ghetto de Varsovie*», in Noël NEL (dir.), *Dispositifs, scènes et mondes virtuels*, Ed. L'Harmattan, Paris, 1998.

⁴⁸ François BEDARIDA, «La Shoah dans l'histoire : unicité, historicité, causalité», *Esprit*, n° 235 / 8-9, août-sept. 1997, p. 218.

ROGER I. SIMON

Professor

*Department of Curriculum Teaching
and Learning*

*Ontario Institute for Studies in Education
University of Toronto - Canada*

«What Happens When We Press Play ?» : Future Research on the Substance and Use of Holocaust Audiovisual Testimony

No doubt, we are in the last stages of a period during which survivors of Nazi crimes and genocides have provided recorded testimony regarding their varied experiences in camps, ghettos, forests, or in-hiding. As this period draws to a close, the most immediate challenge is to improve the archival documentation of and access to these recordings. I state this from the outset because any discussion of future research possibilities based on these recordings will require immediate attention to, and funds for, the improvement of documentation and access. While there are some excellent research archives readily accessible if one has the time and funds for visits, in my own city of Toronto where taping of survivors has gone on since the early 1980's, a large undocumented collection of videotapes lies in an

industrial warehouse awaiting a future home. Whatever the technological, organizational, financial and conceptual decisions that will set the terms for future access to survivor testimony, my task today - addressing possibilities for future research - assumes that we will have in place, with fair and feasible access, an interlinked network of well-documented archives.

The Multiple Modes of Reception of Audiovisual Testimony

Possibilities for future research in regard to audio visual testimony of survivors cannot be thought independently of the conceptions of remembrance within which these

recordings are embedded. Projects supporting the recording of testimony and the creation of archives have been justified primarily as fulfilling three purposes : the supplementation of existing historical understanding, the memorial rescue of memory from the oblivion of forgetting, and the compilation and production of educational material, not only for teaching the history of the Shoah, but as well, for supporting efforts to encourage and sustain contemporary practices of justice, compassion and tolerance. There seems in this three-fold justification a complementary alignment of history, memory and education within a conception of remembrance as that practice which brings or re-instantiates the informational and emotional importance of past events/lives.

However, the potential significance of audiovisual testimony of survivors of the Shoah cannot be easily contained within the taken-for-granted terms of this alignment. To clarify this assertion, let us begin with a seemingly straightforward question : what practices are initiated when we push «play» on a video playback unit loaded with an audiovisual testimony of a person speaking of their experiences of oppression and persecution within Nazi occupied Europe ? Later on I will come back to the problems of just whom the «we» in this question refers to, and the matter of other technologies of image and sound reproduction besides videotape, however at this moment I want to begin by suggesting four major ways to conceptualize what occurs when an electronic recording of Holocaust testimony is presented to a viewer. All of these practices are quite legitimate - all (in principle) simultaneous - however, not all necessarily complementary. Pushing «play» potentially initiates the following : 1) the provision of historical information, 2) the observation of a specific instance of remem-

bering, 3) the enactment of memorialization, and 4) the exposure of a viewer to a testimonial address that makes a moral and pedagogical claim on that viewer. In briefly discussing each of these four practices, I wish to emphasize that each practice calls for a very specific mode of attending to the recorded testimony, modes of attendance organized within very different sets of norms and discourses. Hence the questions one might seek to ask regarding future research will very much depend on what priorities are to be given to which modes of attending.

The *first of these practices* - the provision of historical information - is the least contingent on the audiovisual qualities of recorded testimony. First and foremost in regard to this practice is a concern with what is said, the story told and the details provided. One might note how what is said, is said, but if so, it is usually in regard to assessing the reliability of an account. Thus, as the provision of historical information, audiovisual testimony is viewed as a documentary supplement to one's prior historical understanding ; an addition to the record, subject (of course) to the appropriate degree of methodological caution regarding the reliability of oral accounts given years after an event has taken place. Attending to testimony on these terms means to view it as a form of «news». On the one hand, a testimony is welcome if it is judged as information previously unknown or that which further confirms what is already known. On the other hand, testimony is of little interest if it tells us what is already well-known or judged to be too unreliable to take into account. Professional historians or not, attending to audiovisual testimony as provision of historical information means responding within norms which organize and determine the significance and truth value of testimony in regard to an interest in making valid assertions about the past. These

norms often include assumptions about the internal coherence of a story, its convergence with previously accepted information, and a judgment as to the authority and reliability of the witness.

A *second practice* initiated by playing videotapes of survivor testimony is the setting in motion of a diachronic document displaying an instance of the difficult process of traumatic remembering. James Young¹ illustrates this mode of attention when he writes

«The aim of filmed testimony [...] is to document both the witness as he makes his testimony and the understanding and meaning of events generated in the activity of testimony itself [...]. The aim here becomes to document the witness, the witnesses' memory of the events, and the transmission of this memory - not the events.»

The point here is that testimony is apprehended, seen and heard, as a document of memory being remembered. Specifically, the audio visual features of testimony (what is seen and heard) become semiotic referents which signify the character of this process of memory. Thus silences, vocal accentuation, tears, and facial expressions work as significations that convey moments of emphasis, investment, difficulty, repression, and at times, ruin.

This mode of attending is spectatorial. One watches, emphatically - perhaps caught up in the vividness of a story being told — and/or critically — with a comparative and analytical eye on how memory is being socially enacted. That is, one can be moved by watching a witness struggle with a difficult remembrance, or one can attend with a more conceptual focus attempting to understand the construction of memory as a personal and social process. Either way, this

perspective on viewing testimony faces a serious challenge. For an attendance to audiovisual testimony to be more than simply voyeuristic, viewers must in some way to ask themselves how and why the exposure to the immediate, lived process of the remembrance of social suffering may be of value and to whom it may be so. This is a questioning, not only of our own individual «viewing positions», but as well the institutionalization of what counts as effective exposure to the Shoah given the evident alignment of Holocaust testimony with the contemporary and ongoing spectacle of multitudes of images of suffering and victimization.

A *third practice* initiated when a testimony is «screened» either on a home machine or in a public setting is an enactment of memorialization. Every survivor testimony speaks not just of personal survival but also of overwhelming loss. In testifying, the one who bears witness to her or his experience is attempting to articulate an absent presence, the life and loss of those who were family, friends and community members. Playing a tape of such testimony challenges viewers to recognize death while resisting the dissolution that is death. It initiates a way of remembering that, while confronting loss, articulates an experience of continuity that is in itself an attempt to refuse the oblivion of genocide. In regard to the Shoah, this continuity is most commonly articulated at the level of ethno-national identity (although this need not be, and is not, the only structure of identification mobilized in practices of memorialization).

I want to illustrate what is at stake in memorialization in reference to several practices common within Jewish communities in North America. Consider the remembrance

¹ James E. YOUNG, «Holocaust Video and Cinemagraphic Testimony», in *Writing and Rewriting the Holocaust Narrative and the Consequences of Interpretation*, Indiana University Press, Bloomington and Indianapolis, 1988, p. 159.

practice of communally singing at commemorative gatherings, «*Zog Nit Keyn Mol*» - the anthem of the Jewish Partisans. The collective singing of this song, with its ringing, concluding refrain «*Mir zayen do !*» («We are here !») functions not just as a remembrance of the Partisan struggle against the Nazi's and their collaborators but as an illocutionary utterance substantiating the collective continuity of Jewish life. In a similar vein, audio-visual testimonies when played at memorial gatherings function as both elegies and evocations of affiliation. Recently in Toronto, two survivors of the Warsaw Ghetto uprising were prominently advertised as speaking - on video tape - to those who would be attending an upcoming event marking the annual remembrance day Yom Ha-Shoah v' Gevurah. The virtual taped presence of these two survivors at this gathering in 1998 (a presence assured beyond the death of either of these two men) went beyond the evocation of traumatic memory and the heroism of their struggle. As well, their stories of loss and survival functioned to personalize not only the experiences of history but the viewer's investments in the importance of memory and the substance of its obligations. Used in this way, audiovisual testimony becomes a form of *memento mori* whose presence among us is intended to engender communal obligations.

It is important to emphasize that certain modes of attending to audiovisual recordings are inappropriate and unwelcome during memorial enactments. Recently, I listened to two different videotaped interviews with a survivor of the Lodz Ghetto. One was taped in 1985, the other by a second interviewer in 1992. This survivor was a well-known member of the Toronto Jewish community and a devoted activist in regard to protection of human rights and the fight against intolerance. There are fascinating differences in

his two accounts of his wartime experiences. Within an interest which structures attention to testimony on memorial terms, attending to these differences would be dismissed as a trivial and irrelevant concern which does nothing to alter the enormity of fact of loss and survival and the substance and reasons for such a collective loss. I mention this only to point out that not all ways of attending to Holocaust audiovisual testimony will be seen as complementary ; and further that some might, at times, seem scandalous to others.

A *fourth practice* initiated by playing a video of survivor testimony is pragmatic and performative in character. Testimony is experienced as a communication addressed not just to the interviewer off camera but to a viewer who - as an addressee - is summoned to witness the testimony. If, as a viewer, I am summoned within this relation, I experience myself as inheriting the responsibility of opening my sensibilities to an embodied singular experience not recognizable as my own. Accepting this responsibility, I must accept a co-ownership of the testimony-witness relation along with the burden of being obligated to the testimony beyond my *a priori* interests and concerns. This mode of engaging video testimony requires an attentiveness that is tantamount to an allegiance Emmanuel Levinas expresses as : «*Me voici*», «Here I am». Here I am, responsible to you, answerable to your demand that I listen and learn, and in so learning attempt to exceed existing terms on which I have come to know that which is beyond the field of my immediate existence. In this most difficult sensibility, I must find a way of attending to testimony in which I learn the limits of what I am able and need to say as a witness to another's account, trying to respond beyond that thematized by what I already know. This attending is a learning *from* testimony (not

always *about it*² which prevents a testimony from being singularly grasped as a datum, an empirical referent to be assessed on the basis of existing knowledge. Alternatively, one might say that this mode of attendance requires one to apprentice oneself to a testimony in a way that opens oneself to a wounding - not a wound in anyway a similar to that which references another's trauma - but rather a wound coincident with what Levinas³ calls the «traumatism of astonishment», a traumatism inflicted by another's story which, in my responsibility as «summoned to witness», may call what I know and how I know into question.

Keeping in mind these four different ways of attending to audiovisual testimony, I now wish to discuss several issues regarding future research. What I have chosen to do today, is briefly lay out a few programmatic research agendas for your consideration and discussion.

Four Research Agendas

1. Exploring How One Sees and Listens

Geoffrey Hartman suggests that

«the survivor-story teller (of audio visual testimony) delivers the message personally and in a real-time [...] [that] each witness account arrives as a return of memory, in the presence of a sympathetic listener who makes up for the indifferent or busy non-listeners in the survivor's life.»

In what sense might this non-indifference be said to continue within the practice of viewing recordings of audiovisual testimony? Given my introduction to this paper, it per-

haps no surprise that I suggest here, that any research program pertaining to Holocaust audiovisual testimony should include an inquiry into questions regarding one's sensibility of reception. Much needs to be done to understand the substance and determinants of the different modes through which one may attend to recorded testimony. This means re-considering basic questions such as what it means to view or listen to testimony.

Viewing and listening are not pre-given capacities. Always enacted from within some set of time/space co-ordinates, viewing and listening are indelibly historically and institutionally specific practices ingrained in presumptions of what in means to live and learn in consort with others, to live and learn as though the lives of other people mattered. While not exhausted by their context, it seems crucial that we know more about how the conditions of an engagement with testimony might orient one's mode of attending. This would include research attention to the institutionalized *social forms in which viewing takes place* - the normalized, regulated, taken-for-granted semiotic, temporal and spatial frameworks which order the concrete practicalities within which one actually sees and hears audiovisual testimony. Such forms include, for example, school-based courses, archival visits, memorial gatherings, broadcast television schedules, and even Internet web sites. This attention, at the very least, would include an inquiry into : a) what technologies of sound and image reproduction each social form encourage and with what consequences for how viewing and listening takes place ; b) what each social form presumes regarding the prior knowledge and

² Deborah BRITZMAN, *Lost Subjects : Contested Objects : Towards a Psychoanalytic Inquiry of Learning*, State University of New York Press, Albany, 1998.

³ Emmanuel LEVINAS, *Totality and Infinity* (translated by Alphonso Lingis), Duquesne University Press, Pittsburgh, 1969, p. 73.

experience of viewers and how these are implicated in what one sees and hears ; and c) how the continuous flow text and image within each social form affect the reception of testimony. In addition, it would be crucial to consider if and how these social forms - these ordered contexts for engaging audiovisual testimony - influence the manner in which testimonies elicit specific social and emotional identifications and associative discourses ; identifications and discourses which, at times, not only evoke specific forms of attentiveness but also structure what is missed and perhaps forgotten.

2. Studies of the Practice of Remembrance with Audiovisual Testimony

Obviously, there is now a large collection of recordings of people remembering their experience during the Shoah. What dynamics of remembrance these recordings represent might better be understood by comparative studies of the terms of their narrative construction. The kinds of stories people tell about their lives (and the kind of stories that interviewers consciously or unconsciously elicit) are mediating points for a variety of cultural discourses. While attention should, of course, be paid to the way interviewing practices and technical facilities structure accounts, to more fully understand the character of audiovisual testimony it will be important to consider the cultural and historical discourses within which the narration of one's experiences within the Shoah is accomplished. All «life stories» are constructions, in part ordered by sets of assumptions as to what details/feelings/viewpoints are important and appropriate to transmit to others. Beyond an interviewer's questions, each person bearing witness is, in some way, responding to assumptions as to what a «survivor's story could and should incorporate» ; that is, what was and is important enough to be con-

veyed to others, and what is it about one's experience that is urgent that others understand. In this regard, we may then ask : are there particular contemporary idioms which seem to affect how a survivor's story is told ? What narrative themes do these idioms open and what themes do they foreclose ? Are there some regulating notions of what constitutes «one's story» which systematically seems to suppress the expression of certain details ? Many audiovisual testimonies are organized as a series of discrete stories generally set within a linear time sequence (a time sequence often structured by the interviewer). Are there identifiable patterns as to what kinds of stories are told and what seems left unspoken ?

In my own research on the reported experiences of the Jews of the Vilna Ghetto, I have noticed how little information is given in taped testimony regarding the details of certain events, locations and institutions despite evidence that those speaking did have access to these particulars. Many testimonies provide considerable detail regarding brutalization on the one hand, and escape and survival on the other, but little detail (unless elicited by an interested interviewer) as to how social activities such as the provision of food, health care, education, and other cultural activities were received and carried out. Does this manner of structuring the telling of one's story reflect a normalized North American conception of what a video-taped version of «a survivor's story» should include ? Are there interviews recorded in other times and places that would emphasize incidents and events not often included in North American recordings ?

Another issue pertinent to understanding the constructed character of testimony is degree to which the increased awareness of and interest in Holocaust memory has influenced the way survivors are narrating their stories. In the two interviews, seven years

apart that I referred to earlier, the interviewee, in his 1992 testimony, makes several references to information provided via films, books, and survivor gatherings that he did not mention when first recorded in 1985. Perhaps what is at issue here is similar to the intermingling of the memory of actual events with the memories of events portrayed in photographs, films and television broadcasts that Marie-Claude Taranger reports in regard to her large scale oral history project of war memories given by residents of the Marseille/Aix-en-Provence area⁴. No doubt, a study of this issue might find that certain aspects of contemporary Holocaust testimony have become inescapably intertwined with media inherited history.

3. Learning, Remembrance and Audiovisual Testimony

As a third research agenda, I wish to briefly mention my own current work which concerns the obligation to learn not just about the past, but to learn from attempts to face the traces of lives lived in other times and places vastly different from our own. The «lessons» of the Shoah cannot be confined to the historical, sociological and psychological understanding of that which was done by others, nor to the vivid recitations of experience that inspire moral messages encouraging the civic courage needed to stand against injustice. If our purpose is to understand the cultural and pedagogical import of engaging audiovisual testimony, alone or in concert with other testamentary material, we need to explore a variety of creative forms of study such material may support. What I have in mind here begins with the need to open up a consideration of what it might mean to bind together remem-

brance and learning such that in the work of remembrance, we encounter and make evident new - and perhaps radical - forms of learning from testamentary material. It is in this regard that my colleagues and I at the University of Toronto are exploring how the study of a small geographically focused archive of audiovisual testimonies, ghetto diaries, poetry, photographs, art work and music - the testament of the Jews of the Vilna Ghetto - might evoke what Gershom Sholem called an *anagnorisis*⁵, a learning from «the past» that is a critical recognition or discovery that unsettles the very terms on which our understanding of ourselves and our world is based. For us, «to know about a past event» is not something fulfilled by the recall and understanding of what one sees, reads or hears. Rather «knowing» requires re-citing and re-siting what one has learned - not only of what happened to others at/in a different space/time but also (and this is key) what one has learned of and within the disturbances and disruptions inherent in comprehending the substance and significance of these events. Thus in this regard we are exploring the possibilities of a «witness» within which one not only *learns from* the testimony of Others, but also one teaches, teaches precisely how one learns.

4. Appropriation and Exploitation of AVT within Research and Education

Finally, I want to raise some questions regarding ethical concerns associated with research and education employing Holocaust audiovisual testimony. When thinking about these issues I usually start by reminding myself of Alain Finkielkraut's

⁴ In Victor BURGIN, *In/Different Spaces : Place and Memory in Visual Culture*, Routledge, New York, 1996.

⁵ Paul MENDES-FLORE, «History», in Arthur A. COHEN and Paul MENDES-FLORE (eds.), *Contemporary Jewish Religious Thought : Original Essays on Critical Concepts, Movements and Beliefs*, The Free Press, New York, 1987.

admonition that «Memory does not consist in subordinating the past to the needs of the present [...] he who looks to gather the materials of memory places himself at the service of the dead, and not the other way around»⁶.

Should we add, in the service of dead - yes - but also at the service of those survivors still living ?

Clearly, ever since documentation projects began there has been the concern that testimony be prevented, if at all possible, from falling into the hands of those who would deny or distort the events of the Shoah. This has led to considerable caution on the part of those who administer archives, resulting in a screening of who gets access to material, and a limit on the forms and procedures through which material is made available. However, the problems of dissemination are compounded when educators and cultural workers want access to archival material in order to use portions of this material for their own productions. Many of you are already wrestling with the question of what limits and safeguards should be imposed in such circumstances.

As an example of how the ethics of dissemination and reproduction go well beyond issues of malicious distortion consider the following example. In the early 1980's I participated on an education advisory committee to a project whose intent was, not only to develop a Canadian archive of survivor video testimony, but to use excerpts of this testimony for the production of thematically organized educational material. There were several survivors who on the Board of this project who wanted control over the content of the educational videos produced by the project ; specifically they were insistent that no shots be included that

portrayed survivors weeping and breaking down in interviews. Their view was that this representation was inconsistent with the way survivors should be portrayed. While one might dismiss this control of the use of video testimony as an inappropriate limit on and hence distortion of the evidentiary character of testimony, from another point of view one might regard this as an attempt to address the concern that, in the context of an educational video, one not re-victimize those who were already once victimized. Some will argue of course, that much of the educational significance of audio-visual testimony is assumed to lie in the fact that such testimony is often experienced as «compelling», personal stories well-told or visual displays of traumatic remembrance that captivate the viewer. Indeed, this captivation is often assumed to be the moment when «history comes alive», personalized and hence meaningful. No doubt there is a grain of truth to this. However, much needs to be clarified regarding our obligation to present testimony in a way that guards against reducing survivors to objects of spectacle and pity.

This issue of survivor testimony as spectacle needs much more attention than it is currently receiving. In contemporary Western culture, an element of spectacle is often assumed essential for practices of public memory to be effective. In many respects, the video playback machine might be said to encourage the spectacularization of survivor testimony. As I suggested earlier, at the very least we ought to understand more about the conditions of viewing that mitigate or enhance such effects.

For the most part, it is «we» who push play when video testimony is presented, people with the professional credentials provided

⁶ Alain FINKIELKRAUT, *The Imaginary Jew* (translated by Kevin O'Neill and David Suchoff), University of Nebraska Press, Lincoln, 1994, p.54.

with access to archived tapes. While of course, we stand implicated in the ethical relations and pedagogical limits of our own viewing practices, to conclude I want to raise the question of the limitations of video playback technology (whether in archives or classrooms) for providing a transactive relation with recorded testimony. In my view an opening up of the question of how one learns from the past requires a consideration of various ways of breaking down the spectacularization of testimony. This in turn may well require new technologies which offer alternative modes of attending to testimony. There are two examples, I wish to briefly mention, that allow us to begin to consider the pedagogical possibilities inherent in alternative modes of dissemination. The first of these has been available on the Yale Fortunoff Archives web site (<http://www.library.yale.edu/testimonies/homepage.html>) where one can «click» on a file in order to transmit to one's own computer screen a brief excerpt of a video testimony presented together with a written transcript of that excerpt. The second example, available on the web site of the

«Holocaust Survivor Oral History Project» at the University of Michigan - Dearborn (<http://holocaust.umd.umich.edu/>), provides the extensive testimony of survivors through both sound and text files. These examples represent the new technologies of dissemination of sound and image that allow a viewer to respond to testimony in way very different from what videotape alone affords. Clearly we need research as to how such forms of dissemination are being and could be used.

There is good reason to worry about this problem of spectacle, not only in regard to what becoming part of spectacle culture does to those who have contributed their testimonies, but as well in regard to how such a cultural formation may limit what it means for us to live and learn from the testamentary legacies archived recordings provide. For after all, it is how we bear this inheritance that will be the test of whether or not we meet the obligations engaging testimony invokes.

JOANNE RUDOF

Archivist

Fortunoff Video Archive

for Holocaust Testimonies

Yale University - U.S.A.

Present Research and Future Challenges

At the risk of repeating some of the information I presented here two years ago, I think it is vital to point out the Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies is a part of the department of Manuscripts and Archives in Yale University's Sterling Memorial Library, the main research division of the Yale University Library system. Our primary goal is providing physical and intellectual access to the materials we collect, to facilitate research, not to conduct it ourselves. That, of course, does not preclude our own staff from personal research activities, but it is their own work, rather than that of the institution. Since we opened our doors to the public in 1981, we have seen a steady increase in the number of patrons who visit the Video Archive each year. I will share with you some information on patrons

visits and research for July 1996 through June of 1997.

Ninety-two patrons who viewed tapes made 215 visits to the Archive. Viewers saw a total of 452 tapes, of which 374 were unedited testimonies, sixty-four edited programs and fourteen miscellaneous films. There were forty-four Yale-affiliated viewers: twenty undergraduates, fifteen graduate students, four faculty members and five others. Among the non-Yale viewers were faculty from Brandeis, Concordia, Duke, Gallaudet, Marshall, Michigan State, Mount Holyoke, New York University, the University of São Paulo, Saint Hyacinth, Duke, Emory and the University of Virginia. Graduate students were from Emory, the University of Groningen, Harvard, New York University, the University of

Osnabrück, San Francisco State University, and the University of Toronto. Undergraduates were from Boston College, Mount Holyoke, Princeton, Syracuse University, and Utica College. These statistics do not include patrons at Emory University, San Francisco State University or St. Cloud State University, all of which have testimonies in their libraries under a contractual agreement with us.

Two groups visited the Fortunoff Video Archive. One was a National Endowment for the Humanities Summer Seminar for university faculty based at Brandeis University and taught by Alan Mintz, entitled «Cultural Responses to the Holocaust in America and Abroad». A full day visit to Video Archive included a half day seminar, a bibliographic instruction session in the library's Electronic Classroom, individual reference consultations, and viewing testimonies. Karen Remmler taught a course at Mt. Holyoke on representation of the Holocaust in film. She scheduled a full day visit to the Video Archive during which students had individual reference appointments and watched testimonies. Several of these students made subsequent visits to complete their research.

Two graduate students from Emory have commenced their dissertation research here, as has a student from a university in Germany. Research for masters theses in the history of medicine and on whether gender differences impact the perception of the experiences of concentration camp survivors was completed this year by students from foreign universities. Novelists, playwrights, and documentary producers did background research. Faculty from Gallaudet University completed research on deaf survivors and we are exploring the possibility of a joint project to produce captioned versions of the testimonies in order to make them more accessible to the deaf.

Students from area high schools and middle schools visited to prepare projects for a History Day competition. A local private high school student planned a senior project based on research visits to the Video Archive.

Before I discuss the specifics of some research topics presently being pursued at the Video Archive, it is essential to understand how and why this research is possible. Obviously, if the testimonies are not physically available, no research can occur. Likewise, if there is no intellectual access to the contents of the testimonies, little meaningful research can occur. When we met together two years ago, I focused this section of my talk on our cataloging work. I would just like to review and update a bit of that information. We catalog our testimonies into an international bibliographic database which is available by subscription to most research libraries in the world through a user friendly interface, «Eureka».

Access is also available through the Internet either on our own website (www.library.yale.edu/testimonies) or through Yale's online public access catalog (ORBIS). Boolean searching using the operators «and, or, not» can be used to either broaden or narrow searches. One can use geographical or topical terms, limit searches to particular languages, to particular collections, to gender, to nationality, or countless other variations. Each testimony's bibliographic record has a 200-word summary which provides additional information to assist the researcher in identifying those testimonies relevant to their research.

Once a researcher has identified the testimonies which relate to their interest, we provide the additional tool of a finding aid. This is a printed, time-coded document which is a running summary of the testimony as it was recorded. Using the finding aid enables the researcher to locate the exact segments of the testimony which they wish

to view. Most of the finding aids are full-text searchable as well which provides us with an additional tool in identifying testimonies for researchers. The staff of the Video Archive knows the collection well and has a great deal of experience searching the databases. We are available to meet with researchers to provide reference assistance to them as well as having long distance conversations - whether by phone or email - prior to their arrival at Yale in order to facilitate their research and make the best use of their time with us. Our knowledge of the collection also allows us to identify testimonies by less rigorous, more subjective or esoteric categories which may assist a researcher as well.

I would like to encourage as many other collections as possible to begin providing this kind of intellectual access to their testimonies. There is no reason for ours to be the only collection useful to researchers and we stand ready to provide information and assistance to others wishing to embark on such a program. I should point out that while all of the bibliographic information is available, the collection itself is non-circulating; that is, the testimonies can only be viewed at Yale.

One of the most important aspects of our work has been to acknowledge the limitations of collections such as ours. One can learn a great deal about survivors from their testimonies, but this knowledge can only be intelligently used by those who already have a solid background in the history of this period. One cannot «learn the history of the Holocaust» through the use of the video testimonies alone. There are many reasons for this, including the very personal nature of most of the information they contain, as well as occasional myths and misinformation which also appear. There is a wealth of written primary and secondary materials which are reliable and more easily verifiable, and

these should always be used in conjunction with the testimonies.

Part of our cataloging process involves annotating the finding aids when we do find historical errors (usually exact dates or population statistics), or myths. I should point out that there is value in viewing the testimonies which contain common myths since one begins to understand the source and rationale for the persistence of some of these myths over the course of so many years. However, this is not to say that one cannot find historically valuable information in the testimonies. Particularly for small camps for which there are few, if any written records, or similarly small ghettos and towns, several testimonies which independently verify information are of great value.

The Yale University Library, while a private institution, makes its special collections, such as the Fortunoff Video Archive for Holocaust Testimonies, open to the public. There is a registration procedure and security measures involved in using the testimonies, and, of course, individual testimony releases are checked each time a testimony is request and any restrictions contained therein govern the use of each testimony. Part of the registration procedure is the patron signing a form which acknowledges they understand that permission to view is *NOT* permission to publish. Those who intend to use testimony excerpts in publications, whether written or verbal, must obtain authorization to do so from the Yale University Library. We notify the witnesses as a standard part of this procedure. We also provide the citation format to anyone who receives authorization to publish, and, out of respect for their privacy, we do not allow use of the witnesses' surnames under any circumstances.

The range of research issues has surprised us from the outset. Two years ago I outlined some of these and I don't want to repeat

myself. I will, however, share with you a small sample of some of the research topics which viewers have indicated to us over just the past year.

Dissertation research :

- Interviewer-interviewee negotiations during traumatic storytelling.
- Representations of the uncanny in 20th Century literature and film.
- How narrative unfolds in survivor testimonies.

Undergraduate papers :

- Jews in Shanghai during World War II.
- Personal responses of Christian bystanders in Nazi occupied Europe.
- Jewish responses in Germany prior to the war.
- Hidden Jewish children in France.
- Women in the resistance.
- Jews in Denmark.
- Kielce pogrom.
- Postwar experience of emigration to the United States.
- Jewish refugees in Shanghai.

High school teacher :

- Art in ghettos.

Senior scholars writing books and/or articles :

- Jews in Vilna ghetto.
- History and memory.
- Witnesses at war crimes trials.
- Survivors of Starocowice concentration camp.
- Kovno ghetto.
- Chinese and Jewish memory.
- Holocaust witness - women's voices.
- «Fugitives of the Forest» - a book on the partisans in eastern Europe.

- Identity in a Holocaust survivor's story.

High school student paper :

- SS St. Louis.

Health care professions :

- Inter-generational transmission of traumatic events.

Actor :

- Background for a role as an Eastern European rabbi.

There are many challenges for both present and future researchers who choose to use these testimonies. As Geoffrey Hartman, Lawrence Langer, and others who have spent a great deal of time viewing and thinking about these materials have said, this is a new genre. I am not sure many know how to view these as yet. They require careful viewing and reviewing. The analytical skills required to truly understand the many layers and complex nature of the testimonies have not yet been developed. Extracting information is not always as easy as it initially may seem. Langer has pointed out many times the tension expressed by many of the survivors between their admonitions, «You cannot understand !» and «You must understand». One must learn to «read» the silences, and one must understand that what is not said can be as important as what is said. And one should not make the mistake of thinking that generalizations can be drawn from these testimonies. I have cataloged some 1,400 testimonies and have yet to identify «the survivor experience», «survival strategies», or other such commonly misunderstood phenomena. And always we must keep in mind the very obvious limitations of these collections : that we are hearing only the testimonies of those who have chosen to speak, only what they have chosen to share with us, and only the words of those who did survive, as David Boder so eloquently reminded us with the title of his book based

on immediate postwar interviews of survivors, *I Did Not Interview the Dead*.

I believe that the incredible wealth of our materials has barely begun to be used. This is not to minimize the important work of pioneers like Lawrence Langer, Geoffrey Hartman, Robert Kraft, and many others. Yes, this material is much more difficult to use than print sources. It «pulls you in» and engages emotion due to the very rawness of the emotions expressed. It forces you, the reader to encounter pain that has no resolution, or closure or redemptive message. The losses one confronts can cause a great deal of pain to the viewer. However, the

unique and differing perspectives, the multiplicity of voices, the small and personal histories offer richness and diversity that expand knowledge in ways few other resources can. Combined with these other resources, deeper insight and newly discovered information will result. I hope that in the future, doctoral and post doctoral study will be structured into Yale's Video Archive. I am confident that as more scholars and researchers invest the required time and effort, new scholarship will result that we probably cannot even imagine.

LILIANA PICCIOTTO

Département audiovisuel

Fondazione Centro di Documentazione Ebraica

Contemporanea, Milano - Italie

Expériences et réflexions sur le témoignage audiovisuel en Italie

Je représente ici le Centre de Documentation Juive Contemporaine de Milan. Cet institut se compose d'une bibliothèque, d'Archives sur le judaïsme contemporain en Italie, d'une vidéothèque de plus de 5.000 pièces qui regroupe aussi bien des films de fiction que des documentaires sur le judaïsme. Une section de cet institut s'occupe également d'analyser les signes d'antisémitisme ainsi que les préjugés depuis la guerre. Je suis collaboratrice scientifique et historienne dans ce Centre.

Je ne m'exprimerai pas aujourd'hui du point de vue de la sociologie, de l'anthropologie sociale, de la psychologie ou de la pédagogie, qui sont les catégories scientifiques que l'on emploie habituellement pour aborder la question des témoignages audiovisuels, mais d'un point de vue historique, du moins sur le plan de la construction du document

audiovisuel. Il n'y a, en effet, aucun doute qu'à l'inverse des documents écrits que l'on recherche et que l'on interprète a posteriori, l'interview est un vrai document, créé à partir de rien, aussi bien par l'«interrogeant» que par l'«interrogé».

Le témoignage vidéo, par la nature même de son support, présente une répétabilité qui est théoriquement infinie. Les destinataires peuvent donc être infinis, eux aussi, de même que les missions que le témoin peut se donner quand il parle, et les méthodes d'analyse du discours-témoin. L'important est, je pense, de choisir et de faire connaître le but et les modalités de construction de ce discours-témoignage.

Le projet de notre Fondation, qui s'intitule *Interviews à l'histoire*, a commencé en 1996 et a pris fin en 1998. Ce projet avait pour but

de retrouver les survivants d'Auschwitz déportés d'Italie et de ses ex-colonies, et de les interroger sur leur sort pendant l'époque fasciste et l'occupation allemande. Les rescapés pouvaient être de nationalité italienne ou non mais devaient avoir été arrêtés sur le territoire italien.

Au lendemain de la libération de l'Italie, les rescapés revenus d'Auschwitz étaient à peu près 300. En 1996, quand nous avons commencé le programme, une centaine était en vie. Jusqu'à présent, nous avons pu en interroger 97 pour un total de 300 heures d'enregistrement.

Le support technique que nous avons employé se composait d'une caméra vidéo Betacam et de deux microphones girafes. L'équipe était formée d'un cameraman, spécialiste également de la photographie, d'un assistant son et lumière, d'un metteur en scène et de deux historiens interviewers, à savoir moi-même et mon collègue Marcello Pezzetti.

Notre programme a prioritairement consisté à tenter de ramener les personnes dans le contexte où elles avaient vécu leur expérience pour chercher à évoquer les faits. Avec les témoins, nous nous sommes rendus sur les lieux de leur enfance, dans les rues des villes où ils avaient habités, où ils étaient allés à l'école, dans les synagogues où ils avaient atteint leur majorité religieuse, sur les places devant les bâtiments des communautés des petites villes italiennes, ... Ensuite, grâce à des permis spéciaux, nous avons pu rentrer dans les prisons à Rome, à Milan, à Florence, à Trieste, et nous y avons tourné une partie des interviews. Notre méthode a, depuis le commencement, consisté à nous rapprocher le plus possible du factuel. Nous n'étions, en effet, pas intéressés par la seule reconstruction de la mémoire, le simple recueil des histoires de vie, mais nous voulions réaliser une oeuvre d'historiographie filmée. Chacun des témoins nous a donc dit,

par exemple : «J'étais là. La porte était là. Elle était fermée de cette façon. Je me lavais ici. Je ne voyais pas mes frères mais j'entendais leur voix». - «Comment cela se faisait-il que tu entendais leur voix ?». - «C'est parce qu'ils étaient dans une cellule au rez-de-chaussée. Moi, j'étais en haut et comme les voix montent du bas vers le haut, nous entendions leur voix».

Nous sommes rentrés dans les cellules. Le témoin nous montrait, par exemple, la fenêtre dont la vitre avait été cassée à l'époque, ce qui lui avait donné froid. Comme ces événements se passaient au mois de septembre 1944, nous lui avons demandé : «Pourquoi avais-tu si froid au mois de septembre ?» - cela était très important pour nous car si en septembre 1944, les internés avaient froid dans la prison de Milan, cela signifiait que la saison avait été particulièrement dure. On pouvait donc déjà utiliser ces informations dans un cadre historique émergeant du témoignage lui-même, de la personne et de son vécu. Ensuite, cette personne nous a dit : «Les camions sont venus nous prendre dans cette cour» - Il nous montre la cour - «Il y avait cinq camions». Si l'on sait que chaque camion contenait au moins 50 personnes, on peut dire que ce convoi est parti avec au moins 250 personnes. «L'appel a été fait la nuit précédente dans cette salle-là. J'étais près de mon père qui m'a dit : 'C'est la fin'». En tant qu'historiens, nous replaçons cette quantité d'informations dans un cadre qui nous permet d'interpréter également d'autres témoignages.

Du début à la fin de notre projet, nous avons suivi la même méthode : nous n'avons jamais posé de questions aux témoins en termes de «Qu'est-ce que tu as pensé ?», «Qu'est-ce que tu ressentais ?» etc. Nous n'avons jamais cherché à casser la «superficie» du récit, à pousser le témoin à faire sortir ses sentiments. Cela ne nous a pas empêchés, je

pense, d'être arrivés à atteindre l'âme des choses.

A la fin de chaque séance, nous étions tout à fait épuisés, aussi bien nous, les historiens, que les «interrogés». Beaucoup de ceux-ci m'ont confié que c'était trop dur pour eux, bien que certains avaient déjà donné leur témoignage avant de le faire pour nous. En effet, nous nous sommes aperçus a posteriori que nous n'avons laissé au témoin aucune liberté d'opérer des sélections dans sa mémoire. Notre projet ne s'est pas du tout conformé à la logique selon laquelle le récit des «interrogés» se fait de façon intentionnelle, où le narrateur choisit de sélectionner ses souvenirs et choisit de dire ce qu'il veut dire.

L'étape suivante du projet était les gares des villes italiennes. Beaucoup de déportés ne savaient pas expliquer d'où ils étaient partis exactement parce que ce n'étaient presque jamais des gares centrales mais des gares secondaires. A Milan, par exemple, nous avons découvert tout un réseau souterrain dans la gare centrale, une vraie ville souterraine où les déportés étaient chargés dans les wagons. Après quelques heures, les wagons, fermés de l'extérieur, étaient placés sur un élévateur et mis à niveau sur la voie qui conduisait vers le Nord. Tout ce mouvement était tout à fait inconnu aux témoins qui se rappelaient seulement avoir été bousculés, déplacés plusieurs fois quand ils étaient dans le wagon, plusieurs heures avant leur départ. Dans ce lieu qui est encore abominable, obscur et plein de bruits métalliques aujourd'hui, nous avons conduit plusieurs interviews et de nouveau, les récits des témoins étaient constitués des termes de «ici», «là-bas», «à telle heure», «je portais cela», «j'avais froid», «j'avais chaud», «j'étais avec un tel». Un témoin, par exemple, m'a dit : «J'étais debout, devant l'ouverture du train. L'ouverture était très sombre. J'aurais pu me cacher derrière une colonne mais j'ai eu

peur pour mes parents. La colonne était celle-là. L'Allemand était tourné comme cela». Et le témoin m'a montré comment effectivement il aurait pu se cacher derrière la colonne.

Dans ce processus historique factuel, la caméra est tout à fait «transparente» et se fonde presque avec la conscience du témoin. Elle devient son oeil, elle «voit» ce que le témoin voyait alors. Il n'y a jamais d'effet filmique.

La troisième étape du projet a été les deux camps de transit italiens : le premier, Fossoli, qui se trouve près de Ferrara ; l'autre, la fabrique de nettoyage du riz, appelée la *Risiera de San Sabba* à côté de Trieste. Fossoli est resté presque intact. C'est un camp constitué de baraques en briques, construites par l'administration italienne pour emprisonner les Juifs. L'état du lieu est actuellement lamentable : les toits sont en train de s'écrouler et la végétation y est très abondante. Cependant, tout y est très reconnaissable : les cuisines, la place de l'appel, etc. Nos témoins ont pu y reconstruire la vie quotidienne minute par minute. Ils nous ont ensuite accompagnés à la gare pour nous montrer comment se passait le chargement des trains. Nous avons ainsi découvert que certains convois avaient été chargés avec violence et d'autres non. Cherchant à approfondir cette question en la posant à plusieurs témoins, nous avons compris que pour les premiers convois, les Allemands avaient essayé de séparer les hommes des femmes et de faire ainsi arriver les convois à Auschwitz déjà prêts pour la sélection. Cela avait provoqué beaucoup de troubles et quelques soulèvements, ce qui avait poussé les nazis à user de la violence, tandis que dans les derniers convois, toutes les familles étaient réunies dans les wagons.

Au fil des années, le camp de la *Risiera de San Sabba* à Trieste a connu divers changements et manipulations afin de le faire

devenir une lieu de commémoration officiel. Les témoins que nous avons emmenés là-bas s’y sentaient dès lors perdus. Ils ne reconnaissaient plus le lieu et beaucoup avaient les larmes aux yeux. Cette étape fut la moins fructueuse de notre projet car la mémoire et les sentiments des témoins étaient complètement troublés, perturbés, et les gens n’arrivaient plus à raconter calmement ce qui s’était passé là-bas.

Ensuite, nous sommes partis vers Auschwitz où nous sommes retournés trois fois avec des témoins différents : une fois en hiver avec la neige, une fois en automne avec le vent et la pluie, une fois en été. Avant de partir, mon collègue et moi-même avons passé des mois à étudier la planimétrie d’Auschwitz et de Birkenau et à reconstruire les événements de Birkenau à l’aide du *Hefte von Auschwitz* : où étaient logées les femmes et les hommes, où se trouvaient les lieux de quarantaine, les latrines, les lieux de l’immatriculation, à quelle date fut instituée la *Judenrampe* entre Auschwitz et Birkenau, à quelle date fut construit le chemin de fer dans Birkenau, ... Nous avons étudié les conditions dans les infirmeries et les hôpitaux et nous avons compris à partir de quelle date les médecins juifs ont pu commencer à y travailler car, dans un premier temps, les médecins juifs ne pouvaient pas rentrer dans les hôpitaux du camp. En fait, ils ont pu le faire à partir de la fin de 1942.

Nous avons besoin de toutes ces données historiques pour mieux enquêter. Nous avons eu la chance d’avoir avec nous un témoin, un grec qui vit actuellement à Rome et qui, à Auschwitz, a fait partie du *Sonderkommando*, c’est-à-dire les prisonniers juifs obligés de travailler aux chambres à gaz. Nous avons donc eu la possibilité de filmer l’extraordinaire interview de ce monsieur sur les faits horribles qu’il avait vus. Nous lui avons préalablement expliqué que nous voulions l’interroger sur la machinerie

de l’extermination. Nous lui avons donc posé de nombreuses questions très précises. Il s’est soumis à nos questions, nous a tout raconté. Après deux mois, il a accepté d’être à nouveau interviewé par une autre institution, celle de Spielberg. Il est clair que ce témoin a très bien perçu que nos buts étaient tout à fait différents de ceux de la *Shoah Foundation*. Sa façon de se poser devant la caméra était tout à fait différente : lorsque nous l’avions interrogé pendant des heures, il avait paru immobile, ne laissant pas transparaître ses émotions, tandis qu’avec la *Shoah Foundation*, il a pleuré pendant quatre heures d’affilée. Vous voyez donc que l’on peut faire une analyse comparative des différentes façons de rendre un même témoignage en l’espace de deux mois.

Ce témoin s’est donc soumis à toutes nos questions. Il nous a raconté comment les membres du *Sonderkommando* vivaient séparés du reste de la population prisonnière, comment il s’était habitué à ce travail qu’il faisait machinalement, sans penser à rien. Il a répondu avec une précision extrême aux questions les plus minutieuses. Il a, par exemple, répondu à la question de savoir si les membres du *Sonderkommando* portaient un masque.

Une question très importante a été de savoir si le Ziklon B était jeté simultanément par les quatre trous du plafond des crématrices II et III ou si cela se faisait de façon séparée, c’est-à-dire si il y avait un seul SS de la section hygiénique de Auschwitz qui faisait ce travail ou s’ils étaient quatre. Cette question peut sembler tout à fait étrange mais du point de vue historique, c’est très important, cela fait une grande différence car si le gaz n’était pas distribué uniformément et simultanément dans les cellules, les victimes souffraient beaucoup plus car elles se bouscullaient pour échapper au lieu où le gaz était le plus concentré. Nous savons donc

qu'à une date donnée, la souffrance des gens était majeure ou mineure avant leur mort.

Une autre question importante : puisque nous savions que chaque membre du *Sonderkommando* devait être éliminé, nous avons demandé au témoin comment il avait pu survivre, lui et les quelques dizaines d'autres survivants. Il nous a expliqué qu'au dernier rappel, les autorités du camp avaient appelé certains matricules, ceux du *Sonderkommando*, aux haut-parleurs afin qu'ils se présentent. Ceux du *Sonderkommando* ne se sont pas présentés et se sont cachés dans la foule de gens qui sortait du camp. Une bonne quarantaine, je pense, de *Sonderkommando* a ainsi pu échapper à l'exécution avant l'évacuation de Birkenau.

Je pense qu'il y a une grande différence entre l'interview du témoin du *Sonderkommando* que nous avons faite et les interviews que j'ai pu lire à ce sujet.

A la fin de notre travail de récolte de témoignages, nous avons monté un film documentaire de 1h30 qui s'intitule *Memoria* et que nous avons présenté en 1998 au Festival International de Berlin. Le film est passé à la télévision italienne et a eu une écoute extraordinaire de 5 millions de téléspectateurs. Il s'agit d'extraits des témoignages les plus significatifs, avec lesquels nous avons voulu donner le sens de la spécificité italienne de la Shoah. Nous avons souligné le fait que beaucoup de témoins ont parlé du soleil de l'Italie par opposition à l'atmosphère lugubre d'Auschwitz, beaucoup ont évoqué les couleurs, les sons, les odeurs italiennes, en opposition à l'absence de couleur, aux sons et aux odeurs d'Auschwitz.

Toutes les personnes du film sont des rescapés d'Auschwitz. Une dame, par exemple, nous a raconté qu'à l'époque des lois anti-juives en Italie, elle avait douze ans. Un après-midi, elle avait disparu de la maison et quand elle était rentrée chez elle, elle avait répondu à sa maman préoccupée : «Maman,

je suis rentrée dans une église et je suis restée dans un coin pour comprendre pourquoi nous, les Juifs, nous avons été si méchants d'avoir tué Jésus Christ». Plus loin dans son interview, cette femme nous a raconté quelque chose d'émouvant : au moment où, en 1938, la loi a mis les enfants juifs à la porte des écoles, le matin, alors qu'elle quittait sa maison pour aller travailler et devenir apprentie couturière, elle sortait avec des livres sous le bras pour se donner une apparence et faire croire aux gens qu'elle allait à l'école.

Nous avons interviewé un autre personnage extraordinaire, un homme très vif qui nous a montré comment à Auschwitz il aidait ses camarades de Rome à survivre en les faisant rire. Nous avons tourné à Auschwitz, dans le bloc où il était, le premier bloc de la quarantaine. Il nous a montré comment il faisait quand il racontait des blagues - il s'est retourné et a nous dit : «'Idiot', je disais» - il parlait à un camarade qui pleurait tout le temps - «Ta fiancée est restée à Rome et peut-être que maintenant elle couche avec quelqu'un d'autre. Il faut que tu survives, que tu retournes à Rome pour mettre fin à cette chose». Ensuite il nous a montré comment il chantait pour recevoir du pain de deux tziganes qui adoraient les chansons italiennes. En fait, il inventait lui-même les paroles de ses chansons.

Un autre extrait de notre film montre un témoin qui est filmé du haut du mirador central de Birkenau et qui avance dans la neige, le long des voies ferrées. Il hurle dans le vent. Le jour du tournage, il y avait le même vent que lors de son arrivée à Birkenau. Dans le vent, il hurle les noms des siens, douze victimes de sa famille.

Le film se termine avec un témoin qui, à l'âge de 14 ans, a été déporté avec son père. Il nous montre une pierre qu'il a emporté de Rome - dans la tradition juive, on ne met pas

de fleurs mais des petites pierres sur les tombes en hommage aux décédés. En pleurant, le témoin lance sa pierre en l'air : il n'y a pas de tombe pour son père...

Summary :

about MEMORIA
a film by Liliana Picciotto Fargion
and Marcello Pezzetti,
directed by Ruggero Gabbai

This film stems from a pure historiographic work, Il libro della memoria, a research study on all the Jews arrested in Italy and deported to the extermination camp of Auschwitz in Poland during the years 1943-1945.

Today we know the number of these people, their names, their personal data, the circumstances of their arrest, whether the seizers were Italian or German, the dates of deportation and of the arrival of the train at Auschwitz or, alternatively, at Bergen-Belsen, their matriculation number if taken into the camp, the date of their death if killed immediately in the gas chambers.

At the end of my research, funded by CDEC (Center of Contemporary Jewish Documentation), I established that out of about 7000 people deported, 800 came back, out of whom 356 from Auschwitz-Birkenau.

I wished to complete the research, based on written documentation, with the voice of the protagonists.

In 1995, only about one hundred were still alive. With great effort, my colleague Marcello Pezzetti and myself managed to obtain funding, and we set out to search for witnesses, in order to create a file with their help. We called this project The archives of Memory.

We had to learn the technique of oral storytelling, to study and find the best way to employ the method and the art of maieutics (making the subjects participate actively).

We decided that the setting of our interviews should be the same where the protagonists had had their sad experience. For one whole year, we went all over with them, up and down Italy, we visited old Jewish schools, abandoned - or still operating - prisons (did you notice how the noise, the clang of doors, the echo resounding in jail is still the same today ?), the transit camp at Fossoli, nowadays in ruins, the Italian-Swiss border. Then, with about twenty of them, we went to Auschwitz, once it was covered with snow, another time in the summer, and again on windy and rainy days.

After 18 months' work we had 300 hours of testimonial evidence.

In the interviews we have followed the same method used by Claude Lanzmann in Shoah, a total immersion in the situation : « Where were you when you've been arrested ? Who were you with ? What time was it ? What did they tell you ? Where did they bring you ? What means of transportation did they use ? Did anybody on the road notice you ? What were you wearing ? » and so on, all through the interview. Never a word on how they felt, what they were thinking, what they were expecting. No trying to talk about their feelings which, after so many years, would be false.

In 1995, at the time we started our project, the method of interviewing was usually the opposite of the one we wanted to follow. The interviewer had to let people talk without urging them, he had to stay out of their story, he didn't have to influence them in any way. We reversed this principle : we immediately told the witnesses that we wanted to share with them the pain of talking. Thus, complete agreement and same wavelength was possible : we, as historians, lacked neutrality. The significance of the past was the same for them and for us. It was the perfect synthesis between the work of the historian and the inner process of recollection.

We also intentionally oriented the witnesses' memories, we directed them within space-time coordinates. We wanted to do a work of filmed historiography. Our Archives of memory can be valued, in fact, as a history book.

Finally, the making of the movie. It's not by chance that I call it a movie, even though it belongs to the documentary genre - and as such it has been presented at the International Festival of Berlin in 1997. It isn't really a documentary: there are no documents, there is no stock footage - these are usually the parts that make up a documentary. It isn't, of course, a fiction either, in the sense that it is not a narrative composition with a plot, there's no script by an author to give it a coherent subject. Nevertheless, it is something like fiction. It might well be the editing. There's a rarefied, suspended atmosphere, as if we were waiting for something. The audience loses the distance from the «film», and this does not usually happen watching documentaries.

As soon as the editor got hold of the footage, he asked us what we wished to stand out. We answered we wanted three things:

- 1. to show that there had been the Shoah in Italy too;*
- 2. to show that it had specific Italian characteristics;*
- 3. to show the theme of absence.*

The film has a lot of beautiful Italian landscape in the background contrasting with the contents of the stories told.

Many of the witnesses speak Italian regional dialects, use jargon and a lot of body language.

As for the theme of absence, the film does not show everyday life preceding persecution. It is precisely the lack of it that the protagonists underline. We wanted to point out the absence and the loss of everything, of everyday life, of living a normal life, of being socially and culturally involved, the loss of work, of liberty, of dignity and, in the end, of life itself.

Only the second part of the movie talks about extermination. Then everything moves from it. It becomes present and obsessive until the end. The film does not show any picture of dead people, but gives us a clear idea and a thorough image of death and violence.

The violence against these people has not taken away their being deeply human and good until today, and we can't help loving them.

ALBERTA STRAGE

Founding Chairman

British Video Archive for Holocaust

Testimonies, London - UK

Opportunities Lost and Found a Review of the British Experience

In order to suggest propositions for the orientation of future research, it is necessary to review briefly the British experience in order to understand the changing roles and tasks of the British Video Archive of Holocaust Testimonies (BVAHT). In this manner we will then become aware of the opportunities lost and found.

As is the case of many of the institutions participating in our gathering today, the BVAHT was initiated by the intervention of Geoffrey Hartman and the Fortunoff Archive of Yale University who gave unstintingly of their suggestions, co-operation and encouragement for which we will always be profoundly grateful. Joanne Rudof and a colleague came to London to conduct an immensely successful seminar involving over 100 university students.

Our basic concept was to interview audio-visually in an intelligent and sensitive man-

ner as many survivors of the Holocaust as were prepared to give testimony. For our purposes we defined a survivor as one who during the years between 1939 and 1945 had been in a concentration camp, had been in hiding, or had been a member of a resistance group. In order to realise our objectives we had to raise funds, identify survivors, train interviewers, engage the professional services of an audio-visual studio complete with the most sophisticated equipment, utilise scribes, organise the storage of the tapes in a temperature controlled permanent library, transmit duplicate tapes to Yale University with appropriate documentation, and retain relevant documentation in London. By 1996 we had accumulated approximately 175 tapes containing over 500 hours of testimony.

In order to ensure the permanency of the BVAHT, it was decided to become an

integral part of the Holocaust Educational Trust whose chairman is Lord Janner, a prominent English politician. As the chairman of BVAHT, I was invited to become a member of the Board of Management of the Holocaust Educational Trust with special responsibility for the BVAHT. This has proved an auspicious arrangement.

Up to this point in our history, all was well. We were successfully accomplishing our objectives.

However, the impact of the Spielberg Shoah Foundation caused serious problems. Although we were delighted at the nobility and comprehensiveness of the Spielberg project, we were extremely disappointed that we were unable to work together. We had hoped perhaps naïvely that Spielberg would accept our tapes as part of their collection and would treat them ultimately in the same manner as they anticipate their tapes will be used, i.e. digitalised and available electronically on a world wide base. Assuming problems involving copyright could be resolved and that Spielberg would not approach survivors who had already given testimony, or when approached would explain the need to record first those who had never given testimony, we had looked forward to a happy, constructive relationship. However, to date this has not transpired.

Negative responses to Spielberg have come forth from survivors, health care professionals, and archivists. Some survivors have felt great distress at the manner in which the interviews were done. Some suffered unnecessary traumas after having to give testimony a second time and required the services of health care professionals. Robert Perks, the curator of the National Sound Archive, in which the BVAHT tapes are stored, was appalled by the fact that none of the Spielberg tapes are being kept in the United Kingdom even though he is aware that eventually in principle electronic trans-

mission will be available through the resource depositories.

Although the opportunity for taping testimonies together with the Spielberg group seems to have been lost, this situation brings forth opportunities for a change in roles and tasks for the BVAHT in particular and perhaps for each of our groups represented here today.

My first proposal concerns the Spielberg Shoah Foundation. It seems absolutely crucial that we here at this conference must seek a strategic alliance in some manner with the Spielberg Shoah Foundation. If we are truly to be the international group we believe we are, how can we possibly exclude the group that has in a very short time accumulated more than 40,000 testimonies of survivors of the Nazi Concentration and Extermination Camps ? If Spielberg has enormous funds and resources, an international public relations campaign, a large corps of volunteers, an irresistible appeal (i.e. Stephen Spielberg wants YOUR testimony), why should we continue in our quest for taping audio-visual testimonies ? Why should we with our very limited resources not accept the fact of the unprecedented impact of the Spielberg Foundation ? Why should we not combine our forces here today, contact Stephen Spielberg himself directly, and in some yet to be determined fashion attempt to work constructively together ? Whereas our relatively small group in England has been unsuccessful in forging a relationship, perhaps all the groups represented here and others not able to be present at this gathering can join together to establish contact. The impact of the totality of all our groups may have a greater impact than a single approach from the United Kingdom. If we are not successful, I fear our archives although significant will remain peripheral to the influence of those of the Shoah

Foundation in general and in particular to the testimonies that will be used for educational purposes on a world wide basis.

My second proposal for future research is dependent upon the success of the first proposal. I think we would all agree that we need to create a world wide data base. How could we create a world wide data base which would include all the contributions of all of the institutions represented here today and exclude the contributions of the Spielberg group ? It would be folly to consider doing so. Only if we create a data base of the contributions of all the participating institutions at this conference and combine it with that of the Spielberg group will our data base become significant.

My third proposal may be unique to the BVAHT or perhaps be relevant to other groups here. We adamantly feel that because of the enormous impact of the Spielberg group in the UK, combined with the fact that we have no available funds for continuing to record testimonies, we must relinquish the role of recording and concentrate on the educational aspects of utilising testimonies. As the study of the Holocaust is an essential segment of the National Curriculum in England and Wales, we must interact with educators on a national scale. We must anticipate coaching and developing human concerns and discussions of humane and inhumane behaviours. We must reflect opportunities inherent in the study of the Holocaust for self-definition and personal growth.

If we are to embark on an educational role, we must conduct research to determine what are the primary and secondary needs of the teachers who teach the Holocaust. All educators are not created equal. Teacher face different challenges from different classes. Teachers come with different skills, orientations, background information and priorities. How can we best help ? Perhaps

we must begin to collect and document effective teaching practices.

Recently the Holocaust Educational Trust together with the Spiro Institute prepared and distributed an educational pack for Teaching the Holocaust. It was received with great acclaim. However, now research is needed to determine in what ways this can be improved. What areas need to be strengthened ? What areas were ineffective ? What is the reaction of the teachers ? What is the reaction of the students ? What pedagogical aspects need we develop ?

In addition to providing the educational pack, the Spiro Institute in conjunction with the Holocaust Educational Trust often provided survivors to visit classrooms which made history come alive. However, as we all are aware, time is running out and soon there will be no survivors left. Therefore, it is imperative that we conduct research to determine what types of specially prepared films created from our archive of testimonies will be most effective. What time length is most suitable ? What subjects should be covered ?

In England in order to create these special films we need first to access the information we have stored on our tapes. Therefore the Holocaust Educational Trust is attempting to have a Ph.D. student employed to access the information along the lines developed by the Fortunoff Archive at Yale University. In order to create the specialised films it is imperative to have efficient accessibility.

In conclusion, a review of the British experience has pinpointed opportunities lost and found. We will look forward to pursuing future research in regard to the possibility of a strategic alliance with the Spielberg group, to creating a significant world wide data base, and to investigating various aspects of the educational use of the audio-visual tapes.

HÉLÈNE WALLENBORN

Chercheur

Université Libre de Bruxelles - Belgique

Le témoignage audiovisuel et le paradigme en histoire

Je prépare une thèse de doctorat, à l'Université Libre de Bruxelles, sur les possibilités d'utilisation, comme sources historiques, des témoignages oraux ou audiovisuels des survivants des camps nazis.

Je voudrais parler des problèmes que pose l'utilisation des sources orales en général pour les présupposés épistémologiques de la méthode historique, que j'appelle paradigme, et de la manière dont on utilise les sources orales en général dans la construction du récit historique. Je voudrais aussi rappeler où en sont les réflexions de l'«histoire orale» à ce sujet, et les contextes dans lesquels elles se sont développées. J'espère ainsi expliquer pourquoi l'histoire brille par son absence à ce colloque, comme l'a souligné hier Monsieur Yanniss Thanassekos. Certaines

questions qui seront évoquées l'ont déjà été hier et ce matin, mais je voudrais les soulever à nouveau, en prenant le point de vue d'une historienne de formation.

* * *

Il faut faire une remarque préliminaire : le terme «histoire orale» embrasse un très large éventail de pratiques auxquelles ne correspond aucune méthodologie commune. Cette variété ne se laisse enfermer que dans une définition large qui peut être celle-ci : l'histoire orale est la collecte et l'utilisation d'enregistrements de témoignages à propos d'événements passés¹.

C'est en 1948 que fut créé, par Allan Nevins à l'Université Columbia de New York, le premier centre d'histoire orale : son but était de combler les futures lacunes des archives

¹ Pour un point de départ bibliographique sur l'histoire orale, voir *La bouche de la vérité ? La recherche historique et les sources orales. Cahiers de l'IHTP*, 21, 1992, pp. 125-161 et R. PERKS et A. THOMSON, *The Oral History Reader*, London and New York, Routledge, 1998.

que lui faisait redouter l'essor de nouveaux moyens de communication verbaux tels que la radio ou le téléphone. Il entreprit alors d'enregistrer des interviews d'hommes politiques, d'élites économiques ou culturelles. C'est ce que j'appellerais la «tendance archivistique» de l'histoire orale, proche de l'histoire politique et institutionnelle. Cette tendance va jouer un rôle de repoussoir pour donner naissance, à partir de 1960, à une autre tendance qui lui est opposée, et que j'appellerais celle des «oubliés de l'histoire» - tout ceci étant bien sûr fort schématique.

En effet, la découverte dans les années 1960 d'une «autre Amérique» - celle des exclus et des minorités ethniques - influence la conduite de nouvelles enquêtes d'histoire orale : à l'histoire écrite des élites, on oppose une histoire orale vue d'en bas. Dans les années 1970, l'histoire orale déborde les frontières américaines. En Europe, la crise structurelle et intellectuelle que connaissent dans ces années les sciences humaines est un bon terrain pour le développement de l'histoire orale. Au niveau structurel, le manque de débouchés et de perspective de carrière conduisent à l'invention de nouveaux champs de recherche. Tandis qu'au niveau intellectuel, les grands paradigmes théoriques sont remis en question, surtout en sociologie où l'on recommence alors à préférer le qualitatif au quantitatif et à remettre le récit de vie à l'honneur.

Dans un contexte de mouvements de contestation radicale, les historiens oraux tentent de montrer la légitimité de leur pratique, en s'opposant à une histoire écrite, «dominante» ou «académique», et en s'appuyant sur une généalogie, tout à fait mythique, qu'ils font remonter jusqu'à Hérodote, père de l'histoire orale. Leur argumentation est simple : longtemps, les historiens, de Hérodote à Voltaire en passant par les chroniqueurs médiévaux recueillirent des témoignages oraux. Lorsque s'édifia, à partir du

XVII^e siècle, l'érudition critique, elle mit à l'avant-plan l'archive écrite, confinant progressivement l'utilisation de la source orale aux sciences humaines qui ont pour objet l'étude des sociétés ou classes sociales sans écriture, telles l'ethnologie ou le folklore. En même temps, fut établie une suprématie des sources écrites, des sciences et des groupes sociaux qui l'utilisent sur les groupes sociaux sans écrits, et les sciences qui les étudient.

Cette tendance de l'histoire orale développe des objets de recherche tels que les femmes, les minorités ethniques ou les groupes du bas de l'échelle sociale. Les historiens oraux, en traitant de tels objets, ont bien souvent une intention militante, celle de renforcer l'identité collective des groupes dominés, et clament parfois que l'histoire, en leur donnant la parole, va trouver une nouvelle place dans la Cité, hors des cénacles universitaires.

L'histoire orale s'est développée de manière désordonnée et spontanée, souvent en dehors des milieux académiques. Dans les années 1970, des amateurs d'histoire locale, des sociétés historiques, des musées, des syndicats, des groupes religieux, des télévisions ou des radios nationales ont aussi lancé leurs propres projets d'histoire orale. Depuis 1980, l'histoire orale s'institutionnalise : des colloques internationaux sont organisés, des revues publiées et des centres d'histoire orale créés dans de nombreux pays. Par le fait même de son institutionnalisation, l'histoire orale est moins militante, et on l'oppose moins à l'histoire écrite. On cherche moins à démontrer ses spécificités. On parle maintenant plutôt d'histoire immédiate ou d'histoire du temps présent.

Pourtant, les problèmes liés à l'utilisation des sources orales n'ont cessé d'être posés, avec infiniment de redondance.

Cependant, la liste des remarques à propos de ces sources est très courte. Les interro-

gations quant à la fiabilité de ce type de sources portent sur leur contenu qui est affecté par trois biais. Les témoignages oraux ne sont pas des récits des événements faits à chaud, mais du temps sépare les événements de leur narration (quarante à cinquante ans dans le cas des témoignages des survivants des camps). C'est la mémoire individuelle du témoin qui est ici en jeu. C'est le premier biais.

Le deuxième biais que l'on peut relever est le contexte, qu'il soit politique ou autre dans lequel le témoignage s'énonce : un témoin peut y intégrer par exemple des éléments de lectures qu'il a faites ou d'émissions qu'il a vues. Un même récit ne pourrait être énoncé par le même témoin à différentes périodes de son existence. En bref, pour résumer les deux premières remarques, ou biais, le contenu dépend du moment où l'on enregistre l'interview, de l'époque où la source est produite. Mais ces remarques sont également vraies pour les journaux, les chroniques, les lettres, ou n'importe quelle source qui offre une information sur un événement.

Le troisième biais est introduit par la relation entre l'interviewer et l'interviewé, entre l'historien et le témoin. L'idée que le témoin se fait de l'enjeu du témoignage, mais aussi les questions explicites et implicites de l'interviewer définissent ce qui est effectivement dicible.

La source orale est donc créée par un médiateur qui est l'interviewer. C'est le principal reproche qu'on lui fait et l'écueil contre lequel s'échouent les réflexions en histoire orale. Il existe bien d'autres sources, par exemple les comptes-rendus de procès ou les annales parlementaires, qui impliquent aussi dans leur élaboration un médiateur. Mais, et

c'est là que réside toute la différence, ce médiateur n'est pas historien.

* * *

Il est vrai que le paradigme en histoire considère que la réalité est comme suspendue et extérieure à l'historien. Même si tout historien sait qu'il est influencé par son époque, le lieu d'où il parle, et ses préjugés, il cherche à se défaire de sa propre subjectivité pour étudier la subjectivité de la source. Mais cette manière de penser le rapport entre la réalité passée et le récit historique a évolué au cours des siècles, et ce n'est que progressivement que s'est constitué ce paradigme.

Depuis l'Antiquité jusqu'aux XVII-XVIII siècles a prévalu ce qu'on peut appeler la métaphore du miroir : l'historien, semblable à un miroir, doit réfléchir une image qui ne doit être déformée en aucune manière². Cette exigence oblige l'historien à être impartial et au-dessus de tout parti. L'histoire porte sur le présent ou sur son passé récent. L'authenticité est garantie par le témoignage oculaire, si possible de ceux qui ont participé activement aux faits. Le témoin oculaire est le garant de l'actualisation de l'histoire d'un événement. Selon cette conception, l'histoire se fait à partir du présent. Les histoires passées, figées une fois pour toutes, ne sont qu'un supplément à l'expérience historique contemporaine.

Aux XVIIe-XVIIIe siècles, le statut d'une histoire passée une fois pour toutes et appartenant au passé se transforme peu à peu : elle perd son caractère essentiel qui est de devoir rester toujours identique à elle-même. Il est évident que la Révolution Française y a fortement contribué : la cassure de la continuité laissait tomber un passé, dont la nature de plus en plus étrangère ne pouvait être expliquée que par la recherche historique.

² Voir R. KOSELLECK, *Point de vue, perspective et temporalité. Contribution à l'appropriation historiographique de l'histoire in Le futur passé. Contribution à la sémantique des temps historiques*, Paris, Editions de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, 1990, pp. 161-187.

Peu à peu, l'écriture de l'histoire du temps présent a perdu de sa dignité méthodologique et le témoin oculaire fut chassé de sa position privilégiée. Le passé n'est plus conservé en mémoire grâce à la tradition orale ou écrite, mais reconstruit selon une démarche critique. Les chances de connaissance du passé augmentent avec la distance temporelle croissante car elle permet de démasquer la partialité polémique des contemporains. Le recul permettrait de déceler la vérité que le présent cache. On pourrait dire, d'une manière très générale, que le XVIII^e siècle voit la naissance d'un nouveau paradigme historique, basé sur une méthode critique, et une histoire faite de ruptures, qui est encore en vigueur aujourd'hui.

Les sources, dans ce paradigme, sont comme des vestiges d'un autre monde (autre temps ou autre réalité sociale), qui préexistent à l'historien et qui n'attendent que ses questions pour servir à la construction du récit historique. Les sources ont alors un rôle particulier à jouer : elles ont un droit de veto. Si elles ne dictent pas ce qu'il faut en déduire, elles interdisent d'énoncer des interprétations qu'elles révèlent comme totalement fausses ou inacceptables.

Si j'ai parlé de la mise en place de ce paradigme, c'est pour montrer que le statut du témoin oculaire est lié au paradigme, et que lui-même implique un rapport particulier entre l'expérience vécue et le récit historique. On comprend alors que l'on ne peut légitimer l'utilisation des témoignages oraux de témoins oculaires en détournant des historiens antérieurs au XVIII^e siècle, comme Hérodote par exemple. C'est pourtant un argument souvent employé encore aujourd'hui par les historiens qui utilisent des sources orales. On comprend aussi l'embarras des historiens face à l'utilisation des témoignages de leurs contemporains.

* * *

L'emploi de sources orales est dérangeant pour les historiens car ces sources, parce qu'elles sont créées par un historien, n'ont pas le degré d'extériorité nécessaire à la démarche historique. De plus, elles ne sont pas des vestiges, comme les sources écrites, et n'ont donc pas de droit de veto.

Cet embarras se constate sur deux fronts. D'abord sur le front des interviewers, qui veulent maîtriser toutes les contingences de la situation d'entretien, pour faire du témoignage une sorte de vestige parfait.

Ensuite, sur le front des historiens qui veulent utiliser ces témoignages. L'idéal du paradigme historique serait de prendre chaque témoignage et d'en vérifier chacune de ses assertions pour retrouver une sorte de noyau dur indépendant de sa mise en récit. La principale difficulté de cette opération serait que la subjectivité de l'historien qui interroge est imbriquée dans celle du témoin, même si certains classent la relation interviewer-interviewé parmi les conditions d'élaboration de la source, soit au niveau de ce que Seignobos appelait la critique externe du document. Les questions que l'on se pose sont alors de cet ordre : comment savoir si le témoin était vraiment présent lors de l'événement qu'il décrit ? A-t-il lu ou entendu ce qu'il est en train de dire, l'a-t-il réellement vécu ? Un silence est-il le résultat de la relation que le témoin a entretenue avec l'interviewer, ou bien des caprices de la mémoire du témoin, ou bien encore de l'absence du fait omis dans la mémoire collective ? Ou à la combinaison de plusieurs de ces facteurs ?

Répondre à ce type de questions est difficile sinon impossible - l'on verra tout à l'heure pourquoi - et, je pense, insultant pour celui ou celle qui a engagé sa parole en témoignant. Pourtant, c'est dans ce genre de questions que s'embourbent les réflexions de l'histoire orale. On croit parfois voir ici la faillite de la méthode historique.

Cela donne lieu à toute une série d'études qui se focalisent sur les biais qui s'interposent entre l'expérience vécue d'un témoin et sa mise en récit (perception, mémoire, réflexivité du témoin sur lui-même, ses capacités narratives, les paramètres de la situation d'entretien, etc.). Mais, je me demande si se concentrer sur ces biais ne peut pas mener qu'à la conclusion que tout témoignage n'est qu'une reconstruction subjective, n'ayant à la limite plus rien à voir avec l'expérience réellement vécue.

* * *

Cependant de nombreux ouvrages historiques utilisent des sources orales.

La première tendance de l'histoire orale que j'ai appelée «archivistique» s'occupe d'enregistrer les témoignages de décideurs : hommes politiques, élites culturelles ou économiques. Leurs récits viennent compléter des archives écrites, parfois les leurs, et peuvent être vérifiés ou stabilisés par le recoupement avec ces archives ou d'autres sources écrites. Leurs témoignages apportent un éclairage particulier sur ces sources. On les soumet à la critique historique comme les autres documents. Mais ils ne sont souvent qu'un simple complément de l'écrit, une sorte d'illustration qui vient donner une touche d'émotion ou de vécu à un récit, qui lui, a été construit sur d'autres bases.

L'autre tendance de l'histoire orale est celle qui aborde, comme je l'ai dit tout à l'heure, les «oubliés de l'histoire». Les interviewés ont tendance à penser qu'ils ont subi l'histoire, qu'ils n'ont rien à raconter. L'interviewer peut décider de l'aider à construire son propre récit, et ainsi l'amener à s'approprier sa propre histoire. Si le témoignage oral peut servir à recouvrir des pans de l'histoire qui seraient inconnus si l'on n'y avait recours, et de cette manière, contribuer à écrire une histoire dans laquelle le témoin puisse se reconnaître, il peut aussi avoir un impact plus direct lorsque le témoin est impliqué

dans le processus d'interprétation de sa vie. Les attitudes des interviewers sont souvent proches de l'empathie participante que pratiquent certains sociologues qui, par l'entretien, favorisent la construction de l'identité du témoin.

La présentation de ces récits relève de la même démarche. Les livres d'histoire orale mettent à la portée du grand public des témoignages émanant de groupes sociaux normalement dépourvus de tout accès à la parole publique. L'historien juxtapose des transcriptions de témoignages, sans les mettre en relation ce qui ressemble à la présentation d'une galerie de portraits. On se trouve alors devant un ensemble de matériaux dont l'analyse reste à faire. Parfois, l'historien cherche à faire une synthèse des différents récits, par un montage chronologique ou thématique. Ces récits ont un grand potentiel d'authenticité et une grande force expressive. Reproduire des entretiens n'a pas de fonction de recherche, mais plutôt une fonction de communication, qui peut être bien évidemment un outil pédagogique puissant si l'on veut sensibiliser à certaines situations.

* * *

Les deux types d'utilisation de témoignages dont j'ai parlé (l'utilisation illustrative, pour la tendance archivistique et l'utilisation restitutive, pour la tendance des «oubliés de l'histoire») résultent de l'embarras de l'historien face aux sources orales, causé par les trois biais dont j'ai parlé : la distance temporelle entre les événements et leur narration, le contexte dans lequel elle s'énonce, et enfin l'implication de l'historien dans la création de sa source qui vient briser le rapport à la réalité constitutif du paradigme en histoire.

Cependant, je pense que le problème est mal posé ou mal formulé. Le problème majeur n'est pas de savoir comment ces trois biais peuvent influencer le discours. Le problème majeur, à mon sens, tient au caractère éminemment subjectif du témoignage.

Le témoignage est en effet une source subjective parce qu'elle est une source individualisée, qui rend compte du point de vue d'une et une seule personne qui parle en son nom propre. Il rend compte de ce que le narrateur pense qu'il croyait ou cherchait à faire. Même lorsque le récit est factuellement erroné, il est «vrai» du point de vue du narrateur. La source orale offre souvent une chronologie aléatoire. Elle parle moins des événements que des significations que leur donne le témoin.

La source orale est toujours incomplète : un entretien peut continuer indéfiniment. Un des problèmes de la source orale est sa clôture : clôture interne, d'une part (à quel moment les questions à poser à l'interviewé sont-elles épuisées ?) et clôture externe, d'autre part (comment le récit de l'interviewé est-il stabilisé ou vérifié par des éléments externes ?). C'est pour toutes ces raisons qu'il est difficile d'en faire la critique, comme le voudrait la démarche historique. Et c'est impossible pour les groupes sociaux sans documents écrits, pour lesquels il n'existe qu'un seul type de sources, les sources orales.

Etant donné que les témoignages oraux sont des sources individualisées, même si l'on parvenait à déterminer ce qui est véridique, comment les mettre ensemble ? De quelle manière totaliser les éléments de connaissance apportés par un tel ensemble polyphonique ? On retrouve ici une autre caractéristique du paradigme historien qui est de vouloir construire un récit possédant une valeur générale.

Dans tout discours autobiographique, il y a deux niveaux de réalité : les informations événementielles, l'expérience vécue, les pra-

tiques en situation d'une part ; et d'autre part les réflexions subjectives sur cette expérience. Etant donné la suspicion à l'égard des informations sur l'expérience réellement vécue, parce que la critique historique ne permet pas de déterminer ce qui peut être considéré comme véridique, est-on condamné à ne prendre en compte que les réflexions subjectives, et donc à ne pouvoir tirer des témoignages que des sortes de représentations qui relèvent du système de valeur des témoins ? Les informations sur l'expérience vécue ne peuvent-elles servir à la construction du récit historique qu'à titre d'illustration ou d'exemple ? Est-on devant l'impossibilité de leur conférer un poids argumentatif, ou un droit de veto ?

* * *

Il est bon, je crois, de se tourner vers d'autres disciplines de sciences humaines - et notamment la sociologie - qui sont confrontées à la question du statut du langage des gens. On y retrouve, en guise de réponse, l'attitude illustrative qui consiste à faire un usage sélectif de la parole des gens pour la soumettre aux besoins de la démonstration - c'est le cas des enquêtes par questionnaire par exemple - et l'attitude restitutive, qui reproduit in extenso des entretiens³. Toute la démarche du chercheur consiste, dans ce cas, à montrer en quoi les entretiens qu'il présente sont ceux de cas-types.

Cependant, il existe une troisième voie. Je pense notamment aux travaux de Daniel Bertaux⁴. Ces travaux partent des postulats suivants : l'histoire d'une personne possède une réalité préalable à la façon dont elle est racontée et indépendante de sa mise en récit. Cette histoire est à considérer comme vraie et comme étant le noyau dur de toute mise

³ Sur les postures sociologiques face aux entretiens, voir D. DEMAZIERE et CL. DUBAR, *Analyser les entretiens biographiques. L'exemple des récits d'insertion*, Paris, Nathan, 1997.

⁴ Pour un exposé clair de la méthode de D. Bertaux et une bibliographie de ses travaux, voir D. BERTAUX, *Les récits de vie*, Paris, Nathan, 1997.

en récit de l'expérience vécue. En confrontant les noyaux durs de différents récits, on permet à la fois leur stabilisation et la totalisation des éléments de connaissance qu'ils apportent.

Les objets sociaux qui se laissent saisir par cette approche sont les mondes sociaux qui se construisent autour d'un type d'activité spécifique (telles que les activités associatives, professionnelles ou autres) ou les catégories de situation particulière (mères élevant seules leurs enfants, chômeurs de longue durée, etc.). Un tel type de phénomène de situation particulière n'implique pas nécessairement la formation d'un monde social. Les mères élevant seules leurs enfants, pour reprendre cet exemple, n'ont pas nécessairement des activités communes. C'est la situation qui leur est commune, et cette situation est sociale dans la mesure où elle produit des contraintes et des logiques d'action qui offrent des points communs, où elle est perçue à travers des schèmes collectifs : comment s'efforcent-elles de gérer la situation, comment se sont-elles retrouvées là ? Si j'insiste là-dessus, c'est parce que l'on peut dire que l'expérience des camps est un phénomène de situation particulière.

L'analyse est terminée lorsque les entretiens n'apportent plus rien à la connaissance. L'analyse est donc concomitante à la collecte des entretiens, ce qui permet l'apparition du point de saturation, point au-delà duquel le chercheur a l'impression de ne plus rien apprendre de nouveau. La construction de l'échantillon est donc progressive : le recueil de récits de vie s'interrompt lorsqu'on constate une saturation par répétitivité. L'analyse se termine lorsque l'objectif, qui est de construire un modèle de la façon dont les choses se passent, est atteint. Ce modèle ne peut être considéré comme stabilisé que si le chercheur a donné au réel toutes les chances d'être déstabilisé. C'est-à-dire, après avoir recherché, sans résultat,

quelqu'un dont le récit de vie viendrait infirmer le modèle.

* * *

Si j'ai parlé de la méthode des récits de vie en sociologie, c'est pour montrer qu'à côté des attitudes illustrative ou restitutive face à la parole des gens, il peut au moins en exister une autre, qui permet la totalisation des connaissances apportées par les témoignages oraux, tout en respectant la parole du témoin, même lorsqu'aucun élément externe ne vient les valider ou les stabiliser.

Je ne pense évidemment pas que l'on puisse appliquer cette méthode mécaniquement, comme une formule mathématique, aux témoignages oraux qui n'ont pas été effectués dans ce but. Parce que, s'il n'y pas de définition préalable d'objets de recherche, on risque de se retrouver face à des témoignages qui ne parlent jamais de la même chose.

En conclusion, la manière de penser le rôle des sources dans le paradigme en histoire empêche l'historien de définir un objet préalable au recueil des témoignages oraux, car ces sources n'auraient plus le degré d'extériorité nécessaire à la démarche historique, parce que l'historien serait à la fois le créateur et l'utilisateur de sa source. Mais d'un autre côté, l'absence de toute définition de ce que l'on cherche risque de conduire à l'impossibilité de stabiliser et de totaliser les éléments de connaissance de ces témoignages, et de ne pouvoir leur donner qu'un rôle illustratif ou d'exemple, sans aucune valeur générale, et sans aucun poids, par conséquent, pour la démonstration de la validité du récit historique. C'est cette contradiction qui explique, à mon sens, la frilosité des historiens par rapport aux sources orales. Cela nous oblige, nous historiens, à repenser le statut du témoin oculaire en histoire, et tout ce que ça implique mais on ne peut, comme on l'a vu, invoquer Hérodote pour légitimer son utilisation : la manière de

valider un récit historique a changé aux XVIIe-XVIIIe siècles.

Je voudrais faire une remarque sur le caractère audiovisuel des témoignages qui embarrasse certains historiens, parce qu'il leur donnerait une touche trop émotionnelle, et donc trop subjective. Leur traitement serait difficile parce que ce sont des récits conversationnels, qui comportent toute la redondance de l'oralité et les sous-entendus du discours, qu'ils soient verbaux ou non. Je pense que pour les historiens, c'est un faux problème. Un témoignage est un récit, et le son, dans le cas d'un témoignage audio, ou l'image, dans le cas d'un témoignage audiovisuel (c'est-à-dire les gestes, les expressions du visage, les intonations, les hésitations)

ne servent, pour l'historien, qu'à éclaircir ou à accentuer le sens du récit.

Les témoignages audiovisuels des survivants des camps nazis sont, bien sûr, bien plus ou bien autre chose que des sources d'histoire. Leur contenu est unique et individualisé. Mais si l'on veut qu'ils servent à la construction d'un récit historique, quelles méthodes et quels objets permettront-ils à la fois leur stabilisation et la totalisation des éléments de connaissance qu'ils apportent ? Comment leur donner un poids argumentatif ? C'est l'objet de ma recherche.

IRIS BERLAZKY

Historian in charge of the Holocaust Oral

History Training Workshop

Hebrew University, Jerusalem - Israel

Characteristic Features of Child-Survivor Testimonies as They appear in their Narration

In modern historiography, there is still insufficiency in research dedicated to children in the Holocaust, as it might also be felt before in research about women during the Holocaust period.

The reason is that scholars generally see society as a world of grown-ups. Children are treated as «citizens of tomorrow» and viewed as the «future generation» only¹.

In my opinion, there is another reason for the relatively small amount of historic research about children - the psychological difficulty of dealing with this subject. Indeed, it is quite a problem to deal with murder of small innocent children and the emotional burden that surrounds the subject within the short time

that has passed. In an attempt to be as scientific as possible, the historians preferred to deal with the subject indirectly, as a part of other researches on education and schools during the Holocaust, welfare, children rescued in orphanages or by organizations, children who lived under false, non-Jewish identity with the help of gentiles, etc.

During World War II more than 1,500,000 innocent Jewish children were exterminated, and, therefore, it is impossible to document the Holocaust and write its history without dealing directly with the children and their part in it.

In the war, children were one of the most vulnerable elements. They had to take fatal

¹ Debórah DWORK, *Children with a Star*, Yale University, New Haven, 1991.

«life and death» decisions, decisions that were difficult even for grown-ups. What could children do to save themselves when grown-ups did so little ?

As it will be shown later, using some examples, in order to save themselves children had to run away, sometimes instinctively, as hunted animals, sometimes encouraged by grown-ups and sometimes as their own initiative. In the ghetto, children mostly chose to escape to the Arian side. Using sophisticated methods and taking huge risks, they smuggled food which often was the only life sustaining means for their families.

In their attempts to cope with the situation they did their best to concentrate on the present. After being uprooted from their families and their environment, they were gathered with other Jewish people in new places (an area of concentration or ghetto, depending on the geographical region), they kept the link to their collective past, Jewish history, but were separated from their personal past. They were forced to deal with difficult decisions (especially in the camps). In his research, Lawrence Langer calls these decisions «choiceless choices». They made the decisions as «autonomic human beings» (according to Debórah Dwork). In the camps, they were preoccupied with fear of deportation, they lived in the present, did not plan for the future, but only for the next day, dangling between the anticipated extermination and the hope they might be lucky enough to escape being put on the transports to the death camps.

Although the Nazi extermination machine was known for its efficiency, a combination of circumstances, chance and luck could determine whether a child would live or die.

Many children revealed an amazing ability to adapt to life of fear and terror. In many

places in their testimonies children-survivors describe childhood games, dreams about the past and hopes for the future, teenage love, and mutual help, etc. They tried to live normal life as much as it was possible. An interesting example are newspapers published by the children in the Theresienstadt ghetto. Among them the *Kamarad* that was written and edited by young children. The editor was Ivan Polak, born in 1929. The newspaper was published during the deportations of 1943-44.

Very often, the memory about home and family and the longing for what I call the «lost paradise» served as a source of consolation and encouragement. Most of the children succeed to elaborate their stories partially and the parts they failed to represent remain the hardest chapters, buried deep inside their souls.

Contrary to documents and diaries created during the Holocaust (in «real time») and close to the events, the testimonies deal with the events a long time after their occurrence and many years of silence. Therefore, the descriptions in them are given from a different perspective of time and place.

Prof. Saul Friedländer, who as a child lived under a false identity as a non-Jew in France, writes in his memoirs, 35 years later :

«What a wonderful mechanism of unbearable memory is erased or, to be more precise, is pushed inside, while the vague raises onto the surface...».

About the silence after the war he writes :

«We, the Jews, create walls around our most depressing memories, as well as around the most horrifying possibilities, and even the most detailed story is sometimes covered by mist... These necessary defense mechanisms are the results of our deep anxiety»².

² Saul FRIEDLÄNDER, *Quand vient le souvenir...*, Ed. du Seuil, 1978, pp. 74, 77.

In the way events are described in testimonies and memories, sometimes there is a combination between events in the storyteller's present and events in his past. The thread that connects the past and the present expresses the mystery of the Jewish fate and its wonder.

The testimonies given by the child-survivor after the Holocaust can be inspected using the traditional way of verification and cross-referencing of details with other sources. But, when inspecting children testimonies, I had some doubts whether to inspect them as any other historical text or in a way of «total history» that accepts every detail and sees even in the way of thinking, food acquiring and patterns of behavior, an aspect of history. In my inspections I used these categories, but, mainly, I chose the way of looking at the testimonies as a narrative (as I think, Claud Lanzman's film *Shoah* is worth of looking at).

The survivor is not a historian, but, with our help as interviewers, he produces a document of significance for future generations. Children's testimonies succeed to render the events the children experienced in an extremely perceptible way of sensual memory - (mainly by video), by means of expressing the feelings they felt, the smells they smelled, the sounds they heard, and the colors they saw. Thus, it is easier for a spectator to identify with the narration, to understand it much better than it could be perceived from reading «dry» researches or reports of facts and figures.

Within the frame of all the testimonies by survivors, children's testimonies interlace with the principal subjects typical for everybody.

Here are the main points I will try to outline :

1. The child's vision of the world ; his specific looking at the environment, his hopes and dreams, his shocking naivety. He expresses

all those features while describing his piercing will to live, his belief in survival, in hope for future normal life, though, from time to time, despair and bitter pessimism seep out.

2. Within the description, one can trace that the children relied upon their vital senses, using all but the basic instincts of a human being, still pure and unspoiled by adults. Presence of mind and initiative in children stand out quite sharply when compared to adults, who sometimes appeared to be feeble and helpless.

3. The children's vision of the events, their understanding of the reality during the moments of discernment, their feelings and intuition and activity nourished by the basic drives for life and existence. Food as a necessity of life, means of human affiliation to other human beings as mental necessity (sometimes to animals), as shown in many examples, provided them with the human connections and warmth as well as material necessities.

4. Mostly, the children remember one of their parents, especially the one who was the last with them. A strong latest memory of the parent combines with the last message, as if it were his last will, engraved on their brains and follows them until the day it was passed over just before the farewell, the last meeting with the parent.

5. A major part of the testimonies I dealt with belongs to the children who were born after 1928.

Israel (Yoram) Friedman, born in 1934 in Blonie near Warsaw. Nowadays he is a mathematician in Israel. He descended from a poor Jewish family. His father was a baker, and his mother was busy selling beverages in the market. In September 1939, he was 5 only. His testimony depicts a «surviving» child rushing about from place to place as an animal at the end of his tether. After several

attempts to escape in 1942, he was lucky to get out from the Warsaw ghetto hidden in a cart of rubbish. From here begins a march of hardships and sufferings of a 7 years old child, till the age of 11. Within this time, he lost his hand in an accident while working at a peasant's farm. At the beginning of his mishaps, he met his father who had escaped from the ghetto before him. He remembers - word in word - the last words of his father during their last meeting, as if they were a «esson of survival», and they escorted him all the time.

«You never say you are Jewish, the Germans kill the Jews, the Poles help them. From today on, your name is Staniak Jurek. If you see Germans, just run to the woods. If the dogs are upon your heels, just jump into the water».

He summarizes his description,

«A short while after, I saw the Germans shot down my father»³.

With David Bergman, born 1931 in Paris, nowadays a stage manager of a theater in Israel, the memory is linked with his mother. She has perished, his father survived. Today he is angry with him that he wasn't with him and his mother during that difficult time. David was a son of Jewish communist emigrants who left Czestochowa for Paris. He describes the night of deportation from Paris, on July 15, 1942, in the tiniest details, extremely perceptible and with a dramatic talent. It was the French janitor who informed about David and his mother and their Jewish neighbors. As they tried to escape from the French police who arrived together with the Germans, «the

janitor said : 'you must come out because they come'. She quickly went out, probably to tell them to get upstairs. And Mom caught me by the hand [I remember that awfully well, and it's crazy] and said in French, as if she read my thoughts, and those were her words : 'Didi, you should always run away when you see that they try to catch you...' I tore myself from her embrace and rushed upstairs, on the fifth floor... Mom was caught»⁴.

In his story, David Bergman cuddles the memory of his mother. On his way on, he escapes, blessed by his mother, as if he were a chased animal. In 1943, being absolutely desperate to find his mother, he found an asylum in Switzerland.

Yoel Ben-Porat, born 1931 in Skalat, Poland, a son of a Zionist activist from «Gordonia» youth movement. In his testimony, he recollects his father's last words that followed him till his immigration (aliyah - in Hebrew) in Israel : «You will be a soldier in the Jewish army of the Jewish state». For many years, Yoel Ben-Porat was a senior officer of the Israeli Defence Forces Intelligent Service.

This point may be illustrated with a lot of examples.

6. Another significant aspect of many children-survivors testimonies is their relation to animals, from whom they derived the warmth and support that they were lacking so much. It was a kind of relief in their burdening solitude, especially in the country, at peasants' places where they were engaged in hard physical labor. This was the case, for example, with Israel (Yoram) Friedman, after he lost his hand and escaped from hos-

³ Israel-Yoram FRIEDMAN, Yad Vashem Archives (further on - YVShA), testimony # VD-324, 03-6948, p. 8.

⁴ David BERGMAN, YVShA, testimony # VD-467, 03-7241, pp. 15,16.

⁵ See Israel-Yoram FRIEDMAN, op. cit., pp. 25, 26.

⁶ Ibid., p. 27.

⁷ Ibid., VD-329.

⁸ Martin WEIL, YVShA, testimony # VD-1473, p.14.

pital. The Germans were searching for a Jewish kid, a «ginger» with no hand. It was quite difficult to mistake him. Yoram reached a village where he worked as a shepherd for cows. The farmer was often drunk and beat him. The only «human» relation that remained open for him was that with the dog.

«I had a nice friend, the watch-dog. I brought him up myself, and it was he who defended me. A cow broke his leg. The Pole wanted to shoot him, and I hid him in the cow-shed. I dressed his broken leg. I used to milk the cows and give some milk to the dog, and so I brought up a friend for myself. The dog watched me and followed me everywhere... That was nearly a single 'human' relation I remember from that difficult period. Until now I love animals, especially dogs»⁵.

In this description, one can see a striking likeness of the fate of a chased child and a wounded animal sentenced to death. In other places there were stories of relations with various other animals.

«In winter, when I was cold, I used to wrap up with a young calf, just to get warmth, sometimes a dog or a cat»⁶.

7. *Children's games*

The children were able to devise and invent games when there was a blank space. Quite frequently, they saw the most horrible things as the game.

Yoram Friedman plays with the lice on his body. In his macabre description, squeezing a smile on listeners' faces, he draws an image of a kid, 8, who, lacking a real toy, plays with the lice. Sufferings from filth are depicted in the kid's eyes as a game. Since he had no other choice, he found a way how to overcome the lice.

«For example, lice and filth was a game of 'what's what'. I played with the lice as if I were a little boy. I would train them, set

them up with a stick that they should creep in a line. I remember the game when I was in a village, where I was given a lodging for the night and covered me with a sheep-skin. When morning came, the skin started to move because of the lice that moved from my body into it, hence I appeared absolutely clean...»⁷.

Martin Weil, born 1940 in Rotterdam, Holland, experienced the Holocaust in Westerbork and in Theresienstadt. In Israel he was nominated director of the Israel Museum in Jerusalem. In his testimony, one can find characteristic features of a child's interpretation of the horrors to which he was exposed to during that time. His descriptions - a macabre description of his struggle for survival, a struggle of a child with the situation, that may seem horrible to an adult person - turned to macabre description of a kind of survival, a struggle of a child with the situation. He talks about his life in the Westerbork camp at the age of 3 or 4 only :

«I used to loiter my time away mostly alone with friends, because my parents were busy with all kinds of works and tasks, so the children walked around freely and we were playing like children. We used to get a lift on carts with disabled persons or carts loaded with corpses and would climb upon them. Like every child we would climb and play hide-and-seek. Every child would do such things»⁸.

Chana Jachimowicz, born 1933 in Warsaw, today, a teacher in Israel. She was the only survivor of the whole family. In the ghetto, she had to watch her younger brother, 5, and feed him. Her mother prepared her to live alone. She nearly forgot her father. Her mother taught her to remember names of the people who had left Poland - her younger brother who lived in Palestine since 1939. When the mother felt that her end was close she taught her to do her hair in a plait alone.

In her testimony, Chana all the time reiterates that sentence : «They probably knew what was going to happen. But I was absolutely ignorant. I took it all for a game»⁹.

The children's attitude to death is totally different as well. Being 5 or 7 years old, Chana doesn't catch the meaning of death. Together with her brother, 5, she loiters her time in the streets of the ghetto. Together they try to reach the house of their aunt in order to eat some soup of beet leaves.

«I remember us walking in the streets, it was very close. On our way, there were people lying on the sidewalk, children, as if they were beggars, they looked strange, swollen [because of starvation], there were many children on the sidewalk, sometimes we stumbled on somebody lying on the sidewalk, and I clenched my brother's hand and we jumped over somebody. In my memories this did not impress us specially. We were quite absorbed and happy to run to the aunt and have some beet soup. Everything that was en route was somewhat minor. I saw people agonizing in the streets, and as a child never took it into consideration... That wasn't [my] story...»¹⁰.

Children concentrated mostly on the present, on the basic existence, and didn't internalized - according to Chana's description - the sense of horrible death and danger expecting them nor were they impressed by death, corpses or hungry children in the streets because that was everyday life.

The two mentioned examples (Weil and Jachimowicz) reflect the extent of humor in the children's testimonies. The games children invent point to the imagination of lit-

tle children who, due to the lack of pastime and normal games, invent other kind of games available at the moment. Moreover, those testimonies reveal how children cope with extreme situations by means of humor and lively imagination during the event in real time as well as many years later.

8. In Naomi Kalski's stories in her numerous testimonies, intermingle several characteristics concerning the fate of many Jewish children and their way of telling and describing the events.

Naomi was born 1929 in Lvov, Poland. Now she lives in a kibbutz and works as a teacher. She succeeded to escape from the ghetto in 1943, after all her family had perished. When she was 13, she worked in a village near Lublin under forged Polish identity as a maid-servant and nurse of Polish children. In her story, the young girl of 13 adopts partly the peasants' superstitions and creeds concerning the Jews. Once, at the end of 1944, the peasant came home and said, as she quoted :

«Today I saw the last Jews driven to their death... As they looked, they wouldn't live much longer. They wear striped overalls and can hardly drag their legs along...? Then the peasant's wife said : 'Sure, there are no more Jews. You don't pay attention to the absence of partridges in the neighborhood. Every Jew in the world has partridges, and they disappeared from here, that is, there are no more Jews.' And I hear and pretend that it doesn't bother me at all, because it seems to me that they would come every moment in order to seize me. No more Jews, so the end is close...»

⁹ Chana JACHIMOWICZ, YVShA, testimony # VD-852, pp. 8,9.

¹⁰ Ibid., pp. 4, 5.

¹¹ Naomi KALSKI, YVShA, testimony # VD-192, 03-6644, p. 47.

¹² Mordechai KFIR, YVShA, testimony # VD-1378, p.10.

Naomi went out to check up the peasant's wife story.

«I offered to go to the brook in the valley. I come up there and I see on the snow the tracks of partridges. I am looking at the tree over the brook, and on the branches and I can see partridges sitting on them. When I saw them I felt as if I saw my family... There are partridges, there are Jews, I have a right to live... I came back with some water, and every day, till the water in the well melted, I went out to meet the partridges and the 'Jews'...»¹¹.

Thus, a young and naive girl found hope and encouragement in a Polish peasant superstition that every Jew in the world has a partridge.

9. An outstanding story is that of Mordechai Kfir, born 1932 in Cracow as Mark Kupfer. As the war broke out, he remained with his mother and sister, 5 years old. His father succeeded in escaping to the Russians, and for some time corresponded with them. Then, when the mother had heard no longer about him, she sent Mark to the Polish messengers in order to renew the contact with his father. They told him : «Your father was killed by the Germans, you have no father»¹². At the age of 10, Mark was informed that his father had been killed by the Germans. For more than 3 years he kept that secret with him and did not reveal it to his mother, for fear that she could commit suicide (since she had already tried to do that). By the end of the war, when the Russian liberated them, the mother said : «For sure, Dad comes together with the Russians». Only later on she understood that he had been killed. Mark took upon himself the role of the man in the family at the age of 10. Against his will he turns into an adult man, while there is not a single soul to share the secret of his father's death with. Later on, he gaddled about in the streets of Cracow with a company of boys taking

from German soldiers alcoholic drinks and cigarettes and in exchange supplied them with girls. All this took place in certain streets in Cracow, where Polish boys and Jewish ones with forged Polish documents did their business with German soldiers. Mark-Mordechai, a young boy, helped to sustain the family - his mother and sister. He used to take those alcoholic beverages and sell them to Poles for money. As a football fan, being only 11 years old, he would conceal some money and go to football matches. Mark also adopted another custom typical to children only - to go to the streets with 2 or 3 boys on Christmas, knock at each door and sing Christmas carols in exchange for food, sweets or money that he would bring home, to his mother.

10. There is another characteristic worth of paying attention to, typical to a child-survivor, which I intend to study in my research : the correlation between personal experience as a child in the Holocaust and the survivors' choice after immigration to Eretz-Israel - where to live and what to study and what to do for a living. Most of the young survivors chose to stay in a kibbutz or join the army, that became their home. They needed to belong to a certain frame, to ensure themselves personally and economically. Life in a kibbutz or army service filled a gap of perished family members. The choice of occupation was bidden by the Holocaust experience.

Mordechai Kfir, who during the Holocaust willy-nilly lived in the streets of Cracow together with waifs and strays, chose to study criminology and worked in the penitentiary system of Israel as the leading criminologist.

Yoram Friedman, who at the time of Holocaust was compelled to live in loneliness, with no friends, except for animals, made up his mind to teach mathematics. Because of lack of communication in the

past with people of his age, as shown in his testimony, he chose teaching and being in steady contact with youngsters.

Summing up :

There are various characteristics unique to the history of children in the Holocaust as well as to their way of describing their experiences in their memoirs and testimonies. I cannot help mentioning the problem of Jewish children who lived as non-Jews. It is quite complicated, since it represents the dilemma of double identity, the question of their belonging to the Jewish people individually and ethnically, and their fear that they might forget their Jewish roots and become totally assimilated.

After the war, they had to face a poignant conflict : whether they betray or don't betray their rescuers by returning to their Jewishness. Which world is better, safer ? To live as Jewish is still uncertain. Many of the children who survived continued to wear a cross on the neck and kept praying Christian prayers during nearly ten years after the war as a sort of «life insurance». From the aforementioned

examples, Yoram Friedman and Chana Jachimowicz came to Israel in 1957, after they lived for years in a Christian environment as non-Jews.

The theme of double identity and the dilemmas of a child rescued by a gentile «Righteous among the Nations» deserves a separate very detailed research.

One more stitch. Audio and video testimonies of children-survivors are a unique source. There is a special way of telling the story when the interviewee, an adult, is returning to his childhood, adopting a childish style of talking, uttering from his throat the voice of a child 'from there', from the place where the whole cruel world stood against him and he had to fight it, yet he remained a kid.

JOSETTE ZARKA

Professeur Emérite de Psychologie
Université de Paris X, Nanterre - France

Analyse comparative des réactions à la «pollution mortifère»

La mort dans l'âme

Préalable

J'ai donné ce sous-titre à mon travail pour bien marquer son caractère délicat et sûrement dérangeant.

La pollution a été tellement dure à vivre que je tiens à remercier les témoins qui m'ont répondu et à leur rendre hommage.

Je garde au verbe «polluer» son acception de «souiller» et au substantif «pollution» la signification de «dégradation du milieu naturel et de l'environnement humain» (Larousse).

Je vais garder ces deux versants pour chacun de mes exposés. Pollution de l'environnement naturel pour le premier, et du milieu humain pour le second.

J'entends par «pollution» la dégradation de l'atmosphère des camps souillée par l'omniprésence de la mort et des morts.

La dégradation du milieu naturel a des effets sur l'organisme dont les sujets ne se rendent pas compte immédiatement. J'ai retenu l'image d'une *invasion sensorielle* des éléments toxiques sur l'*organisme* pour la transposer à l'appareil psychique. Comme pour l'organisme, les effets de la pollution seraient de l'ordre de *l'inaperçu*, de *l'archaïque* et donc de *l'indicible*. S'il en persistait des traces, elles se révéleraient essentiellement dans le témoignage à travers la forme du discours.

La «pollution *humaine*» ne se situe pas tout à fait au même niveau. Elle renvoie à l'influence des rapports avec les autres sur

l'image de soi. Ses effets (au cas où ils persisteraient) se manifesteraient surtout à *travers les contenus*.

POLLUTION SENSORIELLE INTRUSION ET RESISTANCE A L'INTRUSION

Introduction

Cet exposé s'inscrit dans le cadre de mes recherches sur l'identité du survivant et les manifestations de l'indicible. J'ai analysé soixante témoignages sur les cent cinquante que je connais bien.

Pour le travail que je présente aujourd'hui je n'en ai retenu que vingt que j'ai analysés de manière particulièrement fouillée selon la méthode des cas (c'est-à-dire un par un).

Dès son arrivée, le déporté est plongé dans une folie meurtrière sans borne, où toutes les limites sont franchies. Le camp figure un «no man's land», un territoire entouré de barbelés qui *délimitent l'absence de limite* dans l'horreur et dans la destruction.

La vie au camp s'apparente à un *cauchemar incessant et diffus*. Les brutalités physiques et les humiliations ne sont pas seules en cause. La proximité des chambres à gaz et les fours crématoires ; le caractère sinistre de ces lieux jonchés de cadavres et peuplés de «musulmans» à l'allure de morts vivants, créent une atmosphère *irréelle et morbide*. Les termes «autre planète», «monde de fou», «enfer», etc. qui reviennent souvent, tendent à signifier *l'irréalité de ce cauchemar pourtant ancré sur des perceptions bien concrètes*.

1) Invasion sensorielle et fantasmes d'intrusions

En dehors des violences localisées et localisables, une violence insidieuse sévit partout et tout le temps ; visible et invisible, tan-

gible et intangible, inépuisable et irrémédiablement inscrite au quotidien. Le déporté astreint à côtoyer des cadavres, à les transporter parfois, était assailli de toutes parts : odeurs épouvantables, air irrespirable, fumées âcres et grasses qui collaient à la peau, vacarme assourdissant ou silence lugubre, tout concourait à la dégradation d'un climat déjà apparemment chaotique.

A travers ces agressions continues de tous ses organes des sens (vision, ouïe, odorat, toucher), le déporté, déjà dépossédé de tout ce qui lui appartenait, risquait de se sentir dépossédé de son propre corps pénétré par tous les pores.

La fouille des parties intimes quelquefois pratiquée à l'arrivée représentait un autre genre d'*effraction* de l'intérieur du corps. Par ailleurs, l'arrachage des couronnes en or (que nul n'ignorait) notifiait un *irrespect absolu des corps* vivants ou morts. Une fantasmagorie d'intrusion psychique pouvait se greffer sur la réalité de ces invasions corporelles, comme si l'agencement du camp tout entier visait à *inscrire la mort à l'intérieur* des gens avant de les massacrer physiquement. Dans cet environnement mortifère, le déporté, déjà considérablement affaibli, avait de quoi perdre ses repères.

Il arrivait à certains de connaître parfois un «état limite». Les états limites se rencontrent quand on ne distingue plus très bien ce qui est à l'intérieur de soi et ce qui est au dehors. Quand ses frontières cèdent, le moi littéralement débordé ne fait plus la part du réel et de l'irréel, ce qui naturellement s'assortit d'une angoisse catastrophique. Il n'est pas étonnant dès lors que l'on puisse se sentir étranger à soi-même.

2) Fantasmes d'intrusion mortifère et sentiments d'inquiétante étrangeté

Un sentiment d'inquiétante étrangeté survient dans la rencontre entre le familier et

l'inconnu, quand ces deux pôles se mêlent et coexistent dans l'effroi.

Freud utilise cette formule à propos des impressions bizarres éprouvées face à des pantins ou des automates qui imitent à s'y méprendre des mouvements humains et inversement face à des «mimes» que l'on prend pour des poupées mécaniques. Le familier devient étrange et l'étrange rejoint le familier quand on ne discerne plus l'animé de l'inanimé, l'humain de l'objet. Freud cite ces situations apparemment anodines pour illustrer l'angoisse foudroyante qu'elles peuvent recouvrir si l'on en arrive à ne plus distinguer les contraires et surtout le *mort* du *vivant*.

Au camp, la présence des «musulmans», la proximité des morts, créent de toute évidence un espace *étrange de terreur familière*.

3) L'inquiétante étrangeté dans les récits

Des manifestations d'inquiétante étrangeté peuvent se produire dans la vie courante chez tout un chacun et de manière très fugace, sous forme d'une gêne, d'un malaise quasi physique à l'évocation de scènes jusqu'alors oubliées car trop éprouvantes.

De telles résurgences peuvent parfois apparaître dans les récits des survivants sous forme de sentiment d'*irréalité*, de malaise, se traduisant par une agitation, des gestes incoordonnés ou des postures presque figées, et par un appesantissement sur des scènes morbides.

Tous ces signes d'anxiété révéleraient peut-être des traces mnésiques¹ d'intrusion archaïque².

Le vécu actuel reproduit parfois un vécu antérieur. Plus on s'implique dans le récit plus on se rapproche du vécu passé.

Dès lors, selon la nature de son expérience concentrationnaire, l'implication aurait un caractère plus ou moins (dés)organisateur. Je ne vais pas présenter l'ensemble de ma typologie mais seulement ses trois axes principaux.

Mon présupposé est qu'il existe des rapports entre la nature de l'implication et la présence (ou non) de fantasmes d'intrusion morbide.

- L'implication s'avère *désorganisatrice* dans les cas où une infiltration fantasmatique s'est produite.
- Elle sera organisatrice en l'absence de tout fantasme destructeur.
- Elle se révèle (ré)organisatrice quand on est parvenu à surmonter l'invasion.

La structure des textes fournit des indications à cet égard.

I^{ère} partie :

L'implication désorganisatrice

Elle se rencontre principalement dans les quatre récits que j'ai intitulés «submergés» (et qui sont fort heureusement assez rares dans l'ensemble des témoignages).

Le témoignage est ressenti par leurs auteurs comme *inachevé, inachevable*. Empêtrés dans des visions morbides ou macabres, ils ont l'impression qu'ils ne pourront jamais en sortir.

Les références à la mort occupent un bon tiers du récit.

1) Rapports à son propre corps : relâchement et régression

La diminution ou la perte de ses forces (physiques) est une atteinte d'autant plus forte que l'on était initialement «très costaud». On a du mal à se reconnaître. L'impression

¹ Freud utilise ce terme pour désigner la façon dont les événements s'inscrivent dans la mémoire.

² Ces traces ne sont liées à aucune pathologie, d'ailleurs sur vingt récits que j'ai étudiés à fond, il n'y a aucun signe de trouble pathologique.

de *déchéance physique* apparaît lors de certains troubles (dysenterie par exemple) quand le sujet n'est plus en mesure de se retenir. Il n'éprouve pas seulement une *honte considérable* ; il est surtout envahi de *confusion*.

En dehors de la douleur, il souffre du dégoût qu'on lui témoigne et qui aggrave sa *confusion* et son *rejet de lui-même*. Il va alors connaître une *régression* entretenue par l'intolérance d'autrui.

Quelqu'un se souvient d'avoir été *insulté* durant tout un appel (près de trois heures) *par ses propres camarades*, puis battu et laissé sur le carreau à demi mort parce qu'il souffrait d'une dysenterie *malodorante*.

De telles brutalités entraînent un *désespoir* dont on ne peut se délivrer que par une rage, une agressivité incommensurable, où l'on en vient à *se confondre avec les agresseurs* et la régression devient destructrice, en retournant cette agressivité contre soi-même.

2) Les rapports aux autres déportés

Ils sont d'une *extrême cruauté*. Chacun lutte pour sa propre vie et devient, nous dit-on, pire qu'un loup pour son voisin. Les agressions venant d'inconnus affectent beaucoup moins que l'*indifférence* ou les *trahisons de ceux en qui on avait confiance*. Un sujet qui avait conservé quelques camarades fut tellement blessé par leur rejet qu'il avait failli se jeter sur les barbelés. Ceux qui perdent leurs amis n'ont plus personne, plus *rien* à quoi se raccrocher et donc *rien ne s'interpose* plus entre soi et ce monde infernal.

Incroyablement *isolés* parmi les bêtes féroces et les « musulmans », il ne leur reste qu'une seule alternative : devenir un mort vivant ou un monstre.

3) Les fantasmes d'intrusion

Ils sont étroitement associés à l'invasion sensorielle mais transitent par autrui.

Dans ces lieux où *la réalité dépasse la fiction*, les *fantasmes* sont presque *aussi traumatisants* que les scènes qui les déclenchent.

Un témoin relate ce qu'il appelle une « bizarrerie » qui le remplit de malaise. Il se revoit au milieu d'une foule d'individus entièrement dévêtus.

Cette nudité de chacun et de l'ensemble avait éveillé en lui une *peur colossale d'être fondu* dans cette masse et d'y *perdre son identité*. Cette vision cauchemardesque s'accompagne d'un vif sentiment d'*irréalité*. Une telle agglutination provoquait l'effroi d'être *contaminé*, pas seulement dans son corps mais dans *tout son être*. Le fantasma que cette hydre à mille corps puisse à la fois l'engloutir et le transpercer traduit une crainte archaïque d'être envahi par des forces obscures et maléfiques.

Sur un registre assez voisin, quelqu'un déclare qu'on lui avait *arraché* un peu de lui-même quand on l'avait tondu et rasé. Il s'était senti dépouillé et démuné comme un oiseau sans plumes et avait l'impression que l'intérieur de son corps était exposé à tous les regards, à toutes les infections, à tous les maléfices.

4) Promiscuité avec la mort, transgression et sacrilège

Les camps de la *mort* portent bien leur nom. Ils représentent un espace de *transgression absolue*. L'omniprésence des morts donne à ces sujets *l'impression de participer à cette transgression*. Ne fût-ce que par l'astreinte de les voir, de les déplacer.

Ils s'étonnent maintenant de leurs réactions à cet égard. « En rentrant du travail, on me mettait presque chaque jour un cadavre sur l'épaule. Pendant 8 jours, j'ai transporté des morts, je les traînais par les pieds, je me demande comment j'ai pu faire ça ». On peut supposer qu'ils étaient obligés de s'anesthésier sur le plan physique (pour ne plus

rien sentir) et sur le plan psychique (pour ne pas succomber à la détresse).

Compte tenu de cette insensibilisation, il pouvait leur arriver de confondre les morts et les vivants³. Mais malgré cette apparente insensibilité, il pouvait aussi arriver que certaines scènes les pétrifient comme si leur carapace était trouée.

Un sujet raconte qu'une nuit où il voulait se cacher, il avait découvert dans une baraque éloignée, un amoncellement de cadavres. Il avait, immédiatement après, *uriné sur ses mains* pour *se purifier de ce choc*. Cette image le poursuit et entrave la suite du récit.

Après coup, ces sujets ont du mal à se dégager de la *violence de cette concrétude*, d'autant qu'ils ne comprennent toujours pas leur *indifférence* à l'égard de la *disparition* de leurs parents ou d'autres proches... «Jamais je n'ai pensé à mon père», dit l'un, «[...] On m'a dit qu'il était mort [mon frère] [...]. Je n'ai pas bougé, j'ai continué à manger», déclare un autre sujet. Un autre enfin s'étonne... «J'avais tellement mal que j'ai passé la nuit à maudire mes parents.» Rétrospectivement ces sujets se ressentent doublement sacrilèges. Ils se reprochent leur *irrévérence* à l'égard des dépouilles journalièrement côtoyées et bien davantage encore à l'égard de leurs proches qu'ils n'ont *pas pu pleurer*. Ces sujets auraient, leur semble-t-il, transgressé les lois de la nature. Ils ne se pardonneront jamais ce *sacrilège irréparable*.

Le fait de croire que l'on avait pu soi-même transgresser favorisait peut-être l'éclosion, le développement de ces fantasmes d'intrusion. A la fin de son témoignage, un sujet s'exclame «*je ne suis pas un survivant, je suis un zombie, je suis mort là-bas*». Il exprime, je pense, la position des sujets de ce groupe

qui portent encore *quelque chose* de mort en eux.

5) Forme et déroulement

Ces récits ne sont pas bien construits. Leur caractéristique majeure est l'utilisation de mots *crus*, souvent scatologiques avec l'apparition d'images chocs (proches du sensoriel). Le langage est fruste, il ne s'agit pas d'une absence de maîtrise de la langue française (chez ces sujets d'origine étrangère) mais d'une très grande difficulté à traduire ce qu'ils ressentent, comme s'ils se trouvaient face à l'incommunicable.

Ils s'enlisent dans des scènes fort impressionnantes et macabres. Ils remâchent leur indignité et les trahisons des autres. Leur visage exprime l'angoisse, ils plissent le front, détournent le regard. A mesure que le récit se déroule, leur tonus diminue et le corps se tasse.

Tout se passe comme si l'être ne pouvait se débarrasser de ce qui était entré en lui par effraction et, faute de pouvoir l'expulser physiquement, il jette en hurlant ses mots déchets. Le vocabulaire primaire encrasse la pensée.

Les *mots détrit* agissent comme des déclics facilitant la remémoration d'incidents, d'épisodes effroyables. Le texte alors se *désarticule* dans une suite de flashes plus désespérant les uns que les autres, et qui envahissent le champ de la conscience et de la relation comme des métastases.

On peut supposer que le sujet en proie à une certaine régression lutte contre l'inquiétante étrangeté à l'aide de ces *images chocs* comme si ce qui était entré en lui par effraction ne pouvait en sortir que de la même manière.

³ Un sujet relate que lors d'un transport à Buchenwald après une marche épuisante, il s'était assis sur un corps. Il ignore s'il était déjà mort ou si c'est lui qui l'a achevé. Avec cette indistinction, on devient soi-même redoutable.

Mais ces souvenirs dont il ne parvient pas à se débarrasser se *retournent en force* contre lui. Il a beau *hurler*, il s'engouffre dans un *auto-dénigrement sans limite* avec l'impression qu'il ne pourra jamais vraiment *transmettre* tout ce qu'il a vu et vécu.

La violence du verbe témoigne d'un besoin de se *désimprégner* et l'effet de *boomerang* traduit l'impuissance à le faire.

II^{ème} partie : L'implication organisatrice

Elle se rencontre dans les récits que j'ai intitulés (à juste titre) «*organisés*»⁴ puisqu'ils se distinguent par leur déroulement bien structuré, à la fois contrôlé et souple. Sur les neuf récits, j'ai retenu ici les seuls récits des Résistants (trois hommes et une femme) qui me sont apparus particulièrement illustratifs de certains processus d'organisation.

1) Les rapports à son propre corps : Contrôle et dédoublement

Ils ne s'attardent pas sur leurs souffrances physiques mais ils en parlent à propos des coups ou des tortures que tous les quatre ont subis lors des interrogatoires. Ils les évoquent de manière discrète mais précise. L'un d'eux avait, dit-il, servi de «*punching ball*» en guise de passage à tabac. Son visage garde les traces de ces blessures. Un autre sujet raconte comment il avait échappé de justesse à l'hydrocution lors de séances de bains glacés, un autre enfin avait subi les attaques répétées d'un molosse (il montre les cicatrices de ces morsures). Quelqu'un enfin confesse qu'il avait rongé ses ongles jusqu'au sang de peur qu'on ne les lui arrache. Lors de ces interrogatoires, ils mobilisaient toute leur énergie pour ne pas flancher jusqu'à l'évanouissement.

L'un d'entre eux convient : «*je n'ai rien fait pour survivre ; c'est mon corps qui a tenu*», et pourtant la résistance à la douleur physique dépend peut-être moins du corps que de la *détermination de ne pas faillir*. Le sujet souffre *comme une bête* mais dans ses rapports aux tortionnaires, *il fait la bête*, il fait comme s'il ne savait rien, *il simule* la surdité et l'ignorance. La volonté de ne rien dévoiler le pousse à *dépasser le seuil* de l'intolérable.

Sans être cynique, on pourrait penser que ces situations *extrêmes* où l'on franchit ce seuil pourraient faire *fonction d'apprentissage de ses propres limites* et ce faisant on parvient à faire reculer ces limites. De toute façon, des sévices subis, leur corps avait pu garder une possibilité de se détacher de lui-même. D'un autre côté, ils avaient très mal supporté d'être *tatoués comme des bêtes*. Et depuis ce marquage, ils n'avaient de cesse de *lutter contre les humiliations* en montrant cette fois-ci qu'ils n'étaient pas des bêtes. Je suppose que l'expérience de la *simulation* (faire la bête) avait pu permettre ultérieurement de mieux résister à l'abêtissement

2) Résistance à l'intrusion

Durant l'interview, ils montrent volontiers leurs cicatrices. Ces marques laissées par les brutalités faisaient office d'*ultimes repères* quand tous les autres tendaient à disparaître.

On peut considérer que ces empreintes sur leur corps devenues un *symbole* de leur résistance passée pouvaient jouer un rôle protecteur *contre toute infiltration fantasmagique*. On se défend peut-être mieux contre le morbide quand le corps garde des traces de blessures désormais fermées (ou en voie de se fermer) même si la peau reste encore sensible, et peut être *parce qu'elle* le reste. Paradoxalement ces marques leur rap-

⁴ Dans les autres récits organisés, les sujets étaient tellement absorbés par leurs souffrances morales (perte d'êtres très chers), qu'ils étaient comme anesthésiés et ne voyaient plus rien autour d'eux.

pellent qu'ils peuvent garder une emprise sur eux-mêmes. Ainsi faisaient-elles peut-être symboliquement office d'enveloppe protectrice.

On ne peut pas se prononcer sur l'absence d'intrusion comme on le peut sur l'intrusion. L'absence de signe n'est pas forcément indicative de l'absence du phénomène, mais il y a tout lieu de supposer qu'il ne s'est pas produit. Ces sujets ne s'attardent pas sur des visions macabres. Ils ont bien perçu l'irréalité des camps mais n'ont pas de sentiment d'irréalité dans le témoignage. L'environnement mortifère les affecte comme une honte pour le *genre humain*. Je me demande également si la possibilité pour leur corps martyrisé de se détacher de lui-même n'avait pas pu jouer un certain rôle.

L'un d'eux déclare qu'en se regardant pour la première fois dans un miroir, il ne s'était pas reconnu «ça n'était pas moi mais quelqu'un d'autre». Il ajoute : «j'ai vécu le *cauchemar de quelqu'un d'autre*».

Enfin la présence d'amis, la solidarité à toutes épreuves, leur disponibilité, le souci de mériter la confiance des autres, avaient peut-être aussi fait barrage aux fantasmes destructeurs.

3) Les rapports aux autres déportés

Ils ne sont pas d'une seule pièce mais tout à fait différenciés selon les interlocuteurs.

Après avoir connu la *fraternité de combat* (même s'ils n'étaient pas dans la lutte armée), ils sont absolument *sidérés* par les comportements de certains.

Depuis Drancy, ils ont à coeur de se *démарquer* d'une foule assujettie et aveugle où chacun *régresse* à un *individualisme forcé* pour *préserver* sa vie au détriment du voisin.

Ces sujets avaient été outrés, par exemple, de voir qu'on volait des gens et que de surcroît on les battait pour avoir été volés. Ils consacreront toute leur énergie à *rester hors de ces deux catégories, ceux qui agressent et*

ceux qui sont agressés. Ils vont donc tenter de *se distancier*. Durant leur déportation, ils avaient gardé un très fort *sentiment d'appartenance à la Résistance*. Quand ils étaient séparés des camarades de leur réseau, ils recherchaient des contacts avec des résistants d'autres groupes et se rendaient mutuellement service. Ceux qui ne faisaient pas de résistance active à l'intérieur des camps avaient toujours «*un esprit de résistant*» qui leur épargnait tout isolement et les enjoignait à rester actifs, disponibles pour les autres, et à résister à l'intérieur d'eux-mêmes contre le désespoir.

4) Forme et déroulement

Ces récits sont *bien construits*, on ne relève aucun dérapage et pourtant ils sont émaillés d'images très fortes. Au delà du style propre à chacun, l'aspect commun de ces textes est la fermeté, la clarté, la cohérence et la consistance de leur déroulement. Ils respectent une chronologie qui ne les corsète pas. Leur indignation parfaitement maîtrisée se manifeste tantôt par un *humour noir*, une *ironie cinglante*, tantôt à travers une *analyse implacable* et/ou des interrogations déroutantes.

Ces sujets sont toujours à la recherche du mot *juste*, du mot le plus pertinent possible pour ne pas trahir la réalité. Leur farouche volonté de ne pas céder à la torture se transpose au camp où il s'agit peut être moins de résister à la douleur physique qu'à l'abêtissement. Ils ont, je le redis, à coeur de ne pas se laisser *ABETIR*, le verbe étant pris dans son sens littéral : ne pas être réduit à l'état de bête *qui ne pense plus*. Le récit s'organise autour de cet impératif catégorique qui enjoint à «*garder toute sa raison*» et aussi à rester fidèle à ses engagements. Ces récits *tranchent* avec les précédents. *L'implication ne tient pas à l'émotion mais au fait qu'on puisse la gérer* (c'est-à-dire la contenir sans la brider). *La souplesse de ce contrôle* constitue le *principal organisateur du discours*.

De tout temps, il leur avait fallu garder leur *sang froid*. Plus ils étaient impliqués dans une action et mieux ils devaient maîtriser leurs comportements, leurs jugements et leurs affects. Il en va de même dans le récit où l'absence de contrôle serait une source d'*altération* de la réalité. Donc une *trahison des autres* et de *soi*. La narration de scènes *terrifiantes* est toujours accompagnée de leur contraire et parfois associée au *ridicule* des kapos et des S.S. dont on pouvait se moquer. La possibilité de tourner l'adversaire en dérision à l'intérieur de soi-même ou entre soi constituait une *véritable sauvegarde pour l'esprit*. Dans le témoignage, l'expression du mépris, du rejet envers les monstres a la même fonction de *revitalisation*.

Ces sujets conviennent qu'ils n'étaient pas des enfants de chœur. Cependant leurs exigences vis-à-vis d'eux-mêmes n'avaient jamais failli ni en prison ni dans les camps. Il ne saurait en être autrement dans le témoignage où ces sujets fidèles à leur système de valeur s'efforcent, malgré l'apparition parfois d'images très fortes, de rester assez sobres mais *sans rien omettre*. Une élégante sobriété est peut-être la caractéristique majeure de ce groupe. Ils cherchent à donner calmement la *mesure de la démesure* et à décrire/monttrer la violence dans un *langage non violent*.

III^{ème} partie :

L'implication ré-organisatrice

J'ai retenu le terme « emballement » pour désigner ces récits - au nombre de cinq (trois hommes et deux femmes) - car à certains moments, le sujet est littéralement « *emporté* » par son texte.

L'implication comporte deux phases : de désorganisation et de ré-organisation entre lesquelles s'intercale un moment d'emballement⁵.

1) La désorganisation

Elle présente des analogies avec les récits de la première rubrique. On retrouve à peu près le même tableau : malaise physique, visions quasi hallucinatoires qui s'accompagnent de manifestations d'angoisses, mimiques, regards, gestes. Le ton s'élève, les sujets HURLENT et semblent fort agités. Tout laisse supposer des sentiments d'irréalité quand des souvenirs insoutenables remontent à la surface. Devant l'inimaginable, il y a sidération puis sursaut de révolte.

2) Emballement et cris

L'emballement correspond à un (des) moment(s) de pointe(s) du récit, à une crise où il se produit un *entrechoc* de forces différentes.

- a) La *stupéfaction* d'avoir connu et vécu tant d'horreurs.
- b) La *colère* que de tels massacres aient pu être commis.
- c) Une indignation sans borne que l'on puisse les mettre en doute.

Le récit connaît *alors un tournant*. Les cris de colère et de désespoir alimentent chez ces sujets leur *profond besoin d'être entendus*, et accentuent leur souci d'être *crédible et fiable*. Ils se ressaisissent et opèrent un *retour à la réalité présente* c'est-à-dire à un *devoir de vérité* qui apaise la violence. Le désir de se désimprégner laisse la place à la nécessité de transmettre.

L'emballement du texte, du langage et du corps, n'altère pas l'intelligibilité des propos mais en accentue le sens.

3) La réorganisation

Les sujets s'efforcent de traduire fidèlement ce qui se passait au camp : décrire son fonctionnement, démonter les rouages, définir les

⁵ Ces phénomènes peuvent se reproduire à différents passages du récit.

⁶ Dans le langage du camp, l'organisation est exclusivement matérielle. Elle représentait tous les moyens pour se procurer de la nourriture, des vêtements, chaussures ou autres, ou un travail abrité, etc.

hiérarchies, bref donner des éclairages aussi puissants que possible afin de mieux rendre compte de l'atmosphère qui y régnait. Dans cette phase, leur récit s'apparente à ceux des Résistants. La réorganisation s'opère autour du *positif*, à savoir les «copains» et l'«organisation». Ces deux axes sont mêlés. Grâce aux copains auxquels on vouait un véritable «culte» l'organisation prenait tout son sens.

Les sujets *jubilent* littéralement aux souvenirs d'anecdotes «*croustillantes*» où l'on avait réussi à *rouler des kapos* et parfois des S.S. Grâce à ces subterfuges, on *défait les règles* du camp⁶. Ainsi répondait-on à la *transgression* par la *transgression*. Face à la loi de la destruction, l'organisation ré-introduisait un certain *ORDRE* et *défendait les lois de la vie*.

De tels comportements représentaient une *juste réparation* et leur évocation assure dans le témoignage un nouveau souffle.

4) L'intrusion résistance à l'intrusion

On peut déceler des traces de fantômes mortifères à travers les signes précités (agitation, mots crus, images terrifiantes et sensorielles, désorganisation momentanée du discours - mais pas de la pensée).

Cependant, à la différence de la première rubrique, on peut supposer que

- a) Ces invasions se seraient produites à certains moments (au début notamment) et pas sur une longue durée.
- b) La présence des copains faisait barrage sur plusieurs niveaux.
 - La honte physique était moindre. Ils se sentaient peut-être moins percés et transpercés dans la mesure où ils rencontraient davantage de *compassion* que de rejet.
 - Ces copains leur rappelaient l'existence d'une *réalité au delà des barbelés* dont on réintroduisait des limites.

- La présence des copains bien vivants les aidait à distinguer les morts des vivants et à mieux supporter la vue des musulmans (certains étaient effectivement devenus musulmans).

Et enfin,

- La seule présence de certains amis qui avaient connu leurs parents ou des proches leur permettait de pleurer (à l'intérieur d'eux-mêmes) leurs disparus. Donc *leur évitait de se sentir sacrilège*.

Ils savaient qu'ils avaient *irréremédiablement perdu tout un pan* de leur existence. Le seul fait de pouvoir l'admettre freinait peut-être la déstructuration.

5) Déroulement et forme

Le récit est construit, il suit un axe chronologique, le ton change selon les moments. L'emballlement dénote une phase aiguë dans le déroulement du récit et non une rupture de la suite des idées.

Un vocabulaire inoffensif et plutôt gentil (on nous appelait les «moufflets») succède à un langage vert et offensif. Cette alternance de l'explosif et de son apaisement permet de repartir sur une nouvelle lancée. L'emballlement qui, j'insiste, débouche sur un *REFUS RADICAL* de toute dénegation, contestation, ou incrédulité ne *va pas sans cri*.

Le cri atteste de la vérité des propos tenus et en même temps il marque un seuil, une *limite*. Il intime : ça suffit «*HALTE* aux mensonges, halte aux déformations». Comme le STOP en circulation routière, il trace une limite à ne pas franchir. Il témoigne aussi du désir d'alléger le poids du passé, de sortir enfin de cette funeste expérience.

A travers cette limite posée, le cri devient un exutoire et sert paradoxalement à prendre de la distance en permettant d'évacuer des images morbides qui ne manquent pas d'assaillir les sujets. Ainsi il *assure le passage de l'indicible au dicible*.

A la différence du piétinement précédemment constaté, l'explosion manifestée par des cris fait office de *PONCTUATION*. L'emballlement que l'on peut considérer comme une *explosion-ponctuation* correspondrait à un *organisateur* du témoignage. L'implication s'accroît à mesure que le récit se déroule. Elle ne se manifeste pas que par des emballlements ponctuels mais aussi par le *relief* de certaines séquences.

Malgré les douleurs et les angoisses endurées, le récit, à certains moments, *pétille de vie*. Il revêt parfois la tonalité d'un roman ou d'un film d'aventures qui laisse l'interlocuteur en suspens.

On trouve des onomatopées (caca-mama pour désigner les lâches), des métaphores (la «chronique des gâteaux cassés» pour parler de la vie après la libération), l'utilisation de mots ou de phrases en Allemand, et enfin ce que l'on ne rencontre nulle part ailleurs l'émission de *sonorités*.

On cherche à reproduire des bruits (le pas des bottes, l'halètement des chiens, l'aboïement des S.S., l'essoufflement de la peur, etc.). Tout concourt à montrer que la parole *ne suffit pas* pour approcher la réalité de la vie au camp.

En résumé, l'emballlement assorti de cris correspond à une explosion/ponctuation signifiant que le témoignage doit avoir une *fin* dans les deux sens du terme. Un *arrêt* traçant des *limites* là où peut-être on les avait momentanément perdues, et une *finalité*, une raison d'être. Il faut *faire* quelque chose de cette expérience concentrationnaire et pour y parvenir, se *défaire* des scories et des parasites inhérents à tout ce que l'on avait vu et à ce à quoi on avait été contraint. En un mot se délivrer des souillures ingérées afin de

pouvoir continuer à honorer la mémoire des disparus. Ici le témoignage aurait le caractère d'un *acte quasi sacré* au service de la mémoire.

Conclusions

Je suis partie de l'idée que la structure du récit est directement liée à la manière dont on a vécu certaines situations.

Un vécu qui n'a pas pu être élaboré⁷ donnera lieu à des séquences désarticulées (récits submergés).

Un vécu qui a pu l'être offrira des témoignages «organisés» et enfin, un vécu qui a été déjà partiellement élaboré ou qui peut l'être dans certaines conditions donnera lieu à des moments d'effervescence dans le témoignage (récit avec emballlement). L'élaboration au cours d'un témoignage requiert parfois ce genre de passages.

La difficulté à élaborer ou l'inélaborable tient principalement à deux facteurs :

- a) La transposition dans l'appareil psychique de la représentation de son corps ressenti à un moment donné dépouillé de son enveloppe (comme s'il était percé).
- b) Un sentiment de transgression/sacrilège qui alimente l'idée inconsciente d'*avoir violé un tabou*.

Inversement la possibilité d'élaboration tient essentiellement au fait de *ne pas s'être soumis* (intérieurement) aux exigences du système concentrationnaire.

⁷ L'élaboration de son vécu tient à la possibilité de se distancier des affects mais pas trop afin de pouvoir le *penser*. Cela stipule qu'on puisse les neutraliser sans les refouler et le cas échéant que l'on puisse les utiliser pour mieux le penser.

ANITA TARSI

Research Supervisor

Fortunoff Video Archive

for Holocaust Testimonies

Israeli Project,

Director of the Educational Center

«Beit Theresienstadt» - Israel

Integration of Oral Testimony in a Planned Curricula

Two examples

I would like to speak about two educational programs that were developed at the Educational Center of Beit Theresienstadt in Israel based on Oral history and on new computer technologies.

The first program named «Until the Storm Passes : Ghetto Terezin [Theresienstadt] 1941-1945» deals with the way the Jewish Leadership and the individuals coped with life in the Ghetto.

The second educational program brings up the issue of hunger. Before I get into the description of the curricula I'll make a short general introduction.

Various institutions around the world, such as Yale University with its various partners, Yad Vashem, The United States Holocaust Memorial Museum, Steven Spielberg's

Survivors of the Shoah Visual History Foundation and many others, have conducted thousands of fascinating interviews with Holocaust survivors. These interviews have not yet drawn the attention they deserve as a tool for developing a curriculum on the subject of the Holocaust. A direct encounter of young people with a survivor who tells them his story in person is a significant experience, by far stronger than any other activity in the field of Holocaust education.

Nevertheless, the survivor's presence does not exempt us, the educators, from the obligation to approach the oral testimony as a historical source, to verify it and to combine it with other sources. The oral testimony (both live and on tape) constitutes a stock of knowledge not found in any other sources.

Oral testimonies clarify, elaborate and illuminate the same points to which the written historical document merely alludes but does not develop. The curricula I would like to propose are an attempt to create a meeting in the classroom, from the point of view of the witness, the written document and the historian's analysis. The integration of all of these gives depth to the discussion and thus renders it enriching and educational. The first example I will present here is a workshop : «*Until the Storm Passes : Ghetto Terezin [Theresienstadt] 1941 - 1945*». This workshop tackles selected topics in connection with the activity of the Jewish leadership and the struggle of the individual in Terezin between 1941 and 1945. The core of the workshop consists of current, documents from the ghetto, statistical data and videotaped interviews with survivors who were prisoners in the Terezin ghetto. The taped interviews are a project of the Fortunoff Video Archives for Holocaust Testimonies at Yale University, with the department for oral testimony at the United States Holocaust Memorial Museum in Washington DC. The encounter with such a variety of sources familiarizes the students with the complexity of the prisoners' lives, the choices - large and small - to make, the dilemmas daily life in the ghetto presented and the richness of the creative expression to the affliction of their existence.

The issues that will be taken care of during the workshop are from the most complicated dilemmas that Jews during the Holocaust had to cope with : *The preparation of the lists of names of Jews from Terezin to be deported to the east*, interview of Hary Tarsi ; *The distribution of food*, interview of Mordechai Livni ; *The motivation for making art in the ghetto*, interview of Wili Groag.

Those dilemmas are very well known from the point of view of the historian and less

known from the point of view of the survivor. At the time of the «virtual» confrontation between the historians and the witness, the student is the one that holds in his hands the tools he needs to ask the questions.

Example : the making of the lists, or eating better food, or drawing in front of suffering people, what does it tell you about Jewish society in the ghetto ? Or we need to find the answers about what happened in what the witness tell us. What's he telling us about himself and about others in the ghetto, what was his own point of view ?

The second educational program named «*Hunger*» is about growing up in the ghetto under the conditions of deprivation. We use new computer technologies in order to help youngsters to get closer to the reality of ghetto life. Multimedia, a computer game, a trip to the past like. With the help of three dimensional graphics, a spoken story that tells about how young people live together under starvation and pieces of oral testimonies give the students a picture of what it was to grow up in the ghetto under such conditions.

The designers of the program based their writings on historical research, on oral history, on diaries, and stories adolescents wrote at the time of the war, while being in the ghetto and after it. The program opens with the presentation of the issue of hunger during the holocaust. A piece of oral testimony (3 min app. watching the survivor on screen) by a survivor named Michal Efrat that tells what was hunger for her then and now, the physical and the psychological meaning of it. Then four images of youngsters, two boys and two girls, around 15 to 19 years old deported to ghetto Terezin, separated from her parents, are living at the Youth houses (HEIME) and who became the central actors of the story. Telling about how to get food, how to distribute it and to

whom, and the different options to make the situation better.

The story develops and brings up questions and dilemmas to be dealt with the help of oral testimonies. In each central point of the story there is a possibility for the students to hear the witness' point of view on the matter, not a solution of the question posed by a clarification of the situation described.

The following are the issues brought up by the survivors in those pieces of testimonies :

- 1) The relationship of the teenagers with their parents,
- 2) The Moral problem around the meaning of «stealing food»,

3) While you happen to have extra food how to distribute it ?, to whom (brothers, parents, grandparents, friends of the HEIM) ?,

4) The issue of punishment and others.

All the dilemmas presented in the educational program are deepened and clarified by the confrontation of documentation and oral history. By definition, the nature of a dilemma is that there is not a ready answer to solve it, but at least the essence of it become meaningful and possible to understand for young people whose reality is far from that of the ghetto.

JOANNE RUDOF

Archivist

*Fortunoff Video Archive
for Holocaust Testimonies
Yale University - U.S.A.*

Beyond Research : Education and Popular Culture

There is an increasingly disturbing trend which I and many others are seeing in the United States today. I am, I hope, not naive in suspecting that it is unique to our country, that Europeans and others have avoided some of these pitfalls. However, these are phenomena which will impact us all, due to the ubiquity of American culture. What I am going to discuss is the current popularization of and fascination with the Holocaust in the United States.

I recently visited relatives who live near Philadelphia and in the local newspaper the television section headlined a review «Tales of heroism during the Holocaust»¹. The reviewer, wrote :

«A friend once cynically told me that 'they're going to be saving Jews from

Nazis on television for an awfully long time'. It may not be great for the ratings, but it salves the souls of the crass and money-grubbing in Hollywood.

Over the next two Sundays, there should be a good cache of souls salved in Hollywood as three fictionalized tales of derring-do by European non-Jews who saved Jews from Nazi hands during World War II are shown»².

The headlines generated by the controversy over Daniel Goldhagen's *Hitler's Willing Executioners* and the popularity of the book itself is further evidence of this phenomenon. However, I found it very interesting that outside of universities, most of the people who discussed the book, had not actually even read it. Samuel Totten in a review of the

¹ Robert STRAUSS, «Tales of heroism during the Holocaust», *The Philadelphia Inquirer*, May 7, 1998, p. E19.

² Ibid.

book, *New Perspectives on the Holocaust: A Guide for Teachers and Scholars* noted :

«Over the past decade and a half there has been an immense surge of interest among U.S.-based educators in teaching about the Holocaust. [...] there has been also been a proliferation in the development and publication of Holocaust-related materials and resources [...]. Not all the resources, though, have been valuable or helpful [...].

While some of the recently-developed Holocaust resources are outstanding, many are substandard, reflecting unclear rationales for teaching this history, the inclusion of incorrect information, facile explanations of complex history, simplistic analogies between the Holocaust and other human rights infractions, problematic pedagogical strategies for teaching about the Holocaust, and other problems. Such concerns demand serious attention by scholars and educators»³.

Holocaust education has been mandated in New Jersey and Florida in the United States. I attended a national meeting of directors of Holocaust organization at which a five-day, five-hour unit for teaching the Holocaust was presented. I was appalled by the approach, the simplification and falsification of history the «bring a survivor to class for an hour» strategy, the simulation activity with the goal of making students «stand up to bigotry», and most of all by the enthusiasm with which this was all presented.

In a recent issue of the *Chronicle for Higher Education*, a weekly American publication

whose readership is American college and university faculty and staff, Warren Goldstein, a historian at the University of Hartford discusses the use of inaccurate history in popular American films.

«We historians are in a bind these days. If we do our jobs - digging up and interpreting evidence, reinterpreting what others have found - we are frequently accused of high ideological crimes. When our work challenges self-congratulatory mythology, critics from Rush Limbaugh to Lynne Cheney (the distance between them is less than you'd like to think) call us 'revisionists', hell-bent on defacing American democracy and Western civilization. If, on the other hand, we object to inaccuracies in historical novels and films, we're pedantic, humorless 'scholar-squirrels', as the author Gore Vidal put it once, collecting and banking obscure facts until the day we can rain them down on somebody's artistic parade.

[...] Attacking what scholars have to say about the past works because most Americans get their history from journalists, writers of memoirs, novelists, film makers and politicians.

[...] the popularity of several 'historical' films has raised anew the question of whether scholars have an obligation to try to correct distortions.

[...] I didn't always think so. I was moved by *Schindler's List*, even with its corniness and the just-in-time heroics that saved some Jews from the slaughter. After all, I reasoned, the mere fact that the Holocaust

³ Samuel TOTTEN, «Review of *New Perspectives on the Holocaust: A Guide for Teachers and Scholars*», *Holocaust and Genocide Studies*, Col. 11, No. 3, Winter 1997, p. 448.

⁴ Warren GOLDSTEIN, «Bad History is Bad for a Culture», *Chronicle of Higher Education*, Vol. XLIV, No. 31, April 10, 1998, p. A64.

⁵ Ibid.

⁶ Pearl M. and Samuel P. OLINER, «Righteous People in the Holocaust», in Israel CHARNY (ed.), *Genocide: A Critical Bibliographic Review*, Mansell Publishing and Facts on File, New York, 1991, p. 363.

was on the big screen, shaped by Spielberg's talent, seen by millions of non-Jews, made the film worthwhile. But I don't know much about the Holocaust.

[...] I recently asked a colleague who teaches about the Holocaust what he thought [...]. As a historian, he knew much more than what appeared on the screen. He knew how the Nazi movement grew, about concentration camp life and death, about the bureaucratic structures and moral compromises of millions of ordinary people that helped produce Hitler's 'final solution'. Loveable rogues such as Oskar Schindler were a sideshow.

My friend wasn't gloating about knowing these things: Knowing them - and teaching about them - is part of his job. But when he saw the manic-depressive, sexually frustrated commandant Amon Goth [sic] pick up his rifle during breakfast and casually shoot an inmate, his heart sank. A gifted film maker had recast camp administration into the sexual pathology of a moody individual. Similarly, the slaughter of millions - and the complicity of millions more - had been forever transformed into the triumph of Oskar Schindler and 'his' 1,100 Jews. Tellingly, my colleague said these things to me in my office, in a private conversation - not in public, where he would have had to confront a tidal wave of positive publicity for the film»⁴.

The author goes on to analyze historical inaccuracies in other films, and the important social consequences of them. I focus upon *Schindler's List* because of its enormous popularity and influence and because we are here concerned with the Holocaust. The author concludes that...

«bad history is bad for a culture. Americans need to know how change has occurred throughout our history [...] to understand the importance of institutions and organizations and movements»⁵.

He continues the challenge that the academy not simply object to dramatic license, but support what is correct and criticize what is wrong or misleading. More important, we need to make our scholarship accessible and interesting to those beyond the confines of our own profession.

These issues are all related and beg us to address them. We must move the testimonies beyond the walls of our institutions and into school curricula, while making sure they are being used wisely and well, and accurate history is being conveyed. We must make sure we do not hold ourselves above criticism and address issues of historical accuracy and mythology in the testimonies. I am angry and feel helpless when thinking about the usurpation of this topic for television entertainment. Our obligation is to continue to emphasize accurate history, to continue to focus whatever attention we can upon the fact that, while rescue did occur, it was truly rare (at best, less than one half of one per cent of the total population under Nazi occupation helped to rescue Jews⁶). We must encourage the use of multiple sources, diaries, documents, memoirs, maps, and many more in conjunction with the testimonies. We must resist our own need for «closure», whatever that means, and stop falling into the trap of using stereotypical words like «martyrdom» and «resistance» which obscure the too terrible reality of the destruction of European Jewry during the Holocaust. We know that Hitler won «the war against the Jews», and we must start with that premise in spite of the popular media's need for happy endings and redemptive messages. I know I am preaching to the converted, but it is too easy to isolate ourselves from these popular trends because we feel impotent to combat them. That is our challenge and our obligation.

CARLA GIACOMOZZI

*Stadtarchivarin der Stadtgemeinde Bozen -
Italie*

GIUSEPPE PALEARI

*Responsabile della Biblioteca Civica Popolare
del Comune di Nova Milanese - Italie*

Un sujet d'éducation : les camps

Les expériences de deux municipalités italiennes

Salutations

Bonjour à tout le monde et merci à la Fondation Auschwitz qui nous a permis d'être ici aujourd'hui.

Le fait est très important parce que nous avons ainsi la possibilité de faire connaissance directement avec beaucoup de collègues et de leur communiquer notre expérience.

Une salutation affectueuse aux déportés ici présents et à tous les déportés avec lesquels nous travaillons. Merci à eux et à leur volonté de ne pas oublier et de témoigner.

Qui sommes-nous ?

Mon collègue et moi, nous travaillons dans deux municipalités de l'Italie du Nord, plus

précisément à Bolzano en ce qui me concerne et à Nova Milanese pour M. Paleari.

Je souligne qu'il s'agit de municipalités, et non pas d'institutions de recherche ; en particulier, M. Paleari est responsable d'une bibliothèque et moi je travaille aux Archives historiques de ma ville de Bolzano.

Dans la ville de Bolzano, il y avait un camp nazi de passage, actif à partir de l'été 1944 jusqu'à fin avril 1945 ; plus de 11.000 personnes ont transité par ce camp, dont la plupart ont été emprisonnées pour des raisons politiques.

Nova Milanese est une petite région près de Milan. Comme beaucoup de régions d'Italie, elle fut un lieu de résistance pendant la seconde guerre mondiale dont des

habitants furent déportés et dont trois moururent dans les camps nazis.

Mais l'histoire récente de nos villes n'est pas une raison suffisante pour justifier l'intérêt constant et pas du tout commémoratif de nos administrations publiques à l'égard du sujet de la déportation.

L'attention est supportée par la volonté politique des administrateurs et, surtout, par l'engagement idéal et personnel de ceux qui y travaillent.

Les deux municipalités de Nova Milanese et de Bolzano ont élaboré deux projets pour l'étude de la résistance, la déportation et la libération : le projet «Pour ne pas oublier» pour Nova Milanese, réalisé à partir de 1993, et «Histoire et Mémoire : le camp de Bolzano» pour Bolzano, réalisé à partir de 1995.

Il s'agit de deux programmes semblables pour la récolte, la production et la divulgation des vidéo-témoignages des survivants italiens des camps nazis, qui ont été emprisonnés et déportés pour des raisons politiques, ainsi que pour la diffusion de connaissances sur la déportation politique italienne.

La partie du projet qui concerne la récolte et la production des vidéo-témoignages a déjà été décrite dans l'article que nous avons préparé pour le *Cahier* de la Fondation Auschwitz.

Maintenant nous parlerons de la partie qui concerne la divulgation des connaissances sur la déportation, en particulier politique, et sur les camps.

Il est très important pour nous de diffuser la connaissance de la déportation politique parmi les gens, ou plutôt *dans le territoire*, comme nous préférons le dire parce que cette définition comprend aussi l'école.

L'école et les élèves/étudiants sont pour nous les destinataires privilégiés de tout notre travail.

Vous connaissez certainement les lacunes en histoire contemporaine qui marquent les programmes scolaires italiens.

C'est seulement à partir de novembre 1996 que le Ministre italien de l'Éducation nationale a établi, avec le décret numéro 682, que les enseignants des dernières années de l'école du premier et du second cycles doivent développer et améliorer la connaissance de l'histoire de notre siècle.

La déportation et les camps font bien partie de cette période. Mais les moyens d'apprentissage sont insuffisants.

De l'autre côté, les jeunes sont intéressés par la connaissance de notre passé récent auquel ont participé leurs grands-parents, les membres de leur famille et leurs proches.

C'est pourquoi depuis 1993, M. Paleari a élaboré une proposition didactique pour la diffusion de la connaissance de la déportation politique, qui a été expérimentée pendant plusieurs années à Nova Milanese et dans d'autres régions d'Italie.

De 1996 jusqu'à aujourd'hui, ce projet a intéressé environ 5.000 élèves/étudiants.

Ce projet didactique «Conoscere e comunicare i Lager» («Connaître et communiquer les camps») s'est développé progressivement pendant des années jusqu'à la forme actuelle qui a été adoptée pour la première fois cette année et adaptée par la municipalité de Bolzano.

La ville de Bolzano a proposé le projet aux écoles du premier et du second cycles de Bolzano et du reste du département, en langue italienne, allemande et rhéto-romane.

Depuis le début, l'initiative avait le caractère d'une activité constante, complexe et non épisodique. Elle a vu la participation active

de plusieurs classes de collèges et lycées qui ont pris part aux différentes phases du projet.

Le projet a intéressé presque 1.300 élèves/étudiants et plusieurs enseignants de diverses disciplines.

Les camps comme sujet d'éducation

Le projet «Connaitre et communiquer les camps» comprend différents moments d'information et de contact entre les élèves/étudiants et l'extérieur.

Le projet se développe autour de trois points principaux :

- 1) les témoins qui ont survécu aux camps (source orale) ;
- 2) les lieux ou bien les camps en Italie et à l'étranger (source matérielle et documents) ;
- 3) le territoire local (source matérielle et documents).

Les objectifs du projet sont :

- la reprise de la mémoire historico-sociale ;
- l'approfondissement de la connaissance historique des années 1943-1945 ;
- la connaissance et la valorisation des vestiges du temps présent sur le territoire ;
- la reconstruction d'une partie de l'histoire locale à travers la recherche ;
- la création de matériels communicatifs ;
- l'engagement des jeunes pour ne pas oublier.

Le but à atteindre se développe en trois moments, à savoir l'acquisition, l'élaboration et la communication des connaissances sur la déportation politique.

Dans sa première phase (acquisition des connaissances) le projet propose :

- 1) une série d'expositions itinérantes, photographiques et documentaires, sur le thème de la déportation ;
- 2) une série de rencontres avec des hommes et des femmes qui ont été déportés dans les camps nazis ;
- 3) les vidéo-témoignages que nous avons réalisés nous-mêmes ;
- 4) des conférences scientifiques sur le thème de la déportation ;
- 5) la visite guidée des lieux locaux liés à la résistance et à la déportation ;
- 6) la visite guidée d'un ou de plusieurs camps nazis, en Italie et à l'étranger.

Après la première phase du projet, la seconde consiste à l'élaboration des données et des renseignements recueillis ; ce travail est fait dans les établissements scolaires et dans les heures de cours.

Suit la troisième phase, le moment de la communication des résultats du travail de recherche des écoles. Dans cette phase le projet propose :

- 1) une exposition du matériel élaboré par les élèves/étudiants dans les formes qu'ils ont eux-mêmes choisies (récits, textes récités, dessins, photos, musique, affiches, vidéos, pièces, hypertextes, ...) ;
- 2) la diffusion de tout ce matériel, sous forme écrite (livre, fascicule) ou par images (exposition itinérante).

Notre intervention

Nous intervenons dans le développement du projet sous forme indirecte et directe.

Chaque proposition de la première phase suppose notre intervention indirecte.

Pour les enseignants et pour les élèves/étudiants nous avons préparé des feuilles d'information et d'orientation, comme par exemple une liste de livres et de vidéos sur la déportation, des fiches pour la connaissance

du territoire local, des notices biographiques des déportés qui parlent aux jeunes ou des itinéraires pour les visites autoguidées dans les camps. Nous tenons à disposition des intéressés une copie de ces papiers.

L'intervention directe se développe dans les rencontres, les visites aux camps et pour la documentation photo et vidéo de chaque phase du projet. Nous interviewons aussi les élèves/étudiants pendant leur travail d'élaboration, ainsi que les enseignants à la fin du projet.

Pendant toute la durée du projet, nous avons aussi des contacts constants avec la presse et la télévision de la région qui donnent un espace aux différentes phases du projet.

Les rencontres avec ceux qui ont survécu aux camps que nous organisons dans les établissements scolaires sont gérées directement par M. Paleari.

Au début il demande ou bien il donne aux élèves/étudiants des renseignements géographiques et historiques ; cela est nécessaire parce que presque tous les jeunes italiens ne connaissent ni les chiffres ni les dates concernant la déportation, ainsi que pour établir un dialogue immédiat avec eux.

Ensuite, il commence l'interview avec un ou plusieurs déportés en même temps, suivant l'ordre des événements propres à chacun, à partir de l'arrestation jusqu'à la libération.

Les élèves/étudiants participent aux récits avec une attention intense parce que les histoires que livrent les protagonistes sont très intéressantes et parce que M. Paleari est capable de percevoir les éventuels moments d'incompréhension de la part des jeunes, moments qu'il éclaircit toujours avec des mots simples et avec une grande et sympathique compétence.

A la fin de la rencontre, la place est laissée aux questions des élèves/étudiants et des enseignants.

Une situation bien semblable de rapport informel et productif avec les élèves/étudiants se développe aussi pendant les visites aux camps nazis.

Pour finir

La semaine passée nous avons organisé la dernière rencontre avec les enseignants qui ont pris part au projet didactique pour une évaluation finale des propos et des travaux.

Tous les enseignants ont souligné la validité du projet qui a vivement intéressé les élèves/étudiants et les classes qui ont suivi toutes les initiatives du projet ou seulement une partie.

En plus, nous pouvons mesurer le succès du projet en considérant la quantité et la qualité des oeuvres présentées par les élèves/étudiants à l'exposition finale.

Et pour finir, une réflexion.

Diffuser la connaissance des camps nazis parmi les jeunes n'est pas uniquement une question de connaissance historique parce que les camps et les témoignages des survivants nous transmettent également une série de messages et de valeurs.

Le projet «Connaître et communiquer les camps» est une partie d'un itinéraire plus vaste d'éducation à la tolérance, à la coopération, à la solidarité et à la paix.

Nous sommes désolés de ne pas avoir pu vous montrer quelques images du projet décrit ici.

Merci à tous pour votre attention et à bientôt.

GEOFFREY H. HARTMAN

*Faculty Adviser and Project Director
Fortunoff Video Archive for Holocaust
Testimonies
Yale University - U.S.A.*

Survivor Videotestimony : Challenges and Limits

The cautions I will express in this report are not meant to detract from the remarkable, world-wide effort to collect videotestimonies of individuals persecuted by the Nazi regime. I have previously estimated that when our ever-more closely coordinated work is completed, the various organizations involved will have gathered over 120,000 hours of witness accounts. But it is time, surely, for a critical assessment of our experience in recording and gathering stories that bring the survivors and those they remember into the present - an act that both augments human memory and defeats the tendency to refuse to learn from terrifying and inhuman experiences by letting them pass into an inert stage, into history as mere storage.

My caution, then, is that quantity does not mean quality. This should be obvious

enough ; but it is true that two arguments can be made to modify this proposition. The first is based on a principle Yale adopted from the beginning, that every survivor or witness should be given the opportunity to speak, and especially those who are not literate or motivated enough to put their experiences in written form. We did not seek out an elite but welcomed everyone ready to talk. The second principle is that from the interviewing process we learn that the most important element is the witness, and that while the interviewer can miss opportunities and weaken the interview, the personality of the survivor is what stands out. So that, statistically, even if some of the 50,000 interviews planned by Spielberg should be less careful and probing than they might have been (and the same, doubtless, could be said

of some of the 4000 interviews gathered by Yale and its affiliates), they will collectively yield important data and, above all, present portraits of remarkable people.

Urgency prevails in the area of documentation ; haste should not. The most important single step taken by Yale, beyond not limiting the duration of the interview, was to diversify the milieu of the testimonies. Even their range over time - starting in 1979 and continuing at least to the year 2000 - is significant. I have argued elsewhere that testimonies differ according to the memory-milieu ; that the same experience is affected by the time and place in which it is recorded. But this is a hunch, a strong first impression, and needs study. It might even be advisable to do a number of reinterviews to estimate more accurately what difference is made by the memory-milieu.

A correlative of the above is that the third phase of each testimony, in the basic format set up by Yale, the phase which covers the return from the camps or hiding places and the task of resocialization, provides an immense and valuable field for research. No doubt much of what we know will simply be confirmed : in addition to examples of warmth and generosity, there was also at times ambivalence in those who welcomed the returnees, and a failure to really look after their psychic needs. Many were asked, as if they possessed some inner magic, to fit back in as if nothing had happened. Post-war exhaustion explains some but not all of that. But we certainly have the materials to study differences of reception in various countries - the United States, France, Israel, Germany, Poland - and to follow up on the long-range effects of the Shoah on the survivors and their families. In my opinion, a limited new project may be appropriate : interviewing the sons and daughters of the survivors, in which the emphasis would shift from the historical and eye-

witness events to the psychic, transgenerational resonances of those traumatic experiences.

Whether we should also try, in these last few years of taping, to find perpetrators who may be ready to be honest, in addition to bystanders whose corroborative evidence has always been important, I am less clear about. Nevertheless, how they portray what happened and their thoughts after the fact may add a dimension we should have. More promising, I think, are the interviews of Dan Bar-On and Gabriele Rosenthal with certain sons and daughters of the persecutors. Videotapes of that generation's effort to find truths occulted by their families and to dedicate themselves to testify in a public way can contribute to programs of «Politische Bildung» in Germany's schools.

Over time, the interview itself has not been standardized, and probably could not be, given our criterion of listening supportively, and in an open, non-interventionist way. Yet Josette Zarka has studied the differences between interviewing techniques in France and America, to see if distinguishing constants appear. If there are real differences between interviewers in America, France, Belgium, Slovakia, Israel and Germany, what cultural presuppositions do these reveal ? I am not sure that this research can be done with scientific precision, because the interviewers come from so many kinds of social and professional strata. Historians, moreover, have been generally reluctant to cooperate with an oral documentation project, so that, despite the informational training given the interviewers, some important opportunities were lost. In compensation, by our not intervening too much, the interviewees were often able to enter and follow their deeper memories, and the agenda of the interviewers did not foreclose future kinds of questions. But the frame of the inter-

views, in any case, should be made as «transparent» as possible.

Diversification was also crucial to gain a less partial, less prejudiced, picture of the persecution as a whole. It is difficult to find witnesses, at this point in time, for the earliest years. But filming in America alone, where most who came were racially persecuted immigrants, would not have yielded a satisfactory picture of the political action that took place in Germany in the 1930s or in France, Belgium and Continental Europe generally in the 1940s. I realize «resistance» is a concept that needs differentiation, and it has recently expanded from armed intervention to spiritual and interior «resistenz». But leaving that important issue aside, we should not be so exclusively immersed in the importance of videotaping at this relatively late date, to forget other, written documentation, or the people, if still alive, behind it : French and sometimes Yiddish *récits de déportations* from 1944 on, or the attestations assembled by the VVN, the *Verein der Verfolgten des Nazi-Regimes*, between 1945 and 1953, especially in the Soviet Occupation Zone and then the DDR, and available since the reunification of Germany in the Bundesarchiv at Berlin. Their original aim was mainly as *Vorlagen* for juristic procedures ; but they remind us today how soon social democrats and communists were targeted by the Nazi state, and the immediate setting up of camps and detention centers after the transfer of power in 1933. There are detailed narratives to be found about the murderous persecutions of political opponents and «Bibelforscher», the constant harassment of «Mischlinge» and those in mixed marriages, and reports on institutional arrangements, such as the Revier at Ravensbrueck. The detail and immediacy of these witness accounts - and I am sure with the opening of Russian archives there will be many more - suggest that our empha-

sis should gradually shift back from videotestimony to the genre of testimony as a whole.

The number of themes for research, moreover, published in the back pages of the new *Cahier International*, suggests that we may be at a turning point : in addition to individually initiated and sustained research - which should remain the core - here might be more ambitious projects involving interdisciplinary groups, as is already effectively the case, when documentaries are made.

What concerns me most at this point, however, is that with the immense number of recently recorded video-testimonies, and the growing dominance of a *société du spectacle*, there will be a drive to market these video accounts, and that they will become commodities for TV or even collector items. Except for certain exemplary extracts, they should not be put on the internet - I have argued previously that the Hollywood assumption that the audiovisual product has its own standing and can make its way without critical or explanatory comment, while healthy as a general principle, should be modified in this case. Holocaust education must not be reduced to videos or documentaries made from them, even when accompanied by teachers' guides. The witness accounts are not only stark enough to possibly induce secondary trauma in younger people, so that pedagogical caution is needed ; they may have errors (often quite innocent), and, in any case, they need to be contextualized, treated as texts that require and benefit from interpretation. Guidance for them should come, however, less in the form of preemptive commentary than through the help of informed people, some professionals, some not, who would discuss the videos, or montages made from them, in the community or as part of a curriculum. In short, the teacherly frame and communal possibility of discussion should not be removed.

From its beginning the Yale project had a communitarian purpose. We favor, therefore, finding a secure and curated depository in each country of provenance, with Yale or the originating organization acting as central and supporting archive. I hope, moreover, that in the near future educational or philanthropic institutions will provide funds for scholars to work in these video archives and to research not only specific Holocaust issues but also the best use to which the videotestimonies might be put in various pedagogical contexts. It is essential that these *récits de vie - et de mort* be integrated effectively into museum exhibits and school programs.

What remains to be said refers to technical matters. In the future, cataloguing of the testimonies should be standardized enough to allow a joining of all collections through electronic means. Mr. Spielberg is to be thanked for encouraging the development of interactive formats. At the same time, a consortium should be established so that no single private or public corporation can dictate the conditions of reception or transmission. Each depository institution must have a choice of how to design its own inter-

active reception ; in effect, how to curate these precious documents.

Along with this long-range perspective comes the crucial matter of how to preserve the time-sensitive medium of video. If digitization develops into an entirely reliable technique for preservation, then the problem is solved. But technological experience in this area indicates that new solutions continue to make older ones obsolete, so that approximately every decade brings an advance which makes outdated equipment harder to purchase and may restrict access.

Finally, it is important to remind ourselves that whatever advances in methods of technical reproduction there are, the original testimony must be preserved as the guarantor of authenticity of all sequent generations of copies. With digitization in particular, changes can be effected in the original that can barely be traced. The issue of the original tape's authenticity has therefore to be safeguarded without compromise.

DENISE VERNAY

*Membre du Bureau de la Fondation
pour la Mémoire de la Déportation,
Paris - France*

«Mémoires de la déportation»

Un Cédérom sur la déportation partie de France

La Fondation pour la Mémoire de la Déportation (FMD) a décidé à l'automne 1995 de réaliser un Cédérom sur tous les déportés partis de France, ceux de la Résistance, ceux de la Shoah et les autres.

Notre camarade Yvonne Cossu a fort bien résumé son but, en octobre 1997, dans le bulletin de l'Amicale du camp de Neuengamme, où son père est décédé :

«C'est principalement de sensibiliser le public, et particulièrement les jeunes, le public scolaire, au monde de la déportation, de les inciter à se poser des questions et de les informer. Son rôle est de transmettre et de perpétuer une mémoire qui s'affaiblit de jour en jour, tant par l'éloignement dans le temps que par la disparition progressive des témoins de cette période.

[...] Il ne s'agit pas de théoriser ni de faire un cours d'histoire sur la Seconde guerre mondiale, mais de partir d'éléments réels : lieux, personnes, événements, afin de mieux faire comprendre ce qui s'est passé.»

«Les composantes de notre CD ROM, qui est une oeuvre collective, sont donc :

- des témoignages de déportés, enregistrés en vidéo ou en audio,
- des photos et des dessins,
- des cartes et plans,
- des textes et des chiffres, textes lus par de grands acteurs motivés : Catherine Deneuve et Richard Berry ont généreusement donné leur voix ,
- enfin de la musique.»

Ainsi notre Cédérom comporte environ mille images, cinq mille pages de textes, glossaires et bibliographie.

Avant d'aborder leurs thèmes de plus près, il me faut évoquer trois des principales difficultés auxquelles nous avons eu à faire face :

1 - Trouver un maître d'oeuvre : après appel d'offres, notre choix s'est porté, en avril 1996, sur la SGIP-Publicis. Cette société a renoncé à faire des bénéfices sur le traitement d'un tel sujet. Par ailleurs, à juste titre, nous comptions profiter de ses compétences aussi bien que de sa vaste notoriété. Restait à définir les tâches de chacun. Le cabinet d'avocats spécialisé d'Alain Bensoussan nous a bénévolement apporté concours et conseils tout au long de ces deux années.

2 - Trouver les fonds nécessaires : la Fondation pour la Mémoire de la Déportation se met en quête de partenaires : les ministères de l'Intérieur, de la Défense, des Anciens combattants, de l'Education nationale, et maintenant de la Culture, acceptent de soutenir cette entreprise par différentes procédures, ainsi que la Communauté européenne. Je ne peux passer sous silence l'acharnement dont a dû faire preuve le colonel Mercier, notre directeur, pour rassembler tous les moyens nécessaires, pour couvrir sans faille le vaste domaine des cessions de droits d'auteurs des livres cités, des photos et films utilisés, de la musique sélectionnée. J'insisterai aussi sur les efforts permanents de la SGIP-Publicis, maître d'oeuvre, qui a fait face à des dépenses largement supérieures au budget prévu en raison de la prolongation de plus d'un an qui s'est révélée indispensable à l'équipe technique, pourtant plusieurs fois renforcée comme aux anciens déportés, soucieux avant tout de ne laisser passer aucune inexactitude : nous pensions lancer le Cédérom pour la Journée de la

Déportation d'avril 1997... Il ne sera disponible qu'à la fin juin prochain.

3 - Arriver à faire travailler ensemble avec efficacité d'une part l'équipe technique, composée de jeunes gens rompus aux problèmes des technologies de l'informatique mais ignorant presque tout de la déportation comme d'ailleurs les jeunes volontaires faisant leur service militaire au sein de la FMD, et d'autre part les survivants âgés qui apportent la matière même pour le contenu, mais sans connaître la technique du numérique. Les uns et les autres travailleront ensemble assidûment. L'enrichissement réciproque qui en est résulté n'est pas une des moindres réussites de cette aventure. Car ce fut bien une aventure. Par optimisme ou par inconscience nous ne mesurions pas la complexité, la pénibilité et la rudesse de la tâche.

A la fin de 1995, la FMD constitue une commission où sont représentés toutes les déportations, les centres d'archives et de recherche, à savoir le CDJC à Paris, les musées de Besançon et de Champigny principalement, qui nous apporteront une aide incomparable, les Archives nationales, celles de la délégation à la Mémoire et à l'Information historique du Ministère des Anciens Combattants, celles de la Défense par son Etablissement Cinématographique et Photographie des Armées (ECPA), de l'Institut National de l'Audiovisuel (INA) ont répondu à nos demandes ; des historiens spécialisés acceptent de nous apporter leurs compétences.

La Fondation me demande de prendre la responsabilité de ce nouveau projet alors que j'achevais de faire diffuser *Le guide des sources documentaires sur la déportation conservées en France*. Peut-être parce qu'étant déportée de la Résistance et juive étais-je plus apte qu'un autre à ressentir et comprendre les différences essentielles de

leur vécu ; quant aux conditions de ces déportations, vous savez quel hiatus les sépare. Audacieusement, j'ai accepté.

David Znaty, directeur général de la Publicis Technology (ex SGPI), présente alors à la commission le responsable technique du projet, Jean-Luc Rodriguez, et nous choisissons le directeur artistique en retenant parmi trois propositions celle de Francis Bouny. Pour ces deux personnes aux postes-clés, David Znaty organise deux visites initiatiques auxquelles il se joindra : l'une, fin juillet 96, de 36 heures d'immersion à l'Holocaust Memorial Museum de Washington à laquelle je suis conviée, puis à l'automne au Memorial de Yad Vashem en Israël et du «Ghetto Fighters House» qui comprend un musée spécialement conçu pour informer les enfants de la Shoah. A ces deux institutions, nous avons remis le schéma synoptique du Cédérom, pour recueillir leur avis. Voyages intenses qui créent des liens entre les participants des deux générations. Ces relations seront approfondies à la faveur de réunions mensuelles, près d'une année durant, des jeunes équipes avec la trentaine de déportés de la commission.

Une arborescence est adoptée. Les modules déterminés. La parité entre les deux déportations reconnue nécessaire par tous. Il serait répétitif de présenter exhaustivement - d'ailleurs le peut-on ? - tous les camps et tous leurs Kommandos. Nous retenons huit camps et leurs spécificités : Auschwitz-Birkenau, Buchenwald, Dachau, Dora, Majdanek, Mauthausen, Neuengamme, Ravensbrück. Il est dur de faire admettre aux anciens d'Aurigny, de Bergen-Belsen, de Flossenbürg, de Struthof, d'Oranienburg, et j'en passe, que «leur camp» n'apparaîtra qu'à travers une fiche historique et trois ou quatre écrans.

Comment procéder ? Partez des cartes du Reich variant suivant les années, très difficiles

à établir et à rendre lisibles. Pointez sur le nom du camp et vous arrivez sur une fiche du camp, une photo aérienne si elle existe, puis le plan du camp. A partir de ce plan on a accès au Revier, à la place d'appel, à la cuisine, aux blocs, etc. Tout le travail de collecte par mots-clés qui avait été entrepris par les différentes Amicales et fédérations est à revoir et à reclasser par lieux.

Les récits existants se révèlent insuffisants, les informations dans les divers ouvrages n'étant pas ciblées. Contrairement à ce que nous avons décidé au début nous sommes donc amenés à écrire des textes sur des thèmes précis. Ceux-ci ont été soumis à l'approbation de la commission, en prévoyant qu'ils seront lus en voix off et non déchiffrés sur l'écran. Trouver les illustrations variées et convenables dont la localisation et la datation sont certaines se révèle excessivement difficile. La bonne volonté des jeunes chargés de cette quête auprès des centres d'archives et de documentation qui nous sont généreusement ouverts ne peut suppléer à cette absence d'images et de preuves car il ne peut être question d'avoir recours à une fiction.

Le choix des témoignages vidéo doit être très strict car tout ce qui est film est très lourd en mémoire et nous devons les compter en minutes, voire en secondes. Manette Martin-Chauffier, responsable de la vidéo-thèque pour la FMD, elle vous en a déjà entretenus, a pu nous éclairer dans nos choix. Nous avons voulu intégrer tant et tant d'informations que nous devons probablement, tout en fin de parcours, réduire quelques modules nous forçant ainsi à des choix cruels.

Le Cédérom doit faire comprendre aux récepteurs ce que fut le nazisme, le contexte français avant et après l'invasion de mai 1940, Vichy, la persécution des juifs, des communistes, des francs-maçons, les camps d'internement et de transit, la Résistance et la répression qu'elle entraîne, les rafles, les

arrestations, le train, les camps et le système concentrationnaire, l'extermination des juifs, les prisons en Allemagne et les Einsatzgruppen, les marches de la mort, la libération des camps, le retour et l'accueil en France, enfin la mémoire.

Je vous énumère cela pêle-mêle puisqu'un Cédérom permet une navigation au gré du manipulateur qui peut privilégier à sa guise un chapitre ou un autre, mais en aucun cas interrompre un témoin. Il existe aussi certains passages obligés, tels les écrans montrant le nombre de déportés partis, le nombre de déportés revenus selon l'état actuel des connaissances. Rappelons que Catherine Deneuve et Richard Berry ont eu la générosité de donner leur voix et ont enregistré la plupart des textes thématiques et, vous en jugerez vous-mêmes de façon bouleversante.

La musique d'accompagnement, retenue parmi des compositions de créateurs déportés, sont en cours de montage.

Conclusion

Réaliser un Cédérom pour maintenir la mémoire et informer les jeunes, implique une rigueur extrême et les vérifications sont nombreuses. Avec l'aide de nos amis historiens, le pilote qui a été désigné pour avaliser le module revoit le montage écran après écran, après lecture par un correcteur professionnel de tout ce qui est écrit et de la bibliothèque très importante afférente à chaque thème. Un glossaire, une bibliogra-

phie sont incorporés. Malgré toutes ces précautions, nous restons modestes et ne pouvons qu'espérer n'avoir laissé passer qu'un minimum d'erreurs. Etant responsable de ce Cédérom dont j'ai eu à contresigner de bout en bout chaque morceau, je voudrais me permettre un commentaire personnel et tout d'abord remercier Grégory Chatonsky qui, au sein de la Fondation où il effectuait son service militaire, nous a aidés au delà de son temps et tout au long, à mettre en valeur ce que nous voulions, nous déportés, transmettre, à coordonner les deux générations, et s'est révélé talentueux dans tous les domaines. Ce qui me touche, en outre, c'est que ce Cédérom «Mémoires de la déportation» soit la création totale de déportés de toute tendance et de toute expérience, sans exclusion aucune.

Ce qui a été réalisé est, je crois, oui je crois vraiment, un très beau et bon produit dont il faut maintenant assurer la diffusion. Disponible probablement à la fin juin, son lancement public interviendra cet automne, au début de l'année scolaire.

Souhaitez-lui, je vous prie, grand succès. Je vous remercie de votre attention et suis prête à répondre à vos questions si elles ne portent pas sur le plan technique. Après trois ans de compagnonnage, je suis de plus en plus dans l'admiration du travail des spécialistes, mais toujours incapable de comprendre les mécanismes mis en oeuvre.

JOSETTE ZARKA

*Professeur Emérite de Psychologie
Université de Paris X, Nanterre - France*

Pollution humaine : promiscuité et proximité

Cet exposé s'inscrit dans le cadre d'une de mes interrogations permanentes. Comment a-t-on pu survivre aux camps d'extermination à la fois physiquement, moralement et psychiquement ?

Cette pollution se définit par «la dégradation de l'environnement humain». Cependant cette dégradation, à la différence de la pollution sensorielle, est à la fois une *cause* et un *effet*.

La dégradation humaine concerne avant tout les promoteurs et l'encadrement du camp. Cependant je limite mon analyse aux *rapports entre déportés*, étant entendu qu'ils sont régis par les instances du camp qui visent à les anéantir sur tous les plans. La

«pollution humaine» n'est *pas une métaphore*, c'est une *réalité* concentrationnaire difficile à saisir.

J'entends par pollution humaine : a) un climat de *violence permanente* entretenu par les excès de certains déportés ; b) Comme la pollution de l'air, la pollution humaine est *indifférenciée*, *pas toujours bien localisable*, elle s'étend un peu partout dans les camps et relève d'un *effet de masse* ; c) Elle se répand par «contagion/contamination».

Le terme «mortifère» peut paraître exagéré pour désigner cette influence. Je l'utilise néanmoins en me référant à la *finalité* de l'instauration de ces camps. C'est-à-dire la *destruction totale d'un peuple et de sa cul-*

ture ; au delà du massacre des individus. Le camp sera agencé en vue de la *désagrégation de tout tissu social*.

A travers le *pourrissement* des relations entre les gens, on cherche à supprimer le lien social et son noyau en chacun. Tout dans le quotidien tend à monter les déportés les uns contre les autres. Comment dans un tel climat ne pas succomber à la violence et au désespoir, à la violence du désespoir et au désespoir de la violence ? En termes plus directs et plus clairs, comment ne pas devenir à son tour fou ou pervers ? Cette question est extrêmement dérangeante.

Je ne prétends pas avoir de réponse *mais j'ai des exemples* et aussi quelques hypothèses à partir de ces exemples.

I^{ère} partie : Effet de masse, promiscuité et dégradation

La pollution humaine est, je le redis, la *résultante* des interactions entre les gens. La dégradation de l'un est *fonction* de celle de l'autre (ou des autres). Elle est donc absolument insaisissable et on *baigne dedans*.

L'avantage de *se fondre dans une masse* est de passer *inaperçu*. A un moment ou a un autre on peut *s'y sentir à l'abri*. Dans le même ordre d'idées, certains ont déclaré que leur petit gabarit leur avait parfois permis d'éviter des coups auxquels les grands étaient plus exposés. En dehors de ces aspects d'*invisibilité*, l'immersion dans une telle foule ne va pas sans risques. L'invisibilité est certes fort commode et souvent salvatrice. Mais en poussant la métaphore jusqu'à l'extrême, elle peut porter atteinte à l'identité et à la limite conférer un *sentiment d'inexistence*.

1) Effet de masse

Un effet de masse se révèle quand on ne parvient plus à distinguer dans une foule *les individus les uns des autres*, et quand *chacun risque de se confondre avec les autres*. En se confondant avec les autres, on abdique un peu de sa singularité. La violence des uns interpelle parfois celle des autres.

Les effets de masse se réalisent dans la «*concentration*», chacun *empiète* sur le territoire de l'autre. Ils se produisent donc à travers *l'exclusion de toute intimité*.

Dans un monde régi par la destruction et la violence, la promiscuité est une source supplémentaire de violence. La «*concentration*» s'inscrit dans la logique interne de l'extermination. «*Animaliser*» des humains pour les *massacrer sur tous les plans*.

2) La promiscuité

Je tiens à revenir de manière peut-être simpliste sur cette notion qui m'est apparue à la base de la détérioration des rapports entre les gens. Dans les espèces animales, la désintégration du lien social s'opère quand chacun *peut empiéter* sur le territoire de l'autre/des autres. La horde alors *se disperse et se disloque*.

Il ne s'agit pas ici d'une intrusion fantasmagique (même si cela s'en rapproche) mais d'une *violation réelle* du territoire personnel de l'espace (physique et psychique) de chacun.

La promiscuité «obligée» suscite et aggrave la promiscuité «consentie». Un témoin dit que depuis sa déportation toute promiscuité lui *fait horreur*. Il livre l'image frappante de gens qui s'agglutinent les uns sur les autres pour se tenir chaud. Une vision du même ordre est donnée par quelqu'un qui s'était mis en sandwich entre deux personnes brûlantes de fièvre. Ces scènes suscitent un grand malaise chez les sujets qui ajoutent qu'un tel *collage physique* relève de l'*ani-*

malité. L'imprégnation à ce niveau très concret est à la fois *confortable* et *intolérable*. La propagation de la chaleur des uns aux autres mobilise des instances pulsionnelles *antagonistes*. La conservation et l'exclusion de soi qui produisent simultanément une fusion entre les gens et une mobilisation de leur charges agressives. Ainsi dans la promiscuité, le lien social tend à se désagréger au profit d'un *archaïsme* contagieux et collectif.

Pour illustrer la désintégration du lien social, Freud cite l'exemple des *HERISSONS* qui, pour lutter contre le froid, doivent se rapprocher mais jusqu'à une certaine limite à ne pas franchir sous peine de mettre le groupe et chacun en péril.

3) L'absence d'intimité

Au camp, l'agencement des lieux proscrit toute intimité. L'intimité renvoie à un coin de soi (ou d'une relation) réel ou symbolique que l'on *ne veut pas montrer*. Elle requiert un coin à soi, c'est-à-dire un (des) lieu(x) destiné(s) à la respecter, la violation de son intimité est une tentative de dépossession d'un aspect de la personne qu'elle répugne à livrer.

Dans ce contexte, l'image que les monstres donnent à voir serait d'autant plus dévastatrice et angoissante que l'on assiste à la *dégradation d'autres humains* aussi exposés que soi-même. Dès lors on se sent fragilisé par l'observation des influences délétères qui se produisent chez le voisin. Mais la présence du danger occulte momentanément l'angoisse de contamination qui néanmoins peut persister à l'insu de chacun.

L'entassement dans les châlits où la place manque cruellement (à la fois en hauteur et en largeur) et que beaucoup comparent à des cages à lapins révélerait à lui seul la volonté de *désindividualiser* les gens. Cet entassement génère la *peur* et la *haine* a moins de se trouver auprès de proches ou d'amis.

4) Contamination et désespoir

Tous les témoins conviennent que la vie concentrationnaire *transforme* les gens. Les exemples de «dégringolades» observées sont légion. Ils concernent principalement les trahisons entre proches, et la détérioration des rapports entre parents et enfants, à la limite de l'infanticide ou du parricide (en volant la part de l'autre). En revanche, j'ai relevé très peu de faits *objectivement* dégradants pour les sujets eux-mêmes.

Ils expriment souvent des sentiments de culpabilité ou d'indignité d'avoir subi tant de souffrances et d'humiliations. Certains s'attardent à se noircir. Cependant de l'extérieur on ne décèle guère de *traces de violence* sauf à de rares exceptions (du moins dans les récits des déportés de France).

La contamination quand elle est *consciente* provoque du *désespoir* plutôt que de la *violence*. Elle s'opère par le biais de *visions traumatisantes*.

Les occasions de voir la déchéance des autres sont si fréquentes que beaucoup ne s'en aperçoivent même plus. Cependant il arrive à des sujets d'être tellement horrifiés qu'ils ne peuvent *pas se départir de ces visions atroces*. Un sujet revoit de manière quasi hallucinatoire une scène où des gens se précipitaient sur un moribond pour lui arracher son dernier bout de pain et le dépouiller de ses oripeaux.

Depuis cette scène il est *HANTE* à l'idée de mourir au travail dans la gadoue. Tous les soirs avant de s'endormir il implorait le ciel de mourir dans son sommeil. Il avait peur de tomber aussi bas que les charognards autant que de subir le sort du malheureux dépouillé avant son dernier souffle. Pour sortir de son désespoir il avait tenté de se jeter sur les barbelés. Il avait retenu son élan sans pouvoir chasser cette vision.

Il s'était senti et se sent encore littéralement abîmé par cette scène qu'il percevait comme une grande déchéance des autres.

II^{ème} partie : Le Nous et La formation du Nous

Tous s'accordent, je le répète, pour dire que la vie concentrationnaire les avait transformés. On insiste sur les dommages et ravages mais très peu sur les *changements positifs*.

Les déportés ont trop souffert, ils ont trop payé de leur personne, et on a tellement bafoué et nié leur humanité que très peu peuvent convenir qu'ils sont *revenus plus humains*. Ce gain en humanité, ils le doivent dans la plupart des cas¹ à d'autres personnes avec qui ils ont vécu leur déportation.

Les effets de masse dont j'ai parlé précédemment se produisent dès l'ouverture des portes des wagons où une multitude d'êtres en pyjama rayé, nous dit-on, se précipitent pour les vider sans ménagement.

A leur arrivée, donc, les déportés bousculés, quasiment happés dans cet univers étrange, n'ont d'autre recours pour échapper à l'engloutissement que d'essayer de rejoindre leurs proches où des gens qu'ils connaissent un peu pour se rassurer et garder des repères quand tout s'effondre.

Une de mes hypothèses centrales est que l'existence ou la formation d'un collectif (plusieurs personnes ou petit groupe) va *faire barrage aux effets de masse* et contribuer à les neutraliser. Autrement dit l'institution de ces collectifs va assurer à chacun le respect de son territoire personnel.

La présente analyse complète celle qui figure sous l'intitulé «récit avec emballement» mais à laquelle j'ajoute une vingtaine de

témoignages dont les contenus sont à cet égard assez voisins.

La formation et le maintien d'un collectif implique un minimum d'attractions mutuelles (affinités), des objectifs (ou raisons d'être) semblables et des normes communes.

Les exemples les plus typiques que j'ai retenus sont ceux de groupes de jeunes déjà constitués depuis Drancy. Lors du départ de plusieurs convois, certains sujets qui n'étaient pas inscrits sur les listes s'étaient arrangés pour partir avec leurs copains. Le mot d'ordre était de «*rester toujours ensemble*». Ils se sont débrouillés pour le suivre sur tous les plans.

Ce qui parfois relevait de l'exploit. Ils ne se sont pas quittés (à l'exception de trois) jusqu'à l'évacuation des camps.

Une anecdote apparaît significative à cet égard. Durant l'évacuation, deux amis s'étaient évadés chacun de leur côté lors du bombardement de leur train.

Une fois dans la nature, ils s'étaient ravisés et étaient revenus vers leur convoi *car ils ne supportaient pas l'idée d'être séparés*.

Les amitiés nées ou développées dans les camps sont indéfectibles. Primo Levi ne trouve pas de mot pour la faim qui tenaillait les déportés. Je ne crois pas qu'il y ait des mots appropriés à l'amitié entre déportés.

1) Solidarité, partage

La solidarité ne se limite pas au partage des biens matériels même s'il en constitue le fondement. Quoi de plus précieux au camp qu'un bout de pain ? Quelqu'un déclare «*le pain c'est la vie*». Partager son pain c'est donner un peu de sa vie. On ne saurait mieux définir les relations à la vie à la mort entre ces copains. Chacun sait qu'il *peut trouver les autres* en cas de besoin (si les

¹ Je ne cite que cette situation. Elle n'exclut pas les gains en humanité chez d'autres personnes malgré leur isolement.

circonstances le permettent) mais l'idée que *les autres peuvent compter sur lui* est encore plus *tonifiante*. Rester digne de la confiance que les autres vous accordent évite dans bien des cas de sombrer dans le désespoir. D'ailleurs la solidarité est telle que l'on ne sait pas toujours qui a aidé qui. Par exemple, dans les coups de mains que l'on se donne au travail où chacun est tellement épuisé.

2) Nature et modalités des échanges

En dehors des situations tout à fait dramatiques où des sujets ont pu en sauver d'autres, les soigner, les apaiser, les protéger, etc., les échanges les plus féconds (c'est-à-dire qui permettent de se détendre et de se recréer) portent sur ce qui de loin pourrait être considéré comme des «*vétilles*», par exemple plats préférés, films, chansons, blagues, proverbes yiddish, etc. qui rappellent le passé sans trop faire souffrir.

D'autres types de conversations traitent de certains aspects de la vie au camp : critique de tel ou tel individu, ragots sur ce qui se passe dans certaines baraques, bruits ou rumeurs sur des changements (transports, changement de gardiens etc.).

Mais les informations concernant le monde extérieur (progrès de la guerre), obtenues par des morceaux de journaux ou des civils polonais, rassemblent *les esprits dans un espoir commun*.

Plusieurs sujets se plaisent à raconter comment ils fêtaient le 14 juillet et avaient célébré à leur manière la libération de Paris (ils avaient économisé quelques bouts de pain et «organisé» d'autres nourritures pour l'occasion). La légèreté de certains échanges purifie l'atmosphère et fait fonction d'un *dérivatif* indispensable.

Malgré la force de leurs attaches, une *extrême pudeur* est de mise. *Pas de débordement, pas de confiance* mais une grande *discretion*,

et pourtant on ne se ménage pas, jamais de faux semblant non plus.

Il ne s'agit pas de s'appesantir sur ses souvenirs personnels mais de *communiquer sur un fond commun*. Au delà du récréatif, la *multiculture* à laquelle ces jeunes appartiennent (France, région, pays d'origine, culture Yiddish) ne les empêche pas d'accueillir d'autres jeunes de milieux différents.

Tout se passe comme si le groupe s'était constitué autour de *racines communes* et se maintenait en adoptant un *nouveau langage* et des normes nouvelles (non dénués d'humour, de spontanéité et parfois de ludisme). Le groupe correspond à une famille de substitution sans les contraintes ni pressions des systèmes familiaux. La cohésion du groupe ne tient pas aux seules relations *positives* de personne à personne même si les amitiés sont extrêmement fortes. La raison d'être de ces collectifs se trouve au confluent d'une *multiculture commune* et d'une *nouvelle culture* du camp où ils se sont défendus ensemble et ont *agi* de concert. Ainsi ils ont une *histoire passée* et *présente* grâce à laquelle ils ont noué des liens *affectifs puissants*, préservant et renforçant un *lien social* inaltéré, ce qui représentait la meilleure manière de lutter contre le diktat des bourreaux.

3) Proximité et différenciation

Le groupe ou collectif joue un rôle «*régulateur*» sur deux plans. Il se différencie de la masse mais permet aussi la *différenciation des sujets qui le composent*.

Nous avons déjà vu que le groupe constitue un «*enclos*» protégeant ses membres des agressions externes en même temps qu'il reste *ouvert* sur ce qui se passe dans l'environnement immédiat et autant que possible au delà du camp.

Nous avons également observé que les modalités des échanges (pudeur, discrétion, tact), en parfaite harmonie avec la solidarité,

té/ partage, assurent à chacun le *respect* de ses différences, de sa singularité.

Dans tout groupe chacun occupe une place *reconnue* par les autres. Cette place stipule pour l'ensemble et pour chacun, une acceptation, une tolérance aux particularités de ses membres.

La solidarité entraîne de la *gratitude* (même si l'aide apparaît tout à fait *naturelle*). Cette gratitude comprend un double mouvement de *rapprochement* et de *différenciation*.

La reconnaissance envers quelqu'un est un facteur de *proximité* en même temps qu'elle requiert une certaine *distance*. Elle s'adresse à un autre, bien distinct, auquel on peut éventuellement *s'identifier partiellement* mais avec qui on ne peut pas fusionner. La gratitude est l'envers de l'avidité. En ce sens elle est éminemment (re)constituante pour celui (celle) qui l'éprouve.

La proximité *affektive* qui requiert une certaine distance entre les personnes permet de canaliser/catalyser la promiscuité ou proximité topologique (dans l'espace). Même si l'on se resserre pour se tenir chaud ou pour se soutenir durant les appels, on maintient une *distance symbolique* (pudeur, etc.).

Par exemple, dans un *esprit de partage* égalitaire des personnes avaient institué une rotation pour les places du milieu et des bords dans les châlits. Ce rite pouvait métaphoriquement indiquer un respect du territoire de chacun même si l'on était obligé de l'empiéter.

La proximité affective ne se borne pas à se regarder dans les yeux, elle requiert un *échange au delà de l'affect* et qui gère l'affect. A la différence de la promiscuité prêtant à toutes les dépossessions, la proximité entre les gens implique une (des) médiation(s).

Les sujets ne s'y sont pas trompés. Leur consensus implicite était «la proximité, certes, mais pas la promiscuité».

La formation d'un «*nous*» implique une diversité. L'une des caractéristiques langagières de ces personnes ayant fait l'expérience (même passagère) d'un collectif dans les camps, est leur utilisation du pronom *Nous* ; elles l'emploient davantage que le *Je*. Visiblement au camp, le *Nous* passait bien souvent avant le *Je*.

4) La judaïté

Ces jeunes qui ne manquent pas une occasion de voler, de trafiquer, de faire, disent-ils plein de magouilles gardaient un *interdit puissant* et tacite.

Ne jamais s'en prendre à quelqu'un comme eux. Ils entendaient par là : *un Juif qui n'a jamais fait de mal à un autre Juif*. Ils n'ont ni volé, ni molesté, ni rejeté un coreligionnaire inoffensif. En revanche ils méprisent, vilipendent, volent et agressent au besoin un *Juif malfaisant*. Même s'ils ne lui font rien, ils ont honte pour lui. Par exemple, ils supportent extrêmement mal les kapos juifs (sauf rares exceptions). Ils les honnissent encore davantage que les autres kapos. Compte tenu de leur norme implicite de discrétion/distance, on parle très peu de judaïsme ou de religion (alors que les références yiddish sont légions), comme si cela faisait partie de la vie intime.

Parmi ces sujets, les uns sont très religieux, d'autres pratiquants, d'autres athées et d'autres enfin féroce­ment antireligieux. On a *beau se moquer* des gens très religieux, on ne les en estime pas moins. De leur côté, les religieux ne font pas de prosélytisme. Là encore, on note une tolérance réciproque. Même les plus antireligieux sont convaincus qu'un Juif qui devient un monstre, à l'instar des bourreaux, non seulement renonce à sa judaïté mais *abdique l'essence même de son être*.

En bref, la formation d'un *Nous* autour de *cultures* communes représente la création

d'un *espace groupal* garantissant l'espace psychique de chacun.

La raison d'être du groupe au delà de la survie individuelle de ses membres, est peut-être la *défense tout au fond de soi* de la *dignité* du Juif que l'on veut broyer.

Quoiqu'il en soit, parmi les nombreux témoignages que j'ai recueillis et visionnés (cent soixante), aucun des survivants (même ceux qui ont changé de nom) n'a abdiqué une judaïté qui leur a coûté si cher.

5) Comparaison entre les hommes et les femmes

L'analyse précédente s'applique également aux femmes à quelques nuances près. Notamment à propos a) de la violence b) de certains processus de groupe.

a) La violence

- Les effets de masse sont peut-être moins puissants chez les femmes. Le désir/crainte de se fondre dans la foule apparaît moins.
- La violence déclenche la peur, certes, mais elle interpelle moins l'agressivité de celles auprès de qui elle s'exerce.

Elle provoque une *répulsion physique*. Les femmes éprouvent un *dégoût quasi existentiel* face à celles qui se *déchaînent*.

- Le contraste entre la «déportée de base» et les monstres qui les entourent est plus visible, plus «frappant». Les monstres sont bien «repérables» (on les affuble de surnom «la tigresse» par exemple). Les cas de personnes qui changent du tout au tout et deviennent féroces sont moins angoissants. Elles s'avèrent très vite des *contre-exemples*. Dès lors les différences s'accusent et se radicalisent.

b) Les processus de groupe

Ils sont voisins à quelques différences près.

- La re-féminisation

Les groupes de femmes vont contribuer à *re-féminiser* ces personnes gravement blessées dans leur féminité.

La dé-féminisation (rasage, exposition publique de leur nudité, déguisement en guenille, etc.) les avaient déstabilisées et leur avaient donné l'impression d'être *désindividualisées*. L'absence de règles bien comode dans ce contexte comptait aussi tout de même parmi les atteintes à leur féminité.

Dans les groupes, le contre-exemple des monstres facilite les identifications *partielles* entre ces personnes. Chacune représente pour l'autre une soeur, une mère, un enfant et l'ensemble du groupe, le *Nous* peut figurer une *image maternelle* protectrice, ce qui apparaît plus délicat pour les hommes où les identifications des uns aux autres sont moins aisées.

Chez ces femmes, à défaut de partager ce que l'on n'a pas, on partage ce que l'on est, c'est-à-dire une personne dépouillée momentanément de ses attributs féminins. Cette condition commune les rapproche et, dans une certaine mesure, leur permet de se reféminiser en profondeur, alors que la norme «proximité/distance» empêche les hommes de se rapprocher à partir de ce qu'ils étaient devenus.

- Les rapports à la maternité

Les mères ne parlent pas de leurs enfants, les jeunes célibataires ne parlent pas de leur mère. La douleur et l'inquiétude à leur égard sont trop fortes.

Mais cette question de la filiation mère-enfant est omniprésente et les réunit.

Chacune peut grâce aux autres se réfugier imaginairement dans le giron maternel ou bien le représenter pour les autres.

A ce propos, j'ai analysé plus spécifiquement des témoignages de résistantes vivant dans un bloc proche de celui des expérimentations.

Ces femmes *s'activaient* autant qu'elles le pouvaient auprès de jeunes filles opérées. D'un commun accord, elles les avaient adoptées (soignées et cachées le cas échéant).

Elles se dévouaient corps et âme à ces pauvres enfants. Elles dépensaient une énergie folle à essayer de les sauver, comme s'il s'agissait de préserver une *source de vie*. Au delà du lien social, c'est bien le *lien originnaire* qui rassemblait ces femmes.

Résumé

Dans ces petits groupes, les liens interpersonnels dépassent les simples liens affectifs. Ils se tissent autour d'un lien social (cultures et valeurs) qu'ils contribuent à consolider. La sauvegarde du lien social passe ici par la judaïté qui fonctionne comme un «garde-fou» en rappelant à chacun ses origines.

Ainsi le Nous réintègre chacun dans sa singularité. Dans cet espace groupal, on n'est plus un numéro mais un sujet à part entière. Le petit groupe assure à chacun le *droit à son territoire*.

Limites et réserves

Je n'ai traité qu'un seul aspect de la question. L'influence des groupes dans la résistance à la pollution humaine, c'est, convenons-en, l'aspect le plus facile à saisir et à analyser.

On peut supposer pour les personnes isolées que les composantes individuelles (expérience passée et dispositions personnelles) ont joué un rôle éminent.

A cet égard, il faudrait accorder une attention particulière aux réactions des déportés résistants dont les valeurs, les modèles et parfois les idéologies se sont conservés intacts sinon raffermis et/ou assouplis.

D'un autre côté, je n'ai pas pu évaluer concrètement l'impact délétère de cette pollution. Il est très difficile sinon impossible d'en juger extérieurement. Les témoignages permettent d'analyser les résistances à ce phénomène plutôt que ses effets.

IZIDORO BLIKSTEIN

*Directeur de Recherches sémiotiques
et linguistiques sur le témoignage audiovisuel
Centro de Estudos Judaicos
Associação Universitaria de Cultura Judaica,
São Paulo - Brésil*

La crédibilité des témoignages des survivants et le négationnisme au Brésil : le cas des publications de la «Revisão Editoria»

Dans un livre publié en 1989 au Brésil, on peut lire le commentaire suivant :

«En ce qui concerne les autres prétendues installations d'exécution à Chelmno (des camions à gaz), Belzec, Sobibor, Treblinka et toutes les autres, nous devons remarquer que le gaz de monoxyde de carbone n'est pas un gaz d'exécution et l'auteur croit qu'avant que le gaz n'ait pu causer des effets, tous auraient suffoqué. Ainsi la meilleure opinion de l'auteur, en tant qu'ingénieur, est que personne n'est mort par exécution au CO. [...] Opérant à capacité maximale, les prétendues chambres à gaz n'auraient pu exécuter que 105.688 personnes (*sic* !!!) à Birkenau et cela durant une période beaucoup plus longue [...]».

Ce passage - que l'on croirait être un extrait d'une pièce de Jarry ou de Ionesco - est, en réalité, la conclusion «scientifique» de Fred A. Leuchter - un expert dans les projets et la fabrication d'équipements d'extermination utilisés dans les prisons américaines - qui, pour prouver l'«inexistence» des chambres à gaz destinées à l'exécution des prisonniers à Auschwitz-Birkenau, Majdanek, etc. a élaboré en 1988 le *Rapport Leuchter* (Samisdat Publishers Toronto, Canada) à la demande de... Robert Faurisson (!) et de Ernst Zündel, un Allemand-Canadien qui était en jugement à Toronto, accusé d'avoir publié de faux renseignements sur les camps de concentration dans une brochure où il niait l'assassinat de millions de Juifs en chambre à gaz. Pour absurde et incident

qu'il puisse être, ce *Rapport* - paru en France et en Allemagne - a été traduit et publié en 1989, à *Porto Alegre*, capitale de la province du *Rio Grande do Sul*, au Brésil, par S. E. Castan, propriétaire d'une maison d'édition qui se nomme - et pour cause ! - *Revisão Editora*. Le titre de l'édition brésilienne - avec une préface élogieuse de Faurisson - est un symptôme très clair de la portée du négationnisme pratiqué par Castan : *Le gaz est fini !... La fin d'un mythe - Le Rapport Leuchter sur les prétendues chambres à gaz à Auschwitz, Birkenau et Majdanek*.

L'objet de mon exposé est de montrer comment la *Revisão Editora* peut illustrer, d'une façon exemplaire, les mécanismes de création et de développement, non seulement du négationnisme mais surtout de l'idéologie raciste.

1. Naissance de la *Revisão Editora*

Pour comprendre le contexte dans lequel a été créée la *Revisão*, nous devons faire quelques remarques préliminaires :

- Située à l'extrême Sud du Brésil, la province de *Rio Grande do Sul*, où se trouve justement la *Revisão*, a des frontières avec l'Argentine et l'Uruguay et est très proche aussi du Paraguay. Il s'agit d'une région au climat sous-tropical (et même froid) qui a reçu beaucoup d'immigrants européens, particulièrement des Italiens, des Allemands, des Russes, des Polonais et, comme nous le savons bien, des... anciens nazis aussi. Cela explique un peu pourquoi la région sud du Brésil (constituée par les provinces de *Rio Grande do Sul*, *Santa Catarina* et *Paraná*) a souvent été le décor de manifestations séparatistes, racistes, cryptonazies, néo-nazies, etc. Et c'est dans ce décor que S. E. Castan a fondé, en 1987, la *Revisão Editora Limitada*. Parlons

un peu de Castan et surtout de son idéologie révisionniste.

- Malgré les efforts de la presse et du MOPAR (Mouvement Populaire Antiraciste) pour obtenir des renseignements plus précis, l'histoire de Sigfried Castan Ellwanger (son vrai nom) reste encore obscure et contradictoire. On sait qu'il est d'ascendance allemande et qu'il doit aujourd'hui être âgé de 69 ans. Dans les rares interviews données à la presse de *Porto Alegre*, Castan a fait savoir que a) il est ingénieur retraité ; b) il était propriétaire d'une industrie métallurgique qui a été achetée par une grande entreprise d'ascenseurs ; c) il vivait de la rente obtenue avec le brevet d'invention d'une sorte d'attelage pour les wagons de train ; d) pour se protéger en tant qu'éditeur et auteur de la *Revisão*, il a créé un pseudonyme en changeant l'ordre des noms (Siegfried Ellwanger Castan) et en utilisant l'abréviation *S. E. Castan* ; e) d'après lui, *Castan* (nom de son grand-père maternel qui était français) serait un nom plus acceptable pour les pays latins.
- Il est important de signaler ici que tous ces renseignements manquent de précision et de crédibilité. Le MOPAR a constaté, par exemple, que Castan n'est pas ingénieur et qu'il n'est pas sûr que ses rentes proviennent du brevet d'invention.

Le fait est que Castan est devenu le *leader* des révisionnistes brésiliens avec la parution, le 13 février 1987, de *Holocauste - Juif ou Allemand ? - Dans les coulisses du mensonge du siècle*. Dans son livre, Castan nie l'industrie de la mort à Auschwitz et il justifie sa position après avoir lu *Le mythe d'Auschwitz* du juriste allemand Wilhem Stäglich, et surtout après avoir constaté que, lors de sa visite à Auschwitz et Dachau, les chambres à gaz et l'assassinat de millions

de Juifs étaient «un mensonge inventé par la propagande américaine». Lancé aux propres frais de Castan dans une librairie de banlieue de Porto Alegre, l'*Holocauste - Juif ou Allemand ?* a eu un début difficile dans l'indifférence des médias, de la critique et du public (surtout du public juif). Mais la carrière de ce livre prend un tournant à partir d'une polémique qui a déclenché une publicité surprenante pour Castan. Tout commence par un article publié dans la presse, le 26 avril 1987 (exactement le jour de la commémoration de l'Holocauste), par un conseiller municipal de Porto Alegre, Isaac Ainhorn ; en exprimant les intérêts de la communauté juive, Ainhorn a réitéré la mémoire du génocide et a dénoncé une nouvelle vague d'antisémitisme en critiquant indirectement la publication révisionniste. C'était la grande chance à saisir pour Castan ! Le 29 mai, il fit publier dans la presse une longue réponse à un article de Ainhorn, en contestant avec véhémence «[...] ce nombre magique de six millions de victimes [...]». La publicité créée autour de cette polémique a transformé l'*Holocauste - Juif ou Allemand ?* en un véritable best-seller durant plusieurs semaines à Porto Alegre et dans d'autres villes au Sud du Brésil ; d'après les informations de Castan, il aurait vendu 50.000 exemplaires (ou 100.000 ?) de son *Holocauste* qui en serait maintenant à sa 29^{ème} édition. Bouleversé par le succès du livre et par l'augmentation presque incontrôlable des ventes et des demandes, Sigfried Ellwanger Castan s'est décidé à lancer à Porto Alegre, en mai 1987, la *Revisão Editora Limitada*, dont le but serait de publier des travaux, des essais, des documents et des thèses qui s'occuperaient d'une *révision* de l'histoire et de la *destruction* des mythes de la Deuxième Guerre mondiale. Malgré la mauvaise qualité scientifique et littéraire de l'*Holocauste* de Castan, écrit dans un style pamphlétaire, maladroit et redondant, sans aucun fondement convain-

quant, la *Revisão* naît et commence à croître grâce aux polémiques, à la publicité et... aux sympathisants de la cause révisionniste.

2. Le projet révisionniste de Castan

Stimulé par le succès inespéré de son livre, Castan a mis en oeuvre son projet de publications révisionnistes qui, comme nous le verrons, va un peu au-delà de la soi-disant «révision» de l'histoire. Il suffit d'examiner le genre de textes choisis et les caractéristiques des publications pour que l'on perçoive clairement le but spécifique de Castan : montrer l'influence délétère des Juifs dans le monde et détruire ce qu'il considère le grand mythe du XX^{ème} siècle, le génocide de six millions de Juifs. Le projet nous dévoile alors sa connotation nettement raciste et antisémite, dans la mesure où il reproduit les signes et l'intertextualité typiques du discours nazi, à savoir :

a) Choix des textes

Après son best-seller de 1987, Castan commence à publier régulièrement des livres qui «dénoncent» - exactement comme le faisait la propagande nazie - les mensonges et le caractère nuisible des Juifs :

- 1989 - *Le Juif International*, par Henry Ford.
- 1989 - *Le gaz est fini !... La fin d'un mythe - le Rapport Leuchter sur les prétendues chambres à gaz à Auschwitz, Birkenau et Majdanek*.
- 1989 - *Brésil, Colonie de Banquiers*, par Gustavo Barroso (écrivain brésilien adepte de l'*integralismo* (*intégrisme*), version brésilienne du fascisme italien).
- 1989 - *Le plan juif pour la domination mondiale - Les Protocoles des Sages de Sion*, commenté par Gustavo Barroso.

- 1990 - *Qui a écrit le Journal d'Anne Frank ?*, par Robert Faurisson.
- 1992 - *Les conquérants du monde - Les véritables criminels de guerre*, par Louis Marschalko.
- 1993 - *A propos des Juifs et de leurs mensonges*, par Martin Luther.

b) Style pamphlétaire et «superlatif» des commentaires

Dans les dépliants publicitaires, on peut trouver des expressions telles que :

- «l'oeuvre révisionniste la plus complète du monde»
- «le mensonge du siècle»
- «le dernier acte de la farce de l'holocauste»
- «précieux documentaire»
- «Faurisson démonte une farce qui a sensibilisé le monde»
- «des révélations sensationnelles dans les coulisses...»
- «rareté écrite en 1543» (à propos de l'oeuvre de Luther).

c) Les couvertures des publications

La disposition graphique («*lay-out*»), les dessins et les symboles utilisés sur les couvertures rappellent beaucoup la propagande visuelle du nazisme.

3. Les réactions de la société

Tout en étant le but principal des attaques de la *Revisão*, la communauté juive n'est pas arrivée à un consensus en ce qui concerne les mesures à prendre contre Castan. Il y avait, d'une part, des gens qui ne prenaient pas au sérieux les livres de la *Revisão* ; d'autre part, la Fédération israélite de Porto Alegre voulait éviter non seulement toute publicité qui pourrait favoriser Castan mais aussi

des actions plus dures qui pourraient être interprétées comme censure et répression. Mais en 1987, le MOPAR (Mouvement Populaire Antiraciste) - formé par le Mouvement de la Justice et des Droits Humains, par le Mouvement Noir Brésilien et par le Mouvement Juif de Porto Alegre - a dénoncé le contenu raciste des oeuvres de la *Revisão* au Tribunal de Justice du *Rio Grande do Sul* et ce n'est qu'en 1996 que Sigfried Ellwanger Castan a été condamné à une peine de prison de deux ans avec sursis ; le Tribunal a appliqué la loi n°8081, de 1990, qui prévoit une peine de deux à cinq ans de prison pour celui qui édite et distribue des ouvrages ayant pour objectif d'inciter ou d'induire à la discrimination raciale. Des livres comme *L'Holocauste - Juif ou Allemand ?* ; *A propos des Juifs et de leurs mensonges* ; *Le gaz est fini !* ; *Le Juif international* ; *Les Protocoles des Sages de Sion* ; *Qui a écrit le Journal d'Anne Frank ?* ; *Brésil, Colonie de Banquiers*, etc. ont été appréhendés et leur publication a été interdite. La *Revisão* continue à fonctionner normalement et Castan, qui est en liberté du fait du sursis qui lui a été accordé, habite maintenant dans la ville de Barra Velha, à Santa Catarina, province voisine de *Rio Grande do Sul*. Il continue ses activités révisionnistes : a) il a fondé à Barra Velha la Librairie Internationale où il continue de vendre des livres de la *Revisão* ; b) il a créé un département audiovisuel où il vend et loue des films classiques du cinéma nazi comme *Triumph des Willens* (de Leni Riefenstahl) et *Hitlerjunge Quex* (de Hans Steinhoff), toujours annoncés par des dépliants au style sensationnaliste ; c) Castan est président d'un Centre National de Recherches Historiques et il paraît qu'il maintient des rapports permanents avec des révisionnistes au Brésil et à l'étranger tels que David Irving et Lyndon LaRouche ; d) les oeuvres de la *Revisão* sont une référence obligatoire pour

les groupes et les mouvements nationalistes, séparatistes et néo-nazis au Brésil.

Nous voyons donc que, comme l'oeuf du serpent, la *Revisão* est née, a grandi «doucement» et assure maintenant, pour beaucoup de gens au Sud du Brésil, toute l'intertextualité des idées nucléaires du nazisme ; comme dit Alteir Reinehr, Professeur à l'Université de Chapecó à Santa Catarina et lecteur assidu des livres de la *Revisão*, «[...] si le Brésil adoptait [...] le national-socialisme d'Hitler, nous serions aujourd'hui au paradis [...]».

Pour conclure, je dirai que l'étude du cas de la *Revisão Editora* suggère une réflexion approfondie non seulement sur les mécanismes de création du négationnisme mais surtout sur la stratégie et les instruments éthiques pour lutter contre le racisme et la discrimination.

RÉGINE WAINTRATER*

Psychothérapeute

Maître de conférences

Université de Poitiers - France

Enjeux et dangers de l'entreprise testimoniale

L'idéologie de la mémoire, qui préside à la rencontre testimoniale, peut fonctionner de deux façons opposées. Comme le rappelle Kaës¹, l'idéologie est une nécessité, formation intermédiaire destinée à gérer l'articulation entre les différents niveaux de fonctionnement du psychique et du social. Elle est à la fois ce qui assure l'identité et la continuité du lien entre l'individu et son groupe, mais aussi ce qui peut fonctionner comme une suture, et empêcher la différenciation, génératrice d'échanges. Quand témoin et témoignaire restent prisonniers de la délégation et de l'idéologie mandataire, *le témoignage fonctionne uniquement sur un pacte dénégatif, alliance inconsciente qui fétichise le processus, aux dépens d'un réel travail psy-*

chique, dans ce qu'il implique de transformation des «objets bruts».

Nous posons donc comme hypothèse que :

Le pacte testimonial, alliance entre le témoignaire et le témoin, peut servir un authentique processus de recouvrement de soi, ou au contraire, devenir un pacte dénégatif, qui vient figer le lien faussement recouvert entre le corps social et le sujet².

Dans une précédente Rencontre, nous avons montré comment le processus testimonial impliquait un pacte conclu sur un accord idéologique préalable, dans l'idée du document à instruire et d'une mission à remplir.

Pour éclairer les aspects conscients et inconscients de l'idéologie qui sous-tend le

* Pour des raisons de santé, Madame Régine Waintrater n'a pu assister à cette Troisième Rencontre Internationale. Elle nous a toutefois fait parvenir le texte de sa contribution que nous reproduisons ici.

¹ R. KAËS, *L'idéologie. Etudes psychanalytiques*, Dunod, Paris, 1980.

² R. KAËS, «Le pacte dénégatif dans les ensembles transsubjectifs», in A. MISSEWARD (e.a.), *Le négatif. Figures et modalités*, Dunod, Paris, 1989, p. 126.

témoignage, nous aurons recours aux concepts de *délégation*, et de *loyautés*, telles qu'elles ont été définies par Stierlin³ et Boszormenyi-Nagy⁴. Dans le Dictionnaire des thérapies familiales, on peut lire au mot *délégation* :

«La délégation est un processus relationnel et légitime, qui donne à notre vie une direction et constitue le point d'ancrage des obligations transmises à travers les générations. A ce titre, nous sommes les délégués de nos parents»⁵.

A l'origine, le mot *délégation* vient du latin «delegare», qui signifie à la fois «envoyer» et «confier une mission».

La délégation est l'opération par laquelle une personne, le délégué, fait une prestation pour un autre, le délégataire, qui l'accepte sur l'ordre d'un troisième. La délégation implique toujours un tiers, présent ou imaginaire, au nom duquel la prestation s'accomplit.

Dans le processus testimonial, c'est la société qui est le tiers mandataire : c'est elle que représente le témoinaire, et c'est à elle que s'adresse le témoin en délivrant son récit.

Comme nous le voyons dans la définition, la délégation est à l'origine un processus normal et indispensable de notre vie. Elle peut cependant devenir pathogène, en opérant à l'insu du sujet, qui devient alors prisonnier de délégations ou de loyautés inconscientes.

Témoin et témoinaire n'échappent pas à ces mécanismes de délégation. Le mandat tes-

timonial à l'origine de leur rencontre est toujours l'effet conjugué d'une délégation explicite et consciente, ainsi que des phénomènes de loyauté et de délégation implicites, souvent inconscients. Qu'ils soient ou non issus du même groupe ethnique, tous sont pris dans un réseau de loyautés groupales : loyautés de réparation, de fidélité à un héritage, loyauté aux morts de la famille ou du groupe.

C'est alors que ce qui les a fait se rencontrer peut devenir un obstacle d'autant plus lourd qu'il opère souvent, comme nous l'avons dit, à l'insu du sujet. Comme l'écrit Richard Marienstras, tous deux sont pris dans une «allégeance fondamentale», qu'ils ne peuvent «ni modifier ni déplacer» parce qu'elle est allégeance à ce qui ne «peut plus exister que dans un souvenir obsédant et terrifié»⁶.

La plupart du temps, le témoinaire est pris dans une situation de loyauté dont ses aînés ne savent rien, et dont ils ne tirent aucun bénéfice, ni apaisement. Il est dans la position de Momik, le héros du roman de l'écrivain israélien David Grossmann, *Voir ci-dessous : amour*. Ce livre décrit très bien le phénomène de délégation transgénérationnelle, et la quête obsessionnelle de son héros, fils de rescapés, pour acquérir un savoir sur «Là-bas» :

«C'est une lutte qu'il mène pour ses parents et pour les autres aussi. Bien entendu, ils n'en savent rien. Devraient-ils le savoir ?»⁷

Tout au long de ce travail, nous avons pu mesurer les effets de cette délégation et des

³ H. STIERLIN, *Psychoanalysis and family Therapy*, Jason Aronson, New York, 1977.

⁴ I. BOSZORMENYI-NAGY et G. SPARK, *Invisible Loyalties : reciprocity in intergenerational family therapy*, Harper and Row, New York, 1973.

⁵ M. POLLAK, *L'expérience concentrationnaire*, Métailié, Paris, 1991, p. 16.

⁶ R. MARIENSTRAS, *Etre un peuple en diaspora*, Maspero, Paris, 1975, p. 10.

⁷ D. GROSSMANN, *Voir ci-dessous : amour*, Le Seuil, Paris, 1986, p. 1991.

⁸ N. FRESCO, «La diaspora des cendres», *N.R.P.*, XXIV, 1981, pp. 205-220.

loyautés multiples, qui ont continué d'agir tout le temps du recueil des témoignages, et par la suite, lors de l'élaboration théorique.

Le témoignaire, figure de l'impossible

Celui qui accepte de devenir le *témoin du témoin* doit savoir qu'il s'engage sur une voie étroite, entre les besoins contradictoires du témoin et l'impossibilité partielle dans laquelle il sera d'y répondre.

Pour le témoin, il s'agit toujours d'un moment important ; qu'il ait déjà témoigné ou qu'il le fasse pour la première fois, il se trouve confronté à une mission à la fois crainte et désirée. Il a ancrées en lui à la fois une immense défiance à l'égard d'autrui, en même temps qu'une soif objectale infinie, qui lui font à la fois rechercher et craindre le rapprochement testimonial.

C'est pourquoi sa prise de parole est toujours empreinte d'une ambivalence quasi constitutionnelle ; dans le même temps qu'il témoigne, le témoin regrette déjà de l'avoir fait.

Tout en se proposant comme une structure de dialogue, le témoignage doit se construire à partir des ruines du concept de mutua-lité et d'empathie.

Le survivant, tel qu'il apparaît dans les témoignages oraux, est un témoin qui a demandé lui-même à témoigner ; nous avons vu qu'aucune collecte ne sollicite directement les témoins. Ce qui n'empêche pas chez lui la coexistence d'attitudes antinomiques, dont certaines s'apparentent à la double contrainte, comme

- l'idée d'un risque vital,
- une situation d'interdépendance,
- des messages antinomiques contraignants.

Au niveau rationnel et conscient, le témoin légitime ses hésitations par l'extrême difficulté de l'entreprise, la souffrance qu'elle génère pour les deux parties et l'insatisfaction inévitable qui en découle.

Sa demande à l'égard du témoignaire sera donc multiple et paradoxale.

Etre les enfants du témoin

Le témoignaire occupe ici la place des enfants de la seconde génération, à qui le survivant a souvent demandé de remplacer l'environnement empathique dont il a été privé. Cette position est d'une grande importance pour la prise de parole du témoin, qui, la plupart du temps, n'a pu parler à ses propres enfants, dans sa crainte de les traumatiser ou d'apparaître comme une figure trop destituée.

Au silence des parents, a fait pendant celui des enfants, pris dans «l'emprise du silence» évoquée par Nadine Fresco dans son article au nom évocateur, *La diaspora des cendres*.

«Trop près pour pouvoir avoir un regard», ils restaient sidérés, «éblouis par le noir mystère d'avant leur naissance»⁸.

En représentant la génération d'après, le témoignaire peut occuper une place intermédiaire, suffisamment proche pour qu'on puisse l'identifier aux enfants, suffisamment loin pour qu'on tente, en sa présence, de «desceller l'emprise de la mort».

Restaurer la confiance

A plusieurs titres, la demande du témoin est une demande de fiabilité : fiabilité morale, bien sûr, fiabilité relationnelle, mais aussi fiabilité des connaissances.

C'est ainsi que le témoignaire est souvent sommé de fournir des lettres de créance : il doit accepter de répondre aux questions posées par le témoin, sans trop se mettre en avant, mais sans rester trop sibyllin, ce qui mettrait le témoin dans une position d'inconnu, qu'il n'a que trop vécue. Il s'agit là

d'un équilibre subtil entre le dévoilement et un silence qui pourrait être vécu comme une offense supplémentaire, le dosage restant à la seule appréciation du témoins, qui doit savoir comment rompre un anonymat angoissant sans que ses paroles ne viennent enpiéter sur celles du témoin.

Il en va de même pour sa connaissance du sujet : pour délivrer son récit, le témoin a besoin à la fois d'un interlocuteur innocent, le «*tam*» de la tradition juive, mais aussi d'un interlocuteur fiable, qui s'est donné la peine de se documenter.

On retrouve ici le problème délicat de l'équilibre entre le «trop» et le «trop peu» de connaissances, et la double contrainte inhérente au processus testimonial.

En effet, si le témoins doit faire preuve d'un minimum de connaissances, il doit aussi savoir les oublier, pour permettre au témoin d'expliquer sa vision des événements. Sinon, les connaissances qu'il aura acquises pour écouter plus librement, viendront encombrer son écoute.

En cédant aux pièges de l'érudition et à la tentation narcissique de se montrer comme un expert, le témoins risque d'encombrer le récit du témoin.

Cependant, pour donner son témoignage, le témoin a besoin de sentir chez son interlocuteur une volonté authentique de savoir et des connaissances préalables, acquises à la suite d'un effort réel de documentation.

Entre l'extorsion pieuse et le respect pétrifiant

Pour le témoin, l'acte testimonial n'est jamais anodin.

Le témoin craint donc autant les retrouvailles avec lui-même, que l'échec de ces retrouvailles.

Il sait qu'il s'engage ici dans un voyage plein de découvertes ; or le témoin n'aime pas les découvertes, trop liées aux découvertes de la persécution, dans un temps où l'inconnu ne pouvait signifier que le pire. Sous nos yeux, le témoin va donc s'organiser en se «blindant» souvent contre l'irruption d'éléments incontrôlés du récit.

On touche ici à la violence inévitable du témoignage, violence multiple, mais nécessaire pour que se fasse le travail testimonial, et que le témoignage ne soit pas seulement un monument commémoratif figé dans l'éternité de la pierre.

La violence du dire

Ce sont les nazis qui les premiers, ont cherché à masquer la réalité de leur entreprise, par l'intermédiaire des mots. L'anéantissement ne figure dans aucun document, l'événement est non seulement sans témoins, mais aussi sans acteurs, sans lieux, sans mots, «*vernichtet*», anéanti dans son existence même.

Comment, par exemple reconnaître le crématore sous son nom officiel de «centre

⁹ M. DEGUY, «Une oeuvre après Auschwitz», in *Au sujet de Shoah. le film de Claude Lanzmann*, Belin, Paris, 1990, pp. 42-43.

¹⁰ J. LAPLANCHE et J.-B. PONTALIS, *Vocabulaire de la Psychanalyse*, P.U.F., Paris, 1967, art. *déni*, p. 1973.

¹¹ P. FEDIDA, *Le site de l'étranger. La situation psychanalytique*, P.U.F., Paris, 1995, p. 82.

¹² J. ZARKA, «Témoignages et écrans» et «Mémoire et témoignages : dénormalisation, normalisation, normativité», in *Du témoignage audiovisuel*, Actes de la 2ème rencontre internationale sur le témoignage des survivants des camps de concentration et d'extermination nazis, Bruxelles, 1996, p. 149.

¹³ P. FEDIDA, «L'oubli du rêve» in *Furor*, 1983, pp. 5-12.

¹⁴ N. ABRAHAM et M. TOROK, *L'écorce*, op. cit., p. 31

international d'information», comme cela nous est rappelé par un témoin de *Shoah* ?

C'est contre cette *euphémisation* de la Shoah que le témoignage se dresse, dans sa tentative de dire les choses qui ont été, et de dire comment elles ont eu lieu.

Le Robert définit l'euphémisme comme

«l'expression atténuée d'une notion dont l'expression directe aurait quelque chose de déplaisant.»

Or, nous rappelle Michel Deguy, l'euphémisme fut inventé par les Grecs pour passer la mort sous silence⁹.

Cinquante ans après la Shoah, cet effet d'euphémisation peut paralyser les témoins et leurs interlocuteurs, dans une tentative de contourner la nomination de l'innommable. L'euphémisme est alors la figure de style du déni,

«ce mode de défense consistant en un refus de reconnaître la réalité d'une perception traumatisante»¹⁰.

L'euphémisme perpétue le déni, qui lui-même s'appuie sur l'euphémisme, dans un mouvement continu d'effacement de toute trace langagière. Le dernier vestige d'une preuve sans cesse mise en cause vient alors à manquer.

La violence du témoignage, c'est justement pour le témoin et le témoignaire, d'être ensemble dans cette «véritable intimité du courage des mots» selon la belle expression de Fédida¹¹.

En quoi consiste précisément ce courage ?

Ces dernières années, on assiste à l'éclosion de normes testimoniales, et notamment d'un *idéal du tout dire*, héritier direct d'une idéologie cathartique mal comprise, couramment exprimée par la phrase «*il a craqué*», par laquelle certains témoignaires montrent ainsi leur ignorance parfois dangereuse des processus psychiques.

Comme l'écrit Josette Zarka, en laissant «croire qu'il est possible de tout dire sur Auschwitz», on réduit l'objet de la mémoire à un «produit possiblement fini».

Celle-ci risque alors de

«s'instituer en une mémoire normative, qui peut affecter la manière dont les sujets rendent compte de leurs épreuves»¹².

Cet idéal a pour effet de banaliser la parole, dans un forçage du dire et de l'écoute qui enlève au récit sa dimension irréductiblement scandaleuse.

Comme le dit Fédida, la tentation de tout dire est la menace que le langage fait peser sur la parole, en lui ôtant toute résonance¹³.

La Résonance

Le témoignaire doit donc être à la fois le *témoin du témoin* et le *témoin du témoignage* en train de se faire, dans un processus parallèle qui lui permet de rester au plus près de ce qu'il éprouve.

Bien que le témoignage ne fasse pas délibérément usage du transfert, on y repère l'existence de mouvements qui peuvent s'apparenter à des manifestations transféro-contre-transférentielles, que nous préférons appeler *résonance*. On trouve chez Abraham et Torok une définition de la résonance, qui la différencie aussi bien de l'empathie que de l'écoute objective¹⁴. La résonance, qui

«opère par une mise en branle de l'inconscient à partir des contenus conscients reçus à l'écoute».

Or les normes implicites qui envahissent le champ testimonial risquent précisément de parasiter ce champ fragile d'échanges inédits qui reste toujours à recréer.

Le témoin, pour sa part, hésitera alors à conter des épisodes qu'il juge insignifiants ou indignes au regard d'un idéal de récit qu'il s'est forgé à partir du corpus existant, et qui

obéit à des normes sociales implicites introjectées.

Quant au témoin, il risque de se priver du seul repère dont il dispose, cette boussole que constitue la résonance.

Or c'est elle qui lui indique à la fois ses limites et celles de son interlocuteur, sur lequel il s'est engagé à veiller dans le contrat initial qu'ils ont établi dès l'abord.

Outre le danger psychique que représente ce forçage des limites pour les deux parties, nous avons constaté qu'il fonctionnait à l'encontre exact du processus testimonial.

Pour se faire entendre et résonner, la parole doit parfois «respecter l'oubli de la chose», et «se cacher», faute de quoi elle risque de rester sans écho, parole privée du silence nécessaire à sa résonance.

A l'instar du veilleur de l'Agamemnon d'Eschyle, qui déclare,

«[...] Je parle volontiers si l'on sait ; si l'on ne sait pas, je veux bien ne rien savoir»¹⁵.

Le témoin doit savoir ne pas entendre pour mieux écouter, et mieux faire résonner «la lamentation intime» du témoin.

En cela et seulement en cela, il pourra assumer le paradoxe inhérent à la position testimoniale.

Pour le témoin, le courage ne réside pas dans le tout dire, mais plutôt dans cet effort douloureux pour trouver les mots qui vont, avant tout, permettre de *compter et nommer* les morts, faute de quoi ils erreront dans le

psychisme, privés de la sépulture pieuse que constitue la nomination individuelle.

«*Compter et conter*. La langue allemande maintient la racine commune - *Zählen* et *Erzählen*»¹⁶.

Témoigner, c'est donc compter et nommer les morts, raconter les circonstances de leur mort, jour après jour, en les sortant de la fosse commune où les a jetés le meurtre de masse.

Violence du «deuil entre parenthèses»¹⁷, deuil infini, et qui n'a jamais pu vraiment commencer. Deuil maintenu hors du temps et d'une possible historicisation.

La violence de la réunification

Mais cet effort pour trouver les mots ne va pas sans une nécessaire violence, celle qui s'installe, quand le témoin se trouve à nouveau confronté à des scènes qu'il voudrait gommer de sa mémoire, ou des aspects de lui-même qu'il a tenté et parfois presque réussi à oublier.

Tout le monde a en mémoire la scène de *Shoah* où Claude Lanzmann contraint le coiffeur Bomba à mimer et décrire par le menu les gestes qu'il accomplissait dans son «travail» à l'entrée de la chambre à gaz.

Cette scène nous semble paradigmatique du style de Lanzmann, mais aussi de la violence inhérente au processus testimonial, violence infligée pour que la *parole advienne en place de l'horreur mutilante*.

¹⁵ P. FEDIDA, «L'oubli du rêve», op. cit.

¹⁶ P. FEDIDA, *Le site de l'étranger*, op. cit.

¹⁷ W. SZAFRAN et Y. THANASSEKOS (é.a.), «Le deuil chez des rescapés d'Auschwitz : un processus interminable» in J. GILLIBERT et P. WILGOWICZ (éd.), *L'ange exterminateur*, Université Libre de Bruxelles, 1993, pp. 105-118.

¹⁸ Voir ch. 3. et 4.

¹⁹ P. LEVI, *Les naufragés et les rescapés*, Gallimard, Paris, 1986, pp. 73-74.

²⁰ A. ORENSTEIN, *conférence inédite sur le témoignage*, 1994.

²¹ S. TOMKIEWICZ, *communication personnelle*.

Dans l'extrait auquel il est ici fait référence, la violence de la réunification, tient avant tout aux retrouvailles avec le moi concentrationnaire.

Nous avons vu que, pendant les persécutions, le survivant avait été contraint de développer une personnalité différente, adaptée aux conditions d'alors, et notamment une morale d'urgence, issue directement de l'absence de choix à laquelle il était constamment confronté¹⁸.

La prise de parole consiste donc à évoquer à nouveau ce changement de «mètre moral»¹⁹, et la honte qui en découle.

Risquer une nouvelle version de son histoire, dans un agencement qui concurrence l'agencement traumatique, peut être vécu par le témoin comme un acte violent. Le risque consiste ici pour le témoin à *se faire renseigner par lui-même*, et à redécouvrir ce qu'il aura tenté et souvent réussi à refouler dans un coin de sa mémoire, où personne, pas même lui, n'a jamais pénétré. La *violence de la réunification* réside dans cette opération de liaison, et dans le danger qu'en court le témoin de se condamner, en se montrant incapable d'avoir pour lui-même le regard plein de «chagrin» et de «pitié» que revendique la psychanalyste Anna Orenstein, elle-même survivante²⁰.

Comme le dit avec lucidité Stanislaw Tomkiewicz :

«Il y a des choses que je ne dirai jamais, il y a des choses que je ne peux pas encore dire»²¹.

L'indicible du témoignage, si souvent évoqué, qui consiste non seulement dans l'horreur des persécutions subies, mais aussi, et peut-être essentiellement, dans celles dont on a été le témoin impuissant, et dont il faut se souvenir, à l'heure du témoignage.

Il est à ce propos un point rarement évoqué, que je me contenterai de mentionner, après

l'avoir étudié plus en détail dans un autre forum.

Il s'agit de l'âge moyen du survivant au moment du témoignage.

Quand il témoigne, le survivant est une personne vieillissante, confrontée au travail du vieillir, qui constitue en soi un traumatisme considérable.

La vieillesse impossible

Pour réussir sa vieillesse, le sujet doit opérer des remaniements : de l'action à la réflexion, du regard vers l'avenir à un retour vers le passé, en revoyant et en repensant toute sa vie.

Le survivant âgé se trouve face à un paradoxe douloureux : ce dont il a le plus besoin - dresser un bilan de sa vie - est précisément ce qu'il n'est pas en mesure de faire.

Pour parvenir à dresser un bilan de sa vie, le survivant doit tout d'abord accepter de se souvenir, ce qui représente pour lui une tâche effrayante, dans ce qu'elle ramène des affects refoulés. Pour le survivant, ressentir est un danger, car tous ses affects sont entachés des expériences de la Shoah. Tenter la réaffectation, c'est courir le risque grave d'éprouver à nouveau la honte, la culpabilité, et l'effroi, dans des proportions insoutenables. La plupart des survivants ont passé leur vie à «combattre leurs souvenirs», dans la crainte de l'irruption d'émotions insupportables, en développant une stratégie particulière faite de déni et de répression des affects.

Le survivant ne peut pas davantage «faire la paix» avec sa vie passée : en effet, admettre que les péripéties de sa vie ont été des épisodes nécessaires équivaldrait pour lui à justifier Hitler et les persécutions. C'est aussi accepter de renoncer à la haine et à la rage, qui constituent pour le survivant un contrepois au traumatisme de la soumission absolue d'alors. Notons à ce propos qu'il existe chez certains survivants des formes

d'addiction à la haine ou à la souffrance, qui sont autant de tentatives tragiques de maîtriser le traumatisme.

Quant à accepter ses choix, le survivant ne le peut pas non plus, dans la mesure où c'est ce dont il a été totalement privé. La persécution nazie se caractérise en effet par une absence totale de choix, et une perversion de toutes les valeurs qui rendent celui-ci possible pour le sujet.

Il semble qu'il n'existe pas d'expérience correctrice en cas de traumatisme massif ; pourtant, les survivants témoignent et continuent de le faire. A quoi peut alors se résumer la valeur psychique du processus testimonial ?

Tout d'abord, sur l'axe intrapsychique, en une tentative de liaison qu'opère le témoin qui construit son récit de vie : la narration constitue pour lui un essai de rétablir une continuité entre sa vie d'avant, le traumatisme et sa vie d'après. On mesure bien ici le côté périlleux d'une telle entreprise où le sujet va retrouver des aspects inacceptables de lui-même, ceux de l'homme humilié et privé de choix. En se confrontant, dans la limite de ses forces, à des pans de sa vie qu'il a maintenu sous bonne garde, le témoin peut parfois, en présence d'un autre, tenter des retrouvailles avec ces aspects de lui-même, et avec les objets infantiles qui subsistent en lui. Car c'est aussi de son enfance que le témoin

va parler, de sa famille, et de tout ce qui a été anéanti dans la catastrophe.

Ensuite, sur l'axe interpersonnel : la Shoah est une catastrophe psychique, mais aussi une catastrophe sociale au sens où elle a détruit l'individu et tout son environnement humain. Outre sa tâche d'accompagnateur, le témoin a pour fonction de représenter le groupe, celui auquel le témoin adresse son témoignage, et celui de tous les autres témoins ; la référence constante au groupe imaginaire est l'expression de la recherche du semblable dont le survivant a été entièrement privé, isolé qu'il était par son expérience.

Tous les totalitarismes s'en sont pris au groupement et au groupe qui menaçaient leur hégémonie : les nazis n'ont pas manqué à la règle ; dans les camps, on risquait sa vie à vouloir communiquer.

C'est pourquoi on peut voir dans l'entêtement testimonial une victoire ultime sur cette volonté de déliaison totale, victoire qui, même si elle semble parfois dérisoire ou amère, constitue cependant le seul garant d'une continuité transgénérationnelle, qui a bien failli être interrompue à jamais.

DISCUSSION

Georges Sylin, Président de séance : Je voudrais intervenir à titre tout à fait personnel sur un problème qui n'est pas seulement le mien dans cette assemblée. Ce problème concerne le décret Suyckerbuyck qui a été décidé par la Communauté flamande* et je voudrais à titre personnel, comme individu, comme citoyen de ce pays, dire ma très profonde tristesse, ma très grande colère, mon désarroi devant cette décision d'une partie de ce pays. Je crois qu'il s'est passé quelque chose de très grave. Je veux dire que ce sont des partis non-démocratiques qui ont apporté leur voix pour faire passer cette proposition. Je voudrais que tous les démocrates de ce pays s'unissent pour faire en sorte que ce décret ne soit jamais d'application.

Utilisations et explorations des témoignages

Utilisation and exploration of the testimonies

Izidoro Blikstein : Madame Zarka, dans votre exposé, vous avez parlé de la perte de repères du prisonnier. En lisant l'œuvre de Primo Levi, je voulais vous demander : est-ce que ce n'est pas cela l'«originalité» du nazisme, c'est-à-dire d'anéantir l'identité des prisonniers avant même qu'ils entrent dans la chambre à gaz ? Ils étaient donc déjà un peu mort et leur identité était anéantie. J'en profite pour vous demander également si par exemple dans *Si c'est un homme*,

* N.d.E. : le 2 juin 1998, la Communauté flamande de Belgique prenait un décret octroyant une aide complémentaire aux personnes vivant dans une situation de précarité par suite de circonstances dues à la guerre, à la répression et à l'épuration. Désormais appelé «Suyckerbuyck», ce décret s'adresse non seulement aux victimes de la guerre mais aussi à ceux qui furent l'objet d'une répression pour acte d'incivisme commis pendant la période de guerre et qui, par la suite, ont été réhabilités d'une manière ou d'une autre, ces deux catégories de personnes étant traitées de la même façon.

Primo Levi n'arrive pas à décrire du point de vue littéraire ce que vous nous avez exposé ici quand vous nous avez parlé de cette pollution mortifère.

Josette Zarka : Ce que j'ai pu relever dans les témoignages commence dès l'entrée du wagon, aussitôt qu'on ouvre les portes. Il y a une précipitation qui se fait très très brutalement. Il y a une perte de repères. Ils sont épuisés, «*exhausted*». Il y a là un phénomène vraiment physique de stupeur. Il n'y a plus de repères. Tout est fait par la suite pour que justement tout ce qui relève des normes, des règles perceptives, tout ce qui appartient aux normes relationnelles puisse être anéanti. L'idée de perte de repères nécessite un travail beaucoup plus approfondi que ce que j'ai fait jusqu'à présent. Je n'ai fait que répondre d'une manière panoramique. Il faudrait prendre les interviews et les classer selon la manière dont les gens commencent à perdre leurs repères. Cela commence cognitivement, dans la confusion, comme quand vous avez un choc. Et c'est physique.

En ce qui concerne Primo Levi, je n'ai pas trouvé ce dont vous parlez. C'est probablement parce qu'il est chimiste et que je suis psychologue. Il est évident que je suis beaucoup plus focalisée et sensible à tout ce qui est du registre de la fantasmagorie. Ce qui m'intéresse, c'est surtout la résistance à la fantasmagorie. J'y suis quand même très très sensible parce qu'il y a une réalité qui est tellement choquante. C'est un scandale pour l'esprit qui va toucher l'inconscient. Je pense que c'est nécessaire d'avoir une familiarisation avec ce qui est de l'inconscient pour pouvoir le saisir. C'est une réponse un peu superficielle.

Maryla Michalowski, rescapée : Vous avez dit, Madame Zarka, qu'au début nous n'avons pas pleuré nos morts. C'est vrai. Mais pourquoi ? C'est parce que nous n'avons pensé qu'à manger. On ne pouvait

pas pleurer nos morts. Nous l'avons fait après la libération et nous les pleurons encore aujourd'hui. On fait tout pour qu'on ne les oublie pas. Je remercie Madame Zarka pour son remarquable exposé. C'est la vérité vraie (...).

Josette Zarka : Je vous remercie vraiment beaucoup, Maryla. Je voudrais confesser que c'est Maryla Michalowski qui m'a vraiment orientée vers les entretiens auprès des survivants. Elle est un symbole pour moi, c'est la première personne que j'ai interviewée et je l'en remercie du fond du cœur.

Par ailleurs, je voudrais continuer à répondre à la question qui m'était posée sur Primo Levi. Il est possible que n'ayant pas été moi-même dans les camps, je sois peut-être plus extérieure et plus sensible à certains phénomènes. Il y a peut-être une certaine familiarisation mais de cela, on ne se souvient plus. Je pense que ma position d'extériorité me permet de toucher ou d'être sensible à certains points.

Izidoro Blikstein : Je vous ai parlé de Primo Levi parce que j'ai publié un article dans le *Cahier International* (n° 1) sur la sémiotique de l'univers concentrationnaire de Primo Levi. J'ai trouvé qu'avec une remarquable distance critique, il a su décrire l'anéantissement graduel, la déportation, le voyage, l'arrivée au camp, l'internement dans le camp. Il décrit en montrant les petits détails. Il montre la perte des repères mais aussi la création de nouveaux repères, de nouveaux codes. Par exemple, il dit que la mort dans le camp commence par les bottes, les sabots, les chaussures qui acquièrent une autre valeur pour les prisonniers. J'ai l'impression qu'au point de vue pédagogique, on peut se servir de ce document littéraire pour montrer ce que vous avez brillamment expliqué du point de vue psychologique.

Roger Simon : I have a specific question for Liliana. Liliana described the making of the film in Italy this morning, and it struck

me that certain parts of what she described of the process were very similar to certain elements of Claude Lanzmann's *Shoah*. Given the controversy that surrounds the film *Shoah* and some of its techniques, I wondered if she could talk specifically about the making of the film, and whether there was a self-conscious orientation to make the film in the shadow of Lanzmann's film, and how did she perhaps borrow from Lanzmann, and maybe some decisions she made in making the film that were different from what she was Lanzmann doing in that film.

Liliana Picciotto : Je crois, Monsieur Simon, que vous me demandez de faire une comparaison avec *Shoah* de Lanzmann. Nous nous sommes beaucoup référés au film de Lanzmann au niveau de la méthodologie pratique, factuelle, des questions plus minutieuses, ... C'est ce qui nous a guidés avant tout pour arriver au film. Nous avons cherché à éviter de faire un film à thèse. Je pense que de toute façon le film de Lanzmann est quelque chose de fantastique. Quelqu'un l'a décrit comme un livre d'histoire. Je ne pense pas. Je pense que c'est un très bon film à thèse. On pose que pendant le génocide, les Polonais étaient tous antisémites. Les questions posées au paysan polonais sont des questions qui ne demandent pas de réponse, c'est-à-dire que Lanzmann a déjà répondu avant de poser la question. Deuxièmement, je pense que le film de Lanzmann est une forme de «chantage», c'est-à-dire que toute cette énorme expérience de la douleur juive est présentée comme quelque chose de métaphysique, qu'il n'y avait rien à faire face à cela. A aucun moment, il n'y avait quelque chose à faire. On entre un peu dans le royaume métaphysique de la Shoah. Cela, nous l'avons évité de toute façon. A propos de la métaphysique de la Shoah, je voudrais dire quelques mots sur le problème de la simplification qui d'après moi est le problème de

la métaphysique de la Shoah. Je crois qu'il faut éviter toute simplification mais surtout toute «mythification». Nous devons tous faire un effort pour faire sortir la Shoah de ce mystère métaphysique qui lui donne aussi un air de spectacle. C'est d'ailleurs ce qu'ont tendance à lui conférer les cérémonies officielles ces derniers temps. Il est très important de discuter et de s'attarder à ce problème parce que chaque jour le phénomène devient de plus en plus macroscopique. La Shoah, le génocide, sont devenus le fondement de la construction de la conscience juive. Il n'y a rien de mal s'il s'agit d'un fondement parmi d'autres, mais cela ne va pas s'il devient *le* fondement de la question juive. Pour beaucoup de Juifs, le génocide est quelque chose d'exclusif, son culte est devenu obligatoire et la mémoire juive d'après la Shoah est complètement effacée. La richesse de la conscience juive, sa loi, sa langue, la tradition, ... sont tout à fait dégagees de la conscience juive contemporaine et on se réduit à la mémoire de la Shoah. Le pire est que nous constatons que même l'histoire de la Shoah avec ses travaux scientifiques et son historiographie exceptionnelle, est d'une certaine façon écartée par la conscience collective juive qui continue de penser le génocide en termes de mémoire, de blessures et de cicatrices que cette mémoire nous laisse en héritage, à nous et après nous. Vécue de cette façon par la majorité des Juifs contemporains, l'histoire de l'extermination perd son cadre disciplinaire spécifique qui est celui de l'histoire des cultures sociales, des histoires locales, de l'histoire des idées, ... L'histoire se perd alors et se résout dans un mécanisme de la mémoire qui est contesté, divisé, nié, qui est «révisionné» et qui sort tout à fait de son contexte. Je pense donc que l'événement, le factuel, doit absolument être récupéré dans le futur parce que la peine signifie la perte de tout, de l'histoire et de la mémoire. La mémoire aussi est en train de subir, du

moins en Italie, des attaques de la part de certains intellectuels non Juifs qui n'ont plus envie de partager avec les Juifs les blessures du nazisme.

Cathy Kovarel, étudiante : Vous avez parlé, Madame Picciotto, de trois expériences à Auschwitz : une en été, une en automne et une en hiver. Est-ce que les expériences ont été différentes selon les saisons ? Cela a-t-il eu des influences ?

Liliana Picciotto : Evidemment les diverses saisons ont influencé les possibilités de survie de chacun. On a simplement cherché à emmener à Auschwitz ceux qui y avaient été en hiver ou en automne. Nous avons toujours essayé de retourner aux faits, au factuel, à l'événementiel. J'insiste sur ce point. C'est un peu ce qui nous a guidés soit pour les interviews, soit pour la conception du film.

Je voulais dire aussi que les questions posées à chaque témoin étaient très simples, très terre-à-terre, presque mécaniques. Quelquefois nous nous demandions si nous avions le droit de demander des choses tellement banales, du style : «De quel côté descendais-tu du train, à droite ou à gauche ?», «Quelle hauteur pouvait avoir la cheminée ?», ... mille questions de ce genre que nous avons parfois honte de poser. Mais à la fin, une richesse extraordinaire s'est révélée : quand nous avons fait le montage, nous avons réalisé que le film était extrêmement émouvant et extraordinairement dramatique. Les experts du cinéma en Italie qui l'ont vu, ont estimé qu'il était presque impossible que les témoins ne soient pas des acteurs. Mais ils n'en étaient pas, c'étaient simplement des gens qui répondaient aux questions les plus simples possibles.

Yannis Thanassekos : (...) Le problème que Liliana a posé est extrêmement important. En fait, elle a posé un double problème. D'abord la question de la décontextualisation du génocide, de la Shoah. Elle a mis le doigt sur un problème excessivement grave du

point de vue interprétatif et du point de vue de la transmission. Je donnerai un exemple de cette décontextualisation : en France et progressivement en Belgique, on parle de plus en plus de la déportation de «victimes innocentes». Ce qui signifie qu'il y a quelque part des «victimes coupables» ! Je pense que c'est une logique qui est induite par la décontextualisation qui, à mon sens, est très dangereuse quant à l'interprétation du processus historique. Les termes de «victimes innocentes» m'irritent beaucoup parce qu'ils impliquent énormément de choses, y compris pour le reste de la société.

Le problème ensuite du film lui-même. Avant la réalisation du film, quand les collaborateurs de Liliana m'ont entretenu de la méthode qu'ils allaient suivre - que j'ai perçue alors comme une sorte d'hypercriticisme historique - je me suis demandé ce que cela allait donner comme résultat. Je ne parvenais pas à voir le résultat filmique, cinématographique, à travers leur optique historiographique d'une factualité à toute épreuve. Lorsque j'ai vu le film après sa réalisation, je me suis trouvé devant une chose à laquelle je ne m'attendais pas du tout : le film était d'une grande densité affective et émotionnelle. Il y a là une mutation extraordinaire. Partant d'un point de vue méthodologique quasi positiviste, on en arrive à produire une narration filmique pleine d'émotions et de nuances. C'est sans doute le langage filmique en tant que tel qui contribue à donner un tel relief à la pure factualité. Liliana, pourrais-tu nous expliquer comment vous êtes parvenus à obtenir un résultat si remarquable ? Ma question n'est pas d'ordre oratoire. Je crois en effet qu'en l'absence d'un talent et d'une maîtrise du langage filmique, la méthode hypercritique risquerait de réduire la démarche à la fois historique et filmique à la solution de problèmes pour ainsi dire «techniques». C'est comme si la compréhension de cette expé-

rience - qui est aussi un processus historique - se limitait à chercher des réponses à une série de questions purement factuelles du genre «Où étais-tu à une telle date ?», «De quel côté es-tu descendu du train ?», ... On peut multiplier à l'infini ce type de questions visant le factuel... (...).

Liliana Picciotto : Je reviens à ta question, Yannis, de savoir comment il est possible d'obtenir un produit si émouvant et de grande humanité à partir d'un discours-témoin construit d'une façon tout à fait positiviste et sur le plan de l'histoire critique.

Pour tous les moyens visuels, audiovisuels et audio, il y a des échanges entre les deux créateurs d'un même produit. La production du discours-témoin est une production de deux personnes. Ensuite, il y a encore une autre «manipulation», celle qui consiste à choisir les extraits à agencer dans un film documentaire. Lorsqu'on choisit les extraits, on fonctionne comme pour une œuvre d'histoire : on se trouve devant un tas de documents et on décide quel sera le meilleur pour appuyer la thèse que l'on a en tête. La chose la plus importante est d'avoir une thèse en tête et de la dévoiler absolument de telle sorte qu'elle ne soit pas sous-entendue. C'est un peu cela la caractéristique des œuvres scientifiques. La «manipulation» du choix des extraits à agencer et du montage est grande. Le montage est la partie la plus importante d'un film : comment couper et comment remonter les passages pour que le discours sorte du film ? C'est quelque chose de tout à fait différent par rapport au premier travail d'interview du témoin. C'est un deuxième travail dans lequel le témoin ne sait plus intervenir. Je vous avoue qu'il y a eu beaucoup de problèmes à ce niveau parce que les témoins voulaient intervenir en disant : «Je veux ce morceau-là ou celui-là». Au début, nous avons essayé de faire des réunions tous ensemble pour voir quelle était la meilleure méthode. On s'est réuni

tous les matins pendant un mois mais on s'est rendu compte que nous n'avancions absolument pas. Chaque témoin tenait à dire quelque chose, on n'arrivait pas à avancer et à clôturer le travail. Nous avons alors renoncé à cette méthode et nous nous sommes mis au travail, nous, les deux auteurs, le monteur et le metteur en scène. On a travaillé en coupant le plus possible. De 250 heures, nous sommes passés à 100 heures et puis à 50, à 40, à 30, à 20... et chaque fois que nous coupions un morceau, c'était comme si on me coupait un morceau de la main. Nous avons fait des réunions pour définir vraiment quelle était la thèse du film, parce qu'il fallait le faire. La première chose était de montrer qu'il y avait eu un génocide, la Shoah, en Italie, même si tout le monde ne le sait pas. Il fallait montrer qu'il y avait eu quelque chose de terrible en Italie aussi. La deuxième était de montrer que les déportés italiens avaient emporté avec eux à Auschwitz toute leur intériorité, leurs moyens de communication, leur façon de vivre et de survivre.

Maintenant nous allons massacrer le film en vous montrant quelques passages mais, en réalité, le film fait 1h30 (...).

Je voulais aussi préciser que nous n'avons réalisé aucune dramatisation, c'est-à-dire que nous n'avons jamais dit au témoin : «Mettez-vous là, on va filmer comme cela».

Daniel Wildmann, *Historian (Switzerland)* : My questions go to Cathy Gelbin, and they only complete other issues. You stress the importance of the gender category for our task. Actually, you were speaking about two categories, the gender category and the race category, and how those two categories interfere, especially in the case of the *Mischling*. The so-called male *Mischlinge* who went to the Wehrmacht until 1940. So my first question is - had this period of their time in the Wehrmacht any influence on their conception of their own male identity,

which I guess is based also on concepts of nation or *Volk*, which for males are very much connected with serving in an army ? And the second question focuses more on body language. While they were talking on this, on their period in the Wehrmacht, what kind of body language did they use, and what is the difference between this and the other kinds of body language they were using during the interviews ?

Cathy Gelbin : Well, these are two very large questions which you could write a 30-page essay about. It's hard to respond quickly, but I'll try. It's very hard to generalise, of course, because people responded to this situation in very different ways. Interestingly enough, most of the so-called *Mischlinge* whom we interviewed were women. One of the reasons why that happened, I think, was that for women it was easier - this was the project that interviewed people who were persecuted, so I think people who didn't identify as victims wouldn't have participated in this project. My theory is that for men who served in the Wehrmacht, it was harder to identify as victims because their story is more ambivalent and doesn't fit into how a victim is commonly perceived in Germany - I'm talking about the German discourse, that's what I know best. The men we interviewed were deported to Auschwitz. One of them had tried to defect to Switzerland, was caught at the border and imprisoned, and was deported to Auschwitz. So for them it was clear that they were victims. Two of the men we interviewed who weren't in concentration camps had served in the Wehrmacht. Their narratives are very similar, but I think it's very hard to draw general conclusions from these two narratives. If you look at the distribution of gender, how many women and how many men we interviewed and what their narratives are, I think you can draw maybe some conclusions

already on why so few men participated and what kinds of men participated. There's someone I met at Yale who I think is now at Harvard or in England - his name is Brian Rigg, he's a historian and he has interviewed several hundreds or thousands of people who had Jewish backgrounds and were in the Wehrmacht. He's going to bring out a book about this at some point, so I think he can draw more general conclusions.

From the two interviews that we made with men who were in the Wehrmacht, both of them exhibit a pride of having been in the army. They identified with having been a soldier, were proud of having been a soldier, which was very strange for us because - well, it was unexpected for us in that situation. I don't know if the body language was so different while they were talking, but I analysed one of those interviews and it's going to be one chapter in the book, where I look at the ways in which one of these two men - I only did one case study because there was so much in this one interview - talks about his body during the time when he was in the Wehrmacht. That was very interesting, because his father was Jewish and was doing forced labour at the time, and he apparently had a very problematic relationship with his father. At least, he talks very negatively about him. He says - this occurs during the sequence when he talks about the Wehrmacht «My father was a weakling», which is a very negative word in German, and he describes how physically weak his father was, so much that he was unable to do the forced labour which, by the way, was at a train station in Germany, and he had to carry suitcases. It's not clear if that had to do with the deportations, but that was one of my suspicions ; that maybe the suitcases belonged to Jews who were being deported. And he describes himself «If you'd seen me, you never would have thought that I was my father's son, because I was tall

and when I was in the army I was always first. We had to do these 70 kilometre marches per night, and I was always in the first row. And I loved my boots, I had these great military boots.» So he contrasts himself physically with his father, and I think that's very interesting, the way he becomes a man while he's in the army. He was an adolescent before, and that's his initiation into becoming a man - it happens in the army. His whole relationship to sexuality, which also plays into gender, is very complicated, because so-called *Mischlinge* weren't allowed to marry. They were only allowed to marry other *Mischlinge*, and it was very hard for them to find other *Mischlinge*, so actually they weren't allowed to marry or be sexually active in any way, and this is also a very strange taboo in this interview. Women are taboo for him, and so of course becoming a man is a taboo until he enters the army - that's my interpretation of the interview. It's one way to become a man, which is socially impossible for him in other ways.

Quel statut pour le témoignage audiovisuel ?

Wich status for audiovisual testimony ?

Hubert Galle, *Président de séance* : (...) Je mens - avec Hélène Wallenborn - un peu l'historien de service. Alors comme j'aime les paradoxes, j'ai envie de développer une toute petite réflexion à partir d'une plate-forme qui précisément n'est pas celle de l'histoire, quoique... Ce que je voulais signaler, c'est le caractère étonnamment absent de la critique historique dans ce qui nous réunit aujourd'hui. Il y a là un champ qui est laissé en friche par le fondement de notre discipline historique, peut-être parce que ce champ est miné... Ce qui est laissé en friche assurément,

c'est la très haute, très forte et très inquiétante peut-être, spécificité de l'objet audiovisuel ou de l'objet filmé. Il y a là une logique de fonctionnement, il y a là des mécanismes de perception qui affectent, qui sont autant de biais par rapport à l'objet étudié et ces biais sont d'autant plus préoccupants qu'ils renvoient à des principes de communication qui aujourd'hui posent les problèmes que nous savons. Alors à cet égard, je me suis souvenu de la règle de trois, pas celle de nos cours d'arithmétique, mais celle qui nous permet d'interpréter tout objet ou tout produit audiovisuel : un film, un documentaire, un objet quel qu'il soit, un produit élaboré avec les moyens de la production audiovisuelle, fait entrer en tension trois éléments : le récit, la dramaturgie et un projet formel. L'objet filmé transforme une histoire en récit, un propos en récit. La dramaturgie c'est l'expression par les êtres filmés soit de leur propre histoire, soit de l'histoire de quelqu'un d'autre qu'ils interprètent, c'est un acteur de fiction. Le projet formel c'est la réalisation par un réalisateur ou par le dispositif lui-même des matériaux de la dramaturgie. Ces trois éléments entretiennent une tension compliquée, réciproque, et le plus souvent - comme nous l'enseignent les théoriciens du cinéma - deux de ces éléments entrent en conflit majeur. Il en résulte la domination d'un des deux éléments sur l'ensemble du film, le troisième élément étant minorisé mais permettant à l'élément dominant d'affirmer le projet filmique sans qu'il déséquilibre trop le propos. Je sais qu'en ce qui nous concerne dans le cas des témoignages filmés, le projet formel a tendance à s'effacer - c'est un problème du point de vue de la critique historique - et cet effacement est parfois revendiqué. Cela est bien mais il en résulte sur le plan théorique un déséquilibre qui pose, je pense, problème entre le récit et la dramaturgie. Ces deux éléments entrent en tension, cela est bien, et le document est capable de transmettre de

l'information et de la connaissance. Mais cette tension n'est plus relayée par le troisième pôle, en ce qui nous concerne le projet formel. Il subsiste donc un double foyer : celui du récit et celui de la dramaturgie, le récit exprimant le temps de la vie, l'attention que l'on porte aux sens des choses, au destin individuel, ... et, confrontée à ce récit, subsiste une dramaturgie : l'humanité mise au centre, le caractère infini des émotions, des sentiments, ... La dramaturgie exprime en quelque sorte l'oppression de la société ou les ravages de l'histoire.

Il y a donc deux éléments en tension mais pas de résolution, pas de solution possible, sauf nier le problème. Nous voilà donc confrontés à un élément de critique historique non enseigné. Il s'agit de la lumière qui éclaire, des gestes du témoin, de sa parole ou de ses silences, de ses lapsus, ... Bref, la présence au sens filmique, télévisuel du terme, la présence du témoin, c'est-à-dire quelque chose que seul la dramaturgie du film peut exprimer. Méthodologiquement, il y a là un problème, celui de se laisser piéger au point de vue de l'analyse. La discussion est donc ouverte... Mais c'est une dramaturgie piège parce qu'il y a mieux qu'un témoin, c'est Marlon Brando, qui est un excellent témoin du point de vue des sentiments, de l'expression des sentiments. Et c'est cela le problème. Et si l'objet renvoie à un sentiment de présence qui est non transmissible par l'écrit, alors il y a méthodologiquement un petit problème, c'est que les critères de vérité ne sont plus en œuvre alors qu'en revanche, des risques de falsifications sont, eux, en œuvre (...).

Massimo Iannetta : Pour enchaîner sur votre intervention, Monsieur Galle, je me demandais si finalement le problème que pose l'«objectivité» de tout document audiovisuel n'était pas lié à sa nature même. En cinéma, on se pose toujours la question de savoir si on est en train de faire un document,

un documentaire, une fiction, un spectacle, ... mais au delà de cela, je me dis que l'autre difficulté peut-être, c'est que nous sommes confrontés finalement à devoir faire la critique de quelque chose que nous sommes en train de faire. Finalement, les historiens se trouvent confrontés à la critique d'un document qu'ils sont en train parfois d'élaborer eux-mêmes. Donc il y a une difficulté supplémentaire. Quand on fait un film pour la télévision ou pour le cinéma, on fait grossièrement un making-off du film qui est parfois plus spectaculaire que le film lui-même et souvent de mauvais goût... J'ai entendu que les différentes associations ici faisaient preuve de beaucoup de rigueur et exposaient leurs méthodes de travail, leur méthodologie, qui sont souvent très rigoureuses mais je me pose une question : à partir du moment où ce document est diffusé, qu'on y donne accès à des chercheurs, à des étudiants, etc., d'une part, et, d'autre part, à des fins éducationnelles, que met-on à la disposition des personnes qui ont accès au document qui permette de lire ce document autrement que comme un simple document ? Qu'est-ce qui permet de voir comment ce document a été réalisé, c'est-à-dire ce que j'appellerais la «transparence du document», parce que nous sommes en train de faire ce document ? Donc, est-ce que nous ne pourrions pas penser aussi à un dispositif qui dans la diffusion elle-même du document puisse permettre aux personnes qui le consultent de voir comment ce document a été réalisé, parce que le dispositif, la façon dont ce document est produit a autant d'importance que le document lui-même ? C'est quand même une garantie que nous pouvons essayer d'élaborer et de mettre en œuvre et surtout de mettre à disposition. Qu'on ne se retrouve pas avec ces documents qui sont en cours d'élaboration comme si on se retrouvait face à un document du Moyen-âge finalement. On a l'occasion de donner une

transparence au document. Peut-être qu'il faudrait penser à cela.

Marie Lipstadt : (...) Mademoiselle Wallenborn, si tant de questions se posent quant à la véracité des témoignages des survivants, autant ne plus interviewer et se baser uniquement sur des documents historiques ! ... Ce n'est pas mon sentiment mais c'est un peu le sentiment que vous m'avez laissé à travers votre communication.

Hélène Wallenborn : Je ne pense évidemment pas que cela soit inutile. Je pense qu'il y a un énorme intérêt évidemment à enregistrer les témoignages des survivants des camps. Je voulais juste faire une sorte d'état de la question pour montrer où cela bloque du point de vue de la méthode historique. Quand on a eu une formation d'historien, en quoi cela est-il dérangent d'utiliser des témoignages oraux et comment penser le statut du témoignage oral en histoire ? C'est un problème méthodologique et épistémologique énorme. J'espère bien arriver à trouver des solutions à cette question. Je voulais uniquement faire un état de la question et montrer où étaient les problèmes.

Yannis Thanassekos : La question du statut des témoignages audiovisuels est incontestablement un problème qui nous travaille depuis des années et des années - avant même de commencer le programme audiovisuel. Les premières observations qui ont été faites consistent à dire que finalement, il serait impossible de séparer à l'intérieur du témoignage audiovisuel ce qui relève de l'événementiel, du factuel, de ce qui relève d'une multitude d'autres « informations » contenues dans le « travail de mémoire », c'est-à-dire dans le récit de vie. Donc, cette impossibilité de séparer l'« objectif » du « subjectif » nous oblige à regarder le document audiovisuel comme une véritable unité de signification. Le deuxième argument, avancé par Madame Wallenborn, consiste à dire

que l'usage que nous pouvons faire de ces documents audiovisuels est :

- 1) soit de l'ordre supplétif, c'est-à-dire que le document audiovisuel peut suppléer aux lacunes de la documentation conventionnelle (fonds d'archives) ;
- 2) soit de l'ordre d'un complément visant à confirmer les informations obtenues via les archives existantes ;
- 3) soit d'ordre restitutif, c'est-à-dire le récit de vie, comme restitution du vécu.

C'est là évidemment une très vieille question méthodologique qui a déjà fait couler beaucoup d'encre, notamment ces dernières années autour des rapports entre histoire et mémoire. Je pense que cette façon de poser les « usages historiques » de la mémoire - ici des témoignages audiovisuels - est tributaire d'une conception assez conventionnelle des « sources historiques ». Il y a longtemps déjà que la croyance en la possibilité d'extraire de la carrière des archives, les « faits bruts » et ce dans le but louable de montrer enfin comment les choses « se sont réellement passées », il y a longtemps que cette croyance s'est montrée pour ce qu'elle était, une simple et naïve croyance précisément. Pour autant que je sache, tout objet historique, même sévèrement délimité en tant que factualité, résulte d'un certain découpage, d'un certain travail investi en lui, par l'historien. Je présume en effet qu'une « trace » quelconque du passé - trace comptable, administrative, juridique ou que sais-je encore - n'accède au statut de « document » pertinent que par cette intervention avisée de l'historien, intervention plus ou moins codifiée sous la forme de certaines opérations *heuristiques* et *herméneutiques* « légalisées » par la communauté scientifique. Toutefois, cette double opération n'est, dans l'ordre de la pensée, qu'une opération seconde. La première et la plus importante consiste en la formulation de certains « problèmes » que l'historien pose au passé, procédure qui

contribue à créer, au sens propre du terme, ce que nous appelons communément les «*faits*» et les «*documents*» ; ce qui signifie à son tour que c'est à partir de ce conglomérat de «*problèmes/documents*» que nous essayons de construire un savoir possible sur le passé, c'est-à-dire d'élaborer des réponses satisfaisantes *aux problèmes* que nous nous sommes posés. On l'a déjà dit, l'historien «*invente*» ses sources, il les fabrique. La question de savoir comment on peut formuler ces «*problèmes*» et sur quoi se fonde leur légitimité, renvoie à un autre débat. Disons pour faire bref, que cette formulation dépend des expériences et des connaissances antérieures, des traditions, des interrogations du présent, des contextes institutionnels, mais aussi de l'imagination et de la mentalité du chercheur. Sous ce double rapport - formulation de problèmes et discussion rationnelle des solutions proposées - je ne vois aucun argument valable qui puisse contester la possibilité d'élever les récits et les témoignages des rescapés à la dignité des matériaux empiriques susceptibles de nous documenter sur le passé, en l'occurrence sur les crimes et génocides nazis. Cette possibilité sera fonction d'une part de la *fécondité* des *problèmes* que nous formulerons à leur sujet et d'autre part du niveau de la *critique rationnelle* à laquelle nous soumettrons les solutions proposées. Pour illustrer cette possibilité, j'examinerai brièvement l'ordre des problèmes que nous pouvons poser aux matériaux recueillis par récits, témoignages et entretiens, dans le but explicite de les «*confronter*» comme *documents*. Je diviserai ces problèmes en deux types : ceux qui appartiennent à la sphère *événementielle* et ceux qui renvoient à ce que nous pouvons appeler, pour faire bref, la sphère *non-événementielle de l'événement*. J'y reviendrai. Sur le premier plan - sphère événementielle - les récits et les témoignages peuvent s'avérer particulièrement utiles pour com-

pléter les archives que nous a laissées, en gros, l'Institution criminelle. Ces archives comportent, nous le savons, d'énormes lacunes qui risqueraient de ne jamais se combler si on ne faisait pas appel à ce type de matériaux. Evoquons quelques problèmes de cet ordre : la structure et le fonctionnement de l'appareil d'auto-administration des camps, des sous-camps et des commandos, les relations entre les détenus, les diverses formes de lutte pour la survie, les conditions de travail, les formes quotidiennes de résistance d'une main-d'oeuvre réduite au travail forcé, sans parler de la structure interne des camps que certains témoins privilégiés connaissaient tout autant sinon mieux que l'Administration nazie. Dans cette première typologie de problèmes, la méthodologie générale est celle que nous enseigne la discipline historique - c'est-à-dire la critique historique - par quoi précisément ces matériaux bruts deviennent des *documents*. Avec une réserve toutefois. Parce qu'il s'agit ici de souvenirs d'humains et non pas de documents inertes, on ne peut se permettre de les «*traiter*» de la même façon, je dirais froide, qu'on le fait d'ordinaire avec les papiers qu'on extrait des archives. Nous pouvons fort bien appliquer avec rigueur la règle bien connue selon laquelle l'historien doit livrer une «*lutte permanente contre l'optique imposée par les sources*» (Paul Veyne) sans pour autant adopter une stratégie de soupçon généralisée qui ferait du témoin un accusé. Or, c'est là une pente sur laquelle glisse très souvent non seulement la justice mais aussi un certain hyper-criticisme en histoire. Passons maintenant au deuxième type de problèmes que nous devons poser aux récits et aux témoignages, ceux précisément qui se rapportent à la sphère du *non-événementiel*. J'entends par «*non-événementiel*» tout ce qui renvoie au contenu d'une expérience, à son vécu, aux perceptions qu'en ont les acteurs, aux schémas interprétatifs, aux images, aux gestes et aux paroles qui accompagnent cette

expérience de son origine au présent et qui connaissent une diffusion dans les représentations collectives. Sphère non-événementielle certes, mais littéralement incrustée dans l'événement au point que si on le dépouillait de sa présence, l'événement se figerait en une simple série de dates et de chiffres. Si l'on prend en considération le fait qu'il s'agit bien ici non pas d'une expérience ordinaire mais d'une expérience historique limite, on mesurera mieux la portée et la signification de cette sphère. Je crois que cette sphère peut être parfaitement documentée par les récits et les témoignages pourvu évidemment qu'on leur pose des bonnes questions et des problèmes féconds. L'intervention de Josette Zarka était, sous ce rapport, exemplaire (...).

Geoffrey Hartman : I can only underline certain lines of thought that our colleague Yannis Thanassekos has just elaborated. In the first place, there's just no doubt that there is a historical value to the testimonies. But that's not the only value they have, and they don't always have that value. It is a mistake to think of the testimonies as having one kind of value, as being a limited object in a particular field. One has to add that we don't yet quite know what we have here, it is so multi-dimensional, and that we are still developing a, call it a method of interpretation or hermeneutics, and that we are doing it collectively. So I welcome, on the other hand, Madame Wallenborn's comments, because they lead us into the mind of the strictly thinking historian trained up in a certain way, who unfortunately on the whole has not collaborated with us, and we must, in the self-critical spirit about which Thanassekos has been talking, keep that always in mind.

At the same time, it struck me with Madame Wallenborn's remarks that some of the issues she raised have been discussed, but perhaps are not available in French or in other lan-

guages, and that perhaps one of the functions of the *Cahier International* could be to make a certain limited number - you don't want to devote a whole issue of *Cahier* to translations - but to choose important articles that raise these issues to translate from English, or from German, whatever ; and to bring them to a wider readership, so that we can disseminate this information and so that we do not feel that none of these issues has been thought about or already discussed - I am not saying they have been resolved.

Now, we are in the midst of a *société médiatique*, a *société du spectacle*, and we all suffer from that, even historians. If you talk to your historian colleagues, they will complain about the same thing. Nobody knows anything about the First World War or the Second World War, for that matter. So in some sense we are all in the same boat. At the same time, it might seem ironic that we are therefore collaborating with the *société du spectacle* by using video as a medium. But surely we can make it clear that our medium - and I don't want to go into this, but simply use this phrase to put it out - that our medium is counter-cinematic. It has almost no value for technology or for the technique of representation. If you look for the technique of representation, it shouldn't be there. It's not only not there, it shouldn't be there. It is counter-cinematic because to some extent it is simply talking heads, or what the industry at least calls, somewhat disparagingly, talking heads. And I think we have to keep in mind this counter-cinematic aspects. Now, we can't control it ; we mustn't be under the illusion that even our efforts cannot be co-opted. Obviously, to some extent they are co-opted. But we will keep on doing what we are doing, and we will not, I think, contribute to what Joanne Rudof was talking about, that is, to entertainment. I think that is clear at least in intent - as Yannis and others know who

have studied these things more than I, history has a way of taking over from our intentions. I just hope there are also some good things in the future that the testimonies will bring to light.

Maika Leffers, *Translator and Researcher, Gedenkstätte Sachsenhausen (Germany)* :

I work at Sachsenhausen Memorial Centre as a translator and a researcher ; and it's a quite nice coincidence, I think, that I wanted to talk also on this subject of what's being talked about now, how people should be shown giving witness. In that sense it continues a little from what Geoffrey Hartman just said, and I wanted to say very specifically, with a concrete example, that for instance what has impressed me on quite a few occasions is how people receive us. So I think a video camera for my taste, for people to see afterwards when somebody comes to the door already, the way people have sometimes been expecting us, whether they really want to talk. For instance, one time it was very strong. The man and the wife - the man had been a prisoner at Sachsenhausen - greeted us, said «Hello, very happy you're here», something like that. Then they flew off in a different direction, to the bedroom as it turned out, and they each came back with one item, which was the pants and the jacket of the camp uniform, and they were in plastic covers, they looked as if they came straight from the dry cleaners. And I think that things like that really belong to this giving witness as well.

So I think this only talking heads - I agree with people warning that it must not become a circus or a spectacle, I think it is this very fine balance again - but I think these other things of where people go and also when they show later - sometimes they have prepared them - all the original documents from this, that and the other phase ; or sometimes they have to rummage about. Some

houses that we've been to are full of mementos of people who have at a certain stage in life started to make miniatures of the camp and of the barracks, and the whole house is full of them. I think that is so impressive that it really belongs to it. So I think that one has to move along, and the camera will have to walk along as well, I think.

Divergences entre les projets audiovisuels : un dialogue possible ?

Divergences between audiovisual projects : is a dialogue possible ?

Baron Paul Halter : (...) Je voudrais tout d'abord dire que ce qui m'a toujours gêné dans nos réunions c'est cette terminologie religieuse qu'on emploie. Pour moi, ce n'est pas un «Holocauste» qui s'est passé. Je n'ai pas été volontairement me faire «incinérer» à Auschwitz. On m'a enlevé et on a failli me brûler. On a brûlé mes parents. Je ne considère pas cela comme un Holocauste mais comme un génocide. Je crois que c'est important que cela se sache. Il en est de même pour le terme de «Shoah» qu'on emploie à tout escient et qui me gêne de la même manière. Je trouve qu'on emploie beaucoup trop de terminologies religieuses et je crois que c'est un défaut des Anglo-saxons d'avoir instauré cela. Je crois qu'en majorité, ce sont des gens qui n'ont pas connu le drame européen et ils ne peuvent pas comprendre. Je crois qu'aux Etats-Unis, encore à l'heure actuelle, on ne conçoit pas que l'on puisse vivre sans religion. Or je crois que beaucoup de Juifs et d'antifascistes qui ont été tués par les nazis étaient athées ou du moins agnostiques et je crois

donc que toute cette terminologie n'a pas sa place (...).

Je suis très content que Madame Rudof ait parlé de la *Liste de Schindler* comme elle l'a fait dans sa communication parce que c'est un film qui m'a fort gêné. Il a, en effet, un double sens : on voit des bons nazis qui ont sauvé 1.000 Juifs et qui, grâce à cela, sauvent toute la culture allemande et peut-être même le nazisme dans les dix ou les cinquante ans comme on a sauvé l'épopée de Napoléon en en faisant un héros cent ans après. J'ai bien peur que ce genre de choses ne fasse plus de tort que de bien.

Je voulais aussi intervenir au sujet de la communication de Madame Strage, de son expérience britannique et de la «Liste de Spielberg» - puisque c'est grâce à l'argent récolté par la *Liste de Schindler* qu'il a créé sa Fondation... C'est une chose que je voulais mettre au point. En Amérique, l'argent dépensé de cette manière-là n'est pas impossible ce qui fait qu'être bienfaiteur de l'humanité... je le serais aussi si je pouvais bénéficier de ce genre d'avantages et investir mes millions...

Hubert Galle : C'est en somme une bonne œuvre qui est aussi d'ailleurs une bonne affaire...

Baron Paul Halter : Exactement. Spielberg constitue aussi une banque de données qui servira vraisemblablement à alimenter toute la production cinématographique dans les années à venir. Je pense que c'est là un grand danger car on ne sait pas du tout ce qu'il fera des témoignages qu'il a recueillis. Il en a récolté plus ou moins 40.000 mais comment peut-on en recueillir autant convenablement, en le faisant sérieusement et aussi rapidement ? Je ne crois pas que cela soit possible (...).

Marie Lipstadt : Madame Strage voudrait rassembler tous les témoignages y compris ceux de Spielberg. C'est un projet que je

trouve un peu utopique. Sait-elle qu'à ce moment-là, elle se trouvera en présence de doubles et de triples cassettes provenant d'un même témoignage ? (...).

Alberta Strage : I think perhaps I did not make myself clear in what I was proposing. Baron Halter I think has suggested something that I was not suggesting. I am not suggesting that everyone here turn over all testimonies to Spielberg to do with as he wishes. I am concerned, as Joanne Rudof mentioned today, in the educational uses of these testimonials. I think that if we continue to be an organisation that is concerned only with the groups represented here among professional scholars and historians, and the professional scholars and historians do not make some kind of approach to use the audiotapes for educational purposes, then we are going to allow this Mr. Spielberg and others like him to flood the educational market, if you like, and create an impression that is quite different from what we would like. It is a distortion of historical truth. But the scholars and historians are here, within the Fondation Auschwitz. They are not within the Spielberg group, as we know. What I was suggesting is some yet to be determined way that scholars and historians could work together with the Spielberg Foundation in order to create educational programmes that would have the quality that the historians and scholars here I think would demand.

Yannis Thanassekos : (...) Madame Strage, dans votre communication, vous avez signalé, avec raison, que nous nous situons à l'interface de deux périodes. La première période était celle de la récolte des témoignages audiovisuels. Nous nous acheminons irrémédiablement vers la fin de cette période riche et instructive pour nous tous. La seconde période, celle qui s'ouvre devant nous, et celle de la mise en œuvre scientifique et pédagogique de tous ces documents

audiovisuels patiemment recueillis. C'est là une responsabilité énorme, plus grande encore que celle que nous avons assurée dans la première phase car ce qui est en jeu dans l'immédiat, c'est désormais la postérité même de cette documentation. Le problème de Spielberg n'est pas nouveau. Nous en avons déjà discuté lors de nos deux précédentes Rencontres à Paris et à Bruxelles et nous en rediscuterons aujourd'hui encore. Je pense d'ailleurs qu'il faut ouvrir une discussion à ce sujet dans les colonnes de notre *Cahier International* *. Je crois que la question se ramène à ceci : la Fondation Spielberg serait-elle prête à discuter et débattre avec d'autres partenaires sur le fond des problèmes que soulèvent aussi bien la méthodologie du recueil des témoignages que les orientations à adopter du point de vue de leur mise en oeuvre pédagogique et scientifique ? Toutes les informations dont je dispose à cet égard me font penser que la Fondation Spielberg n'est nullement disposée à s'insérer dans de tels discussions et débats ouverts. Je pense plutôt que Spielberg et son équipe veulent tout tenir en main, contrôler toutes les opérations et imprimer leur logique propre d'un bout à l'autre du processus testimonial. Il y a là à mon sens problème. Je prends comme exemple, a contrario, notre initiative commune avec les Rencontres que nous organisons et surtout avec la publication du *Cahier International*. Notre souci premier est précisément la création d'un espace ouvert de discussion où nous échangeons nos expériences et où nous débattons de l'ensemble des problèmes que pose du point de vue méthodologique et pédagogique la documentation que nous récoltons. D'après les informations dont je dispose, Spielberg n'est pas disposé à participer à ce type de confrontation et de critiques mutuelles. Son optique

est exclusive et cela, compte tenu de la massivité de son entreprise et des moyens - symboliques et réels - dont il dispose, peut avoir des conséquences néfastes sur l'avenir du témoignage. Le risque consiste à l'édification d'une sorte de monopole sur le témoignage audiovisuel, une situation qui peut s'avérer catastrophique, surtout du point de vue pédagogique et didactique. Si toutefois je me trompe et que Spielberg et ses collaborateurs sont prêts à participer à un tel débat ouvert et sans complaisance, alors des malentendus pourraient être levés. Je vous informe par ailleurs que la Fondation Spielberg était invitée à la présente Rencontre mais nous n'avons reçu aucune réaction de sa part.

Iris Berlazky : (...) The Spielberg project is being attacked here, and I think that also in Israel, in Yad Vashem, we were very angry that they duplicated our interviews. Mainly, what I did years before, they did again. I think we should not look on the Spielberg project as a scientific project, but as quantity. You know, it's like an industrial project, and nobody can compare Yale and Spielberg. One is quality, and the other is quantity, so it should be treated as such. What Spielberg does nobody can do, because he has money, and if all the projects here take 20 years from now, they will never cover all the survivors there are in the world. I think that we should let everyone do whatever he pleases ; I don't think we can control things like this. And another point that I want to mention about Spielberg - they want to record, like in Israel, 100 testimonies a week. That's what they did in Israel. But what I suggest, to be constructive, is we should be concerned that they will give us copies, like you say, for education and things like that. That's how you can control it, if you have copies ; and when you teach and when you

* N.d.E. : Cette discussion a été effectivement ouverte dans le *Cahier International*, n°2, Bruxelles, décembre 1998, pp. 73-89.

do programmes, if you have copies you can compare, you can show that yours is different. But if they are isolated and they don't give copies, this is the problem, not because they are doing what you did already. The survivors in Israel approached them and wanted to be interviewed, because of Spielberg's name, like you said, and nobody can control the media (...). I want to react to him, because the media problem with the survivors is a very psychologically big problem, because some of the survivors want to be in the media, they want it to help them, and you can't control it.

Geoffrey Hartman : (...) One important subject that was raised by Alberta Strage in her talk was that of pedagogy, and in a way that question can be divorced from the Spielberg question because I think, Alberta, if I understand you, you felt that if we could form a strategic alliance with Spielberg, then the very important aim of the pedagogical use and dissemination of the testimonies would be advanced. I am not sure that is the case, because so far what we have seen come out of the Spielberg Foundation, other than the testimonies, which very few have seen, are a couple of films which are not distinguished. They are not pedagogically distinguished. One might even say they are counter-distinguished, or something like that. Anyway, given Spielberg's expertise in this area, one would have expected something else. I think we must put the emphasis - in other words, Spielberg is not a *deus ex machina* for us. I think in a sense, even, I would say that we might put more value on our pluralism ; that is - and I think that is part of the spirit of what Alberta Strage was saying - we should not allow one private cooperation to determine the educational use of what we are doing. And that we are many, even if we are not one - but in a sense we *are* one, because we come together in

conferences like this - could be, Alberta, it could be a strength.

We've talked about history, we've talked about pedagogy, and I agree pedagogy is moving forward in our sphere of attention. There's also the question of language, and Baron Halter has made his comment on the terms «Shoah» and «genocide». I solved that, not to his satisfaction, by using every possible term, so that I get «critiqued» from all sides. But I don't fix on one term. I don't say «genocide» only, or I don't say «Holocaust» only, because I just don't know whether there is a single term that can be used. But this question of language extends beyond, of course, the main noun. And I think we heard one exposition today, that of Josette Zarka, which shows that it is possible to combine not only professional insight, but a highly trained and professional language, with the subject matter which is so sensitive, and it did not desensitise that subject matter. And I think this is also where, not necessarily, but where literary training cannot hurt. In other words, I don't want to talk only about historians. I think we should also bring in the literary people, and understand that they have a contribution to make.

Izidoro Blikstein : Je ne sais pas si mes collègues ici ont pu voir certains extraits des témoignages réalisés par Spielberg. Pour ma part, j'ai pu voir trois ou quatre témoignages parce que son équipe est également allée au Brésil, en Argentine, où elle a enregistré à une échelle industrielle plus ou moins 500 témoignages pendant à peu près un mois. La télévision brésilienne a diffusé une sorte d'échantillon du projet Spielberg. Deux choses ont attiré mon attention parmi d'autres. Il s'agit d'abord de l'encadrement, la position : le témoin était encadré d'une façon cinématographique, c'est-à-dire qu'on l'avait maquillé pour être devant la caméra, il portait un vêtement élégant et une cravate. Le décor, c'était son foyer et la famille était

présente. Mais ce qui a encore plus retenu mon attention, c'est la structure du récit qui rappelle un peu la morphologie du compte russe, selon une étude de Vladimir Propp dans laquelle il explique les fonctions du récit. (...) Dans le cas du récit du témoin et la manière dont Spielberg dirige cette structure, je suis arrivé à la conclusion - peut-être un peu prématurée - que d'après ce récit, la souffrance était dans le passé et le bonheur était le temps présent. Le récit se termine par un happy end de même que dans la *Liste de Schindler* au moment où Schindler se met à pleurer - c'est une forme de rédemption de Schindler. C'est cela qui me préoccupe beaucoup. L'usage éducatif d'un film qui a justement ce message : «Nous vivons à présent le bonheur et toutes les souffrances sont restées dans le passé».

Je voulais encore vous raconter une anecdote à propos de Spielberg. Je ne sais pas si vous le savez mais un cinéaste brésilien a été primé au Festival de Berlin avec un film qui s'appelle *Station centrale du Brésil*. Le thème de ce film est la misère de l'enfance au Brésil. Ce film a reçu l'Ours d'Or et Walter Salis, le metteur en scène, a rencontré Spielberg. Spielberg lui a dit : «C'est formidable, vous avez été primé. C'est une leçon pour nous. Il faudrait que nous pensions à faire des films avec des budgets plus réduits. Je pense faire des films avec un budget de 40 millions de dollars. Combien votre film a-t-il coûté ?» Salis a répondu : «3 millions de dollars». Vous voyez que l'échelle de Spielberg est un peu différente de l'échelle brésilienne ! On pourrait dire que le Brésil est peut-être encore en voie de développement mais j'ai l'impression que cette échelle pour la production de films nous dépasse un peu tous.

Maryla Michalowski : (...) Je voudrais dire, moi aussi, quelques mots sur la *Liste de Schindler* : je regrette qu'il n'y ait eu qu'un

Schindler car s'il y en avait eu plus, il y aurait eu plus de survivants...

Alberta Strage : I would like to reply to Yannis. I'd like to thank you for taking the time and effort to formulate your very analytical and perceptive responses to the challenge I proposed in regard to the Spielberg Shoah Foundation, and for the opportunity you've given me to respond briefly to your request for ideas for a strategic alliance. May I say at the outset that your request to me to formulate a design for a strategic alliance with Spielberg cannot be taken lightly and could not be developed overnight. However, I would like to express my concerns (...). I think we all believe we are at a crossroads in our work. As we noted, the issue must not be avoided. We all believe we must discuss possible collaboration and certain areas of convergence. We all believe the use of documents is a huge responsibility. We all believe we must add certain pre-conditions, and we all believe Spielberg is not ready now to accept an alliance. In addition, as Geoffrey Hartman so eloquently expounded, it's time to reflect. We agree quantity does not and never will mean quality ; that every witness should be able to talk, and Spielberg, for better or worse, has given that opportunity to more than 40,000 witnesses ; that pedagogic problems are enormous ; and that we must continue to seek the best use of these testimonies. However, you, Geoffrey, have commented that you are not sure that pedagogy will be advanced by the Spielberg connection. I agree, but I am also not sure that pedagogy will be advanced by its exclusion.

Perhaps we should seek clarification on issues regarding why Spielberg, although having been invited - which I did not know until yesterday - has not chosen to participate in a conference dedicated to the exchange of information and experiences and discussions of plans and prospects for

work in audiovisual testimony, of which he has recorded 120,000 hours. We should seek to know what is the present position regarding the preservation of tapes in general and in particular, regarding the state of the art of digitalisation. We should know what is the possibility of joining all collections through electronic means, and how significant will that be in regard to accessibility and copyright protection. We should know what will be the best use for which all testimonies, Spielberg's and ours, can be used.

In addition, I am concerned about the impression that the public will have if the designated, most prestigious and exceedingly well-regarded repositories such as Yale, Yad Vashem, the US Holocaust Museum and the New York Jewish Museum in the future agree to accept the Spielberg collection. Will this not also seem to be a validation, an approval, a positive *imprimatur* if you like, of the Spielberg collection itself? How can the repositories mentioned, which are considered by all the world to be centres of excellence for Holocaust study, possibly accept the Spielberg collection and believe that, by accepting, they are not also giving Spielberg the academic approval he seems to be seeking but today has not been granted, and certainly not by the participants? In fact, the reverse seems to be true. The participants here, some of whom are representatives of the designated repositories, seem to be extremely critical, with justification, of the work of the Spielberg Foundation.

What therefore is the best approach to the Spielberg group? I always believe cooperation is better than confrontation, that collaboration is better than exclusion. I simply respectfully propose that in order to predetermine the manner in which an alliance with Spielberg is being considered, a small group, perhaps consisting of you, Yannis Thanassekos and Baron Paul Halter and

Geoffrey Hartman and, if you might consider I could possibly of some modest service, myself, consider the various options we have, learn to ask the right questions, communicate among ourselves and report back at our international gathering in the year 2000. The issues are too complex, too unclear and much too significant to be decided today.

Yannis Thanassekos : (...) Je constate, Madame Strage, que, dans ce domaine, nous partageons les mêmes peurs et le même scepticisme. Je ne crois pas qu'on puisse résoudre ces questions en commission et sous-commission. Nous avons informé Spielberg de cette Rencontre comme des précédentes et pas seulement aux Etats-Unis mais aussi auprès de ses équipes en France, en Belgique et ailleurs. Donc, j'aurais été ravi de pouvoir les accueillir durant ces trois journées mais ils ne sont pas venus. Vous avez parfaitement compris que nous ne sommes nullement opposés à discuter avec les équipes de Spielberg mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, il faut qu'il y ait de leur part une volonté égale de débattre sur le fond du projet audiovisuel. Vous pouvez lui en parler, il peut s'exprimer dans notre *Cahier International*. Rien ne l'empêche de faire des propositions dans le *Cahier* auxquelles bien sûr nous répondrons, chacun selon sa perspective. Moi, je suis parfaitement d'accord que vous soyez la courroie de transmission des différents points de vue exprimés ici auprès de la Fondation Spielberg.

Joan Ringelheim, Director, Division of Education and Oral History - Research Institute of the United States Holocaust Memorial Museum (U.S.A.) : (...) With respect to Spielberg, it's not the «Spielberg collection»; it's the Survivors of the Shoah Visual History Collection. Let me tell you, Alberta, what I've said to them - the Holocaust Museum accepts all kinds of interviews; bad interviews, good interviews,

excellent interviews, brilliant interviews. We produce bad ones, good ones, excellent ones, superior ones. Bad interviews can be evaluated. Bad interviews give you a lot of interesting information. So there is no way in the world that the acceptance by the Holocaust Museum - I don't know what Geoffrey Hartman would say or Joanne Rudof would say - is giving any approval ; and if I don't have the money to duplicate some collection, I'm not saying «I don't like what you have». I want everything. I would like to have there be some central location, in some way, whether it's on computer or whatever, so that we can study everything. There's no way in which the collection that the Survivors of the Shoah are doing is being said to be a great collection because we're accepting it. And believe me, if I were a member of that organisation and I heard some of the things that were said here, I wouldn't come here either, because there seems to be some sort of obsessive criticism of them. You haven't seen a lot of our interviews, I haven't seen a lot of your interviews. If we'd sit together, I'm sure we'd have a lot of problems with each other, and that would be very interesting (...).

Yannis Thanassekos : (...) Le problème majeur concernant Spielberg, c'est l'opacité devant laquelle nous nous trouvons, l'«absence de transparence», une opacité qu'on aimerait pouvoir percer. Si vous pouvez nous aider à cela, je crois que plusieurs choses sont éventuellement possibles (...).

Geoffrey Hartman : (...) Maybe I should add just one thing about Spielberg. I agree, Alberta, with Joan Ringelheim this much, that to accept the electronic transmission - and it's not yet clear, because everything has to be negotiated, that we will be in a position to do this - I don't think is in itself an *imprimatur* of what Spielberg is doing. It couldn't be. We do not know what is on those tapes. We have seen only a very limited

number. I fall back on the principle that in the end we should join electronically all the collections, that there shouldn't be any territoriality in this are whatsoever, and I see this as a step of joining electronically important collections. I hope this trend would continue, just as a trend should continue and is not yet sufficiently in place, that cataloguing procedures should be standardised so that the work of researchers in the future be made easier. It is an enormous pressure that the researcher has, who must confront - and how can he or she be guided ? - who must confront thousands of testimonies. Now, anyone who has seen only a few testimonies knows the pressure, the burden, the pain, as well as the interest which these testimonies exert. We will have altogether - Spielberg doesn't have 120,000 hours, my figure was meant to include all the efforts - if we have 120,000 hours, how are we going to deal with these ? So a good cataloguing procedure is obviously important, even if finally all of us will only become acquainted with 50 or 100, which may be all we can really manage.

Education et médias : la place du témoignage audiovisuel

Education and media : the place of audiovisual testimony

Yannis Thanassekos : (...) Madame Rudof a évoqué dans son intervention les dangers de simplifications en pédagogie. Je crois qu'il s'agit là d'un problème fondamental qui doit retenir toute notre attention. Nous avons réalisé récemment une enquête auprès d'un grand nombre d'enseignants pour tester

leur niveau de formation relativement à la Seconde Guerre mondiale et plus particulièrement concernant les crimes et génocides nazis*. Nous avons été stupéfaits de l'ampleur, parfois criante, des lacunes. Nous avons l'impression que dans leur grande majorité, les enseignants, y compris les jeunes enseignants, ne lisent plus d'ouvrages de fond relevant de leur discipline. Ils se nourrissent presque exclusivement d'émissions télévisées et des produits médiatiques en général : films, journaux, expositions, ... Or, en matière de simplifications, les médias se sont fait orfèvres et c'est par ce biais que les simplifications transitent à l'école. Certes, toute pédagogie oblige à des simplifications mais celles-ci, pour qu'elles soient pertinentes, exigent comme préalable une maîtrise de la complexité de la part de l'enseignant. Je crois qu'il faut prendre appui sur les témoignages audiovisuels pour initier les enseignants, avec des séminaires appropriés, à la complexité de cette matière, quitte à

établir avec eux, par la suite, des «modules» didactiques simplifiés.

Roger Simon : I just want to make a comment on education, and try to complicate matters a bit more in relationship to the issue of spectacle and cinematography. I think that there's, at least in North America, another form of entertainment other than the movies that we have to worry about a lot in relationship to how audiovisual testimonies are received, and that's talk-show television, which is a huge entertainment industry, highly organised around the giving of testimony in a very emotional way for the enjoyment of the viewers, and many millions of viewers watch this material. What's going to differentiate the receipt of audiovisual testimony from the receipt of testimony that's being given on daytime television constantly every day ? There's another dimension of education other than cinematography that we have to worry about and think through.

* N.d.E. : voir *Une enquête pédagogique, Bulletin trimestriel de la Fondation Auschwitz*, n° 58, Bruxelles, janvier-mars 1998.

Séance du Samedi 13 juin 1998 après-midi
Session of Saturday Afternoon, June 13th, 1998

Coordination des travaux
et discussions
sur le Cahier International.
Propositions rédactionnelles
et diffusion

*Coordination of the work
and discussions about the
International Journal.
Propositions concerning
the edition and the distribution*

Président :
Professeur Jean-Jacques HEIRWEGH,
*Doyen de la Faculté des Sciences Sociales, Politiques et Economiques
de l'Université Libre de Bruxelles*



De gauche à droite/*From the left to the right*: Monsieur Daniel Weysow, Collaborateur scientifique à la Fondation Auschwitz,
Monsieur Martin Schimrick, Collaborateur volontaire ASF à la Fondation Auschwitz,
Monsieur Jacques Rozenberg, rescapé d'Auschwitz.



De gauche à droite/*From the left to the right*: Mesdames Kim Davies et Marian Reed, Interprètes, Monsieur Yannis Thanassekos, Directeur de la Fondation Auschwitz.

YANNIS THANASSEKOS

Directeur

Fondation Auschwitz, Bruxelles - Belgique

Historisation et rapport existentiel à l'événement

Le Cahier international comme «milieu de mémoire»

Je tiens en tout premier lieu à remercier vivement mes collaboratrices, Anne Van Landschoot, historienne attachée à la Fondation, Carine Bracke et Nadine Praet, Assistantes administratives, qui assurent avec beaucoup de compétence et d'ardeur la coordination et la réalisation de cette nouvelle publication qu'est notre *Cahier international*. Je tiens à préciser qu'elles assument cette fonction particulière - dont vous mesurerez tous l'importance - à côté, et pour ainsi dire en dehors de leurs autres obligations professionnelles dans le cadre des activités de la Fondation Auschwitz. Sans leur apport, cette publication serait condamnée à rester une chimère.

Afin de mieux asseoir mes réflexions sur le rôle de notre *Cahier international* consacré à l'étude du témoignage audiovisuel, je

commencerai par me poser une première question d'ordre général : les recherches sur les crimes et génocides nazis ont-elles le même statut que celui que l'on attribue généralement aux recherches en sciences humaines ? Oui, bien sûr, dans la mesure où l'étude de ce domaine partage les mêmes soucis conceptuels et méthodologiques que l'on observe dans la plupart de ces disciplines (choix de sources, délimitation du corpus à étudier, analyse et critique des documents, construction d'hypothèses, modes d'administration de la preuve, etc.). Des spécificités surgissent toutefois dès lors que l'on accepte de saisir cette thématique à *la fois* comme «événement» et comme «acte mémoriel» - acte de témoignage. Ces spécificités se situent sur le plan de l'histoire et sur celui, plus général dans le champ des sciences

humaines, de la dialectique du sujet et de l'objet de connaissance. Je ne pourrai évidemment aborder cette double question que très brièvement afin d'introduire l'essentiel de mon propos qui porte sur le *Cahier international* comme *lieu* et *milieu* de mémoire.

Sur le premier axe, celui de l'historiographie à proprement parler, la spécificité de nos recherches s'enracine, me semble-t-il, sur une aporie majeure qu'aucune discussion n'a pu lever jusqu'ici. Je me permettrai de la formuler, pour faire bref, par une double question inclusive : existe-t-il des limites - au sens méthodologique du terme - dans le mouvement d'historisation du IIIe Reich et si tel est le cas, à quel degré de narrativité historique peut accéder la sphère événementielle des crimes et génocides nazis ? - sans qu'une telle narration ne se limite évidemment à produire de la documentation ou à réduire le processus historique à une simple succession de dates et de chiffres. J'ai rappelé dans mon intervention de jeudi la controverse à ce sujet entre Martin Broszat et Saul Friedländer. Je crois que ce débat reste toujours ouvert et que cette aporie persiste et persistera aussi longtemps que cette histoire demeurera *la nôtre*. Sur le deuxième plan, celui de la dialectique du sujet et de l'objet de connaissance, la spécificité de notre thématique est fonction des contextes interprétatifs d'une part, des perspectives des groupes impliqués dans la recherche de l'autre. Ces contextes sont, nous le savons, évolutifs, de même que les perspectives de groupes sont tributaires des positions générationnelles.

A bien observer les débats historiographiques des deux dernières décennies, les limites à l'historisation ne tiennent pas tant au caractère intrinsèquement singulier de l'événement lui-même - cette singularité n'interdit en rien l'historisation de pans entiers de l'histoire du IIIe Reich - qu'à la présence, encore marquante, d'un *rapport*

existentiel à l'événement. C'est, finalement, le seul obstacle majeur à une historisation accélérée du national-socialisme qui, à terme, pourrait déboucher sur une «normalisation» de son histoire et à une relativisation de ses crimes. Pour le moment ce *rapport existentiel* à l'événement se nourrit par la présence de la mémoire vivante des survivants, mémoire vivante qui résiste à la réduction de l'expérience vécue à une simple factualité. Ce même rapport existentiel a largement conditionné aussi le point de vue des chercheurs qui se sont occupés jusqu'ici de cette problématique puisqu'ils étaient, dans leur grande majorité, de près ou de loin, les «héritiers» directs de cette époque. Sous ce rapport nous vivons une période charnière et en cela cruciale. Nous nous situons d'une part au seuil de la disparition des derniers témoins et, de l'autre, au moment précis où une autre génération de chercheurs, fort éloignés de l'«innommable», est appelée à assurer la relève et à se pencher sur cette période.

La disparition inévitable des témoins entamera sérieusement cette résistance à l'historisation et ouvrira une brèche nouvelle dans les rapports déjà tendus entre histoire et mémoire. Certes, les témoins ont pris soin - c'est là d'ailleurs le sens du courageux combat qu'ils mènent, pour beaucoup d'entre eux, depuis la Libération - de laisser derrière eux de quoi alimenter une réflexion rigoureuse sur l'apport du témoignage dans la compréhension de l'événement, mais leur absence en tant qu'absence locutrice de ce qui a été vécu, créera un vide, le vide de cette parole qui nous faisait face. Dès lors qu'ils sont là et qu'ils nous font face, leur histoire peut devenir, d'une certaine façon, notre histoire. A travers eux, nous avons établi une relation existentielle avec l'événement lui-même. Leur présence, leur visage, leur parole nous rendent en quelque sorte contemporains d'une expérience que nous n'avons pas vécue. Alors qu'ils sont

toujours là, à nos côtés, nous habitons ensemble, bien que chacun avec son historicité propre, le même monde. Cette situation existentielle interdit aussi - c'est un problème fondamental me semble-t-il - d'instituer la parole du survivant et le survivant lui-même, en «objet» d'étude, propension propre à la dialectique du sujet et de l'objet de connaissance dans les standards scientifiques et académiques des sciences humaines. Dès lors qu'ils ne seront plus là, physiquement parlant, peu à peu leur histoire cessera d'être la nôtre pour devenir, précisément, *histoire*. Ils nous auront quittés. Le présent de la réflexion, de notre réflexion, ne sera plus nourri par cette présence qui assurerait la contemporanéité de l'expérience vécue et son possible partage. Certes, les matériaux audiovisuels que nous avons récoltés constituent sous ce rapport la source documentaire la plus appropriée pour suppléer à cette absence mais ils ne pourront en aucun cas la combler. Seul restera possible, grâce à ces matériaux, le partage de leur mémoire. Dans ce contexte nouveau toutefois, de sujet actif, la mémoire risque de devenir plus facilement «objet», objet d'étude avec son historicité propre. Cette réification ne sera pas sans conséquence sur notre rapport à l'événement. Les inhibitions heuristiques et interprétatives que la présence du trauma induisait, diminueront sans doute, mais, du même coup, les risques d'une appropriation spécialisée et donc mutilée de l'événement croîtront. Aussi, nos efforts, notamment à travers le *Cahier international*, doivent-ils tendre vers un double objectif :

1°) d'une part, démontrer concrètement que les sources orales et audiovisuelles que nous récoltons représentent précisément ce type de documentation susceptible de couvrir, dès lors qu'elle est rigoureusement traitée et analysée, les zones de l'événement qui résistent à l'historisation et à la narration historique -

bref, essayer de rendre à ces matériaux la dignité d'une documentation indispensable pour comprendre l'événement dans ses multiples aspects. Ici, nous le savons, le concours de plusieurs disciplines - chacune avec ses traditions et méthodes - s'avère vraiment indispensable ;

2°) d'autre part, assurer la continuité de la mémoire dont la fonction consiste précisément à inverser la ligne irréversible du temps. En effet, contrairement à l'histoire qui «passe» l'événement et le quitte, la mémoire reste, elle, toujours au-dedans, elle ne le quitte jamais, elle l'habite et lui donne vie au présent. La fameuse «histoire qui ne passe pas», c'est de la mémoire. La mémoire ré-injecte en quelque sorte de l'histoire dans le présent. Mais pour que la mémoire puisse accomplir ce travail, il faut qu'elle soit portée par des individus et des groupes qui l'élaborent, qui la font vivre et lui assurent sa permanence.

Cela signifie que notre *Cahier* ne peut se limiter à n'être qu'une simple publication académique, scientifique ou même didactique. Certes, il doit être cela aussi - j'y reviendrai - mais, par la nature même de son domaine, il ne pourra assurer ces fonctions qu'à la condition d'être en même temps un *lieu* et un *milieu* de mémoire : *lieu* d'analyse rigoureuse du témoignage d'une part, *milieu* d'élaboration et de transmission de la mémoire de l'autre. C'est ainsi et seulement ainsi que nous parviendrons à pérenniser, à travers les générations, la *relation existentielle* qui doit nous lier à l'événement.

L'articulation de ces deux tâches ne va pas sans difficultés. La première relève de la rigueur scientifique et donc de ses critères méthodologiques et déontologiques qui lui sont propres. La seconde en revanche relève de notre *rapport au monde* et au présent, rapport dont les critères ne sont pas du domaine de la science mais de la *conscience*.

Si la première tâche peut bénéficier, contre l'insensé même de l'événement, de l'appui de nos capacités d'intellection et des traditions scientifiques dans lesquelles elles s'exercent, la seconde tâche, celle qui relève de notre *rapport au monde*, est, en revanche, comme suspendu dans le vide. La perte de confiance au monde que nous a signifié l'événement Auschwitz, a mutilé notre conscience dans sa double dimension, politique et éthique. Que signifient la politique et l'éthique «après Auschwitz»? Comment (re)construire un rapport au monde, tourné vers l'avenir, sur les ruines des certitudes, des valeurs et des critères qui prévalaient jusqu'ici? Ces questions ne peuvent qu'affecter nos tâches pédagogiques, notamment quant à l'usage des documents audiovisuels que nous récoltons. Comment les utiliser pour redonner sens à la vie et confiance au monde?

Nous savons que sur ce double axe, de la connaissance d'une part et de la conscience (politique et éthique) de l'autre, les crimes et génocides représentent un véritable défi. Si, depuis longtemps, l'on a mis l'accent sur l'irréductibilité de l'événement à toute explication rationnelle - et par conséquent sur son caractère incompréhensible à l'aide des normes de pensée qui sont les nôtres au point, selon certains, de devoir s'abstenir de se poser la question du «pourquoi», toute *explication* risquant de se muer en *justification* -, ce n'est que tout récemment que l'on commence à s'interroger aussi sur l'op-

portunité même d'une pédagogie visant à transmettre la mémoire de la Shoah à travers l'école. Les arguments avancés ne manquent pas de poids. Ils se rapportent précisément aux conséquences traumatiques que pourrait avoir une telle transmission auprès des jeunes en voie de socialisation et de formation. Peut-on éduquer en transmettant une connaissance-mémoire dont la signification profonde est précisément cette perte totale de confiance au monde? Et si oui, qu'elles en seraient les conséquences probables auprès des jeunes qui doivent intégrer non seulement les connaissances disponibles - dont nous connaissons l'accélération - mais aussi la *normativité* qu'exige la vie en société?

Sur ce double terrain, de la connaissance et de la conscience, les enjeux sont donc énormes et les difficultés multiples. Notre *Cahier* doit devenir le lieu et le milieu où ces questions capitales pourront être affrontées, confrontées et discutées. Les articulations entre rigueur scientifique, fidélité à la mémoire et exigences éthiques, notamment au niveau pédagogique, ne sont pas données d'emblée. Elles doivent faire l'objet d'une discussion ouverte et sans a priori. Les matériaux sur lesquels nous sommes appelés à travailler sont exceptionnels non seulement en raison de leur contenu mais aussi parce qu'ils se situent à la croisée de ces trois problématiques.

ALBERTA STRAGE

Founding Chairman

*British Video Archive for Holocaust
Testimonies, London - UK*

Future Possibilities for the *International Journal*

Without having seen the first issue of the journal, it is somewhat difficult to comment*. Perhaps it might prove useful to examine possible negative aspects and then counteract the difficulty with possibilities to eliminate the problem.

One serious problem may be the *International Journal* may be of limited interest to those of us and our institutions who are present at this gathering. Therefore a positive aspect of this problem may be to broaden the scope of the contributions. Perhaps a survey of the recipients of the first issue could be made to determine other possible recipients. For example, have we sent copies to all the relevant university and

secondary school departments who might have an interest ?

Another concern may be that some of the material may be already available in other sources. We therefore may be accused of publishing a journal that is not adding anything new to the state of the art. We could counteract this by insisting that the journal contain material that has neither been published or presented before at any other venue. We could also create a special area of interest for each issue, e.g., testimonies of survivors from a particular camp, or of those who were in hiding, etc.

We may be accused of simply adding yet another Holocaust journal to the myriad

*Editor's note : The first number of the *International Journal* was printed in June 1998. The members of the Conference have not been able to receive it before Thursday, June 11 th, the first day of the Meeting.

of those that already exist. Having never undertaken a survey of those already existing, I am unaware of what already exists. However, if this criticism is valid, perhaps we could print occasional papers on particular subjects as opposed to a traditional journal. We could also perhaps commission monographs from well respected journalists on particular subjects when the occasion to do so arrives.

Have we made a survey of the journals that are already published by the various Holocaust Museums, i.e. Yad Vashem, the U.S. Holocaust Museum and the various universities that might have Holocaust study departments, i.e. Brandeis University in the United States, the University of London and Yarnton Manor in England to determine what might be a missing niche which we might fill ?

Have we considered publishing monographs of the testimonies of the survivors we have already interviewed ? It seems to me this would be a welcome addition to Holocaust literature in general, of great interest to Holocaust survivors who would like to see their testimonies in print to distribute to

their children, grandchildren and friends who have not undergone such experiences, and perhaps of interest to secondary schools who are attempting to teach the Holocaust. Stephen Smith, the Director of Beth Shalom in Nottingham, England has successfully published several monographs and might be consulted if this would be considered as desirable.

Are we confident that we will have access to sufficient general material to ensure the continual publication at least in the near future of the *International Journal* ? If not, from what sources do we anticipate contributions ?

Although I have yet to see the first *International Journal*, I congratulate all who conceived, developed, collected and distributed the inaugural edition, wish it well and best wishes for its continued success in whatever form that may be. It is a privilege and honour to have contributed to the first edition.

MANETTE MARTIN-CHAUFFIER

Présidente de la Commission Audiovisuelle

Fondation pour la Mémoire de la Déportation,

Paris - France

Quelques thèmes de recherche ouverts par la juxtaposition des divers témoignages de rescapés

Plus de 500 heures de témoignages ont déjà été accumulées pour la vidéothèque «Mémoire Vivante» de la Fondation pour la Mémoire de la Déportation.

Pour quelle exploitation ?

Je vous l'ai dit au dernier colloque en 1996, cet immense matériel est une mine qui intéressera forcément les historiens, les chercheurs, les romanciers même, qui seront amenés à travailler sur elle. Aujourd'hui peut-être pas, mais dans vingt ans, dans cinquante ans sûrement pour des travaux dont nous n'avons sans doute pas idée. C'est la première fois dans l'histoire du monde qu'un matériel sur un événement historique de première importance réunira des témoignages multiples par des hommes et des femmes qui l'ont vécu eux-mêmes.

Imaginez les «Grognaards» rescapés racontant en vidéo la Bérézina.

Mais en attendant ?

Denise Vernay nous a dit ce matin qu'un certain nombre d'éléments de notre vidéothèque avait été utilisé pour le CD-Rom de la Fondation. De cet usage précis je tire deux observations :

- La première est que l'utilisation de films ou de vidéos ne peut être, dans un CD-Rom, qu'extrêmement limitée : c'est un matériel qui pèse trop lourd dans la mémoire du CD-Rom et qui ne peut servir pour le moment - en attendant d'autres techniques connues mais pas encore courantes en Europe - qu'à doses homéopathiques.

- La seconde est que le matériel de la vidéothèque doit obligatoirement être pris tel quel. Je m'explique. Ces témoignages peuvent difficilement appuyer une thèse préconçue. Si l'on veut exprimer une notion précise sur la déportation mieux vaut le dire comme on l'entend plutôt que d'utiliser des témoignages tournés en toute liberté, selon le principe de la non-directivité, témoignages qui ne viennent pas forcément comporter la théorie que l'on souhaite exposer.

Essayons d'être très pragmatique.

En fait il paraît que ce matériel dense et extrêmement varié sera idéal pour réaliser des montages didactiques destinés aux écoles. Un jour les déportés ne seront plus là pour témoigner. Des films pourront les relayer. Mais c'est un travail important qui exige de vrais moyens financiers et une réflexion approfondie que la Fondation, aujourd'hui, n'est pas encore en mesure d'aborder.

Mais il semble que le *Cahier International* pourrait être le support et l'occasion d'une mise en chantier économique de cet objectif là. Un travail d'approfondissement peut très bien être réalisé sur le papier seulement. Cela permettrait de mûrir, sans dépenses réelles, le projet ultérieur.

Avec le matériel déjà en notre possession tous les thèmes de la déportation peuvent être non seulement abordés mais traités au fond et avec une diversité réelle. Car c'est ce qui apparaît d'évidence quand on prend connaissance des témoignages rassemblés : chaque déporté a son expérience propre et la juxtaposition de ces expériences aboutit à une variété et une richesse étonnantes.

Le plus simple est donc d'imaginer des montages transversaux qui rapprocheraient les expériences et qui permettraient d'aborder sous de nombreux aspects la déportation et de passer en revue sa diversité.

Les sujets tombent sous le sens :

- L'arrestation. Celle d'un jeune juif arrêté lors de la rafle du Vel d'Hiv n'a pas grand chose à voir avec celle du jeune militant communiste abattu un 6-35 à barillet à la main parce qu'il s'apprête à voler, dans le bois de Boulogne, la sacoche d'un officier allemand. Gravement blessé aux jambes, il n'a plus qu'une obsession en tête : la police va lui « piquer » la tablette de chocolat qu'il y a dans sa poche...
- Le grand voyage raconté par différents témoins et dont certains récits sortent tout à fait de l'ordinaire : exemple : Gisèle Guillemot, jeune N.N. condamnée à mort pour terrorisme, est transférée avec une camarade de son âge à la prison de Lubeck en wagon de 1ère classe par deux officiers S.S. au cours d'un voyage de plusieurs jours qui passe par Cracovie, Dantzig, avec le soir de Noël, une pause surréaliste sur une plage nordique en compagnie de deux anges gardiens, très « gentlemen »...
- L'arrivée, la découverte des camps, les blocks, la faim, le tatouage, la solidarité ou non-solidarité, les appels, le froid, la faim, la saleté, les marches de la mort, le Lutétia, la culpabilité du retour : cent thèmes peuvent être efficacement traités dans la diversité la plus complète.

* * *

Après cette première proposition pour le *Cahier International*, une seconde proposition viserait à utiliser les 4.500 questionnaires reçus par la Fondation grâce aux Fédérations, aux Associations et aux Amicales et remplis par les déportés volontaires pour témoigner.

Les questionnaires passent en revue les lieux et dates de naissance, les professions exercées par le déporté ou ses parents au moment

des arrestations, les professions actuelles, les circonstances de l'arrestation, les organisations d'appartenance des résistants (partis, mouvements politiques, réseaux, etc.), les conditions d'internement (jugement, condamnation, lieux de détention), les différents paramètres de la déportation (catégorie, matricule, convoi avec lieu et date de départ), l'itinéraire de captivité hors de France (camps, kommandos, prisons, dates de début, date de la fin), les circonstances de la libération, du retour, les conditions particulières de toutes ces déportations, etc.

Autrement dit 4.500 fiches qui sont une mine de renseignements et pourraient donner lieu à des études statistiques ou sociologiques extrêmement diversifiées.

Les récits eux-mêmes faits par les déportés pourraient également permettre certaines études scientifiques.

Ainsi l'observation des temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin telles que celui-ci les rapporte sont assez révélatrices.

Un témoin comme Claude Bourdet par exemple ne privilégie aucune période particulière de sa vie et accorde une place quasi égale aux différents temps de sa vie : sur 142 minutes de récit, 54 minutes sont consacrées à la déportation soit 40% du total. Dans l'ensemble, une narration équilibrée : 33 minutes pour rapporter sa vie avant son entrée dans la Résistance, 31 minutes à la Résistance elle-même, 54 minutes à la Déportation et 26 minutes consacrées à ses activités après '45, c'est pourquoi les historiens voient en lui un «grand témoin» qui a l'habitude de s'exprimer et de retracer sa vie.

A l'inverse Jacqueline B., déportée à 13 ans, parle peu de sa vie après son retour. Mais la déportation influence l'ensemble du récit depuis l'enfance jusqu'à nos jours. De son enfance, il ne subsiste que les signes avant-coureurs de ce qui va se produire. Et son

récit de sa vie après-guerre continue d'être conditionné par cette expérience. Elle tente d'expliquer son silence. Elle n'a jamais rien raconté ni à sa famille, ni à ses amis, ni à ses collègues de travail. Son témoignage est court (2 heures) et alors qu'elle a toujours souhaité occulter cette partie de sa vie, tout son récit montre à quel point elle a été déterminante, définitivement obsédante.

* * *

Troisième proposition pour le *Cahier International* : le récit et l'étude approfondie des expériences extraordinaires que certains déportés ont vécues. Sur 67 témoignages, dix à douze sont tout à fait exceptionnelles. J'en citerai rapidement quatre :

• Edith Davidovici

Déportée de Lyon à Auschwitz. Le 24 décembre 1943 elle se rend au Revier. La gynécologue lui dit «si tu n'as pas cet enfant, tu en auras d'autres, je te le garantis».

Le 25 décembre à 6 heures du matin, elle accouche d'un garçon de 4 kilos. La gynécologue lui répète «tu en auras d'autres». Elle s'endort. A son réveil, elle demande «où est mon enfant ?». Il est mort. La gynécologue l'a tué. Elle lui dit «sors tout de suite. Il va y avoir une énorme sélection».

Edith revient au block et recommence à travailler..

• Stéphane Hessel

Navigateur dans la RAF, appartient au B.C.R.A, reçoit comme mission d'être parachuté en France pour réorganiser le réseau des opérateurs radio en vue de préparer le débarquement.

Est arrêté au cours d'un rendez-vous avec un opérateur radio qui a trahi - Avenue Foch -. Est transféré avec 18 parachutistes anglais à Buchenwald où ils arrivent le 12 août 1944.

Les Allemands décident de prendre tous les nouveaux arrivés. Lui est sauvé grâce à l'initiative d'un chercheur de l'Institut Pasteur qui fait à Buchenwald des recherches sur le typhus et grâce à la complicité d'un Kapo à qui on a promis la vie sauve après la libération : il entre au block des typhiques et prend l'identité d'un mort de la nuit, Michel Boitel, le jour même de son 27ème anniversaire.

• Jean-Baptiste Chevallier

«Savoyard, montagnard», déporté à 21 ans d'abord à Dachau, puis à Mauthausen, enfin à Loibl-Pass, le célèbre tunnel tout proche de la Yougoslavie.

Quand il arrive là : bonheur. Il retrouve «sa» montagne et décide immédiatement de s'évader. C'est, dit-il l'appel de la montagne auquel il ne peut résister. Il essaye d'abord de soulever et de passer à l'aide d'une planche sous les barbelés et se rend compte qu'il ne réussira pas ainsi. Alors un soir où la nuit tombe, où il pleut, où les S.S. ont leurs pèlerines et leurs fusils bouchés, il part. Pas vers la forêt mais vers le camp, les Allemands lui tirent dessus et le blessent au cou. Il se jette à plat ventre. Les S.S. ne lui courent pas après, le croient sans doute mort. Quand la nuit est là, très vite, il rejoint

la forêt et file dans la montagne. Après de multiples aventures, il rejoint les partisans de Tito et se bat avec eux jusqu'à la fin de la guerre.

L'appel de la montagne...

• Marie-José Chombart de Lauwe

Embauchée au Revier de Ravensbrück, où elle s'occupe des bébés qui viennent de naître. Elle a la responsabilité de 40 enfants. Les accouchements ont lieu à la lueur d'une bougie. Les langes sont des chiffons. Les biberons, des petites bouteilles. Les tétines, des doigts coupés de gants de caoutchouc. Le matin, on emmène les bébés morts. Marie-José adopte une petite Polonaise Barbara qui meurt aussi. Une expérience horrible qu'elle raconte avec une incroyable tendresse.

* * *

Voilà. Ce ne sont là que quelques galeries ouvertes dans cette grande mine que représente le recueil des témoignages que réalise la Fondation pour la Mémoire de la Déportation.

IZIDORO BLIKSTEIN

*Directeur de Recherches sémiotiques
et linguistiques sur le témoignage audiovisuel
Centro de Estudos Judaicos
Associação Universitaria de Cultura Judaica,
São Paulo - Brésil*

The thematic Prospectives and the Role of *Cahier International* for the Development of interdisciplinary Studies of the Testimonies of Nazi concentration and extermination Camps Survivors

Auschwitz Foundation can (or should) have two voices. The first voice is that one of the survivors, a tough and emotion-filled voice, forever recorded in the audio-visual documents produced by the Foundation. The second voice, apparently more distant, would be the one of study and reflection on not only the survivors' testimonies, but also the interdisciplinary context which surrounds the concentration universe : history, geography, art, sociology, ethics, psychology etc.

In my view, *Cahier International* should assume this second voice in order to try and explain the almost inexplicable, the almost inexpressible : the pain, the suffering, the «industrial» death and most of all - which was the biggest originality in Nazism - the policy of prisoner annihilation even

before they entered the gas chambers. This role of *Cahier International* seems very pertinent to me, even indispensable, given the resumption of Nazi ideology in certain places throughout the world. Nazism, as we all know, has survived the defeat of Germany and is more alive than ever. The power and influence of Revisionist message is not at all negligible. To fight it, we can make use of several means : application of repressive laws, repression itself - which always arises ethic problems - or use an educational approach : clarification, debate, reflection on citizenship rights, demonstration of racist speech and utilization of discriminatory stereotypes in society and work. *Cahier International* can have this educational role.

Therefore, I would like to propose a project of an interdisciplinary thematic organization :

«*The testimonies of concentration and extermination camps survivors and...*

1. History
2. Geography (Demography)
3. Sociology
4. Anthropology (study of different cultures of the Diaspora)
5. Art (Literature, cinema, theatre, painting, music etc.)
6. Medicine (The Eugenics issue)
7. Industrial and mechanical engineering (construction of gas chambers and crematory ovens)
8. Ethics
9. Psychology and Psychiatry
10. Linguistics and Semiotics.

DISCUSSION

Josette Zarka : J'ai l'impression de trahir mes interviewés si j'ai un manque par rapport à mon discours. Lors de ma communication, je n'ai pas suffisamment insisté sur la proximité topologique et la proximité psychologique. Je vais relire un passage : «La proximité affective qui requiert une certaine distance entre les personnes permet de catalyser même si l'on se ressert pour se tenir chaud, pour se soutenir durant les appels. On maintient toujours une distance symbolique». J'ai un exemple : des femmes m'ont fait part d'un esprit de partage égalitaire entre des personnes qui avaient institué une rotation pour les places du milieu et celles des extrémités dans les châlits. Cela me paraît être un exemple où le rite pouvait métaphoriquement indiquer un respect du territoire de chacun même si on était obligé de l'empiéter.

Maintenant je voudrais revenir à ma conclusion sur les femmes et la maternité. Les mères ne parlent pas de leurs enfants. Les célibataires

ne parlent pas de leur mère. La douleur et l'inquiétude à leur égard sont trop fortes. Mais cette question de la filiation mère/enfant est omniprésente et les réunit. Chacune peut grâce aux autres se réfugier imaginairement dans le giron maternel ou bien le représenter pour les autres. Chacune dans le groupe est l'amie, la sœur, la mère et l'enfant de l'ensemble et le groupe est le groupe en entier. Le groupe est un imago-parental maternel. Et ce qui est très important, c'est que les gens utilisent le «nous» avant le «je». C'est une caractéristique linguistique de ce groupe. Ils disent «nous» avant «je» (...).

*

Gervais Munyankindi, *Consultant* : Je représente l'association IBUKA - Mémoire et Justice. C'est une association qui s'occupe du génocide des Tutsis au Rwanda. J'ai pris le micro malgré le fait que je m'étais promis que je sortirais d'ici sans parler...

C'est la première fois que je trouve un lieu, un endroit qui me permette de remettre de

l'ordre dans mes idées sur la question du génocide juif que je suivais passivement par la lecture. Pour la première fois, j'ai suivi cette question activement et avec des personnalités qui ont un talent remarquable. J'éprouve aussi pour la première fois un certain sentiment envers les rescapés. On éprouve un sentiment de victoire contre l'idée même de l'extermination. C'est une entreprise qui est vouée à l'échec parce que survivre c'est possible.

Je voudrais aussi remercier la Fondation Auschwitz. Vous avez tellement le souci de la perfection ! Mais peut-être avez-vous aussi besoin d'entendre le commentaire d'un témoin qui vous a visité occasionnellement. Le travail que vous faites est remarquable et nous le considérons comme un patrimoine d'acquisition pour l'humanité. Il faudrait peut-être trouver les moyens de rendre ce travail plus accessible pour éviter, par exemple, le phénomène Goldhagen qui a écrit pour sa génération, pour les jeunes, ceux qui n'ont pas nécessairement accès à des spécialistes. Les critiques ont montré qu'il y avait un besoin de diffusion, d'actualiser ce besoin de faire connaître.

Je termine par un souhait. Toutes les questions que j'avais ont trouvé leur réponse mais il en reste, bien entendu... Par exemple, une question très très dure vu le pays d'où je viens... Quelqu'un disait : «Tromper cela passe encore mais se tromper, c'est très grave». Je fais allusion ici à un conflit de mémoire, la mémoire de ce qu'on nous avait enseigné : «Plus jamais cela» et cela se passe encore... On s'est donc trompé, c'est un grand mensonge et cela constitue une question très difficile. En guise de conclusion, je comparerai l'entreprise du génocide au cafard : quand vous l'écrasez, les oeufs s'éparpillent partout et ils résistent aux insecticides... Je pense qu'ouvrir le travail que vous faites permettrait aussi d'attaquer ces «spin-offs», ces génocides...

Vous avez accordé de l'attention aux négationnistes. C'est une arme à double tranchant. Chacun sait que la punition du menteur est qu'il finit par se retrouver seul, plus personne ne le croit. Tout ce que mérite le négationniste, c'est d'être combattu par tous les moyens.

Coordination des différents programmes audiovisuels : l'évolution du *Cahier International* et des Rencontres sur le témoignage audiovisuel

The coordination of the audiovisual projects : the development of the International Journal and of the Meetings on the audiovisual testimony

Yannis Thanassekos : (...) Je voudrais faire une première remarque par rapport au *Cahier International*. Au début de mon intervention de ce samedi, j'ai parlé du danger d'une distanciation réificatrice par rapport au témoignage des rescapés, distanciation qui dès lors que les témoins ne seront plus là, ferait des témoignages un pur objet d'étude. Je pense que nous avons eu lors de cette Rencontre des exemples donnés par des collègues qui ont démontré précisément qu'il est tout à fait possible d'éviter cette «réification». Je pense notamment à Mesdames Zarka et Tarsi qui ont touché des problèmes fondamentaux et essentiels avec une rigueur absolument remarquable, sans pour autant opérer cette

réification qui, je pense, est, tout de même, le propre des recherches en sciences sociales.

Je voudrais par la suite répondre à Madame Strage concernant sa communication et ses commentaires sur le *Cahier*. A ce propos, je souhaiterais ouvrir ici une petite parenthèse : Monsieur Paleari a parlé hier dans sa communication du «Cahier de la Fondation Auschwitz». Je tiens à préciser en présence de toutes les équipes qui sont ici, que ce n'est pas un «Cahier de la Fondation Auschwitz». C'est un *Cahier* qui est publié par les éditions de la Fondation Auschwitz mais qui appartient - ainsi que l'a précisé le Président dans la préface du premier numéro - au réseau en tant que tel : il y a un comité de rédaction international entièrement autonome, il y a aussi des correspondants à l'étranger qui alimentent ce *Cahier*. C'est une publication qui appartient à nous tous et se place sous notre responsabilité commune.

Concernant maintenant l'intervention de Madame Strage, je crois qu'il ne faut pas confondre deux choses : il existe des publications soit d'ordre général, soit spécialisées. Notre Fondation a son propre bulletin trimestriel où nous publions une multitude d'études sur des problèmes qui nous préoccupent. Ici, il s'agit d'une revue entièrement consacrée aux témoignages audiovisuels et, à ma connaissance, je ne pense pas qu'il existe une autre publication qui soit spécialement et entièrement consacrée à ce domaine. Il y a certes des revues incluant des articles concernant l'audiovisuel, comme notre bulletin où nous avons traité du problème, mais, à ma connaissance, le *Cahier International* est jusqu'à présent l'unique publication où l'ensemble des contributions traite exclusivement de l'étude du témoignage audiovisuel.

Faut-il élargir le comité de rédaction à d'autres personnes ou d'autres institutions qui seraient prêtes à collaborer à cette dis-

cussion ? La réponse ne peut être, bien entendu, que positive. S'il y a d'autres institutions, d'autres personnalités ou personnes, chercheurs isolés ou non, qui souhaitent contribuer à ce *Cahier*, soit au comité de rédaction, soit comme correspondant, soit par des contributions, cela me semble aller de soi.

(...) J'aimerais par ailleurs revenir très brièvement sur le problème de Spielberg : si des collaborateurs de Spielberg sont prêts à collaborer au *Cahier International* - avec évidemment le fait de s'exposer à une critique mutuelle comme nous le faisons tous - je n'y vois absolument aucun inconvénient...

Roger Simon : (...) My comment has to do with what Yannis said in his presentation to us about the *Cahier*, because I think his remarks lead us in a very interesting and potentially polemical - in a good sense - direction, in distinguishing between the *Cahier* as a *milieu d'histoire* and as a *milieu de mémoire*. They're two very different purposes, and if we try to make a distinction, I think it would be a very useful source of conversation. I would very much favour a journal that was a *milieu de mémoire*, very different from, say, *Holocaust and Genocide Studies*, which I view as a *milieu d'histoire*. The topic of the memory and the fact that the problem of memory is not over when there are no survivors left will continue and be the main focus and topic of the question of what is going to be done with the testimonies that are collected. This would give a unique definition to the *Journal* that would make a very important contribution internationally.

Yannis Thanassekos : (...) Je crois que la formule du *Cahier International* que nous avons adoptée, c'est-à-dire des contributions parfois très spécialisées sur les témoignages audiovisuels et tout ce qui peut être connexe comme, par exemple, la communication de notre ami Jacques Walter de

l'Université de Metz sur les témoignages audiovisuels à la télévision, est la bonne formule.

Je crois aussi, et c'est important me semble-t-il, que les colonnes du *Cahier* deviennent le lieu d'une véritable discussion, c'est-à-dire que des articles et des contributions se répondent. Il faut que les thèmes ou les pistes de recherches qui se dégagent de notre travail sur le terrain se reflètent dans cette publication spécialisée. Du point de vue de la diffusion, chaque équipe nationale doit en devenir le véhicule auprès des personnes qui travaillent dans ce domaine et avec lesquelles nous ne sommes pas en contact et seraient prêtes à rentrer dans le réseau que nous avons constitué depuis notre première Rencontre en 1994. Les représentants qui se trouvent ici devraient donc diffuser le *Cahier* autour d'eux non seulement pour le faire connaître mais pour solliciter des contributions.

J'ai parlé dans mon intervention de ce samedi de la séparation entre histoire et mémoire. Je crois qu'effectivement il y a une différence, mais je ne crois pas qu'il faille les séparer. Toute mon intervention consistait à dire quel type d'articulation il faut assurer entre les deux. Je crois que la réification ou l'objectivation ne concerne pas que le savoir historique. Cela concerne toutes les disciplines des sciences humaines. La réification du témoin et de sa parole ne passe pas seulement à travers l'histoire en tant que discipline ; elle peut passer aussi à travers la sociologie, la psychiatrie, la psychologie, l'analyse littéraire. Je crois qu'il faut que les sciences humaines trouvent une autre modalité pour approcher cette expérience humaine, un autre type de rapport interdisciplinaire que celui que nous connaissons et qui n'est souvent qu'une juxtaposition des différentes disciplines. Je crois que le *Cahier* doit justement devenir le lieu où l'on discute ces nouveaux rapports à la connaissance aux-

quels Auschwitz nous oblige - je parle d'Auschwitz au sens emblématique du terme. Comment peut-on construire un autre rapport au savoir, un nouveau rapport auquel l'événement en lui-même nous oblige ? Si on sépare radicalement la démarche scientifique du rapport existentiel qui nous lie à l'événement, nous risquons justement de verser, d'une part, vers une spécialisation toutes disciplines confondues et, d'autre part, vers une mémoire qui se tétanise, qui se ritualise de plus en plus, qui se sacralise (...).

Baron Paul Halter : (...) Notre Directeur a très justement déjà dit qu'en tant que Président de la Fondation Auschwitz, j'avais assumé le premier numéro du *Cahier International*. Toutefois, pour rejoindre un peu ce que disait Madame Strage, je crois que ce *Cahier* ne doit pas être le «Cahier de la Fondation Auschwitz» mais de toutes les organisations qui, depuis la première Rencontre, participent à nos activités. Je crois qu'il faudrait que les autres parties participent à la constitution et au financement de ce *Cahier*. Je ne crois pas pour autant qu'il faille que ce soit l'or de Moscou ni l'argent d'Israël, ni les US dollars qui financent ce genre d'activité. Moi, en tant que Président de la Fondation Auschwitz, je suis responsable de ce que je fais. C'est très agréable de se rencontrer tous les deux ans. J'ai beaucoup de plaisir à retrouver Monsieur Hartman mais j'aurais voulu et espéré que ce soit l'Université de Yale qui nous invite à venir assister à la prochaine réunion de nos équipes. Je me rendrais également avec beaucoup de plaisir à Cambridge ou à Oxford rejoindre Madame Strage...

Geoffrey Hartman : First, I want to say that my feeling towards Paul Halter is reciprocal ; I am always pleased to see him. I am also pleased that the Belgian franc is as strong as it is, and I would not want to have that fact changed. I cannot plead that the

US dollar is not strong, but unfortunately, by the time it reaches Yale University it seems to have weakened, so there is always a problem of financement. But I want to assure him personally, as well as Yannis, if there is a chance of inviting le Baron and Yannis to Yale, we will host them as well as they hosted us - and I guess this is the time for me to thank all of you personally for your hospitality.

I really have very little to say. I too was moved by many of the presentations, especially those already mentioned, that managed to describe the survivor's or deportee's experience without distancing it, in which what we sometimes call the meta-language or the scientific language did not interfere with the experience. I think this is extremely important. I also would like to say to Yannis, and perhaps to everyone - while I agree that the focus of the new *Cahier International* - and there is no other journal like it at the moment - should be audiovisual, I don't see how it can exclude *témoignages* in general. That is, if there does come to us a conceptual article on testimony, even if it is not focused on audiovisual testimony, I would hope that the editorial board would consider it very seriously. Now, in general, obviously the category of «testimony» is still stronger than «audiovisual», but we happen to be mainly interested in the audiovisual aspect. But I just wanted to add that the idea of testimony and what happens in testimony should not really be secondary to the audiovisual medium.

Nathan Beyrak : (...) One thing is, I think, missing in the *Cahier*, and that's translation. I know it's costly, and I know it's not simple, but more consideration should be put on the question of translation (...).

A short comment on this conference, if you will allow me. Like the last two times, I'm sure that like everybody I feel that sitting here and listening I learned a lot. But I think

that we could learn even more if we improve the method by which the conference takes place. I want to say something quite similar to a comment which was said, I think, at the end of the last conference. Three days is a very long time. Sitting three days and hearing presentations is sometimes difficult. I'm not sure everything we heard should have been presented in this way. We are asked to submit our papers beforehand. Sometimes, if a paper is a report about an activity, then we could have had this report before we came to the conference, and then we could devote the time here to further analysis, to in-depth elaboration. I'm not sure that hearing reports is the right thing to do in this conference. On the other hand, what we miss here is the opportunity to go in depth in workshops. We heard at this conference about, let's say, the family issue. The family issue could have been a very interesting workshop, where many of the participants at this conference could have contributed to this issue. But the way this conference is organised makes it impossible. So I'm sure Anita, who raised this issue, and all of us, would be very happy if we could get more from the participants, but it's impossible. So, if any other conference takes place - and I hope it will - in Newhaven and in Brussels, then I think at least some of the conference should be devoted to workshops.

And about showing films - we saw excerpts from two films at this conference, and we saw them only because one of the lecturers was missing. We saw them in a way which made it impossible really to get the feeling of the film. I think a film is a unit which should be presented in its full length, and not a piece here and a piece there, which doesn't do justice to the film and to the audience. I think that as we are dealing with audiovisual material, some of the time at such a conference should be devoted to viewing mate-

rial, and then we should be able to view it properly, fully and translated. For the time being, I will stop here - but not before thanking all the people who were involved in enabling this conference for doing it !

Jean-Jacques Heirwegh, *Président de séance* : Je pense que vos suggestions seront bien entendues par les nombreux bénévoles ici présents...

Yannis Thanassekos : (...) La question de la traduction des textes dans le *Cahier* serait en effet formidable si on avait les moyens de pouvoir traduire toutes les contributions en anglais et en français mais c'est quelque chose d'absolument exorbitant du point de vue financier. Nous allons peut-être essayer de constituer autour de nous une équipe de traducteurs bénévoles qui pourraient justement nous aider. Je crois que cette possibilité existe effectivement grâce au capital de sympathie dont dispose notre Fondation. Seulement il faut que les textes nous arrivent plus tôt que d'habitude étant donné que les traductions nécessitent un certain temps.

(...) En ce qui concerne les propositions de changement de notre mode de fonctionnement, je ne crois pas qu'on a fait des mauvais choix jusqu'ici et si de nouveaux choix s'imposent, c'est parce qu'il y a eu un certain nombre de maturations grâce à nos deux Rencontres précédentes. Lors de la Première Rencontre, nous avons surtout montré des extraits de nos travaux. Lors de la Deuxième Rencontre, nous avons davantage parlé de méthodologie parce qu'il était aussi nécessaire de le faire. Je pense qu'avec cette Troisième Rencontre, nous sommes arrivés en quelque sorte à achever un travail qui était dans ses formes absolument nécessaire pour se reconnaître mutuellement dans un grand nombre de domaines. Il va de soi qu'il faudra essayer d'organiser la Quatrième Rencontre tout autrement. Premièrement, il faudrait que les textes des communications soient envoyés le plus tôt

possible aux organisateurs techniques - environ un ou deux mois avant la Rencontre - pour qu'ils puissent être traduits, envoyés aux participants avant la Rencontre de sorte que l'on puisse directement, soit sous forme d'ateliers, soit en séance plénière, discuter des différentes contributions et expériences. Cela signifie une certaine discipline de la part des participants pour respecter les délais convenus. J'ai l'impression que dans ce sens, le *Cahier International* peut être un outil, c'est-à-dire, que rien n'empêche que des résultats partiels d'une enquête - par exemple celle de Madame Tarsi sur le problème des familles et du dilemme - puissent être publiés dans le *Cahier* avant la Rencontre, de même que pour les autres recherches en cours. Ces textes alimenteraient alors directement les discussions (...).

Joan Ringelheim : One thinks that there'll be time for discussion and there often isn't. I think among the things to think about, whatever other methodologies or structural changes one would make, two might be considered easy and simple to identify. One is - do not have that many people speaking per day, because you cannot have conversation. Two - you cannot have conversation if you face each other's backs. We said this the last time. We must be able to look at each other. We cannot have interchange this way. So I would think - I don't know what it means for translation services, because many of the rooms with that do not do something like this - but maybe one can find some place to transform the space, because the space changes how we can communicate with each other. I also think it might be helpful if we have a set of problems that are more specifically identified, so that we can have either workshops or a plenary - we are not a huge group - where we can discuss specific issues in depth for a longer period of time and not

wait for the entire day before we try to remember our questions (...).

Yannis Thanassekos : Je voudrais revenir sur une proposition faite par Monsieur Hartman sur un projet auquel j'avais réfléchi également et que j'espère pouvoir réaliser durant l'année prochaine : faire retémoigner certains témoins, reprendre les mêmes interviews que nous avons faites mais à rebours. Je crois que c'est très important sous plusieurs rapports, notamment du point de vue de l'évolution de la mémoire de notre propre évolution en tant qu'interviewers. Une autre proposition que j'ai à vous soumettre et qui pourrait prendre corps à l'intérieur du *Cahier*, c'est de prendre une thématique ou une piste de recherche et d'essayer de la faire travailler par plusieurs équipes à partir de leurs matériaux propres qui diffèrent selon leur localisation, leur histoire, leur tradition, et de confronter les résultats de ces enquêtes. Je crois qu'une telle recherche collective pourrait engendrer des résultats remarquables, notamment du point de vue des traditions nationales et locales qui déterminent en grande partie le processus testimonial (...).

Des relations entre témoin et interviewer

The relationship between survivor and the interviewer

Jacques Rozenberg, rescapé : Que peut faire le témoin lorsqu'il y a incompatibilité entre un interviewer et un interviewé ? Ayant été moi-même souvent interviewé et assistant parfois à des interviews d'autres témoins, je sais que cela arrive fréquemment et beaucoup plus qu'on ne le croit.

Une autre question : A l'heure actuelle, vu l'âge des interviewés et considérant les 50 années post-concentrationnaires, ne risquez-vous pas de rencontrer une mémoire figée soit par le silence, soit par la répétition sans remise en question de cette répétition ? Et même, d'une certaine façon, devant une mémoire devenue décorative dans l'embellissement de soi-même ? (...)

Geoffrey Hartman : Peut-être, Monsieur Rozenberg, pourriez-vous un peu développer cette question de l'incompatibilité entre l'interviewer et l'interviewé ?

Jacques Rozenberg : J'ai assisté à des séances où il n'y avait pas de communication entre ces deux personnes, c'est-à-dire que les questions de l'un et les réponses de l'autre ne coïncidaient pas. Il y avait cette sensation de «il ne me comprend pas», l'autre ne sentant pas ce qui se disait. C'est arrivé souvent. J'ai même subi de nombreuses interviews avec différents interviewers qui n'étaient pas préparés. Je crois qu'il ne faut pas que n'importe qui interviewe mais des gens préparés.

Joanne Rudof : I really am disturbed when I hear about cases like that, because it simply shows that the interviewer preparation has been inadequate. If the interviewer is not trained to listen to what's happening, then it's not even a question of personality ; it's a question of inadequate preparation. I cannot tell you that every Yale interviewer is adequately prepared and every Yale interview goes swimmingly well. But we work in teams of two, and that helps ameliorate the possibility of a personality conflict, because you may not have one good match in terms of personality, but it certainly won't happen with two. But I really believe, if the interviewer is trained to listen, then that won't be a problem. And if there's inadequate training, it doesn't matter at all what kind of personality anyone has. If they're not

adequately prepared, it won't work ; it's all in the preparation.

Denise Vernay : J'ai été interviewée et souvent sollicitée mais je refuse maintenant depuis que j'ai été interviewée par une personne avec laquelle cela n'a pas du tout fonctionné. Je ne suis d'ailleurs pas du tout contente du résultat, je ne veux pas le voir. Moi, en tant qu'interviewée, autant je peux parler facilement avec mes camarades de déportation, autant maintenant je refuse de témoigner quelle que soit la personne qui me le demande.

Yannis Thanassekos : Notre Fondation a, jusqu'à présent, réalisé 148 interviews. Personnellement, je n'ai eu connaissance que d'une seule et unique rupture du «pacte testamentaire» au sens où la personne, lorsque nous l'avons sollicitée pour parler de la période avant son arrestation, a refusé, s'est levée et est partie. Cette personne a non seulement refusé de parler de cette période - ce que je j'aurais parfaitement compris - mais elle s'est levée et a quitté le studio. Durant toutes nos interviews, je n'ai jamais assisté à des incompatibilités de l'ordre que vous avez évoqué. Lorsque des chercheurs ou des étudiants - qui commencent eux-mêmes à faire ce travail sans avoir participé au préalable à ce qui est notre expérience - font des interviews, non pas dans le cadre des interviews audiovisuelles que nous réalisons mais dans le cadre de leur travail personnel, pour la préparation de leur thèse, de leur mémoire, etc., il est possible que des incompatibilités apparaissent entre l'enquêteur et le témoin. J'en ai eu connaissance et je me sens d'autant plus mal à l'aise que c'est la Fondation Auschwitz qui a donné les adresses des rescapés à ces étudiants qui n'avaient malheureusement aucune expérience dans ce domaine. Je crois qu'il faut être très prudents et très vigilants à l'avenir lorsque des étudiants inexpérimentés nous sollicitent (...).

Denise Vernay : Je ne suis pas du tout d'accord avec vous, Monsieur Thanassekos. Je pense que les étudiants qui viennent nous interroger - et qui n'y sont pas préparés - sont quand même des gens de bonne volonté pour apprendre notre histoire. S'ils sont mal préparés, on peut être plus indulgents envers eux qu'envers des gens qui travaillent d'une façon systématique sur ces questions et sont sensés y être préparés. Je reçois chez moi des élèves de troisième qui sont pleins de bonne volonté, qui comprennent quelque fois de travers mais pas toujours... C'est assez touchant. Je ne leur demande pas d'être de bons interviewers. Ils veulent des contacts et je ne les refuse pas. Quant à des étudiants qui font des mémoires et qui sont en début d'études, on peut au contraire leur apprendre à interroger et leur faire sentir les rapports que peut avoir un témoin avec non pas un historien formé mais avec un futur historien qui se prépare à étudier des événements qui vous sont très proches.

Iris Berlazky : (...) I feel, like my colleague Anita Tarsi, that there is a huge need for workshops. I think that most of the projects are handled by amateurs, not professional interviewers. I think you must have courses or something, and that you should not have cases like Jacques Rozenberg. I don't know about specific projects - I know that all over the world there are people who got up in the morning and said «I can be an interviewer of Holocaust survivors». I think people should be prepared, should be taught. From our experience, and all the people here have experience, connected with the *Cahier* problem, maybe we could publish a manual, guide lines, of whatever everyone could donate from his experience. There are several methods that you can show, and I think you must teach these things. Another issue about the interviewers - this workshop could also be a stage, a floor if you wish, for feedback. People complain all the time that

they're interviewing and they don't have a chance to get feedback from their interviews - I mean the interviewers, not the interviewees. I think it's a very good chance in a conference like this - and I heard it in the corridors, in the evening, everywhere, but not here. I think we mixed here the academic and the research together with the technique. I think we should divide these two things and do maybe one day a workshop about technique and one day about results and use. That is connected, but sometimes it's another issue.

Baron Paul Halter : Je remercie Madame Vernay et Monsieur Rozenberg de m'avoir un peu soulagé en parlant de la manière dont les interviews étaient réalisées. Je crois que ces interviews doivent être remises en cause, retravaillées, repensées et perfectionnées. Elles doivent être adaptées à l'auditoire auquel on s'adresse et à l'auditeur qu'on interroge. Je crois que c'est très important et que cela doit être prioritaire. Le second problème qui m'a particulièrement touché sont les interventions de Madame Zarka qui est tellement enthousiasmante qu'on croirait vraiment qu'elle parle mieux que les déportés. Je ne saurais même pas m'exprimer de la façon dont elle l'a fait sur la déportation alors que j'ai passé deux ans en camp de concentration. Madame Tarsi m'a fait un peu le même effet mais dans un autre domaine, ainsi que Madame Rudof. Celle-ci m'a prouvé que la relève était toute prête et que nous pouvions au fond nous éteindre tout doucement et tranquillement (...).

Objectifs, limites et éthique des témoignages audiovisuels

Purposes, limits and ethics of audiovisual testimony

Nathan Beyrak : (...) Geoffrey Hartman was talking this morning about challenges and limits, and in the light of his motto I would like to give you a few comments. The issue of children in the Holocaust was raised here twice, by my colleague Anita Tarsi, describing one of the focuses of our activity in Israel during the last two years, and by Iris Berlazky of Yad Vashem, who is doing research about it. I think it's very important, but I would like all of us to be cautious, and I'll tell you a very short story. A few years ago I was under severe pressure from an Israeli institution dealing with Holocaust research to interview someone who is a child survivor. This child survivor was three years at the time of the Holocaust. I refused to interview him, and I think I made the right choice. Before we interview child survivors, I suggest we think twice. Is it our job to do this, or, in cases where these persons want to be interviewed, is it the job of a psychologist or social worker, someone from the field of mental care or the like ? It's going to be more and more easy to interview child survivors, because the others are leaving us and we will be left in a short time with almost only child survivors, and I think we should take care.

I'm a bit afraid to talk about the gender study, because I'm sitting between Cathy Gelbin and Joan Ringelheim (she said «I'm going to castrate you !»). But still, I would like to make a comment. Of course, I'm not against gender studies ; I'm not against any specific study of the Holocaust. By the way, it suddenly came to me - why are only

women dealing with gender studies ? Anyway, I would like to make a correlation with the video testimonies we have - I think that when Geoffrey was talking about limits, maybe he didn't mention it specifically, but I think this is one of the limits of our video testimonies. There are several issues we almost do not have in the video testimonies. How many cases of rape have been reported in video testimonies ? I'm working in this field of oral history documentation since 1982, and I think that I encountered only two cases in which women reported being raped. Never, not one time, have I encountered a case when a woman reported about using her body to survive. We must remember, when talking about sexual abuse in the Holocaust, we don't have it for men either - very very rare cases of men reporting about this. This is, I think, one of the issues that we should remember, that our video testimonies usually do not cover. How many people reported they stole bread ? Or how many people reported they survived by using their friends, etc. ? So, to come back to the gender question - yes, it should be studied, there's no question, but we should remember that usually in our testimonies there are several fields which people did not report about, or almost did not report about, and using only our testimonies may give an unbalanced picture. We should take care.

Geoffrey Hartman also raised the question of whether it's worthwhile to try to get testimony from perpetrators. Will they be willing to testify honestly about what they have done ? A year ago I would have joined Geoffrey in asking this question. Now I can answer using the past tense - yes, they did already. We have several testimonies from perpetrators describing in technical terms what they have done, elaborating and giving us the point of view of the perpetrator of the mass murder of the Jews. I know

what we have is not enough, and we may not have a lot of this kind of interviews, but the few we have are worthwhile efforts (...).

Marie Lipstadt : Je voudrais vous répondre, Monsieur Beyrak, au sujet des viols. Vous n'en avez pas entendu parler. Je crois que des viols, il n'y en a pas eu beaucoup dans les camps parce que comment un homme normal pourrait-il vouloir violer une femme tout à fait délabrée, rasée, qui sent mauvais, qui est maigre, ... ? Certainement pas un détenu qui est dans le même état. Alors peut-être un kapo, bien nourri, bien gras, mais qui, lui, se tournera plutôt vers une kapo qui est, elle aussi, encore en bon état. Ce ne sera alors peut-être pas un viol mais un consentement mutuel (...).

Joan Ringelheim : (...) With respect to gender, one of the problems, I think, in interviewing is preparation. If one doesn't think about gender, one doesn't hear gender being spoken about. Gender is not only about sex, it is not only about rape and abuse. Gender, whether it's male or it's female, is an extremely complicated set of human relationships, and if one does not think about it, you can't hear what someone's saying. I have heard interviews where women do talk about rape, and the interviewer is so terrified they can't ask one question about it. Maybe in all his years he has heard very few cases. In the beginning, when I started interviewing, out of 20 women, 10 women talked about fearing rape, and two talked about rape. I don't know what that means, but it's complicated ; maybe you have to read a little more. I'm not trying to be patronising, and I think it's very serious. It's not automatic to be able to hear. It's like asking someone who's never read anything about the structure of Auschwitz to understand what someone is saying about a camp. Not all camps are the same ; it's not generic - you know what I mean (...).

Jacques Rozenberg : A propos de l'homosexualité et c'est du vécu. Dans mon camp, Jaworzno, l'homosexualité existait, c'est-à-dire que les kapos et les chefs de blocs avaient dans le bloc une partie séparée du restant des concentrationnaires où ils vivaient avec un coursier - un jeune de 15-16 ans - tous bien nourris d'ailleurs puisque les kapos avaient des pulsions sexuelles, ce que, nous, nous n'avions plus... Comment puis-je en témoigner ? Parce que en tant que violoniste, avec un guitariste et un accordéoniste, je les faisais danser et «vodkaïser» deux ou trois fois par semaine. Donc je peux témoigner de cette homosexualité répandue dans mon camp en tout cas.

Yannis Thanassekos : (...) La question des limites qui a été soulevée par Monsieur Beyrak est une question très importante. Je l'ai affrontée lors de plusieurs expériences audiovisuelles avec des rescapés. Jacques Rozenberg vient d'intervenir sur le problème de l'homosexualité. Tout à l'heure, j'ai parlé des limites de la narration historique, y compris dans ce domaine, mais ce que je constate, c'est que ces limites sont mobiles, elles évoluent. J'ai l'impression qu'un certain nombre de questions qui ont été soulevées aujourd'hui par certains intervenants - notamment par Mesdames Zarka et Tarsi - n'auraient pu être abordées il y a 15 ans dans une assemblée en présence de rescapés. Je crois que la notion d'«indicible» que nous utilisons si souvent, risque d'obscurcir l'horizon de nos interrogations. Des parties de ce qui était un peu abusivement qualifié d'indicible il y a 20 ans, sont devenues, aujourd'hui, parfaitement dicibles. C'est que, entre-temps, certaines évolutions ont marqué le pas : des processus de reconnaissance, une écoute plus appropriée, des changements de mentalité et de contextes, etc. Je crois qu'il y a des limites dans le dicible mais qu'elles sont mobiles. Sans doute que demain, avec des rescapés, nous parvien-

drons à transgresser nombre de ces limites et que cela sera accepté. Il serait très intéressant, à travers les témoignages audiovisuels, de faire une comparaison avec la situation qui prévalait il y a quinze ou vingt ans et de voir comment ces limites ont évolué justement dans ce qu'on a appelé, souvent abusivement, de l'indicible. En ce qui concerne les viols et l'homosexualité, nous avons des témoignages sur cette question. Si nous avons essayé de les obtenir il y a dix ans, voire même cinq ans, cela eût été quasiment impossible (...).

Geoffrey Hartman : (...) I don't want this audience to go away thinking that there is an incompatibility, since that word has been mentioned, between Nathan Beyrak and myself. We are in most cases compatible, and we will test this out on this subject. What I was trying to do is to test the challenges and limits, not only to raise the question of what within the historical witnesses of the Holocaust may not have been told. I agree with Yannis on the fact that these are mobile limits, and sometimes not only are they mobile, but ethical questions come up. We have had at least one case that I know in our effort to videotape where someone wanted to talk about cannibalism, and the question was «Do you then listen to that person, or do you stop» and, say, hold up a warning sign «Do you really want to talk about this». Sometimes that warning signal, of course, can be given, as Joan Ringelheim suggested, by certain behaviour of the interviewers themselves, who give signs of reluctance to hear about certain things, or are not prepared to hear about certain things (...).

Josette Zarka : Depuis un moment je bous, depuis que j'ai entendu Monsieur Beyrak... Je voudrais vraiment réintroduire le mot «éthique» dans la conduite de l'interview. Je pense que la moindre des choses pour l'interviewer - et cela n'est pas lié à une for-

mation - c'est d'avoir des principes : l'interviewer doit avoir une éthique, c'est-à-dire ne jamais faire dire à quelqu'un ce qu'il n'a pas envie de dire ou ce qu'il ne veut pas dire. Je m'adresse à Nathan Beyrak : je me demande vraiment quel est l'intérêt de comptabiliser les viols. Si une femme ou un jeune homme n'a pas envie de dire ce qui lui est arrivé, je ne vois pas pourquoi on pourrait l'inciter à le faire. Je pense que nous ne sommes pas à la recherche d'une « mémoire de l'abject ». Nous sommes à la recherche de la « mémoire de l'événement », c'est-à-dire ce qui a été infligé par un système. Je pense qu'il faut vraiment être très vigilant sur ce qui a été infligé par le système. Si c'est comme en Bosnie et que le viol est une institution, à ce moment-là, on a à le relever mais en dehors des faits, je ne vois pas pourquoi on irait demander à quelqu'un ce qu'il ne veut pas dire. J'ai énormément apprécié la communication de Liliana Picciotto hier parce qu'elle pose des questions sur les faits. A partir des faits, si les gens ont envie de parler de ce qui leur est arrivé, ils ont le droit de parler et le droit de ne pas dire. A ce moment-là, la technique passe tout à fait à l'arrière-plan.

Nathan Beyrak : Madame Zarka, sorry I made you boil ! Let me assure you we have no interest whatsoever in making someone talk about something he or she does not want to talk about. This is out of the question. I gave the example of rapes, and it's only an example, in talking about things that our interviews do not have, about issues - about limits, that's what Geoffrey Hartman was talking about - limits of interviews we do not have. We do not have interviews with Jewish policemen. We do not have interviews with *Judenrat* members. Also, on another level, on the personal level, there are things that people didn't share with us, or shared with us very little, and that are missing in our interviews. Now, usually when we interview a person, we hope that

he or she will share with us the full account - facts, and emotions, and thoughts and dilemmas of what happened to him or to her in the Holocaust. If somebody does not want to, we don't push him, and we do nothing to force him to give us any information. But you must remember that every information that is not given to us in the interviews is missing in the accounts, and we have only partial accounts, only partial truths, only partial stories. Now, I think you are mistaken about the question of if rape or sexual abuse at large was an important issue or not in the Holocaust. I can tell you it was a very important issue in the Holocaust, and regretfully we do not have it enough.

Denise Vernay : Je rencontre beaucoup de déportés et je n'ai jamais entendu parler de viols sauf, quelques fois, à la Libération par les Russes (...). Si les SS avaient voulu... mais nous n'étions pas assez appétissantes et puis si les SS se faisaient prendre, ils risquaient la mort. Ils avaient, je pense, d'autres moyens de se satisfaire.

Ma soeur - nous étions trois soeurs déportées - a été choquée à son retour par certains sous-entendus de la part d'amis ou de connaissances... C'étaient des questions insidieuses. Souvent ma sœur m'a dit qu'elle ne connaissait pas de cas de viols autour d'elle.

Marie Lipstadt : Quel est le sentiment de Madame Zarka quand elle dit qu'un interviewé ne doit pas répondre à une question à laquelle il ne désire pas répondre ? Je me souviens d'une scène du film *Shoah* dans laquelle justement Lanzmann interroge un *Sonderkommando* qui est à bout de forces, qui ne peut plus continuer à parler. Lanzmann lui dit : « Tu dois continuer, tu dois répondre » et je crois qu'il le fait surtout pour l'histoire, pour qu'on sache exactement ce qui s'est passé.

Josette Zarka : Effectivement, je crois que la position n'est pas la même lorsqu'on fait un film «grand public» ou lorsqu'on demande un témoignage. Je crois que, comme Geoffrey l'a dit, l'interviewer ne doit avoir aucune censure, c'est-à-dire que quelque soit le thème qui est abordé, on essaye de l'entendre, même si cela nous embarrasse. Mais en ce qui concerne le film de Lanzmann, les gens savaient que cela allait être un film «grand public». Donc, si vous voulez, il y avait une autre finalité, un autre objectif qui peut, dans une certaine mesure, autoriser Lanzmann à pousser les choses à bout pour mieux faire ressortir l'«événement», c'est-à-dire le système. Par contre, lorsqu'on est en tête-à-tête avec quelqu'un en présence d'une caméra, si on essaye d'entrer dans ce qu'il ne veut pas dire, on est «voyeur», on est «inquisiteur», on le sonde, ... on ne fait plus office de recueillir un témoignage pour la mémoire.

Rosa Goldstein, rescapée : Je vous livre ici tout simplement mon sentiment personnel en tant que survivante d'Auschwitz et de Bergen-Belsen. Il me semble qu'une formation psychologique, historique et sociale serait nécessaire chez les interviewers ainsi qu'infiniment de doigté car nous sommes tous et toutes terriblement et profondément sensibles et peut-être davantage encore après 50 ans (...).

Joan Ringelheim : I'd like to just make three short points. One is, I absolutely agree that one should never force anyone to talk. We're not some investigative journalist. But I think there's a difference between forcing and pushing, and encouraging someone. I've watched people off camera tell me X, and on camera tell me - not X. So I sometimes say «Could you please tell me on camera what you were telling me off». If they refuse, I would never embarrass someone, I don't think that's appropriate. But I think people say things in private and don't

always feel comfortable before the camera, and it helps to make them feel comfortable.

Second, I wonder (...) what we all think about Nathan's report on what's going on in the Czech Republic, given the interviews that the Museum did with Nathan as project director in the Czech Republic dealing, not with a population that's being genocided, but that's being severely oppressed. We had a circumstance where people were frightened to be interviewed and we had never had that circumstance before. I'm wondering if we feel we have any place to say things publicly, given what our past is or our study is.

The third thing is with respect to collaborators, perpetrators, bystanders and witnesses. The United States Holocaust Museum received a rather large grant in 1996, and we're doing interviews in Poland, Lithuania, Germany and France, trying to find perpetrators, collaborators, witnesses and bystanders where appropriate. Nathan happens to be leading three of these projects at the moment. If we could get more money, we would go farther, and I think it's terribly important that we try to interview people who saw things, did things, were not victims, if we can. So we are trying to be somewhat systematic about it.

Yannis Thanassekos : (...) Est-ce qu'on peut tout partager avec le vécu du témoin ? Je me pose des questions. Je parlerai de mon expérience dans ce domaine. Dès la Rencontre précédente mais davantage dans celle-ci, nous avons fait part d'un allongement de la durée de nos interviews. Le Dr. Szafran s'est posé la question de savoir s'il y avait un rapport entre l'allongement de nos interviews et l'allongement typique des processus thérapeutiques en psychanalyse. Je constate que cet allongement de nos interviews procède, d'une part, d'un allongement de notre questionnaire et, d'autre part, d'un accroissement du capital de confiance que le rescapé nous attribue, ce qui effecti-

vement tend à nous faire croire qu'on peut agrandir le territoire du partage, l'espace du partage. Néanmoins, à deux reprises en tout cas, j'ai senti le besoin de dire «je ne veux pas partager» parce que je m'en sentais incapable. J'ai demandé qu'on interrompe parce que n'étant ni psychothérapeute ni psychanalyste, n'ayant donc pas la formation nécessaire pour pouvoir assumer cela, j'ai dû refuser le partage qui m'était proposé. Je ne sais pas si j'ai bien fait mais je crois que «déontologiquement» j'ai bien fait parce que je n'avais ni la connaissance ni la capacité d'assumer les conséquences d'un tel partage et, pour moi et pour le témoin, j'ai donc dû proposer l'interruption de l'interview. Sans être spécialiste, je sens qu'il y a des processus de transfert et contre-transfert qui se «pointent» dans certaines occurrences, des processus dont je me sens incapable d'assumer les conséquences.

Personnellement, je m'impose donc des limites dans certains cas qui ne sont heureusement pas fréquents. Je crois donc que tout cela fait partie d'une discussion que nous devons avoir mais je ne crois pas que cela puisse se poser en des termes du genre «Il faut tout pouvoir partager» parce que je crois que cette volonté de «tout pouvoir partager» comporte de nombreux dangers. Je crois qu'il faut envisager le processus testimonial comme quelque chose qui est à géométrie variable (...).

*

Anita Tarsi : I would like to ask Ms. Vernay a question. Ms. Vernay spoke about the CD Rom today, and I would like to know what kind of special reason you had to put together all the knowledge you put in the CD Rom. Maybe I did not understand you, but I would like to know what is preferable in that CD Rom to any other book or encyclopedia about the issue. I ask you because I also was busy with that question, and I

would like to know what is the reason you decided to make a CD Rom.

Denise Vernay : Je vais essayer de répondre. La Fondation pour la Mémoire de la Déportation a initié ce CD-Rom à la demande d'ailleurs de quelqu'un de l'Amicale d'Auschwitz qui voulait faire un CD-Rom sur Auschwitz et tout ce qui s'y était passé. En France, pendant des années, on n'a parlé que des déportés résistants ; on n'a pas parlé des déportés juifs et surtout pas de ceux qui n'étaient pas rentrés - ceux qui étaient rentrés n'en parlaient pas parce qu'ils étaient dans un tel état... La Communauté juive française n'a pas compris ou n'a pas voulu comprendre le drame qui s'était passé. Tout a été passé quasiment sous silence. Preuve en est que lors des procès retentissants qui ont eu lieu, on n'a jamais mentionné le fait que des responsables ont signé les Statuts des Juifs. L'état d'esprit a complètement évolué depuis. Peut-être depuis la parution des films *Holocaust* et *Shoah* puis des livres, des témoignages, ... On a alors beaucoup parlé de la déportation juive et presque plus des résistants qui se sont sentis brimés (...). Nous, on a trouvé intéressant de rassembler sur un CD-Rom l'ensemble des déportations avec non pas l'intention de faire une encyclopédie mais d'équilibrer et de montrer à la fois ce que fut la déportation des résistants et celle des Juifs. Il a fallu agencer tout cela sur un plan pédagogique et expliquer les choses historiquement avec des témoignages personnels. Ce n'est malheureusement pas possible de tout mettre sur un CD-Rom.

Le principal est vraiment que ce soit une production des déportés, c'est-à-dire que les techniciens se sont mis à notre disposition totale. On était un peu incompetents et aussi un peu en concurrence, je dois dire... Chacun avec son histoire personnelle voulait apparaître... Chacun trouve que son camp a été le plus saboté, a été le pire, ... Chacun vou-

drait que tout y soit mais c'est absolument impossible.

La question de la seconde génération

The second generation

Nathan Beyrak : (...) This morning, Geoffrey Hartman mentioned the suggestion about the second generation, and when he was talking about it I thought «You too, Geoffrey !» The second generation may be an issue I will raise at another opportunity, because what I have to say about it is longer than I can do here. But in Israel, in my humble view, the phenomenon of the second generation has become a sick mutation, if I may say, something really far beyond understanding as a social phenomenon. I can give you an example. The AMCHA organisation, which is supposed to give mental and social help to Holocaust survivors, organised two years ago a conference called something like «Mental help for Holocaust survivors through the generations». Not only the second generation, but who knows where it will end ? As I reported to you shortly we interview Jewish writers from all over the world. Once we invited George Konrad from Budapest to an interview, and the interviewer we chose was a very well-known psychiatrist and psychologist in Budapest who is himself a Holocaust survivor. We had a talk about the phenomenon of the second generation, and he told me something. I will put it the way he said it. We were talking about the question of why psychologists encourage the phenomenon of the second generation. He told me : «You must remember the psychologists must make a living as well». I know it's unfair to say this and not go into details, but I think that if we start interviewing the second generation, we will not finish anywhere. There's

the second, and the third, and who knows where it ends ? On an experimental basis it may be interesting. As documentalists devoting our efforts to the documentation of the Holocaust, I would leave this to the psychologists (...).

Joan Ringelheim : (...) I am concerned about second generation also, but I'm a little bit bewildered. In the United States there's probably even more of an accumulation of second and third generation. It's now called 2G, 3G. Those of you who are Americans will know this. Many years ago I attended a Holocaust conference, and in the hotel were the Daughters of the American Revolution. Now, those of you who are Europeans don't have to know who they are, but if you know the American Revolution you can imagine. They're the sons and daughters of those who participated. They all wore medals. And - this was 20 years ago - I thought «One day we're going to get into a circumstance where we have the Sons and Daughters of Auschwitz, of Mauthausen ; we're going to have medals as to who the real children of survivors are». It's very problematic - I wouldn't say the only ones they should talk to are therapists, but it's a very interesting problem.

Marie Lipstadt : (...) Vous nous avez parlé, Monsieur Beyrak, d'une association en Israël, AMCHA. En ce qui concerne la deuxième génération en Belgique, je ne crois pas qu'il existe des associations mais je sais par expérience, malheureusement, que les enfants de déportés traumatisés par l'expérience de leurs parents, vont consulter eux-mêmes des psychologues et il y en a beaucoup à Bruxelles.

Yannis Thanassekos : (...) Concernant la question des enfants de la seconde génération, les enfants cachés, etc. Nous avons exclusivement axé notre projet sur les témoignages des rescapés des camps de concentration et d'extermination nazis. Cette

conjonction de la déportation politique et de la déportation dite « raciale » - cette qualification appartient vraiment au langage des bourreaux - nous rapproche sûrement de la démarche adoptée par la Fondation pour la Mémoire de la Déportation à Paris. Si nous avons travaillé exclusivement avec des survivants des camps - et pas avec les enfants cachés ni avec ceux de la deuxième génération - c'est uniquement en raison de la priorité évidente de notre objectif et en raison des moyens matériels et techniques qui nous sont impartis. Toute notre énergie a été investie en direction des rescapés. Sur un plan plus général, je dirais à ce sujet que nous assistons depuis une bonne vingtaine d'années maintenant à une sorte de mouvement tout azimut de « patrimonialisation » de l'histoire. Une sorte de fureur « archivistique ». En l'absence de critères permettant de faire des choix, on se précipite pour tout conserver parce qu'on ne sait jamais... Cette « dilatation » du patrimoine n'est pas sans risque. Elle peut même produire des effets pervers notamment dans le cadre d'un post-modernisme qui récuse tout critère et qui fait l'impasse à tout choix. Je me demande dans quelle mesure cette « hystérie » patrimoniale n'affecte pas aussi notre façon d'accumuler une masse impressionnante de documents tout azimut, en incluant aussi la deuxième voire la troisième génération. Cela ne signifie pas qu'il n'y ait pas un travail à faire dans cette direction, sûrement pas, mais il faut savoir ce qu'on fait. Accumuler des témoignages, en soi, cela ne signifie rien (...).

Geoffrey Hartman : Concerning the second generation, our priority is the historical witnesses of the Holocaust, and that will not change (...).

But to get back to this question, just because it is problematic to do so, we have never shied away, I think, in this audience, from problems and explorations, and I did want to raise the issue. It was, I think, Nathan

Beyrak, not I, who raised the question of the therapeutic effect. I did say that the emphasis would shift from historical witness to the more psychological aspects, but these exist, these are partly an effect of the Holocaust, and I would simply say that a limited project of videotaping, not a total priority, of course, of children of the survivors is perfectly thinkable. In a sense I even feel that we have some responsibility in that direction. Now, I realise that this could go on and on, but that was not, certainly, my intention, to then go from second to third generation and so on. Simply, just as I suggested that we might do a certain amount of revisiting of the testimonies we've already done after a certain number of years by asking the witnesses if they want to be heard again, that this is, as it seems to me, a feasible procedure. So I was trying to say, here's another area that we have not really thought about. We have shied away from it partly because it is so problematic. But I think I should return and finish with saying that never would we budge from our priority, the priority being the historical witnesses of the Holocaust (...).

S. Lewis, *Office worker* : I'd like to back to something else Mr. Beyrak said in connection with interviews with second generation people. I always feel, as somebody who is completely amateur in this field, who reads, that there is so much I don't know, notably about what went on in Eastern Europe. A great deal of what went on in Eastern Europe - *Einsatzgruppen* actions, the strict extermination camps - there is very little documentation on this, and while I agree that second generation interviews are important, I also hope that there will be time and money to interview people now in Eastern Europe who have never been interviewed by anyone and come from places on which we have no documentation at all. I am also very interested in the idea

that Mr. Beyrak is prepared to work with collaborators and with bystanders. I recently saw a film - this is in Belgium, I don't remember the television service - it dealt with Latvia, and two or three Latvian collaborators were interviewed. Obviously they were translated ; but they were old, they were willing to talk - to put it frankly, they didn't give a damn ; they were never going to be prosecuted - and they had interesting and historically important things to say. I believe that it's very important to do this work, to talk to people who lived round the extermination camps and in Russia round the areas where the *Einsatzgruppen* operated, before it's too late. Otherwise that testimony is going to be lost forever.

Rosa Goldstein : (...) A propos de la seconde génération, mes deux enfants sont issus de deux déportés, rescapés d'Auschwitz. Ils ont été terriblement affectés par leurs deux parents déportés et ce n'est peut-être pas un hasard si ma fille a choisi d'étudier la psychologie...

Baron Paul Halter : (...) Je voudrais simplement vous dire une toute petite chose à propos de la seconde génération : je crois qu'il ne faut pas se faire trop d'illusion sur cette génération. La seconde génération, moi, je constate en général qu'elle s'intéresse au fond beaucoup moins à nos problèmes que nous ne l'imaginons ; elle cherche surtout à s'en débarrasser parce que ce sont des problèmes qui l'assomment et la font vivre différemment des autres enfants - je vous donne mon opinion personnelle. Cela lui est très dur de vivre ça. Ce que je constate aussi, c'est que c'est plutôt la troisième génération qui, à l'heure actuelle, prend le relais. Je le constate avec mes petits-enfants qui, eux, viennent m'interroger maintenant et me demandent : «Tiens, est-ce que tu ne veux pas me dire ce qui s'est passé en réalité ? Est-ce que ... ?» (...) Je crois que c'est sur cette génération-là que nous aurons le plus

d'impact et je crois que cet impact-là est d'autant plus important qu'il a lui-même un impact sur tous les autres génocides qui se passent à travers la planète. Parce que l'on n'arrête pas de tuer des gens... Depuis la fin de la guerre, on n'a pas cessé de faire la guerre et croyez bien que je suis le premier à le regretter : je trouve que c'est terrible... Vraiment, on ne cesse pas.

Je crois que depuis trois jours, nous vivons intensément. Nous sommes vraisemblablement - et je pense que vous l'êtes sûrement autant que moi - très fatigués. Il est temps que nous passions un petit peu à autre chose qu'à ce débat qui est terriblement enrichissant et nous engage à réfléchir à un tas de problématiques auxquelles nous n'avions vraisemblablement pas pensé. Je voulais terminer et clôturer sur le fait que nous avons eu l'occasion - vous avez pu le constater vous-mêmes - de voir défiler ici un grand nombre de personnes durant ces trois journées de travail. Enormément de monde a participé à ce colloque et je m'en réjouis personnellement. Je crois qu'il était utile de réunir ce colloque pour refaire le point et je trouve qu'une distance de deux ans, ce n'est pas mauvais pour reprendre le contact. Je voulais aussi remercier spécialement les gens qui sont venus de très loin, d'Israël, du Brésil, des Etats-Unis, du Canada, ... de nous avoir rejoints pour nous apporter leurs lumières et nous aider à réfléchir à tous les problèmes sur lesquels nous nous sommes penchés. Je les remercie pour leurs communications. Je remercie les auditeurs de les avoir écoutés avec autant d'attention et d'avoir participé aussi intensément à tous ces débats. Merci encore.



De gauche à droite/From the left to the right :
Mesdames Nadine Praet, Anne Van Landschoot et Carine Bracke, Collaboratrices à la Fondation Auschwitz.

LISTE DES THÈMES PROPOSÉS POUR EXPLORATION PAR LES MEMBRES DU COMITÉ DE RÉDACTION DU CAHIER

(SUIVIS DES NOMS DES PERSONNES LES AYANT SUGGÉRÉS)

THEMES PROPOSES POUR UNE EXPLOITATION SCIENTIFIQUE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

La façon dont l'Allemagne - et peut-être aussi d'autres pays - se situe par rapport à l'histoire (Nathan BEYRAK) ; Le reflet de l'Holocauste dans les médias, dans les arts, dans la société israélienne (Nathan BEYRAK) ; Les témoignages des survivants et la perception de l'insertion du nazisme dans la vie quotidienne (Izidoro BLIKSTEIN) ; Etudes comparatives sur la vie des survivants dans leur pays d'adoption (Izidoro BLIKSTEIN) ; Le discours nazi et l'intertextualité du racisme et l'antisémitisme d'après les rescapés interviewés (Izidoro BLIKSTEIN) ; Analyse sémiotique et linguistique des témoignages des survivants de la Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les Juifs en Suisse (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les enfants cachés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les différentes formes de perception des événements chez les rescapés (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Etude comparative du rescapé en ex-Allemagne de l'Est et en ex-Allemagne de l'Ouest (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; Les rescapés qui ont été sauvés par leurs convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; La Shoah au regard de la Bible : influence des conceptions philosophiques de la Tora et du Talmud sur le comportement des Juifs face au nazisme (Michel ROSENFELDT) ; Les personnes âgées dans le ghetto de Theresienstadt d'après les témoignages oraux et écrits (Anita TARSI) ; La signification de la «faim» selon les différentes situations et circonstances : dans les ghettos, les camps, les lieux de caches, les forêts, selon l'âge, le sexe, etc. (Anita TARSI) ; Les changements intervenant dans les valeurs sociales et familiales durant la vie dans les ghettos, les camps, les lieux de caches et les forêts (Anita TARSI) ; L'impact des connaissances générales et de la mémoire collective sur les perceptions des rescapés et leurs propres expériences (Anita TARSI) ; Le rôle de l'activité créatrice et artistique sous la domination nazie d'après les rescapés (Anita TARSI) ; Analyse du «non-événementiel» à travers les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Problèmes et tensions identitaires dans les témoignages audiovisuels (Yannis THANASSEKOS) ; Temps historique et temps du récit à travers le témoignage audiovisuel (Yannis THANASSEKOS) ; Identité politique et identité communautaire chez les rescapés interviewés (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Les représentations de la famille et de la fratrie à travers les témoignages audiovisuels des rescapés (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les femmes et l'univers concentrationnaire : les expérimentations médicales, le travail forcé dans les usines ou complexes industriels SS et les enfants, les naissances, etc. (Loretta WALZ) ; La réaction des enfants séparés de leurs parents et cachés dans divers milieux et institutions (Josette ZARKA)

THEMES LIES A LA FORME ET A LA METHODE DU TEMOIGNAGE AUDIOVISUEL

Méthodologie en histoire orale (Nathan BEYRAK) ; Etudes comparatives sur la méthodologie d'enregistrement des témoignages des survivants (Izidoro BLIKSTEIN) ; Les temps consacrés aux différentes étapes de la vie du témoin par le témoin lui-même (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Méthodologie et contenu des histoires orales (Joan RINGELHEIM) ; Comparaisons et contrastes avec les autres sortes de projets d'histoire orale (Joan RINGELHEIM) ; Les interviews audiovisuelles qui se déroulent au domicile du témoin : les règles méthodologiques à respecter et les aspects relationnels intervieweur/interviewé particuliers à ce type d'interviews (Michel ROSENFELDT) ; La forme du témoignage oral et audiovisuel (Joanne RUDOF) ; Evaluation critique du matériel, comparaison en profondeur des différentes méthodes d'interview et de leurs paramètres médiatiques (l'écrit, l'audio, la vidéo), leur durée, leur localisation (à la maison, dans un studio, à l'extérieur), le rôle donné à l'interviewer, ... (Anita TARSI) ; Le support audiovisuel : des matériaux pour l'historien ? (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le témoin-sujet et son rapport à l'interviewer. L'interviewer-sujet et son rapport au témoin (Anne VAN LANDSCHOOT) ; Le rapport du témoin à son image (Régine WAINTRATER) ; Les entretiens post-témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le problème de la limitation de l'entretien. Est-il souhaitable d'établir une limite (limite ou contenant) ? (Régine WAINTRATER) ; Le langage non-verbal et son rapport au texte (Régine WAINTRATER) ; L'apport de l'image au témoignage (Régine WAINTRATER) ; Le témoignage audiovisuel : un texte comme les autres ? (Régine WAINTRATER) ; Analyse transversale des témoignages : comparaison suivant les pays d'origine (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; La place du langage verbal et du langage non-verbal dans le témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Comparaison entre les enregistrements vidéo et les enregistrements audio (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA) ; Les effets du témoignage sur le témoin et sur celui qui recueille son témoignage (Régine WAINTRATER et Josette ZARKA)

THEMES LIES AUX PROBLEMES DE CONSERVATION ET DE DIFFUSION DU TEMOIGNAGE

La création d'une base de données mondiale relative à tous les survivants de l'Holocauste qui ont donné leur témoignage sur support audiovisuel : Combien de témoignages nos équipes ont-elles enregistrés ? Combien de témoignages ont-ils été enregistrés par l'équipe de Spielberg ? Combien de témoignages récoltés par une équipe ont-ils été copiés par une autre équipe ? Combien de survivants doivent encore donner leur témoignage ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme orale ? Combien de survivants n'ont-ils témoigné que sous la forme écrite (témoignage partiel ou complet) ? Quels sont les éléments essentiels au témoignage ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'impact des nouvelles technologies sur l'enregistrement, la conservation, la récupération et l'utilisation des témoignages audiovisuels (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; La survie des collections (Joan RINGELHEIM) ; Méthodes de catalogage des interviews des rescapés de l'Holocauste pour leurs usage et traitement futurs (Anita TARSI)

THEMES LIES A L'UTILISATION ET A LA TRANSMISSION DU TEMOIGNAGE

Les témoignages littéraires et artistiques (cinéma, télévision, théâtre, peinture etc.) sur l'univers concentrationnaire (Izidoro BLIKSTEIN) ; L'enjeu du témoignage dans la transmission (Cathy GELBIN et Eva LEZZI) ; L'utilisation des témoignages des survivants de l'Holocauste dans l'enseignement primaire, secondaire et supérieur : Quels sont les sujets utilisés pour enseigner l'Holocauste ? Quelles sont les questions les plus souvent posées par les étudiants ? Quels sont les matériels de base essentiels pour les enseignants ? Quels sont les cours préparatoires destinés aux enseignants qui sont actuellement à leur disposition ? Quelles ont été les réactions des étudiants ? Comment introduire des éléments relatifs aux témoignages en dehors des cours d'histoire, par exemple au cours de musique, d'art, de littérature, de religion, de philosophie, etc. ? Comment déterminer au mieux les effets, l'importance et le succès des diverses utilisations du témoignage ? De quelle manière les événements futurs interféreront-ils sur l'enseignement de l'Holocauste en général et sur la façon de considérer les témoignages audiovisuels en particulier ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'intégration des témoignages audiovisuels dans les musées du monde entier : Dans quelle mesure les musées ont-ils introduit les témoignages dans leurs collections permanentes ? A quels problèmes ont-ils été confronté et comment les ont-ils résolus ? Dans quels pays peut-on trouver les exemples les plus intéressants d'intégration du témoignage dans les musées ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; Les effets des témoignages audiovisuels sur les deuxième et troisième générations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ; L'usage et l'abus des intérêts personnels relatifs à l'Holocauste dans la mémoire publique et la documentation (Joanne RUDOF) ; L'usage scientifique de l'histoire orale et des témoignages audiovisuels (Joanne RUDOF)

AUTRES

Résumés de témoignages présentant un intérêt significatif (Nathan BEYRAK)

**LIST OF THE RESEARCH THEMES
PROPOSED BY THE MEMBERS OF THE EDITORIAL
BOARD FOR TREATMENT
IN THE INTERNATIONAL JOURNAL
(WITH NAMES OF PROPOSERS)**

RESEARCH THEMES

The way Germany is coping with history, and perhaps also other countries (Nathan BEYRAK) ; The Holocaust as reflected in the media, in the arts, in Israeli society (Nathan BEYRAK) ; The testimonies of survivors and the perception of the insertion of nazism in the daily life (Izidoro BLIKSTEIN) ; Comparative studies on the life of survivors in their host countries (Izidoro BLIKSTEIN) ; The language of the nazis and the intertextuality of racism and antisemitism according to the interviewed survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; Semiotic and linguistic analysis of the testimonies of survivors of the Shoah (Izidoro BLIKSTEIN) ; The Jews in Switzerland (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The persecuted children (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The different forms of the perception of collective events (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; Survivors in the former German Democratic Republic (G.D.R) and in the Federal Republic of Germany (FR.G). A comparative study (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ; The survivors saved by their convictions (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Shoah from the biblical viewpoint : philosophical conceptions' influence of Tora and Talmud on jewish attitude towards nazism (Michel ROSENFELDT) ; Old People in Ghetto Theresienstadt, based on written memories and related oral testimonies (Anita TARSI) ; The meaning of «hunger» in various situations and circumstances (ghettos, camps, hiding places, forests, age, gender, etc.) (Anita TARSI) ; The changes in social and family values during life in ghettos, camps, hiding places and forests (Anita TARSI) ; The reflection of general knowledge and collective memory in the survivor's perceptions of his own experiences (Anita TARSI) ; The role of creative and artistic activity under Nazi domination as it is reflected in survivors' testimonies (Anita TARSI) ; Analysis of the «non-factual» in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Identity problems and tensions in the audio-visual testimonies (Yannis THANASSEKOS) ; Historical time and time of report in the audio-visual testimony (Yannis THANASSEKOS) ; Political identity and common identity of the interviewed survivors (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The representations of the family and of the fratrie in the audio visual testimonies of survivors (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Women in concentration camps : medical experiments, hard labour in SS-enterprises, children, births, etc. (Loretta WALZ) ; The reaction of children separated from their parents and hidden in several milieus and institutions (Josette ZARKA)

**THEMES CONCERNING THE FORM AND METHOD
OF THE AUDIOVISUAL TESTIMONY**

Oral History Methodology (Nathan BEYRAK) ; Comparative studies on the methodology of recording the testimonies of survivors (Izidoro BLIKSTEIN) ; The time dedicated to the different stages of the life of the survivor (dedicated by himself) (Manette MARTIN-CHAUFFIER) ; Methodology, content of oral histories (Joan RINGELHEIM) ; Comparisons and contrasts to other

kinds of oral history projects (Joan RINGELHEIM) ;Audiovisual interviews at the witness' home : methodological rules which have to be respected and particular relational aspects between interviewer/interviewee (Michel ROSENFELDT) ;The shaping of oral/video Testimonies (Joanne RUDOF) ; Comprehensive evaluation of the material, an in-depth comparison of the different interviewing methods and their many parameters such as media (writing, audio, video), duration, location (home, studio, outdoor), the role of the interviewer, ... (Anita TARSI) ;The audio visual support : materials for the historians (Anne VAN LANDSCHOOT) ;The subject of the testimony and its impact on the interviewer.The interviewer's subject and its impact on the interviewee (Anne VAN LANDSCHOOT) ; The connection between the witness and his picture (Régine WAINTRATER) ;The effects of the testimony on the survivor and on the person who records his testimony (Josette ZARKA and Régine WAINTRATER) ;The conversation after the testimony (Régine WAINTRATER) ; The problem of the limitation of the conversation. Is it desirable to make a limit ? (Régine WAINTRATER) ;The importance of the picture for the testimony (Régine WAINTRATER) ;The non-verbal language and its impact on the text (Régine WAINTRATER) ;The audio-visual testimony : a text like another ? (Régine WAINTRATER) ;Transversal analysis of the testimonies : Comparison according to origin countries (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ;The importance of verbal and non-verbal language in the testimony (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA) ; Comparison between the video recordings and the audio recordings (Régine WAINTRATER and Josette ZARKA)

THEMES CONCERNING THE PROBLEM OF CONSERVATION AND PRESENTATION OF THE TESTIMONIES

The impact of technological innovation on the recording, preservation, retrieval and utilization of the audio-visual testimonies (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The creation of a world wide data base to include the total number of survivors of the Holocaust who have already given their audio-visual testimony : A. How many have been recorded by our member groups ? B. How many have been recorded by the Spielberg group ? C. How many of A have been duplicated by B ? D. How many remain to give testimony ? E. How many have given only an aural testimony ? F. How many have given only an incomplete or partial written testimony ? G. What elements are essential and/or desirable for inclusion ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The survey of collections (Joan RINGELHEIM) ; Methods of cataloging Holocaust survivors interviews for future use and processing (Anita TARSI)

THEMES CONCERNING THE UTILIZATION AND THE TRANSMISSION OF THE TESTIMONIES

Literary and artistic testimonies (cinema, television, theatre, paintings etc.) about concentration camps (Izidoro BLIKSTEIN) ;The using of video testimonies for educational purposes (Cathy GELBIN and Eva LEZZI) ;The utilization of testimonies by Holocaust survivors for educational purposes at primary, secondary and tertiary level : What issues are involved in teaching the Holocaust ? What questions are most often raised by the students ? What background materials are essential for teachers ? What teacher training courses are currently available ? What have been the students' reactions ? How can subject areas in addition to History, i.e. music, art, literature, religion, philosophy, etc., introduce elements of testimonies ? How can one best determine the effect, significance or success of the various utilization's of the testimonies ? How will the events of the future affect the teaching of the Holocaust in general and in particular with

regard to the audio visual testimonies ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The integration of audio-visual testimonies in museums throughout the world :To what extent have museums included testimonies in their permanent collections ? What problems have been encountered and how have they been resolved ? Where are the most notable examples located ? (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The effect of the audio visual testimonies on the 2nd and 3rd generations (Alberta GOTTHARDT STRAGE) ;The use and misuse of personal accounts of the Holocaust in shaping public memory and in the documentaries (Joanne RUDOF) ;The research use of oral history and video testimonies (Joanne RUDOF)

OTHER

To summarise specific testimonies of special interest (Nathan BEYRAK)

